

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTAN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
KÁLMÁN ISOZ. — <i>Le manuscrit original du Rakoczy de Berlioz.</i>	5
ELEMÉR MÁLYUSZ. — <i>La formation d'un comitat dans la Hongrie historique.</i>	18
LAJOS RÁCZ. — <i>J.-J. Rousseau et la Hongrie</i>	31
Chronique : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (1919-1922) (ELEMÉR CSÁSZÁR).	39
Notes et Documents : Un témoin ignoré de la Révolution française : Le baron de Trenck (ALEXANDRE ECKHARDT). — Les études finno-ougriennes en France (A. SAUVAGEOT). — Etudiants hongrois à l'Académie de Lausanne (Z. BARANYAI).	49
Comptes-rendus critiques : D' FRANÇ. FODOR : Annuaire Est-Européen 1923-1924. (A. D.). — Société des Nations : La vie intellectuelle en Hongrie. (A. D.). — Revue des Revues.	65
Bibliographie française de la Hongrie (1922).	80

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1924

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

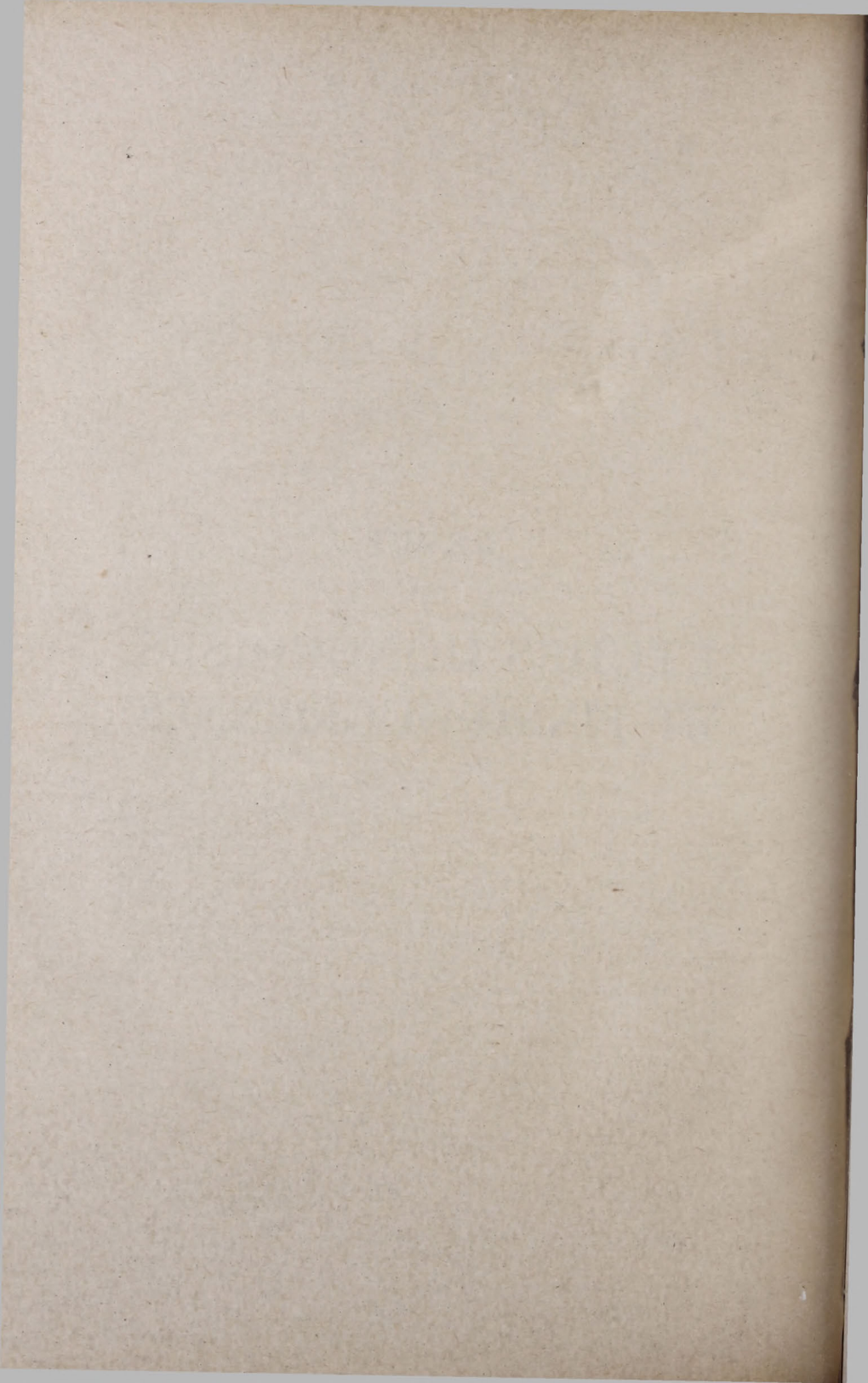
Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, aux Finnois et aux Esthoniens, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, docteur ès lettres, directeur du Secrétariat hongrois auprès de la Société des Nations (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (11-13, Ménesi-ut, Budapest I.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs, excepté les publications finnoises et esthoniennes pour compte-rendu qui devront être envoyées uniquement à M. AL. ECKHARDT.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne HONORÉ CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI^e).

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES



REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

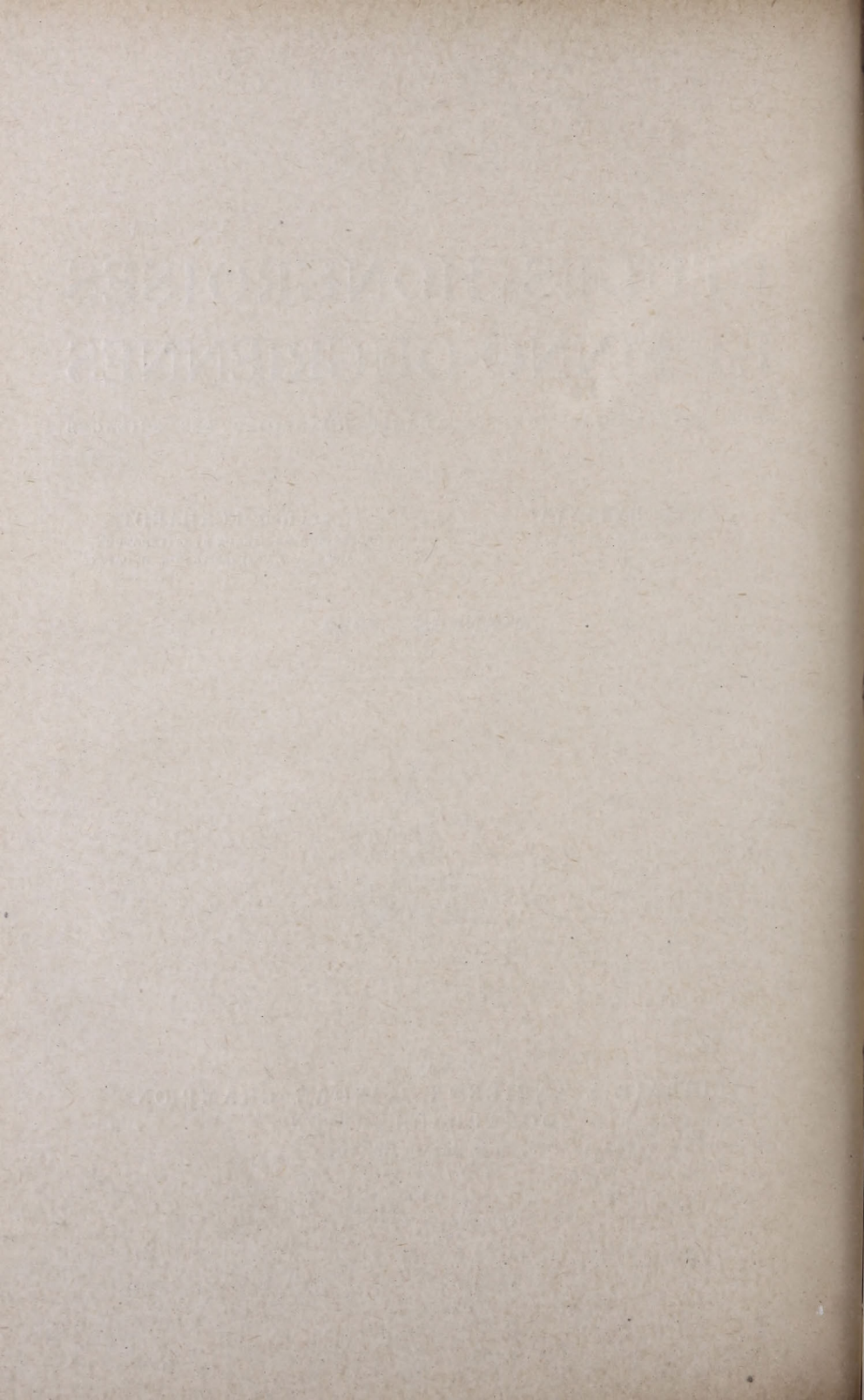
2^e ANNÉE — 1924



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1924

Tous droits réservés



LE MANUSCRIT ORIGINAL DU « RAKOCZY » DE BERLIOZ

L'origine et l'histoire de la puissante marche nommée *Marche de Rákóczy*, cette vraie harangue de guerre, n'ont pas encore été éclaircies ; de même, on ne connaît pas la genèse de l'adaptation géniale de cette même marche par BERLIOZ, qui l'a introduite à la fin de la première partie de son éblouissante *Damnation de Faust*. Les détails que nous fournissons plus loin pourront jeter — nous voulons l'espérer — quelque lumière sur cette question.

Dans ses *Mémoires* BERLIOZ donne un récit détaillé de la création de cette pièce et du succès qu'elle obtint à Pest. Les *Mémoires* paraissaient à Paris en 1870, la Préface est datée du 21 mars 1848, mais les *Mémoires* contiennent une série de corrections postérieures à la date de la Préface. BERLIOZ était, comme tout le monde le sait, non seulement un musicien génial, mais aussi un écrivain spirituel, qui nous a laissé des *Mémoires* pleins de descriptions impressionnantes et pittoresques. Il va sans dire que ses *Mémoires*, comme ceux de tant d'autres, ne sont pas une œuvre pragmatique et que la fantaisie aide souvent à la mémoire, de sorte qu'il y a lieu de ne s'en servir qu'avec précaution. M. I. G. PRODHOMME, dans sa biographie de Berlioz¹, ne manque pas d'attirer notre attention sur ce point disant : « A côté du feuilletoniste, du conteur et de l'épistolier, il y a en Berlioz un librettiste, parfois un poète » ; et plus loin parlant de Berlioz, auteur de *Mémoires* et historien proprement dit : « Ce serait peine perdue de vouloir le prendre au sérieux, il serait tout aussi fastidieux de vouloir l'accuser de lèse-vérité »². Il est

1. *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres*. Paris, Delagrave, 1914, p. 449.

2. *L. c.*, p. 457.

évident que si Berlioz s'égaré loin du récit aride de quelque fait, c'est la fantaisie qui l'entraîne, et il connaissait lui-même son défaut, si bien qu'en racontant une histoire, il ne manque pas de remarquer : « Ceci est un mensonge et résulte de la tendance qu'ont tous les artistes à écrire des phrases qu'ils croient vraies »¹. Ces petites historiettes sont bien innocentes, mais elles peuvent facilement égarer ceux qui les prennent pour argent comptant. M. Adolphe BOSCHOT signale dans sa biographie de Berlioz² que ce dernier était bien instruit de la nécessité de se faire une réclame et qu'en conséquence il informait toujours ses amis de la presse de ses succès de chaque ville où il passait, succès d'ailleurs souvent si difficilement obtenus.

Nous connaissons la vivante description de son séjour à Pest, qu'il fit à Fernand HUMBERT, son meilleur ami. Dans cette longue lettre qui est publiée dans ses *Mémoires* il est question du vrai et grand succès que remportèrent ses compositions et notamment celle de la *Marche de Rákóczy*.

Voyons donc s'il ne serait pas nécessaire ou possible de retoucher le tableau plein de couleur que Berlioz nous trace de son séjour à Pest.

M. BOSCHOT fut bien surpris par l'affirmation de Berlioz d'après laquelle il aurait composé « en une nuit » la *Marche au Supplice* (Symph. Fant.). Et il devait démontrer dans ses études approfondies que cette composition avait dû coûter plus d'une nuit de travail. Les *Mémoires* nous parlent aussi d'« une nuit » qui fut témoin de la naissance d'une œuvre : « la Marche de Rákóczy ». M. BOSCHOT considérait cette affirmation comme suspecte, mais n'ayant pas les preuves du contraire, devait se contenter de constater que « c'est toujours le même genre de galéjade, de propos fantasque, de truculence romantique ». D'après ses *Mémoires*, Berlioz aurait écrit à Vienne, la nuit avant son départ pour Pest, la « Marche de Rákóczy », dont les parties d'orchestre, sur le conseil d'un ami anonyme, furent copiées en Hongrie.

1. *Mémoires*, I, p. 229, note 2.

2. A. BOSCHOT : *La jeunesse d'un Romantique. Hector Berlioz, 1813-31*. Paris, 1906.
— *Un Romantique sous Louis-Philippe. Hector Berlioz, 1831-42*. Paris, 2^e éd., 1908.
— *Le crépuscule d'un Romantique. Hector Berlioz, 1842-69*. Paris, s. d.

Le journal pestois, rédigé en allemand, *Der Spiegel* (Le Miroir), annonça dans son n° du 11 février 1846 l'arrivée de Berlioz et attira l'attention sur le concert qu'il allait donner au Théâtre National ; puis il continua en ces termes : « Au moment de son arrivée à Pest, M. Berlioz a pris notre marche nationale Rákóczy et en a fait une pièce grandiose, qui va être jouée à ses concerts ». (Voilà une nouvelle que le journal devait tenir de Berlioz). Puis, donnant un compte-rendu du concert, *Der Spiegel* mentionne (N° du 18 févr.) l'effet colossal que « l'exécution de la marche nationale (Rákóczy) composée chez nous »¹ eut sur l'auditoire.

BERLIOZ arrivait le 9 février 1846 à Pest et donnait le 15 du même mois son premier concert où il faisait jouer la pièce en question. Dans ce court laps de temps il devait préparer cette audition et mettre au point ses compositions par de sérieuses répétitions. Malheureusement nous ne possédons pas le programme de ces deux concerts, mais, d'après les récits — trop brefs, à notre gré — des journaux de jadis, il fit jouer la *Symphonie fantastique*, *Harold en Italie*, *Le Carnaval Romain*, *Roméo et Juliette*, et surtout la *Marche de Rákóczy*. Si l'on considère le travail qu'il dut fournir pendant les six jours qui séparent son arrivée du premier concert, il faut bien rejeter la belle légende de la composition de cette partition à Pest.

Quant à la partie essentielle de la scène qui aurait eu lieu à Vienne, c'est-à-dire au conseil donné par un amateur, ainsi que la composition en une nuit, A. JULLIEN² — qui trouve suspect l'ami anonyme — ainsi que M. PROD'HOMME, qui remplace l'amateur anonyme par « un ami (LISZT peut-être) »³, l'acceptent, mais M. BOSCHOT la rejette complètement. Ce dernier prouve d'une manière irréprochable et complète que Berlioz est redevable de l'idée du remanie-

1. Le « fait » que BERLIOZ a composé cette œuvre à Pest était si généralement admis, que l'on se racontait — le sachant ainsi par tradition — que BERLIOZ écrivit la partition, couché par un beau temps tiède sur l'herbe du Bois de la Ville (vers le 10 février !). Je tiens ce racontar de M. ALBERT METZ, ancien membre de l'Opéra, directeur du Conservatoire de Marosvásárhely, en Transylvanie.

2. Adolphe JULLIEN, *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1888, p. 179.

3. *L. c.*, p. 170.

ment de la « Marche de Rákóczy » à François Liszt, qu'il rencontra, au mois d'août 1845, à Bonn, ou à Königswinter, et qui, apprenant son dessein de visiter Pest au cours de sa tournée artistique, lui recommanda l'instrumentation d'une composition hongroise. Cette combinaison est « d'une vraisemblance qui s'impose », d'autant plus que Liszt ne se rappelait que trop bien le triomphe inouï qu'il obtint à ses concerts à Pest, en 1840. Ne voulant pas citer les journaux de jadis, je voudrais — pour caractériser l'événement — me borner à reproduire quelques lignes des Mémoires de Ladislas BÁRTFAY (membre correspondant de l'Académie hongroise), datées du 4 janvier 1840. « Le théâtre était comble, et comme beaucoup de dames ne pouvaient recevoir de billet d'entrée on leur mettait des chaises en 3 ou 4 rangs sur la scène, en demi-cercle autour du piano..... Liszt était en costume hongrois. » Après deux pièces jouées, les applaudissements ne cessant point, Liszt prenait de nouveau place au piano et « après quelques accords la *Marche de Rákóczy* retentissait sous ses doigts. Une nouvelle rumeur d'enthousiasme, d'un enthousiasme formidable, remplit le théâtre. Il semblait que la salle entière allait s'écrouler sous l'ébranlement de l'enthousiasme déchaîné. Liszt cessa de jouer, se leva du piano et remercia. Le calme s'étant fait, il continua de jouer la *Marche de Rákóczy*, et il y avait un tel silence qu'on n'entendait pas un souffle, comme si tout le monde retenait son haleine et était pétrifié. » Etc., etc... (C'est à cette occasion que la noblesse hongroise remit à Liszt un sabre d'honneur. Acte incompris et raillé à l'étranger, de sorte que Liszt se vit contraint d'écrire à ce sujet une lettre à la *Revue des Deux Mondes*. Voir l'article de M. A. Pauler : *Liszt et la Hongrie* (*Revue des Etudes hongroises*, t. I, 117-124) ¹.

Tout en acceptant cette explication de M. Boschot, d'une intuition parfaite, il faut bien faire la remarque qu'il n'y a alors aucun rapport entre la partition de la marche et la *Damnation de Faust*. Qu'il nous soit permis de citer quelques

1. L'épée de Liszt est devenue même le sujet d'une nouvelle « historique » d'Henri GALLEAU, *L'Épée Zuniga*, « tradition hongroise », parue dans *l'Album de la Suisse romane*, Genève, 1848 (pp. 110-112 : « Zuniga est donnée à Liszt... Au flanc d'un musicien brille l'épée du dernier héros de la Hongrie !... ») (N. d. I. R.)

lignes de cet auteur : « L'automne passait. (Il est question de l'an 1845.) Almine Gandonnière avait déjà rimé quelques scènes (I, IV, VI et VII du livret définitif). Berlioz apparemment travaillait à la musique. Et tout au moins, selon toute vraisemblance, il devait avoir esquissé, sinon écrit, la Marche Hongroise, la Marche dite de Rákóczy »¹. Il est bien vraisemblable, nous pourrions même dire, il est sûr que Berlioz écrivit au cours du dernier trimestre de l'an 1845 la « Marche de Rákóczy », mais il est aussi sûr qu'à cette époque elle n'avait rien à voir encore avec la *Damnation de Faust*. Berlioz même en témoigne lorsqu'il écrit à François ERKEL : «..... la marche que j'ai, depuis mon voyage en Hongrie, introduite dans la *Damnation de Faust* »².

L'existence de la participation autographe excite l'intérêt des biographes de Berlioz, parcequ'ils espèrent y trouver une réponse précise concernant la date de la composition. Nous lisons dans les *Mémoires* : « Je dus même en partant, laisser à la ville de Pesth mon manuscrit, qu'on désira garder, et dont je reçus une copie à Breslau un mois après »³. M. PROD'HOMME nous surprend par l'affirmation contraire :

1. *L. c.*, p. 97.

2. Cette intéressante lettre n'étant pas encore publiée en français, je la reproduis ici :

Mon cher Monsieur ERKEL,

Je vous remercie de votre lettre et des informations que vous me donnez. Je n'ai en effet accordé à personne en Allemagne le droit de publier mon développement instrumental de la Rákotzy Marsch, et je vous cède mes pleins pouvoirs, afin d'obtenir justice de l'étrange abus de confiance dont vous me parlez. Faites tout ce que vous jugerez convenable, je m'en rapporte entièrement à votre sagesse et à votre loyauté.

La publication d'une réduction au piano du manuscrit que j'avais laissé à Pesth me contrarie d'autant plus que ce manuscrit n'est pas conforme à la marche que j'ai, depuis mon voyage en Hongrie, introduite dans la « *Damnation de Faust* ». J'y ai ajouté une coda un peu plus développée que celle de la première version, et qui augmente beaucoup l'effet de la péroraison. Si je savais même comment vous faire parvenir un exemplaire de la partition, je vous l'enverrais, afin qu'on puisse entendre à Pesth l'ouvrage tel qu'il est. Mais je crois que la police autrichienne ne laissera pas arriver jusqu'à vous mon envoi. Les deux exemplaires que vous m'annoncez ne me sont pas parvenus.

En attendant quelques lignes de vous, je vous serre la main, et vous prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de MM. les artistes du Théâtre National.

Votre tout dévoué,

Hector BERLIOZ.

4, rue de Calais.

Paris, 25 janvier 1860.

3. *L. c.*, p. 368.



« Les Hongrois demandèrent au compositeur de leur dédier la *Marche de Rákóczy* ; Berlioz leur en adressa une copie de Breslau »¹. Dans l'excellent ouvrage *Le Crépuscule d'un Romantique*, nous trouvons les lignes suivantes : « Par malheur le manuscrit original de la Marche Hongroise est (jusqu'à présent) introuvable. Les Hongrois de Pesth, pourtant, l'avaient demandé à Berlioz pour le garder. Et si on le retrouvait, peut-être n'apprendrait-il rien sur la date de la composition »². M. Boschot devinait juste, car le manuscrit original fut trouvé, mais par malheur il n'est pas daté. Malgré cette lacune, il nous donne une foule de détails inconnus.

L'odyssée de ce manuscrit est tout de même bien simple. Berlioz l'apportait écrit à Pest. Le directeur³ du périodique *Honderü*, dans le n° du 24 février 1846, raconte que « le comte Casimir BATHYÁNY, qui s'enthousiasmait pour tout ce qui était beau, ne tardait pas à acquérir — par notre entremise — la partition de la *Marche de Rákóczy*, de Berlioz, moyennant des honoraires de 500 francs ». Le comte Bathyány donnait le manuscrit à François Erkel et le Musée National Hongrois l'acquittait de ses héritiers.

Cet autographe est bien digne d'un examen attentif. Berlioz rappelle à Erkel dans la lettre mentionnée ci-dessus, ainsi que dans ses *Mémoires*, qu'il y a une différence entre l'autographe et la version introduite dans la *Damnation de Faust*. Il dit dans sa lettre : « ce manuscrit n'est pas conforme à la marche que j'ai, depuis mon voyage en Hongrie, introduite dans la *Damnation de Faust*. J'y ai ajouté une *coda* un peu plus développée que celle de la première version et qui augmente beaucoup l'effet de la péroraison. » Les *Mémoires* attirent l'attention d'Erkel sur ce point : « J'ai fait depuis ce temps plusieurs changements dans l'instrumentation de ce morceau en ajoutant à la *coda* une trentaine de mesures qui, ce me semble, en augmentent l'effet »⁴.

1. L. c., p. 180.

2. L. c., p. 97.

3. Dans ses *Mémoires* Berlioz cite à plusieurs reprises le nom de HORVÁTH, qui est précisément le directeur du *Honderü* : Lazare P. HORVÁTH.

4. L. c., p. 368-69.


L'autographe fait partie de la collection des manuscrits de la Bibliothèque du Musée National Hongrois et porte la signature 29. *Mus. Ms.* C'est un cahier de 16 feuilles in-4°, qui fut plus tard relié. Le cahier est composé de cinq ternios de papier à musique (papier de cuve) dont les ternios 1, 2, 3 se composent de 4-4 feuilles, les ternios 4 et 5 de 2-2 feuilles. Les ternios furent numérotés par Berlioz du n° 1 à 5 (chiffres arabes) soulignés d'un demi-cercle. Trente pages sont écrites, la dernière feuille (pages 31 et 32) est laissée en blanc.

Dans le coin de tête, à gauche, Berlioz écrivit : « Rákóczy. Marche Hongroise instrumentée par H. Berlioz. » Dans le coin droit il y a quelques mots écrits en allemand, où l'on reconnaît l'écriture de François Erkel. Ce sont les suivants : « Manuscrit de Hector Berlioz. Pest, le 20 février 1846. »

Par malheur, le relieur a coupé à peu près 1/5° du haut de la lettre *R* et *k* du mot « Rákóczy ». ainsi que la partie supérieure des chiffres qui numérotent les ternios du cahier :

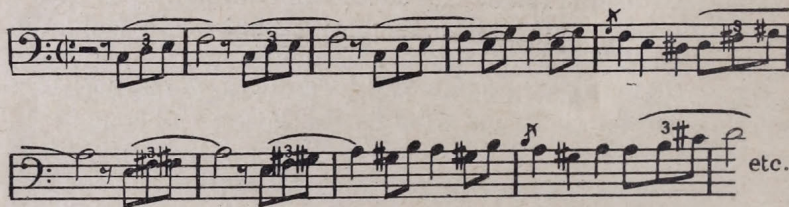
Rákóczy...
Marche Hongroise
instrumentée par H. Berlioz
Petite flûte

Tempo : All°.

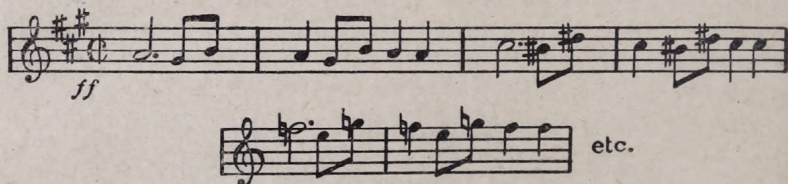
Les instruments sont indiqués ainsi : Petite flûte. Grande flûte. Hautbois. Clarinettes in A. Bassons. Cors en La. Cors en D. Trompettes in C. Cornets à piston in A. Trombones 3 tuba. Timbales in A  E. Cymbales en G. Caisse. Triangle et Tambours. Violons. Altos. *Vcelli*. C. Bassi.

Avant de confronter l'autographe avec la partition imprimée, tâchons de préciser la source où Berlioz a puisé. Nous fondant sur les faits mentionnés plus haut, nous avons accepté l'idée que Liszt était l'initiateur, et que (sous l'influence de ses triomphes de jadis à Pest), il a donné le bon conseil : l'idée d'une composition spéciale pour la Hongrie. Mais son influence se montre non seulement dans le choix de la pièce (Marche de Rákóczy), mais aussi dans

le traitement, car la partie la plus séduisante commence par la reprise d'un thème formé des premières mesures, qui se développe par échelons et passe par plusieurs tonalités. Citons ce passage :



Mais Liszt, dans sa « Marche de Rákóczy », commence la *Coda* de la façon suivante :



Chez Berlioz les tonalités se succèdent ainsi : Fa (V.I.), La (V.I.), Ré, etc., chez Liszt La, Ut dièze, Fa. La succession est bien semblable. Il ne reste qu'à prouver la priorité de Liszt. Sa « Marche de Rákóczy », édition populaire, pour piano..., dont nous citons les mesures plus haut, parut chez Kistner en 1851¹. Nous ne saurions dire s'il s'agit d'une première ou d'une deuxième édition, mais nous savons que Liszt, à l'occasion de ses concerts à Pest en 1840, « joua la *Marche de Rákóczy* sous forme de fantaisie ». C'est un fait qui nous est affirmé par le *Honművész*. (Titre hongrois d'un périodique artistique, n^{os} 1 et 2). Cette marche fut publiée en 1840 par François Liszt, sous le titre : *Emlékül Liszt Ferenczre Rákóczy indulója*, ce qui veut dire en français : « Souvenir à François Liszt, Marche de Rákóczy ».

1. Lettre de Liszt à Kistner, Eilsen, le 10 juillet 1851. *Népművelés*, VI^e année, n^{os} 17-18 [1911].

La feuille du titre était ornée du portrait de Liszt en costume de gala hongrois. La sixième mesure de cette édition est la suivante :



Les versions innombrables parues jusqu'à nos jours écrivent cette mesure de cette façon :



La différence est si apparente qu'on ne peut en donner aucune explication. D'autre part Berlioz, à la place correspondante — donc à cause de la fanfare des trompettes qui introduisent le thème à la douzième mesure — écrit la première des versions citées. Il s'ensuit que Berlioz avait l'édition mentionnée plus haut sous les yeux, et même sans pouvoir s'appuyer sur des preuves écrites, on peut dire que c'était incontestablement Liszt qui la lui avait donnée.

Le manuscrit original nous apprend encore un fait intéressant. La pièce porte le titre : « Rákóczy », le sous-titre en est : « Marche Hongroise », l'explication : « instrumentée par H. Berlioz ». (De même en matière d'estampes on ne dirait pas « invenit » mais « sculpsit ».) Ce titre nous prouve que Berlioz écrivit tout d'abord une pièce d'occasion pour son voyage en Hongrie, pièce qui n'avait aucun rapport avec ses autres compositions. C'est une pièce qui vaut par elle-même. Musique à programme comme toute l'œuvre de Berlioz.

Après avoir relevé tous ces points, passons à l'examen des améliorations apportées par Berlioz, améliorations qu'il jugeait nécessaire de recommander en plusieurs occasions à l'attention d'Erkel. Ces modifications concernent l'instrumentation et la composition de la fin de la pièce, qui se trouve plus développée que dans la première version.

La reproduction des deux pages de la dernière feuille du manuscrit original nous permet de nous rendre facilement compte des changements.

This image shows a page of handwritten musical notation, likely a score for piano and orchestra. The page is numbered 14 and is attributed to Kálmán Isöz. The notation is dense and complex, featuring multiple staves. The top section includes a piano part with intricate chordal textures and melodic lines. Below this, there are several staves for the orchestra, including woodwinds, strings, and percussion. The score is marked with various dynamics, such as *mf* (mezzo-forte) and *f* (forte), and includes numerous accidentals and articulation marks. The handwriting is clear and professional, typical of a composer's manuscript. The page is divided into measures by vertical bar lines, and the notation is well-organized and easy to read.

The image shows a page of handwritten musical notation for the opera 'Rakoczy' by Hector Berlioz. The page is numbered 15. The score is written in ink on aged paper and consists of two systems of staves. The first system contains five staves, and the second system contains six staves. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings like '8va' and '8va'. The handwriting is clear and legible, showing the composer's original work.

Si nous comparons cette reproduction à la partition imprimée de la deuxième version, nous constatons, à la deuxième mesure de la dernière page de la première version, dans la

partie des Altos, au troisième temps, dans les parties du Hautbois, de la Clarinette et des II. Violons au quatrième temps, des changements qui permettent dès cet accord la nouvelle fin de la deuxième version ; « cette nouvelle fin augmente beaucoup la péroraison », c'est à cet effet que Berlioz a biffé les sept dernières mesures, dans son manuscrit original, pour les remplacer, dans la version définitive, par 19 mesures — donc non pas « une trentaine ».

La retouche de l'instrumentation nécessita une augmentation du nombre des instruments. Berlioz ajouta à la première disposition : la 2^e flûte, le 3^e trombone, l'ophicléide et le 4^e trombone ténor à pistons.

L'instrumentation fut modifiée en douze endroits, qui font ensemble 34 mesures. En dehors de ces retouches, il y a quelques modifications qui ne touchent qu'un seul ton, ou le changement d'instrument pour un ton, ou le changement de l'octave (quelques basses). Les modifications d'importance visent à l'augmentation de la force, à la mise en relief d'une ligne mélodique, à l'accentuation, l'augmentation de la couleur, de la chaleur, de l'impétuosité de la pièce. Nous trouvons une refouche considérable non seulement à la fin de la pièce, mais aussi dans la partie qui introduit, après avoir joué une fois la marche entière, le développement, le fugato construit sur des fragments du thème. A cet endroit la 2^e clarinette (en la) a une nouvelle ligne mélodique dirigée du haut vers le bas de 4 mesures et demie, menant jusqu'au *fa dièze*, où avec les deux bassons elle tient l'harmonie *si, ré, fa dièze* ; *si, ré, fa* ; et *si bémol, ré, fa*, et sur ces harmonies les instruments à archet jouent piano leurs sextolets agités. La partie de contrebasse de la première version est remise au 2^e basson pendant que la contrebasse fortifie la partie du 1^{er} basson ; après ces mesures survient le roulement *pp* des timbales, qui introduit le développement colossal. Berlioz écrivit sur la ligne des timbales « Timb. baguettes d'éponge », car le bruit désagréable des baguettes en bois ne lui convenait point. Après la répétition du premier thème en différentes parties et tonalités — dont il a déjà été fait mention plus haut — nous rencontrons encore une modification remarquable dans l'instrumentation à la

place où (six mesures avant G) « l'orchestre déchaîné dans une mêlée furieuse, lance son fortissimo si longtemps contenu »¹, les trombones 2 et 3 ajoutent à la première version une ligne montante (quatre mesures) et cresc. pour aboutir au quatrième temps de cette quatrième mesure à un *f* de la batterie des cuivres sonnant pendant les deux mesures suivantes l'*ul* dans le rythme caractéristique du commencement vers ce fameux *fortissimo* (*fa majeur*), quand l'ophicléide, jusqu'alors muet, entre en action et joue à l'unisson la partie de la contrebasse ou donne une basse fondamentale ; de même c'est aussi l'endroit où Berlioz ajoute : « Un trombone ténor à pistons à l'unisson du 1^{er} trombone jusqu'à la fin de la marche »².

Berlioz souligne à juste titre les modifications qu'il a apportées à sa partition, car bien que la première version de notre marche nationale, au son de laquelle l'âme bouillonnante de nos aïeux vibra à la veille de grands événements nationaux, et dont les accents donnèrent à Berlioz « le frisson de la terreur »³, nous touche de plus près, néanmoins la forme définitive remaniée par l'auteur est la plus précieuse, car les retouches de l'instrumentation, le changement des dernières mesures rendent cette pièce plus riche, plus colorée, plus grandiose.

Tout en rendant hommage au génie de BERLIOZ, il est impossible de ne pas songer à notre grand compatriote François LISZT, qui fut toujours et partout l'initiateur magnanime d'œuvres musicales d'une valeur éternelle, telles que le « Rákóczy » de Berlioz.

(Budapest).

KÁLMÁN ISOZ.

1. *Mémoires*, p. 368.

2. Partition imprimée. Edition Eulenburg. p. 17.

3. *Mémoires*, p. 368.

LA FORMATION D'UN COMITAT

DANS LA HONGRIE HISTORIQUE

Le comitat de Turóc était un des plus petits arrondissements administratifs de la Hongrie d'avant 1918. Sur ce territoire de 1.150 km. carrés, situé au Nord-Ouest de la Hongrie historique, couvert, sur les deux tiers de sa superficie, de montagnes et de forêts, vivaient en 1900 à peine 52.000 habitants. Dans les lignes qui vont suivre, nous esquisserons l'évolution au cours de laquelle ce territoire encore inhabité au XI^e siècle s'est peuplé à partir du commencement du XV^e et s'est transformé en unité administrative autonome : c'est-à-dire en *comitat*. Cette évolution est, dans ses phases principales, identique à celle des autres comitats de cette partie de la Hongrie d'avant 1918. Nos conclusions pourront être généralisées, mais s'appliquer, surtout jusque dans leurs plus petits détails, à trois de ces comitats : Liptó, Árva, Zólyom.

Lors de la conquête du pays (vers 900), le peuple hongrois n'avait pas occupé d'emblée les versants des Carpathes septentrionales où s'étend le plateau de Turóc, l'emplacement du comitat actuel. Le peuple nomade des Hongrois s'était établi dans les plaines et n'avait atteint que les contreforts du pays accidenté ; au XI^e siècle seulement il avança davantage pour occuper progressivement le pays des collines¹. Cependant la vaste région couverte de hautes montagnes et qui séparait la plaine hongroise de la Bohême et de la Pologne continua de servir, pour les Hon-

1. Hóman B., *L'établissement des clans magyars conquérants* (A honfoglaló törzsek megtelepedése ; Turul, 1912, p. 89). Karácsonyi J., *Halavány vonások hazánk Szent István korabeli határaitól* (Esquisse des frontières de la Hongrie à l'époque de saint Etienne), *Századok*, 1901, p. 1047.

grois habitants de la plaine, de *gyepűelve*, c'est-à-dire de zone de défense contre les invasions de l'ennemi¹.

Ce *gyepűelve* n'était pas entièrement inhabité. Une rare population slave y était établie ; sur le plateau de Turóc notamment, cinq fortifications de terre : Visegrad, Prekopa, Blatnica, Szklabina et Jeszen ont conservé le souvenir de sa présence. Ces petits forts primitifs remontent à l'époque de la grande migration des peuples du ix^e ou du x^e siècle au plus tard ; elles formaient des espèces de noyaux centraux pour cette population vivant en clans, en grandes familles à défaut d'une organisation politique supérieure. La vie de ces forts a cessé définitivement lorsque la région tomba sous la domination du royaume de Hongrie. A l'époque où apparaissent les documents écrits, les chartes ne font aucune mention de ces forts. Et si l'on rencontre le nom de Visegrad dès 1279, celui-ci ne désigne plus le fort, mais bien la forêt qui l'entoure². On peut en conclure que la royauté hongroise n'avait pas adopté l'organisation de défense, par trop dispersée, de l'ancienne population : supprimant le pouvoir et la juridiction des chefs de clan elle les remplaça par l'organisation « comitiale » déjà fort développée dans le centre du pays. Cependant la continuité de l'existence d'une population slave peut être considérée comme certaine malgré ces métamorphoses politiques. Elle avait gardé son ancien habitat, continua de mener son existence économique primitive et, par la voie naturelle de l'excédent des naissances, elle fut à même de former des colonies nouvelles. Sur le plateau de Turóc, vers le milieu du xiii^e siècle, nous trouvons à la même date 33 villages³, dont la population, à en juger d'après les noms slaves de ces villages, devait être purement slave, et descendant des familles établies autour des anciens forts. La mesure de la rapidité de cette évolution nous est donnée de la manière la plus

1. K. Tagányi, *Gyepű és gyepűelve*, Magyar Nyelv, 1913, p. 104.

2. Fejér, *Codex diplomaticus* V, 2, 546.

3. Béla, Beszterce, Blatnica, Csernakov, Gay, Jeszen, Kóstyán, Laszkár, Lazán, Lesna, Léza, Modley, Muthna, Mosóc, Nécspál, Prekopa, Pribóc, Próna, Rákóc, Raksa, Rudna, Ruttká, Szklabina, Szlován, Szoboszló, Szócóc, Szucsán, Tarnóc, Tribuzló, Turán, Valcsa, Zanasán, Zsámbokrét.

évidente dans l'histoire des propriétés du prévôté ecclésiastique de Turóc. En effet vers la fin du xiii^e siècle on trouve cinq villages sur le territoire où, au xii^e siècle encore, il n'y en avait qu'un¹. D'ailleurs la population des villages était fort rare. Par exemple, à Ruttká, en 1285 on trouve 16 familles au plus² et encore en plein xvi^e siècle le nombre des familles était à Béla de 38, à Pribóc de 19, à Laszkár de 7³.

Ainsi on est en droit de supposer qu'au début du xiii^e siècle la population était encore moins nombreuse, d'autant plus qu'elle ne vivait alors que de chasse, de pêche et d'élevage.

Si nous affirmons qu'à cette date la vie économique des habitants était d'un degré inférieur, c'est que nous connaissons la topographie des villages slaves. Ces villages se rangent en effet sur trois lignes parallèles le long de la rivière Turóc et au pied de la haute montagne qui forme le rebord du plateau : la proximité des pâturages alpestres favorisait leur occupation davantage que le plateau lui-même couvert d'alluvions. Dès lors il est évident que la population slave ne s'occupait pas d'agriculture ; sinon elle aurait colonisé la plaine ainsi que le pied de la montagne.

Lorsque, au cours du xii^e siècle, le royaume de Hongrie eut étendu son pouvoir sur le plateau de Turóc, il n'institua point d'autorité spéciale pour l'administration des affaires politiques et économiques de celui-ci. A cette époque déjà, dans la Transdanubie (Dunántul) et dans la Grande Plaine hongroise, le *comital* organisé par S' Etienne sous l'influence du système cantonal (*gau*) des Francs avait réuni dans une unité politique toutes les couches de la population à l'exception des Hongrois libres. Le *comes* (ispán) nommé par le roi siégeant au chef-lieu fortifié du *comital* (*civitas*) recevait la contribution payée par la population en monnaie et en produits agricoles⁴. Cette organisation fortement centralisée et qui avait déjà un

1. Fejérpataky L., *Kálmán király oklevelei* (Les chartes du roi K.). Budapest, 1892, p. 60. — *Hazai Okmánytár*, VI, 69.

2. *Hazai Okm.* VIII, 240.

3. *Országos Levéltár. Kamarai Osztály.* Dicalis consor., fasc. 46.

4. Tagányi K., *Vármegyéink eredetének kérdése* (Le problème des origines de nos comitats). *Tört. Szemle*, 1913, p. 510.

passé historique considérable ne put être transplantée sous sa forme perfectionnée dans les régions septentrionales nouvellement occupées : on dut en adopter les linéaments vaguement ébauchés. Ainsi, en considération de la rareté de la population, un seul *comes* fut préposé à l'administration du plateau de Turóc ainsi que des territoires actuels des anciens comitats de Liptó, Árva et Zólyom, et ce fut le *comes* de Zólyom auquel le roi confia cette charge.

Ce territoire de Zólyom qui comprend la vallée du Garam fut colonisé d'abord par la population hongroise des comitats de Bars et de Hont, situés au sud de ce territoire. Ces deux comitats avaient été organisés encore par S^t Etienne. Lorsque la colonisation lente, progressant vers le nord et due à l'accroissement naturel de la population des comitats hongrois, eut fait sentir la nécessité de réunir les territoires nouvellement colonisés en une unité économique plus serrée, le roi établit le comitat de Zólyom. Cependant les fonctions de ce *comes* présentent des différences notables d'avec celles des autres comtes du pays, car le territoire qu'il devait gouverner était aussi de nature différente. En effet, son district qui s'étendait sur une superficie énorme, était, à l'exception des vallées des rivières, couvert d'immenses forêts et d'autre part, la population de la vallée du Garam se composait en dehors des bergers slaves, de gardes forestiers (*custodes silvarum*) et de pêcheurs¹, et encore dans la première moitié du xiii^e siècle la classe militaire et agricole faisait entièrement défaut. Par conséquent, le comte de Zólyom n'était qu'une espèce d'administrateur économique du territoire ; il porte encore en 1229 le titre de *procurateur de Zólyom*². Et comme à défaut de population agricole le territoire nouvellement occupé ne présentait pas une unité économique parfaite et se suffisant à elle-même, le roi André II y rattacha dès 1232 des villages qui jusqu'alors avaient appartenu au comitat de Hont et dont les habitants exerçaient le métier d'agriculteur³. Le domaine

1. Cf. Fejér IV, 2, 59 ; VI, 1, 346 ; Wenzel, *Codex dipl. Arpadianus continuatus* X, 109, 120 ; XII, 358, 364, 453, etc.

2. Wenzel I, 263.

3. Knauz, *Monumenta eccl. Strigoniensis*, I, 286.

royal ainsi organisé, le *prædium de Zolum* qui était un séjour de prédilection des rois de Hongrie et dont le parc (*hortus ferarum*) est encore mentionné au xiii^e siècle¹, fut pour ainsi dire un comitat économique, semblable au comitat forestier, en vue de la gestion économique de l'immense montagne boisée de Bakony en Transdanubie².

La population villageoise du domaine de Zólyom vivait immédiatement sous les ordres des *villici*, dont la compétence s'étendait jusque sur les affaires contentieuses ; néanmoins les causes graves étaient réservées au comte ou à ses substitués. Les contributions étaient payées par familles (*mansiones*). Ces servitudes révèlent encore au xiii^e siècle, à de rares exceptions près, une population de bergers : ce qui exclut la propriété privée³.

Celle-ci fut créée par le pouvoir royal seulement au moment où il attribua à des particuliers, par donation, le pays plat de Turóc jusqu'alors inculte et inhabité. Cette donation eut lieu dans la première moitié du xiii^e siècle. Or les donataires étaient tous des Hongrois : Jordán, Vida, Othmár, Bene, et eux aussi s'adonnèrent, sur les grands territoires qui leur furent cédés, à l'élevage extensif du bétail. La propriété de Jordán, par exemple, était si grande, qu'au xiv^e siècle, date à laquelle la population vivait déjà d'agriculture, on ne comptait pas sur son emplacement moins de six villages⁴.

La population du domaine royal n'était pas astreinte au service militaire. La seule servitude de ce genre était l'obligation d'élever et d'entretenir un cheval de bataille (*equus exercitualis*) par quarante maisonnées. Lorsque, après l'invasion des Mongols (1241-1242) Béla IV eut compris que pour éviter une catastrophe nouvelle et par suite la ruine défini-

1. Fejér IV, 3, 142.

2. Voir l'organisation de celui-ci chez Pesty Fr., *A bakonyi erdőispánság*, Századok, 1876, p. 296.

3. L'organisation de la population domaniale est conservée dans la charte de privilège de Béla IV (1265). Cf. *Századok*, 1909, p. 878.

4. Ivánkafölde, Kisjeszen, Járdán, Tonkaháza, Draskfalva, Dolina. Ces villages sont situés sur un territoire portant le nom de « terra Jordani » dès le xiii^e siècle. Cf. les chartes de 1249 (*Történelmi Tár*, 1902, p. 199) et de 1255 (*Ibid.*, p. 228).

tive il devait réorganiser de fond en comble la défense militaire du pays, il prit des mesures qui eurent pour effet un changement considérable dans la gestion du domaine de Zólyom. Il s'avisa de renforcer par l'octroi de privilèges les communes les plus peuplées qui s'occupaient d'industrie et de commerce, de façon que celles-ci pussent fournir des soldats en plus grand nombre. Des villes semblables (Korpona, Zólyom, Dobrona, Bábaszék, Besztercebánya) ne se trouvent que dans les parties méridionales du domaine, occupées dès l'abord et ayant pu, de la sorte, se municipaliser de bonne heure. La population de ces villes était tenue d'équiper un soldat par six familles, de le munir d'armes et de l'envoyer à l'armée royale ¹.

Dans les parties septentrionales du domaine, entre autres sur le plateau de Turóc, il n'y avait pas de population assez riche pour être soumise à ce traitement. Le roi s'avisa donc de céder par donation des lots de terre plate à des particuliers à condition de leur imposer le service militaire. Les nouveaux colons dont le nom primitif est *fiils de serf* (*fili iobbagionum*) reçurent chacun un ou deux *aratrum* de terre (80 à 120 jugars) en don. D'ailleurs tous ne devaient pas partir en campagne : un sur six servait avec armure dans l'armée royale tandis que les autres fournissaient les frais très élevés de l'équipement du soldat et de l'entretien de sa famille durant son absence. En 1255 le roi fixa leur nombre à 40² et prit des mesures pour assurer la subsistance des *fiils de serf*, qui ne s'occupaient pas encore tous d'agriculture, et en temps de paix et pendant qu'ils servaient le pouvoir royal. Dans la même année il dut priver les autres *fiils de serf*, dont le nombre dépassait 40, de leurs privilèges et au cours des générations suivantes le même sort aurait frappé un nombre sans cesse croissant de *fiils de serf* si la culture intensive n'avait assuré sa subsistance à un nombre plus considérable de familles sur le même terrain.

Dans la seconde moitié du xiii^e siècle, en effet, on ne ren-

1. Leurs chartes de privilège chez Fejér IV, 1, 329, 332; Hazai Okmánytár VI, 77; Endlicher, *Rerum hung. monumenta Arpadiana*. Sangalli, 1849, p. 489.

2. L'original de la charte de Béla IV aux archives de la famille Zátűreky à Zátűreca (com. de Turóc).

contre plus de cas analogue à celui de 1255 ; de plus nous savons que le roi octroya en une occasion à la population totale d'un village les privilèges des *filz de serf* ¹. D'autre part les *filz de serf*, encore au XIII^e siècle, firent triompher leurs efforts tendant à modifier le système de leur servitude : désormais le nombre des soldats ne serait plus fourni dans la proportion de un sur six, mais le service militaire serait attaché à l'unité économique, au lot de terre colonisé. Ainsi le propriétaire d'un *aratrum* ayant fait son service exempterait ses fils d'un service plus fréquent, quand même ceux-ci auraient été plus nombreux et auraient fondé de nouvelles familles sur le même lopin de terre. Les *filz de serf* réussirent à faire adopter ce nouveau système : en 1263 p. ex. à l'occasion de la confirmation des privilèges des deux fils et de huit parents de Gudrun, le roi Béla IV ordonna qu'un seul homme d'entre eux fût obligé de s'engager dans l'armée ².

La classe des fils de serf, qui, par son origine, avait un caractère purement féodal, tenait le milieu entre la noblesse et la roture. Elle aussi avait, tout comme la classe libre, des propriétés privées munies du droit de succession, mais d'autre part — et voici la différence — cette possession comportait certaines obligations ; de là le nom de *terra conditionalis*.

Au point de vue administratif et judiciaire les *filz de serf* ressortissaient au comte de Zólyom, tandis que dans les autres contrées du pays l'organe exécutif du pouvoir central ne détenait pas le même pouvoir sur les clans libres.

En dehors de la défense du pays, les fils de serf firent œuvre civilisatrice. Ils introduisirent l'agriculture dans leur nouvelle patrie : en effet on n'en trouve tout d'abord aucune trace ailleurs que dans leurs terres. Les bergers slaves suivirent leur exemple : dans la seconde moitié du XIII^e siècle le surplus de population des villages slaves descendit dans la plaine, s'établit au milieu des terres des *filz de serf* et forma bientôt sept villages nouveaux ³.

1. *Történelmi Tár*, 1902, p. 225.

2. *Wenzel VIII*, 55.

3. Csepésén, Kismayus, Kisbeszterce, Szentmárton. Ujfalu, Deákfalva, Mezőház.

Au cours du XIII^e siècle encore les souverains donnèrent les villages slaves à certains de leurs fidèles méritants et par cet acte de donation la population slave, la classe des serfs, dont l'unité est si frappante, dès le XIV^e siècle fut ainsi soustraite à l'influence directe de l'autorité suprême. La population citadine vivait de son côté dans un isolement complet presque à la manière des insulaires. Dès lors, l'aspect économique et social du domaine ne fut changé radicalement que par la classe des fils de serf.

Sur chaque lopin de terre à eux cédé au cours du XIII^e siècle un village nouveau se forma au cours du siècle suivant. En consultant les chartes des diverses familles nous pouvons observer avec précision l'évolution de chaque village. Et voici la conclusion de cette enquête : le premier donataire qui avait reçu et colonisé la terre dont l'étendue était de deux *aratrum*, éventuellement en s'associant avec ses frères, n'en cultiva d'abord que la superficie dont le rendement suffisait à leurs besoins. Leurs fils et les descendants de ceux-ci construisirent leurs maisons à côté de la première habitation et continuèrent le travail paisible en défrichant un terrain de plus en plus grand jusqu'à ce que leurs terres eussent atteint la limite de celles de leurs voisins.

Les colonies nouvelles et sans cesse croissantes ne portaient d'abord pas de nom et les habitants figurent dans les chartes sous le nom qu'ils ont reçu au baptême.

Dans la troisième et la quatrième générations enfin, lorsque par suite de l'immigration des familles parentes des épouses la population se fut accrue encore davantage, on commença à dénommer la nouvelle colonie du nom du donataire, ancêtre de la famille, afin de la distinguer des autres colonies. Par ex. Gyula et Aracs, ci-devant habitants du comitat de Heves, reçurent en 1287 deux *aratrum* de terre près de Nécépál. Leurs petits-fils se nommaient encore d'après le village voisin.

En 1355 six familles au moins, en 1400 onze familles déjà étaient établies sur cette terre et en effet on rencontre le nom de *Gyulaháza* (maison de Gyula) dès 1357 : ce nom se transforme en *Gyulafalva* (village de Gyula) à partir de 1386.

Au XV^e siècle l'on trouve déjà sur le plateau de Turóc 28 villages entièrement développés dont les origines

remontent aux donations faites en faveur des *filz de serf*. Parmi ces villages *vingt* portent des noms hongrois pendant tout le moyen-âge¹ et ces noms sont composés du mot hongrois *falva* (village) qu'on fait précéder du nom du premier colon, ce qui prouve que la population de ces colonies était hongroise.

Qu'on se reporte d'ailleurs aux noms si purement hongrois de ces colons : *Bodó, Bodor, Keve, Tonka* etc. Huit colonies nouvelles portent des noms slaves² et ainsi les colons y étaient assurément des Slaves. Par exemple les noms des premiers habitants de Záturesa sont de forme slave : *Uzda, Stremen, Drahomel*³ et ces habitants étaient probablement, du moins par leurs origines, des Slaves.

On voit dès lors que les rois de Hongrie, dans leur effort de colonisation, n'avaient aucun égard à la nationalité des colons. D'ailleurs ceux-ci cultivaient eux-mêmes leurs terres ; à peine si l'on trouve quelques serfs dispersés dans ces colonies au cours des siècles suivants.

Dans la vallée du Vág, sur le territoire actuel de l'ancien comitat de Liptó et aussi le long de la rivière Árva — mais ici dans une proportion fortement réduite — la colonisation eut lieu de la même manière. Il est hors de doute que les nouveaux colons, les *filz de serf* hongrois constituèrent l'élément le plus précieux de ces contrées par leur nombre, leur culture économique, l'importance de leur service militaire ; aussi y jouèrent-ils un rôle prépondérant. L'établissement des *filz de serf* vers la fin du xiii^e prêta au domaine de Zólyom un caractère nettement militaire qui se révèle surtout dans la construction des fortifications de pierre (Zólyom, Turóc, Liptó, Árva) destinées à protéger (stratégiquement) les lignes de communication importantes et à concentrer autour d'elles les forces militaires. Le comte de Zólyom, maître souverain de la totalité du domaine royal jusqu'à la fin du

1. Andrásfalva, Ábrahámfalva, Balásfalva, Bálintfalva, Benefalva, Bodófalva, Bodorfalva, Borcálva, Dankföldre, Deánfalva, Draskfalva, Gyulafalva, Ivánka-földre, Kevetalva, Kossuthfalva, Murenföldre, Ózpaták, Tonkaháza, Zorkfalva.

2. Bobonuk, Jezernice, Kálnok, Kisjeszen, Konotopa, Polereka, Zábor, Zátur-osa.

3. *Hazai Okmánytár* VIII, 47, 92.

xiii^e siècle, perdit dès cette époque son caractère de fonctionnaire privé du roi ; en effet d'une part les servitudes des villages slaves cédés par donation étaient perdues pour le fisc royal et d'autre part les comtes eux-mêmes s'efforçaient de s'affranchir de plus en plus du pouvoir central considérablement affaibli. Ainsi, vers la fin du xiii^e siècle le *comes* de Zólyom, de même que les autres *comes* du pays, n'était plus un fonctionnaire, mais un dignitaire public. Toutes les fonctions militaires, judiciaires et administratives du pouvoir exécutif étaient concentrées entre ses mains ; toutefois son grand pouvoir ne lui permettait pas de se rendre entièrement indépendant et d'exercer des droits de souveraineté : la présence de la classe des *filis de serf* le tenait en échec.

Ceux-ci, au cours de leur évolution sociale ascendante, atteignirent, vers 1330, la caste de la petite noblesse qui comprenait les Hongrois libres. Ils eurent la jouissance des mêmes privilèges, et furent astreints aux mêmes devoirs. Dès lors, l'infériorité de leur noblesse territoriale révélée par la dénomination de *nobilis de Thuruch* (Turóc) et de *nobilis de Lipto* disparut complètement. Il y a des exemples du contraire ; en Croatie la classe des *serfs de château-fort* (*várjobbágy*) avait passé par la même transformation sociale, et, quand même, elle garda son infériorité sociale vis-à-vis de la noblesse. La rapidité de cette transformation est due sans conteste à l'établissement des Hongrois, représentants un degré supérieur de la civilisation médiévale. Grâce à leur industrie, les *filis de serf* eurent acquis une situation économique si avantageuse que désormais chacun d'eux put se procurer les armes de guerre pourtant si coûteuses et accomplir le lourd service militaire attaché à la jouissance de ses privilèges. Et leur entrée dans la classe nobiliaire ne fut point l'effet d'une résolution royale subite ; elle fut la dernière étape d'une longue évolution insensible et naturelle. Rares sont en effet les familles de *filis de serf* qui furent anoblies par charte de privilège¹, et cela encore à une date très avancée, vers la fin du xiv^e siècle, en guise de recon-

1. Par exemple la famille Folkusfalvy en 1398 ; cf. archives de la famille Beniczky, Pribóc (com. de Turóc) ; D. IV, 1.

naissance légale de la jouissance des privilèges dont elles avaient bénéficié *de fait* jusqu'à cette date.

La noblesse issue des fils de serf fit valoir son influence d'abord dans le domaine de la justice où elle réussit à circonscrire les pouvoirs jusqu'alors illimités du *comes*. Les nouveaux nobles figuraient auprès de celui-ci aux jugements, comme juges auxiliaires, l'aidaient de conseils et de renseignements dans sa tâche difficile¹. Le titre de ces conseillers adjoints fut *probus vir* ; le même nom fut appliqué aux juges de paix qui avaient pour tâche de mener l'enquête préliminaire, et de réconcilier les parties². Le nom très général de *probus vir* nous indique que nous assistons ici à la première formation d'une institution nouvelle. Le nombre de ces fonctionnaires est variable ; il ne se fixe à peu près qu'au début du xiv^e siècle de façon que, généralement, on trouve quatre noms choisis parmi les *fils de serf*, les plus riches et les plus considérés³. Bientôt leur charge s'étendit à la durée d'un an ; enfin elle se fixa définitivement. Il est certain que le *comes* ne se faisait pas entourer de ces aides de bon gré, car alors il n'aurait pas manqué de les choisir parmi les personnes qui lui étaient attachées et dévouées, ayant reçu des terres de lui (*servientes*). Cependant celles-ci ne figurent jamais comme conseillers judiciaires ; par contre le comte Donch eut pour adjoint l'ancêtre de la famille Prónay avec qui il eut un long procès⁴ et qu'il n'eût certainement pas admis à ces fonctions auxiliaires s'il n'y avait été forcé. Ainsi les *virii probi* devinrent, à la suite de l'établissement définitif de leur office, des représentants de la petite noblesse qui fonctionnèrent comme dignitaires administratifs et judiciaires sur le même rang que le *comes*. Dès 1332 leur titre se changea en *quatuor iudices nobilium* et cette dignité fut pendant des siècles, dans le pays entier, le symbole de l'indépendance du comitat. Comme d'autre part les habitants du plateau de Turóc ne connaissaient pas les

1. 1312. Arch. de la famille Ivánka. Musée national hongr.

2. *Tural*, 1899, p. 185.

3. *Fejér* VIII, 5, 88.

4. *Processus metalis* 1803 inter Tóth-Próna et Znió, p. 112. Le manuscrit est au Musée Slovaque à Turócszentmárton.

conditions dans lesquelles vivaient ceux de la vallée du Vág dont ils étaient séparés par de puissantes cloisons naturelles, le *comes* dut employer à Liptó un autre conseil de *virī probi* et dès lors l'évolution y eut lieu dans les mêmes formes qu'à Turóc.

Au XIII^e siècle le *comes* eut encore le loisir de diriger toutes les affaires du domaine entier ; au siècle suivant la chose devint impossible en raison du rapide accroissement de la population.

Géographiquement parlant, le territoire ne formait pas une unité organique ; il se composait de quatre régions distinctes : les vallées du Garam, du Vág, du Turóc et de l'Árva. Les habitants de chaque région, séparés de la région voisine et ayant des intérêts communs, firent bientôt sentir leur cohésion régionale par l'institution des *probi virī*. Le *comes* en effet fut obligé de nommer à la tête de chaque région un official qu'il choisit de préférence parmi ses *familiares*¹. Cet official n'étant responsable que devant le *comes*, reçut ses appointements de celui-ci et devint au début du XIV^e siècle le châtelain des châteaux principaux des deux régions : Szklabina en Turóc, Ujvár en Liptó². Ce titre d'official de Turóc fut définitivement remplacé par celui de *vicecomes*³ ; par là l'organisation du plateau de Turóc devint toute semblable à celle des autres comitats du pays. Le premier *vicecomes* de Liptó est connu dès 1345⁴ ; par contre Árva ne participa point à cette évolution, car les *fils de serf*, au cours de leur effort de colonisation, évitaient ce pays couvert d'immenses forêts. Le premier document public de ce comitat (1382)⁵ est rédigé par deux juges d'arrondissement sans *vicecomes* ; pendant tout le XIV^e siècle il tenait des assemblées communes avec Turóc et ne devint comitat indépendant qu'au XV^e siècle.

1. Sur cette classe cf. la très belle étude de Jules Szekfű, *Serviensek és familiarisok*, Budapest, 1914.

2. 1325. Arch. Beniczky, Pribóc C I, 1.

3. *Ibid.* D, I, 4. Cf. Joseph Holub, *A főispán és alispán viszonyának jogi természeté* (La nature juridique du rapport du comte (= préfet) et du vicomte (= vice-préfet). Budapest, 1917.

4. *Történelmi Tár*, 1902, p. 53.

5. Reviczky S., *A revisnyeji Reviczky család okmánytára*. Budapest, 1878, p. 9.

Le *vicecomes* nommé par le *comes* et les *iudices nobilium* élus par les *filii de serf* s'équilibraient l'un l'autre et d'autre part la substitution continue d'un *vicecomes* au *comes* dans les trois comitats en formation assura l'autorité du gouvernement sur ces territoires. Le seul lien entre les nouveaux comitats résida dans la personne d'un même *comes* ; or, ce fut un lien trop lâche et qui permit la jonction des comitats les plus éloignés ; les rois cumulèrent volontiers plusieurs comitats sous l'autorité de la même personne. En 1339, Turóc et Liptó reçurent des *comes* réguliers¹, par conséquent les pouvoirs du *comes* de Zólyom furent limités au domaine actuel de l'ancien comitat de Zólyom. La formation de cette magistrature indépendante fut le signe de l'indépendance du comitat. A partir de cette époque, règne des Anjou, Turóc fut un comitat autonome jusqu'aux temps les plus récents.

ELEMÉR MÁLYUSZ.

(Budapest)

1. *Codex dipl. Andegavensis* III, 619.

J.-J. ROUSSEAU ET LA HONGRIE

I. — J.-J. Rousseau et les Hongrois.

ROUSSEAU a-t-il connu la Hongrie ? Nullement. A-t-il eu quelques relations avec les Hongrois ? Avant 1761 il n'en avait aucune. Et pourtant dans une de ses comédies : *Les prisonniers de guerre*, la scène se passe en Hongrie et la plupart des personnages sont des Hongrois. Comment l'idée lui est-elle venue de représenter des Hongrois qui lui étaient tout à fait inconnus ? Il nous le raconte dans ses *Confessions* (livre V et livre VII).

En octobre 1733 quand l'armée française traversait le Piémont pour pénétrer en Italie et s'y battre avec l'armée de l'Empereur, Jean-Jacques se passionnait beaucoup pour le succès des Français. Onze ans plus tard, après les désastres des Français en Bavière et en Bohême, il a composé à Paris *Les prisonniers de guerre*, où il veut montrer, vis-à-vis des vainqueurs, la supériorité intellectuelle des Français ; et comme c'étaient des Hongrois, les hussards de Nádasdy, qui avaient chassé l'armée française de Prague et vaincu les Français, il choisit la Hongrie comme scène de sa comédie. Le but de la pièce est la glorification de la bravoure, de la haute culture intellectuelle et morale des Français ; tout le reste — le caractère individuel et national des personnages, l'intrigue et sa solution, la manière de vivre des Hongrois, etc. — était pour lui des éléments secondaires dont il ne se souciait pas beaucoup.

La renommée du philosophe toujours croissante, surtout après le succès inouï de la *Nouvelle Héloïse* (1761), lui attira beaucoup de visiteurs. Parmi ces admirateurs, qui venaient de toutes les parties du monde, se trouvaient deux Hongrois, qui ont réussi à lui gagner le cœur et à lui donner une idée de la nation à laquelle ils appartenaient.

Le premier Hongrois dont il fit la connaissance était le comte Joseph TELEKI (1738-1796), qui devint plus tard un

haut dignitaire de son pays. Ses relations avec Rousseau ont fait l'objet de plusieurs études¹, je me crois par conséquent dispensé d'y revenir.

Le second Hongrois, qui cherchait à le connaître, vint le voir en 1763 à Môtiers-Travers. C'était aussi un jeune homme : Ignace SAUTTERMEISTER de SAUTTERSHEIM, fils du bourgmestre de Bude, âgé de 25 ans, ex-rédacteur à la Chambre royale de Presbourg, qui y fit beaucoup de dettes, de sorte qu'il dut finalement s'enfuir (décembre 1762) et se réfugia en Suisse. Là, muni de lettres de recommandation, il alla à Môtiers, où il fut accueilli par Rousseau comme un ami. Les *Confessions* (liv. XII) montrent quelle place Sauttersheim sut occuper dans le cœur de Jean-Jacques : « Bientôt il eut toute mon amitié, toute ma confiance ; nous devînmes inséparables. Enfin, pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité, je ne lui trouvai qu'une douceur de caractère à toute épreuve, des mœurs non seulement honnêtes, mais élégantes et toutes les marques d'un homme bien né, qui me le rendirent trop aimable pour ne pas me le rendre cher. »

Est-il vrai que Sauttersheim a passé deux années à Môtiers-Travers ? Rousseau qui composa le XII^e livre de ses *Confessions* en 1770, perd ici comme ailleurs la notion du temps ; nous savons que le séjour de son ami hongrois à Môtiers ne dura que quatre mois. Julie Bondeli, amie spirituelle de Rousseau, demande à son médecin : « N'aimez-vous pas aussi le baron Sauttern, ce jeune homme bien formé, aimable, qui s'enferme avec Rousseau depuis mars à Môtiers ? » Toutes les indications montrent que Sauttersheim y arriva les premiers jours de mars 1763 ; et nous savons par ses lettres qu'il le quitta le 1^{er} ou le 2 juillet de la même année.

Pourquoi a-t-il quitté si vite Rousseau et Môtiers ? Il raconta à Rousseau quelque histoire inventée pour motiver son départ, mais n'alla qu'à Strasbourg où il avait jeté le désordre dans un ménage. Rousseau apprit que son ami

1. Lajos Rác. *Les lettres du comte J. Teleki sur Rousseau et à Rousseau* (Akad. Értesítő [Bulletin de l'Académie hongroise des Sciences], t., 1913, pp. 109-116) ; Graf Josef Teleki und Rousseau (Ungarische Rundschau, t., 1913, pp. 708-716) ; J.-J. Rousseau et son ami hongrois (Revue de Hongrie, 1911, pp. 283-296) ; J.-J. Rousseau et son ami hongrois (en hongrois, Budapesti Szemle, année 1912, t. 151, pp. 340-43). — Zoltán Baranyai, *Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency* (Revue des études hongroises, 1923, pp. 195-201).

lui en avait imposé par un tas de mensonges (il n'était pas baron, il ne s'appelait pas Sauttern, il n'était pas persécuté dans son pays à cause de sa religion protestante, il n'avait pas été l'aide de camp de Nádasdy, etc.), et ce qui le scandalisa le plus, c'était que le jeune Hongrois avait, dans l'auberge où il prenait pension, une liaison avec la servante. Jean-Jacques fut indigné et d'abord ne voulut plus rien entendre. Mais peu à peu sa colère s'apaisa, il pardonna, et lorsque Sauttersheim, tombé dans la plus grande misère, lui écrivit de Paris, faisant son *mea culpa*, Rousseau lui envoya quelque argent. Enfin il céda à ses instances et lui rendit sa confiance ; il entretenait avec lui une correspondance, le vit à son passage à Paris à la fin de 1765, lui donna des conseils, des exhortations, lui adressa d'Angleterre ses salutations (le 15 septembre 1766). Ce fut leur dernière communication. Sauttersheim qui déjà, dans les années précédentes, avait eu beaucoup à souffrir de la fièvre, du rhumatisme goutteux, tomba de nouveau malade et il expira à la fin de l'année suivante (17 déc. 1767) à Strasbourg, qui l'avait plusieurs fois attiré.

Rousseau n'apprit qu'une année plus tard son décès et consacra ces lignes pleines de nobles sentiments à son pauvre ami hongrois :

« Pauvre Sauttersheim ! Trop occupé de moi durant ma détresse, je l'avais un peu perdu de vue ; mais il n'était point sorti de mon cœur, et j'y avais nourri le désir secret de me rapprocher de lui, si jamais je trouvais quelque intervalle de repos entre les malheurs et la mort. C'était l'homme qu'il me fallait pour me fermer les yeux ;... la Providence me l'a ôté ;... il ne me restait qu'une espérance illusoire, il ne m'en reste plus du tout » (lettre à Lalliaud, du 19 déc. 1768).

Sauttersheim était un jeune homme étourdi, disposé à la dissipation et à l'amusement ; ces défauts causèrent sa ruine matérielle et morale, remplirent son cœur de fausse honte, de telle sorte qu'il trompa à plusieurs égards Rousseau pendant son séjour à Môtiers, et ce n'est qu'une année plus tard qu'il retrouva le chemin de l'honneur et de la vérité, confessa à Rousseau dans une longue lettre les vicissitudes de son sort, les événements de sa vie, les fautes et mensonges commis contre lui et implora son pardon. Et le misanthrope qui connaissait, sous les dehors légers, les qualités aimables de Sauttersheim, ses manières élégantes, sa

culture mondaine, son cœur tendre, fut prêt à lui pardonner. Ce sont ces qualités qui lui ont gagné l'amitié de Rousseau et, malgré ses faiblesses, lui ont assigné une place dans son souvenir¹.

II. — *L'influence de Rousseau sur la littérature hongroise.*

Les œuvres et les idées de Rousseau ont suscité un écho considérable dans la littérature hongroise. Parmi les poètes et philosophes français, qui ont inspiré l'école de jeunes poètes hongrois, nommée « l'école française, » dont l'objet a été de donner une vie nouvelle à notre littérature assoupie, Rousseau a joué un rôle de premier ordre.

Georges BESSENYEI (1747-1811), poète et penseur du XVIII^e siècle, le premier représentant de la pensée et de la lumière françaises en Hongrie, le hardi initiateur de la nouvelle littérature hongroise, montre à plusieurs égards dans ses œuvres politiques et philosophiques les traces de l'ascendant de Rousseau. Ce dernier a contribué à la formation de sa philosophie résignée, de ses idées religieuses et morales et aussi de ses conceptions métaphysiques ; comme Rousseau, Besseneyi donne la prééminence parmi les sentiments à la pitié ; la conscience morale est pour lui aussi infaillible. En politique, tantôt il suit les théoriciens anglais ou allemands, tantôt il subit l'influence du II^e *Discours* ou du *Contrat Social* ; c'est dans le sens du dernier ouvrage qu'il aimerait transformer la constitution de son pays : faire du régime hongrois une monarchie constitutionnelle.

François KAZINCZY (1759-1831), le grand maître du renouvellement de la langue hongroise, le directeur spirituel de la littérature pendant 30 ou 40 années, lit avec une profonde dévotion les œuvres de Rousseau ; il ne s'en sépare jamais. Il traduit le *Contrat Social* en hongrois, et ensuite, de peur d'être persécuté, jette au feu son manuscrit ; « mais les deux premiers livres, je les ai traduits de nouveau ; cela ne verra pas la lumière parce que les temps ne sont pas de nature à pouvoir la voir. » Il demande à

1. L. Rác, *Rousseau et Sauttersheim*, Budapest, 1913, éd. de l'Académie hongroise des Sciences (Un fascicule de 61 pages, contenant toutes les lettres échangées entre Rousseau et Sauttersheim et les documents originaux concernant les dates principales de la vie de Sauttersheim).

Gessner une copie du portrait du philosophe genevois.

Michel CSOKONAI VITÉZ (1773-1805), le poète lyrique, a le plus grand respect pour le malheureux citoyen de Genève. Il s'appelle « l'homme de Rousseau » ; « si quelqu'un connaît Rousseau, qu'il me juge d'après lui ! » « Mon désir de vivre tranquille, mon respect pour ma patrie, mon ardent zèle pour la nation et pour les sciences sereines me rendent à plusieurs égards tel que Rousseau se décrit dans sa deuxième lettre écrite de Montmorency (*Une âme paresseuse...*) ». Le nom de Rousseau vient à chaque instant sous sa plume ; il se recommande aux mânes de Rousseau, c'est à lui qu'il demande l'inspiration, c'est de son esprit qu'il veut participer. Ces sentiments autorisèrent Kazinczy à écrire après sa mort : « Et Csokonay, qui a-t-il choisi pour modèle dans sa manière de vivre ? n'est-ce pas Rousseau ? sa vie insouciant, sans ordre, inconstante, sans plan, débonnaire, aimable, ne ressemblait-elle pas à la vie de Rousseau ? » et après tout cela il l'appelle « le Rousseau hongrois ». Dans sa vie et sa poésie se manifeste son esprit libre, le culte enthousiaste de la solitude et de la pauvreté, de l'indépendance individuelle, de la nature, sentiments qui sont pour la plupart inspirés de Rousseau. Dans son poème *A l'écho de Tihany* il exprime une misanthropie analogue à celle de son maître ; dans la huitième strophe il évoque le nom du grand homme :

Je serais dans un coin de cette île
Comme Rousseau à Ermenonville
Homme et citoyen.

Dans le poème *A la solitude*, il célèbre, tout à fait dans l'esprit de Rousseau, la solitude, en peint les délices. Dans son poème didactique *De l'immortalité de l'âme* on retrouve aussi les traces de l'influence de Rousseau ; il proclame l'immortalité de l'âme, quoiqu'il ne puisse toujours se débarrasser de ses doutes.

Le poète lyrique Alexandre KISFALUDY (1772-1844) lisait en Provence, où il était prisonnier de guerre, Rousseau, Voltaire et les lyriques français. Parmi les œuvres du premier c'est pour la *Nouvelle Héloïse* qu'il se passionne le plus et c'est elle qui lui fait pleurer des larmes de douce amertume. Son roman : *Histoire de deux cœurs passionnés*, écrit

sous forme de lettres, est le fruit de ses lectures¹. Sous l'influence de Julie et en prenant les aventures de Saint-Preux pour modèle, l'auteur décrit l'évolution de sa propre vie amoureuse ; si le récit a ses racines dans la réalité, l'idée de mettre en roman sa passion ne lui serait pas venue sans Rousseau. Le caractère des deux héros, comme aussi l'allure générale de leurs sentiments, présentent plus d'un trait commun. Son roman lyrique : *Himfy* (I. *L'amour en pleurs*) est aussi influencé par le lyrisme de Rousseau : Himfy s'abandonne à ses passions ; pendant 200 cantiques et 21 chansons, l'amour domine sa fantaisie. Dans sa philosophie de la nature et dans ses procédés poétiques il reste un adepte de Rousseau.

A. BARCSAY (1742-1806) est également dans sa théorie et sa philosophie poétique un interprète des idées et des doctrines de Rousseau. Le critique éminent Fr. KÖLCSEY (1790-1838) se complaît aussi à la lecture de Rousseau. Dans son ouvrage *Ad amicam aurem* (1790-91) le comte Aloïs BATHYÁNYI, se révèle le disciple fidèle de Montesquieu et de Rousseau. Il y part des théories politiques de Rousseau, proclame le principe de la souveraineté du peuple, le droit de choisir la forme de gouvernement, la responsabilité des fonctionnaires ; il célèbre les idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Ladislav SZABÓ de Szentjób (1767-1795) s'enthousiasme sans restriction pour les théories de Rousseau. Dans son idylle *Le désir*, abondent les plus belles thèses de Rousseau, dans les *Fragments* (1790) il a traduit quatre passages de l'*Emile* (des III^e et IV^e livres). Le roman de Joseph KÁRMÁN (1769-1795), *Les legs de Fanny*, avec l'analyse de l'âme et l'exaltation des sentiments qui s'y trouvent, ne se comprennent qu'en songeant à l'influence de Julie et de Werther.

Enfin on peut considérer le personnage principal (Gustave) du roman du baron Joseph EÖTVÖS, *Le Chartreux* (1839), comme l'héritier indirect de Saint-Preux, René et Werther. Son autre roman, *Les Sœurs* (1857), se rattache de plus près encore à Rousseau, non seulement en sa qualité de roman pédagogique, mais aussi par la peinture qu'il nous donne de la vie tranquille et heureuse de la sœur, tombée dans une basse condition, par comparaison avec la vie

¹ E. CSÁSZÁR, Alexandre Kisfaludy et l'influence française. *Revue de Hongrie*, 1913, [t. I], p. 293-309.

agitée et malheureuse de l'autre sœur, qui appartenait à un milieu aristocratique.

III. — *Ouvrages hongrois sur Rousseau.*

La bibliographie hongroise de Rousseau ne renferme pas d'ouvrages de grande envergure. Ce sont pour la plupart des dissertations ou des mémoires de revues, des articles de journaux qui s'occupent de Rousseau, traitent de sa vie ou de quelque côté de son activité littéraire, par exemple de sa théorie politique ou de sa pédagogie. Et ce qui caractérise ces essais, c'est que leurs auteurs connaissent en général peu les ouvrages français sur Rousseau, les nouvelles recherches françaises ou genevoises sur sa vie et ses œuvres. C'est ainsi qu'on peut expliquer et la prévention contre sa personne et ses idées, et les nombreuses erreurs relatives aux événements de sa vie. Les meilleurs auteurs, philologues et pédagogues, ne sont pas exempts de ce défaut. La courte introduction à la vie de Rousseau, de M. Edm. WESZELY, professeur à l'Université de Pécs, dans ses *Lectures pédagogiques* (1917), fourmille d'erreurs (les manuels de l'histoire de l'éducation sont à cet égard assez en retard). L'article sur Rousseau de feu Jules HARASZTI, professeur à l'Université de Budapest, dans *L'Histoire universelle de la littérature* (t. II), met surtout en lumière, dans le jugement porté sur Rousseau, ses côtés faibles, et emploie, pour la biographie, des dates et des données depuis longtemps surannées et rectifiées. M. Ladislav SZABÓ, auteur du *Problème de Rousseau* (1917), se range parmi les détracteurs de Rousseau. M. Béla JÁNOSI, en traitant de Rousseau dans son *Histoire de l'esthétique* (t. III), s'occupe principalement de son *I^{er} Discours* et de son essai sur *l'Origine des langues*, et néglige ses tendances à mettre en scène les amusements et la poésie du peuple. La petite biographie de M. Ph. A. BECKER était en son temps (1902) assez exacte dans ses données, et assez juste dans ses jugements. Des vues profondes et larges caractérisent les travaux de Fred. MEDVECZKY sur les théories sociales et politiques de Rousseau (1887) et ceux de M. G. HUSZÁR sur *Rousseau et son école dans le roman* (1896). L'étude de M. E. BARTA, *L'Homme dans la pensée de Rousseau* (1912), ne pouvait pas atteindre son but puisque l'auteur ne connaît pas les ouvrages français sur

Rousseau. Enfin, au cours de ces dernières années, le soussigné a étudié les relations de Rousseau avec la Hongrie et les Hongrois (*Rousseau et Sauttersheim* ; *Rousseau et le Comte J. Teleki* ; *Une comédie de Rousseau à sujet hongrois*), a consacré plusieurs travaux à l'analyse de sa morale, de sa religion, de ses *Confessions* et des autres détails et événements de sa vie et de son œuvre (par exemple : *La Mort de Rousseau* ; *Rousseau botaniste* ; *Schopenhauer et Rousseau* ; *Deux années suisses de Rousseau*, etc.) et a composé d'après les récents travaux français une biographie détaillée de Rousseau qui va paraître sous peu dans l'édition de l'Académie hongroise des Sciences ¹.

LAJOS RÁCZ.

(Sárospatak).

1. Pour les traductions des ouvrages de Rousseau en hongrois, entreprises aux XIX^e et XX^e siècles, voir la bibliographie détaillée : *J.-J. Rousseau dans la littérature hongroise* (Annales de la Société J.-J. Rousseau, t. VII, p. 139-144) et les notices bibliographiques : *Annales*, t. VIII, p. 346-348 ; t. IX, p. 162-163 ; t. X, p. 234-237 ; t. XIII, p. 256-257 ; t. XIV, p. 281. Ajouter à cela la traduction hongroise de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, avec une introduction et des notes par L. RÁCZ (Sárospatak, 1912).

CHRONIQUE

LES TROIS DERNIÈRES ANNÉES DE LA POÉSIE DRAMATIQUE HONGROISE (1919-1922)

La guerre mondiale et les nombreuses catastrophes qui l'accompagnèrent, la révolution, l'occupation des deux tiers de notre territoire, le régime bolchéviste, circonstances aussi malheureuses que funestes, ont étrangement paralysé notre vie intellectuelle et particulièrement notre littérature dramatique. Lorsque le grand revirement du mois d'août 1919 délivra le pays du régime de la terreur, le soulagement des âmes ne fut pas tout de suite suivi d'un essor de la littérature en général et encore moins de la poésie dramatique en particulier. Ce phénomène n'aurait pu avoir lieu auparavant. Les fers attachés aux membres de la Hongrie, les nombreuses plaies dont elle saignait, le spectre du traité de Trianon, menaçant et arrivant enfin, ont réduit notre littérature dramatique à un état de complète stagnation.

Notre personnel d'auteurs dramatiques fut entre temps entièrement renouvelé. Ces nouveaux dramaturges peuvent être classés en trois groupes. D'abord ceux — et ils furent en grand nombre — qu'une noble ambition d'auteur avait inspirés, puis ceux qui, s'attachant au sentiment national renaissant, s'y conformèrent pour assurer leur succès ; enfin les derniers, auteurs versés dans l'art du théâtre, qui furent entraînés à produire par l'espoir d'un revenu abondant. Passons sur ces derniers.

Quant au second groupe d'écrivains, il ne se tient pas non plus à un niveau moral et esthétique beaucoup plus élevé que les précédents. Seules les œuvres des débutants ambitieux et sérieux présentent quelques éléments encourageants. Il en est beaucoup parmi eux qui travaillent avec une technique et une habileté scénique si étonnantes qu'ils paraissent même avoir déjà exercé ce métier depuis des dizaines d'années, d'autres excellent dans l'art

du dialogue, certains enfin ont un don particulier pour deviner le goût dominant du public. Leurs œuvres ont plutôt une valeur dramatique qu'esthétique, mais elles possèdent néanmoins une valeur incontestable, et il est à noter que quelques débutants réussirent à donner pour leur œuvre d'essai des pièces qui firent de grandes recettes. Mais on cherche en vain dans leurs œuvres le souci d'un idéal littéraire plus élevé, et nous n'avons à saluer dans leurs rangs qu'un seul auteur de talent : M. Géza VOINOVICH, essayiste et critique, d'une grande culture intellectuelle et d'un goût exquis. C'est dans le domaine de la science que cet auteur a débuté pour passer de là au théâtre. A côté de ces forces nouvelles, nos anciens auteurs se mirent aussi courageusement au travail et c'est à ces efforts réunis que les trois dernières années de la littérature dramatique doivent leur essor, présentant une riche variété de couleurs; ainsi nous possédons 60 pièces environ de 40 auteurs différents. Nous constatons aussi une variété semblable dans le genre des pièces; entre les deux extrêmes, farce légère et tragédie historique, chaque genre est représenté. C'est surtout le « drame moyen » qu'on préfère cultiver; la moitié des pièces nouvelles tirent leurs sujets de la vie sociale de nos jours et mêlent aux problèmes plus ou moins sérieux un bon fonds de gaieté, penchant ainsi vers la comédie. Ce phénomène n'est pas sans précédent dans notre littérature; en général la production dramatique de ces trois années reflète assez fidèlement l'esprit d'une époque finissant par des révolutions. Déjà auparavant le revirement s'était produit dans la littérature dramatique; c'est à peu près vers le commencement de 1890 que le drame moderne hongrois s'est trouvé déjà constitué. On changeait de personnel; les auteurs décédés et vieillis furent remplacés ou éclipsés par de nouveaux talents qui leur succédèrent. Cette époque, embrassant à peu près deux dizaines d'années, est d'une importance capitale dans l'histoire du drame hongrois; nous lui devons des drames de grande valeur, reflétant en même temps l'esprit national et la conception moderne du théâtre; c'est encore à cette époque que notre littérature dramatique se fraye une voie nouvelle.

Au même moment notre plus grand dramaturge, M. François HERCZEG, atteint l'apogée de sa gloire. C'est alors qu'il écrivit un drame bien populaire, *La fille du nabab de Dolova*, et donna la comédie : *Les trois gardes du corps*. La fraîcheur, la verve abondante, la belle humeur pétulante et les idées excellentes, dont cette œuvre fourmille, lui assureront toujours un rang élevé dans la production littéraire de ce dernier demi-siècle. Il nous a donné

une tragédie historique : *Byzance*, qui a pour thème la prise de Constantinople (1453) et qui, par le tableau saisissant de la société orientale corrompue, par la peinture excellente du caractère du dernier empereur byzantin, et par la richesse des idées, mérite bien d'être citée parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle¹. Pour ne citer que quelques pièces de cette riche floraison, mentionnons : *Le Flirt*, de M. François FERENCZY, charmante comédie pleine de délicatesse et d'esprit, tandis que *Le Vin*, de Géza GÁRDONYI, œuvre de l'excellent auteur décédé récemment, représente un drame populaire hongrois, retraçant d'une façon artistique et frappante, dans le cadre de la vie de village, la crise morale d'un paysan hongrois.

Doué d'une expérience scénique et connaisseur approfondi du public, un second groupe de dramaturges s'efforçait de suivre des voies bien différentes. Au lieu de placer sous nos yeux la vie et l'âme hongroises, ils traitaient des problèmes humains et des mouvements de l'âme en général ; ils conçurent leurs drames de telle sorte que ceux-ci reflètent non un trait national quelconque, mais un intérêt universel. Grâce à leur habileté technique, à leur excellent sens dramatique, et parfois à la révélation d'un vrai talent poétique, leurs efforts furent couronnés d'un vif succès ; ils réussirent à créer ce drame hongrois auquel même les théâtres étrangers firent bon accueil. C'est SARDOU qui fut leur modèle ; plusieurs de leurs œuvres, appartenant à ce genre, parurent glorieusement sur les scènes des pays étrangers.

Les plus éclatants succès furent remportés par M. François MOLNÁR, son *Diable* et son *Liliom* ont fait le tour du monde. A part ces pièces, le *Typhon*, à sujet japonais, de M. Melchior LENGYEL et le *Renard bleu* de M. François HERCZEG, contribuèrent encore à faire apprécier le drame hongrois sur la plupart des scènes étrangères.

Après de tels précédents, on aurait pu espérer un plus grand essor de notre littérature dramatique, mais la guerre mondiale interrompit son paisible développement. Nous possédons à peine quelques drames de guerre, c'est-à-dire des pièces tirant leur sujet des événements de la guerre, ou bien reflétant, dans des tableaux dramatiques, l'esprit de ces temps ardents ; un seul d'entre eux mérite d'être cité, le mystère poétique de M. François MOLNÁR : *Le nuage blanc*, sorte de féerie, pièce fantastique. La plupart des autres drames ne sont que des œuvres sans aucune valeur et

1. Une traduction française, avec une notice d'I. Kont, a paru en 1912 : *Byzance*. Pièce en trois actes. Paris, Honoré Champion. 12°, XXI, 143 p.

profondeur, et ce n'est que rarement que l'on trouve parmi eux des pièces plus réussies. Deux seuls méritent d'être mentionnés. Le premier, *Ladislas l'Orphelin*, œuvre de M. HERCZEG, peint la tragédie du fils du grand Hunyadi et celle du faible jeune roi, jaloux de celui-ci ; le second, *Joseph II*, de M. Dezső SZOMORY, écrivain fort goûté dans certains milieux, qui jusqu'alors s'était contenté de rechercher l'effet théâtral, représente, un peu arbitrairement, mais non sans provoquer l'émotion, la tragédie intérieure d'un monarque de la dynastie des Habsbourg qui, élevé dans les idées de la philosophie française du XVIII^e siècle, suit cependant les traces de Louis XIV. Ensuite, pendant près d'une année, les temps révolutionnaires imposèrent le silence à notre littérature ; enfin l'automne de 1919 fit sortir la poésie dramatique de son sommeil. C'est avec une courageuse persévérance que nos auteurs se mirent à l'œuvre, produisant les soixante drames mentionnés plus haut.

Le trait le plus frappant de cette littérature dramatique c'est que nous y trouvons à peine une ou deux pièces, remontant par le choix de leur sujet aux événements politiques du passé le plus récent. On s'attendrait à retrouver dans le drame le retentissement des horreurs du régime bolchéviste et des douleurs ressenties à la suite du démembrement de la Hongrie ; et l'on escomptait par conséquent la production de toute une série de drames patriotiques et politiques utilisant les éléments de l'actualité. Il n'en fut rien. Si nous mettons à part les œuvres des dilettantes, qui ne furent jamais jouées dans les grands théâtres — et dont le nombre est assez considérable — nous n'avons que quatre pièces dont le sujet s'inspire de ces tristes événements. Les raisons de ce phénomène ne sont point difficiles à trouver. D'un côté notre plaie est encore beaucoup trop saignante pour que la douleur et l'amertume nationales puissent déjà se cicatriser et se montrer dans le plus objectif des genres littéraires ; d'un autre côté, le gros du public, sa besogne terminée, cherche à se divertir au théâtre. L'un des quatre drames patriotiques, *Le Capitaine Silvio* (1920), n'est en effet que la peinture de la situation affreuse des pays envahis. Ses auteurs, M. Gyula CSORTOS, acteur excellent du théâtre de la Gaieté et M. Imre FAZEKAS ne parvinrent qu'à accroître notre douleur par la peinture fidèle, mais quelque peu exagérée, de la réalité, sans pouvoir cependant s'élever sur les cimes de la poésie pour éveiller en nous une vraie jouissance artistique. La scène dramatique de M. Gyula PEKÁR, *Le Hongrois* (1920), ne donne qu'un tableau, le deuil du village hongrois en ruines et encore tout fumant, mais l'auteur revêt son œuvre du voile poétique du symbolisme et, par

le charme de sa diction, nous fait goûter les harmonies de la pure poésie. L'auteur des deux autres drames révélant la douleur nationale est M. François HERCZEG, le plus grand dramaturge hongrois de nos jours. Ces deux œuvres sont d'un caractère si différent, que l'on a peine à croire qu'elles soient du même écrivain. *Le Chevalier noir* (1919) ne voulait point être un drame irrédentiste ; c'est la transformation d'un roman de l'auteur, achevée avant la grande catastrophe nationale. M. Herczeg emprunte son sujet au passé, aux événements de la guerre de l'indépendance hongroise de 1848-49 ; le drame n'a point de vrai héros principal : — comme dans le « Guillaume Tell » de Schiller — le peuple est le centre de l'action ; une des nationalités non-magyares de la Hongrie méridionale, sincèrement attachée aux Hongrois, finit par combattre une autre nationalité également non-magyare, qui avait offert de mettre ses armes au service de l'Autriche pour attaquer la nation hongroise. Le succès sans précédent du drame doit être attribué à sa thèse, à laquelle le poète n'avait jamais songé, mais que le public y avait plus tard introduite. Le second drame de M. Herczeg, *Baba-Hou* (1922), en un acte, puise son inspiration dans l'amertume des patriotes qui poursuivent de leur persiflage mordant ceux qui ont causé le démembrement du pays. Un truc de théâtre ingénieux contribuait à augmenter l'effet du drame ; suivant l'affiche, l'action se passe aux temps primitifs de notre pays, les Huns tenant tête aux Grecs, aux Romains et à tout l'Occident civilisé, mais — annonce-t-on avant le lever du rideau — le prix élevé des costumes force la direction du théâtre à faire représenter dans des costumes modernes ce sujet préhistorique.

Un autre groupe de nos auteurs emprunte ses sujets à la vie de la société contemporaine. Cependant, nous trouvons à peine un vrai drame social qui donne un tableau fidèle de la vie hongroise, dont l'action se déroule dans des conditions particulièrement hongroises, sur le sol hongrois, et qui mette en scène des caractères hongrois.

Du reste, ce genre ne fut que très rarement cultivé dans notre littérature et finit par disparaître, depuis que nos auteurs nés — presque sans exception — dans notre capitale, de caractère plutôt cosmopolite, subirent son influence unificatrice. Plusieurs de nos auteurs voulurent se faciliter la tâche, en remplaçant le milieu national par des paysages exotiques, comme M. Imre FÖLDES, qui place son action en Chine (*L'Idole*, 1922) et M. Jenő TÖRZS, l'acteur si doué du Théâtre Magyar, qui nous transporte au pays des sauvages (*Les Sauvages*, 1922). Néanmoins leur fantaisie ne réussit pas à suppléer à l'absence de l'observation et d'un fond réel.

De nos drames moyens quelques-uns ne se passent que sur le sol hongrois, en tout cinq pièces environ ; leur intérêt spécial est qu'ils nous représentent les différentes classes sociales, et nous donnent ainsi une image presque complète de la vie hongroise. Deux de ces drames : *Seigneurs et Paysans* (1922) de M. Zoltán NÉVY et *Revoir* (1922) de M. Georges SZEMERE, peignent le peuple du village, tirant de sa vie leur sujet et leurs personnages, et donnant ainsi un genre de pièces particulièrement hongrois : le « drame populaire », qui offre de grands traits de ressemblance avec le vaudeville français. Dans ces deux pièces la conception artistique mérite plus notre attention que l'action qui la réalise. La première pièce montre chez les paysans l'antithèse, le contraste entre la fortune et le rang social et essaie d'en faire jaillir un conflit. M. SZEMERE, fin connaisseur du paysan hongrois, prend pour thème de l'action une conséquence tragique des conditions créées par la guerre : le fils, qu'on a cru mort, revient et trouve sous son toit un étranger, que sa mère y avait introduit, qui plus est, en le mariant à la fiancée de ce fils. De nos jours ce cadre n'est que trop connu, les personnages nous rappellent le monde des romans russes, mais la situation est bien originale, car ce ne sont pas les deux hommes qui sont représentés comme des adversaires, mais le fils et la mère. Une belle occasion de peindre le combat des passions violentes et de nous dévoiler les profondeurs de l'âme, mais l'auteur n'y a pas réussi et s'est contenté de nous offrir de beaux détails et des personnages bien dessinés. Le drame de M. Alexandre BALÁZS, *Les masques* (1921), nous transporte dans le monde des petits bourgeois et de la classe moyenne pour résoudre le problème suivant : le jeune homme ambitieux abandonne, pour réussir, la jeune fille pauvre et épouse la fille du professeur influent. La solution n'est pas banale, mais elle manque de vérité morale et psychologique. M. François HERCZEG, dans son *Veau d'or* (1922), aborde le problème de l'argent : quelles transformations opère dans la vie d'un individu le changement de sa situation matérielle ? Telle est la question à laquelle il répond avec beaucoup de brio, mais un sens psychologique discutable, en représentant deux fois le même sujet, mais en interchangeant les personnages.

Le drame de M^{me} Lili HATVANY, *Le premier amour* (1922), n'aurait pu naître que dans la société qu'il met en scène. Placée dans un milieu aux préoccupations matérielles et vulgaires, entre un mari froid et un amant sot, l'héroïne, une jeune femme, aspire à l'amour noble et à une vie plus pure. Elle retrouve son idéal dans un élégant seigneur hongrois, qui tombe aussi amoureux de la jeune femme, et voudrait bien l'arracher à son milieu, en l'épou-

sant. Mais en apprenant, par l'aveu de la femme, son présent et son passé, il l'abandonne et la rejette, à son insu, dans la déchéance morale, aux bras de son mari et de son amant.

Cette pièce nous amène au groupe suivant, aux drames où la peinture sociale ne sert que de cadre à la solution des problèmes psychologiques ou qui se passent même de la description de la vie sociale. M. Ladislav LAKATOS étudie, dans son *Fakir* (1921), un problème apparemment nouveau : celui de l'homme incompris. En réalité la mise en scène seule est nouvelle, la situation fautive, bien connue, empruntée aux romans et non à la vie : le mari savant néglige sa femme pour la grande œuvre de sa vie. Par contre, l'intrigue est surprenante, non par la vérité intérieure, mais par les *salto mortale* psychologiques.

Deux de ces drames psychologiques, écrits en un seul acte, attirent notre attention : *Le maréchal* (1921) de M. François MOLNÁR, scène de jalousie, d'une habileté technique sûre et séduisante, et *Les deux hommes* de M. François HERCZEG (1921), dont le sujet nous montre deux hommes, un ingénieur et un ouvrier, s'affrontant l'un l'autre après la grande catastrophe, c'est-à-dire l'effondrement de la mine. Dans son dialogue excellent, l'auteur fait ressortir comment l'homme cultivé réussit à désarmer l'ouvrier sans culture, vulgaire et égoïste, par sa force morale, par l'ascendant de son intelligence. *Les deux hommes* est notre seul drame psychologique, qui résout un problème moral, d'intérêt général, par les purs moyens de l'art.

Nos auteurs de comédies n'ont pas dépensé beaucoup d'efforts. Nous avons très peu de pièces où la verve comique jaillit toute pure, sans nuance sérieuse ; et dans les pièces où la gaieté domine, le poète a recours souvent à des moyens médiocres. Deux poètes seuls peuvent se vanter d'un succès plus durable : le débutant M. Béla SZENES et le plus populaire des dramaturges hongrois, M. François MOLNÁR. Le premier réussit à produire dans la même année (1921) deux pièces qui firent de grandes recettes, mais ce succès ne fut pas dû à la valeur littéraire. *L'homme sot* et *La fille riche* ne sont que des pièces de théâtre et non des œuvres littéraires. M. François MOLNÁR, grand maître de l'art scénique, dont les pièces figurent constamment au répertoire des théâtres américains et européens, notamment parisiens, a trompé cette fois notre attente ; il ne s'est pas montré très habile dans l'exposition du *Cygne*, car le premier acte contient déjà toute la pièce et le spectateur n'est plus curieux du dénouement. L'archiduc n'ose pas toucher le fruit offert : ne peut se décider à demander la main de la jeune duchesse. Celle-ci, suivant le conseil de sa mère,

encourage le précepteur à lui faire la cour, mais, par malheur, elle tombe amoureuse de ce jeune homme. Mais, malgré tout, le précepteur sera victime du jeu, et la duchesse deviendra la femme de l'archiduc. Nous sommes en plein romantisme allemand, démodé, par moments sentimental ou brutal ; au conflit dramatique se substitue un mécanisme froid, qui repose sur un calcul manqué ; le fond psychologique est remplacé par quelques mauvais trucs, et les vrais hommes par des fantoches de théâtre. Quelques actes manifestent le talent poétique de M. Molnár, le style fait entrevoir son esprit, mais, dans l'ensemble, le *Cygne* ne compte pas parmi les œuvres de l'écrivain qui ont eu un succès sérieux.

Le passé avait, avant la période étudiée ici, moins d'attraits pour nos écrivains, mais ces derniers temps les auteurs se sont tournés davantage vers les sujets historiques. Et c'est bien compréhensible. Lorsque le présent est triste, chaque nation se tourne vers son passé. Le niveau de nos drames historiques est en général supérieur à celui de nos drames modernes. Il ne faut pas en attribuer la cause aux sujets, mais aux écrivains. Les pièces à sujet historique ne sauraient escompter un grand succès auprès de notre public d'aujourd'hui, et la tragédie historique encore moins. Ceux qui s'essayaient dans ce genre, de la plus grande valeur sans doute, mais aussi très ingrat, doivent être pénétrés d'une ambition vraie, avoir une noble vocation d'auteur,

Seules, deux petites pièces de circonstances se rapportent aux événements moins austères du passé. Le *Cupidon de Holics* (1921), de M. François HERCZEG, place une délicieuse discussion d'amour dans le cadre charmant de l'époque 1830. *Molière chez le roi*, de M. Gyula PEKÁR, met en scène le grand maître français, au milieu de personnages empruntés à l'histoire et à ses comédies¹. C'est aux tragédies historiques que nous arrivons maintenant, avec le *Danton* de M. Gyula PEKÁR (1919) (il est à noter que trois de nos nouveaux drames ont un sujet français). C'est la tragédie du grand révolutionnaire qui se déroule devant nos yeux ; il devient victime de son amour, car l'amour détruit son impiété et sa conversion faisant renaître tout le fond généreux de son âme, le met face à face avec sa politique. M. PEKÁR simplifie la psychologie de ses personnages, tout en tenant compte de la vérité historique ; il fait naître et évoluer rapidement la crise dans le cœur de son héros, mais avec une force convaincante, et réussit à fondre, en une unité solide, les cinq tableaux, c'est-à-dire la matière du drame.

1. *Molière chez le roi*. Revue contemporaine. Nov.-déc. 1922.

Les trois autres tragédies historiques représentent des épisodes tragiques de notre histoire ; toutes les trois empruntent leur sujet à la même époque : la première moitié du xvi^e siècle, aux temps des guerres turco-hongroises ; deux de ces tragédies peignent le même événement. M. Sándor HEVESI, directeur du Théâtre National, doué d'un excellent talent d'organisation, étale à nos yeux, dans sa tragédie intitulée *1514* (1921), les horreurs de la jacquerie hongroise. Les scènes trop détachées, bien que pleines d'émotion, ne parviennent pas à se fondre en un drame organique, mais la couleur locale est bien observée et reproduite après de très consciencieuses études.

M. Dezsó SZOMORY et M. Géza VOINOVICH évoquent la grande catastrophe nationale, le désastre de Mohács en 1526, le premier coup fatal dirigé par les Turcs contre le monde chrétien ; cette attaque, qui eut lieu tout près du Danube, à Mohács, ouvrit la voie aux armées ennemies vers le cœur de notre pays et provoqua ainsi notre ruine. Les deux écrivains — et c'est leur grand mérite — ont également esquissé la tragédie de l'âme humaine et non pas seulement celle des événements. La pièce de M. SZOMORY, *Louis II*, a recours à une multitude de fictions historiques, et son thème principal est le suivant : le véritable chef des armées hongroises, le voïvode de la Transylvanie, ne prend pas part à la guerre afin de pouvoir, après la mort du jeune roi, s'emparer de la reine veuve. Sans nécessité, l'auteur fait du roi un malade de corps et d'âme, un être presque pervers ; le voïvode est représenté aussi comme un monstre, les seigneurs hongrois comme des fantômes ou des caractères ignobles ; l'auteur projette dans le passé éloigné toute la dégénérescence du xx^e siècle, le sensualisme d'une époque très raffinée. Le mérite du drame, c'est la peinture d'une époque de bouleversements, et le reflet de la tension des esprits à la veille de ces événements grandioses. *Le Mohács* (1922) de M. Géza VOINOVICH est la plus poétique production de cette époque. Le plan du drame n'est pas assez solide, la peinture des grandes luttes fait défaut, les caractères sont plus profonds que complets, mais la pensée dominante est excellente : le faible et jeune roi, que l'auteur représente — sans violer toutefois la vérité historique — d'une manière qui s'oppose aux critiques, en le transformant en homme généreux, ne peut exécuter ses décisions et vaincre les difficultés, créées par les circonstances et par les hommes, qui finissent par jeter le pays dans la détresse, entraînant dans leur ruine le jeune roi lui-même. La manière dont l'auteur exécute l'idée poétique, est frappante ; c'est au cours de scènes créées, en se conformant à la vérité intérieure et par les moyens purs et nobles de l'art, que

le roi sera entraîné vers la catastrophe. Cette tragédie profondément humaine devient le symbole des souffrances de la nation, et non seulement de celles de la Hongrie du xvi^e, mais encore de celles de la Hongrie du xx^e siècle. La langue poétique du drame plane si haut et chante si pur que depuis Vörösmarty, c'est-à-dire depuis près de cent ans, il n'est pas de dramaturge hongrois qui ait fait entendre de tels accents.

Nous avons dit plus haut que l'image extérieure de notre littérature dramatique est vaste et pleine de variété. Quelle est donc l'image intérieure que nous présente tout ce que nous venons d'examiner ? Certes, la production de ces trois dernières années ne peut rivaliser en valeur avec celle des grandes nations occidentales ; même au cours de notre propre vie littéraire il y eut des époques où le génie poétique planait plus haut, où sa production était plus riche. Il est également certain qu'aucun vrai grand drame n'a vu le jour au cours de ces trois dernières années et nous n'avons pu saluer une œuvre capable de survivre à son temps et au goût changeant du public. Le théâtre lui-même, qui souvent ne demande pas que l'œuvre présente une valeur littéraire, n'a pas représenté une pièce qui puisse figurer constamment à son répertoire. Par contre, — et c'est là notre consolation, — nos dramaturges témoignent d'une noble ambition d'art qui, au lieu de diminuer, va augmentant et qui a été tout de même capable de donner le jour à quelques pièces de grande valeur.

ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Budapest).

NOTES ET DOCUMENTS

UN TÉMOIN IGNOREÉ DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : LE BARON DE TRENCK

Un livre spirituel récemment publié ramène l'intérêt du public français à cette singulière figure du XVIII^e siècle, dont la vie romanesque, pleine de revers et d'élévations inattendues, passionna l'Europe entière de l'ancien régime¹.

Le livre du vicomte E. DU JEU est une lecture captivante ; le lecteur s'abandonne au charme de sa narration et admire la finesse de sa pénétration psychologique. Néanmoins, par certains côtés, la documentation du livre nous paraît défectueuse, et nous croyons faire un travail utile en indiquant ici quelques sources dont la connaissance est indispensable, sans doute, à un biographe du baron de TRENCK.

En effet l'auteur tire son récit de deux sources : la traduction française de l'autobiographie de TRENCK parue en 1788, et les mémoires de Dieudonné THIÉBAULT, à l'aide desquels il corrige la grandiloquence et les vantardises de son héros.

Je ne reproche pas à l'auteur d'avoir laissé de côté toute cette énorme littérature que la vogue de Trenck a fait sortir de l'encrier des chercheurs allemands et dont WURZBACH a donné une bibliographie copieuse dans son *Biographisches Lexikon*. Je désire combler seulement deux lacunes considérables ; d'une part l'auteur ignore le rôle intéressant que son héros a joué en Hongrie pendant la diète « révolutionnaire » de 1790 à 1792, et d'autre part il est certain que nous ne sommes pas, comme il le croit, réduits aux conjectures quant à son séjour en France dans l'année de la Révolution, car il a bien continué ses mémoires après son départ de Paris, mais ces mémoires, quoique imprimés, ont — chose

1. Vicomte E. DU JEU, *Trenck. Un aventurier prussien au dix-huitième siècle*. Paris, Emile-Paul, 1923.

bizarre — échappé jusqu'à présent à tous ceux qui ont écrit sur le baron de Trenck ¹.

Et cela pour de bonnes raisons. Le baron de Trenck publia clandestinement le 9^e et le 10^e tomes de ses *Sämmtliche Schriften* à Pesth même, en 1791, malgré le titre qui indique Strasbourg comme lieu d'impression. Voici la preuve de mon assertion : Le 9 juillet 1791, l'Autrichien GABELHOFER, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pesth et agent secret de la Cour Impériale, mande à Vienne que le baron de Trenck vend et distribue un livre qu'il a composé lui-même sur la Révolution française. Quelques jours plus tard, le 13 juillet, l'espion précise : dès 1790 Trenck a déjà recueilli, avec beaucoup de succès, des souscriptions pour cette publication, et en effet, les deux volumes promis, le 9^e et le 10^e volumes de ses *Œuvres complètes*, viennent réellement de paraître ; le 9^e volume semble extrêmement dangereux, car Trenck y raconte en détail les événements de la Révolution française auxquels il a assisté en personne. L'autre partie du volume, celle où l'auteur prétend donner la solution du fameux mystère de l'Affaire du Collier, semble moins dangereuse ; elle est même favorable à la reine Marie-Antoinette.

Cependant, l'impression et le papier des écrits de Trenck parurent suspects à l'agent autrichien. Je suppose qu'il remarqua les nombreuses fautes d'impression dans les mots français, l'absence de la cédille et de l'accent grave, ainsi que le *à* qui devient *á*, lettre si typique de l'orthographe hongroise. Pour un livre imprimé à Strasbourg, c'était tout au moins singulier. Il en dit donc un mot devant Trenck qui, avec son habituelle désinvolture, avoua en riant le *truc* dont il avait usé pour déjouer la censure hongroise. Alors Gabelhofer partit à la chasse, alla fureter dans les imprimeries de Bude et de Pesth, se fit montrer tous les caractères et bientôt il réussit à découvrir l'imprimerie dont les types étaient identiques du tout au tout à ceux des volumes incriminés. L'imprimeur était Michel LANDERER, qui avait depuis longtemps la réputation d'un typographe clandestin, et qui fut, quatre années après, condamné à mort, puis gracié dans le procès des jacobins hongrois.

Gabelhofer, entièrement convaincu, alla trouver de nouveau Trenck, qui ne cacha pas longtemps son secret et confirma les suppositions de l'agent. Il ajouta même avec fierté que l'avant-veille

1: Il faut noter cependant que l'essai bibliographique de MM. Gugitz et Pfortheim (*Le Baron de Trenck*, Vienne, 1912), indique ces deux volumes comme très rares et comme provenant de l'imprimerie de Landerer, mais les auteurs de cette brochure ne semblent pas en avoir reconnu la valeur historique.

il n'avait pas vendu et distribué moins de 168 exemplaires de ses mémoires ¹.

Il va sans dire que les autorités intimèrent aussitôt l'ordre de saisir tous les exemplaires des écrits de Trenck en vente dans les librairies hongroises. Et cette nature clandestine de la publication jointe à la saisie officielle firent sans doute qu'à l'étranger ces deux volumes intéressants sont restés jusqu'à présent totalement inconnus ².

Pourtant le biographe de Trenck, et je vais jusqu'à dire : l'historien de la Révolution française, trouvent des détails inédits et des pages saisissantes et colorées sur les jours mouvementés que Trenck passa à Paris en 1789. En effet, contrairement à ce que prétendent tous les biographes de Trenck, celui-ci ne quitta Paris que le 6 août 1789, après avoir assisté en témoin curieux aux scènes principales du premier acte du grand drame historique. Nous avons donc dans les mémoires de Trenck une source inconnue de la Révolution dont la valeur documentaire est incontestable, malgré l'importance que Trenck s'attribue à tort sans doute dans les événements.

J'épargne au lecteur de ces lignes les réflexions plus ou moins philosophiques de Trenck sur les révolutions en général et sur les causes spéciales de la Révolution française, ainsi que les conseils qu'il prétend avoir donnés aux chefs des deux partis. Car Trenck était « impartial », c'est-à-dire que, tout en suivant avec l'enthousiasme d'un philosophe cosmopolite les progrès de la révolution, il se garda soigneusement de se mêler à la lutte ; tout cela ne le regardait point, lui, étranger. Ainsi, malgré les tirades sur la Bastille, à laquelle, en victime des cachots prussiens, il en voulait de tout son cœur, on ne saurait lui contester, dans le récit, une certaine retenue qui donne à ses tableaux un air de vraisemblance et d'objectivité.

L'on sait que Trenck était à la mode lorsqu'il arriva à Paris. Cette popularité lui ouvrit les salons curieux de le connaître, et lui facilita l'accès des démocrates qui voyaient en lui une victime malheureuse du despotisme. Il était encore à Spa lorsqu'il entendit DU BARRY, le beau-frère de la fameuse maîtresse du roi, se vanter d'avoir mis à la Bastille un jeune homme qui avait mal parlé de sa maîtresse, et de l'avoir laissé courir pour 60.000 louis d'or.

1. Staatsarchiv, Vienne, Privatbibl. S. Majestät., fasc. 11, n° 4.

2. Ils se trouvent au Musée National de Budapest [Opp. 733]. En voici le titre exact : *Friedrich Freyh. von der Trenck Sämmtliche Schriften. Neunter Band.* — Non relata sed probata refero. — Strasburg, 1791. — Le dixième volume, moins intéressant, ne porte pas la devise latine.

A Paris il note la passion de la société pour le théâtre, et fait cette observation intéressante que les Français ont transporté cette passion dans l'Assemblée Nationale. On commentait les gestes, les paroles, le style des orateurs tout comme ceux des comédiens. Il décrit l'ouverture des Etats Généraux à laquelle il assista ; il est ébloui de la pompe du spectacle et fatigué de la chaleur et du discours de M. NECKER, qui dura deux heures. Il donne un portrait fort réussi de MIRABEAU qu'il appelle d'ailleurs « le coquin le plus infâme et le plus misérable » de France. Néanmoins il reconnaît son talent : « Son regard de vautour révèle la soif de vengeance et la rapacité. Son débit est sonore, charmant et puissant. Son génie est malin mais d'une grande envergure, et il serait réellement un grand homme, s'il pouvait aussi être un homme honnête. Mais il ne veut même pas le paraître. Il se moque de tout blâme, il est insolent et audacieux. Il brave tout haut la vertu et l'honnêteté et sa plume est mordante, satyrique, insinuante, persuasive, rapide, pleine de raffinement et de tournures agréables qu'il sait donner aux pensées qu'il tire de son esprit inépuisable. Bref il est l'homme, le plus dangereux dans la confraternité humaine, qui ose tout pour atteindre son but » (p. 92). Trenck 'a aussi l'horreur des nombreux avocats qui siègent à l'Assemblée et qui font taire les patriotes « solides ». Il habitait Versailles pendant les Etats Généraux, ou Saint-Germain, hébergé par le duc et maréchal de NOAILLES. Il fréquentait journallement les députés qui s'ouvrirent entièrement à lui, le croyant de leur parti. Il connaissait des Anglais qui venaient lui dire adieu pour retourner en Angleterre et qui se dispersèrent ensuite en secret dans la province pour exciter le peuple à des excès. Il recueillit aussi les confidences des aristocrates auxquels il donna le conseil de céder. Il prétend tenir d'une source absolument authentique que l'intention de l'aristocratie était de dévaster Paris, de provoquer la faillite de la Banque Nationale, et de faire pendre M. Necker, ou au moins de le chasser du pays. Le comte d'Artois était le chef de cette conjuration ; celui-ci maltraita M. Necker, même en présence du roi, en lui donnant des coups de bâton (?). Il donne une description pittoresque de la vie mouvementée du Palais Royal pendant la Révolution. Il y allait souvent, ayant été admis dans le club des émigrés hollandais. Lui-même enrichissait l'abondante littérature de brochures dont la vente était une spécialité du Palais Royal. Il était à Saint-Germain, au milieu des gardes du corps, lorsqu'on résolut d'arrêter les membres de l'Assemblée Nationale. A 4 heures du soir les gardes reçurent l'ordre d'aller à Versailles le lendemain à 5 heures du matin. « Alors les jeunes gentilshommes coururent

chez leurs maîtresses dans la ville, racontèrent le terrible ordre secret, et achetèrent chacun pour soi de la poudre et du plomb dans les boutiques..... Le soir j'étais dans une société où quelques gardes du corps prenaient leur souper ; ils semblaient tous inquiets et étaient fort disposés à parader à Versailles, mais point du tout à se servir de cartouches à balle. La société était composée de patriotes et les jeunes gens furent incités à ne jamais tirer sur les citoyens ; ils étaient d'accord et désapprouvèrent le procédé de la Cour. Cependant dans tout Saint-Germain la nouvelle que les gardes achetaient de la poudre et du plomb répandit une émotion considérable, de sorte que l'on ne leur en vendit plus ; au contraire on gardait les munitions pour la défense afin d'être prêt dans tous les cas. Chaque habitant alla chercher alors son fusil. Et la garde du roi n'aurait pu exécuter l'ordre de se mettre en chemin les fusils chargés... A une heure de la nuit vint un courrier de Versailles avec cet ordre que la garde du corps resterait à Saint-Germain et ne partirait pas. Tout le monde était enchanté. Mais à 7 heures un autre courrier arriva au galop avec cet ordre que la garde devait se rendre en hâte, à bride abattue, à Versailles. » Cette nuit était celle qui précédait le jour du serment du Jeu de Paume. Il raconte aussi la nuit du 13 juillet, de la fenêtre de son logis il regardait l'incendie. Le lendemain matin il vit au Palais Royal l'émotion de la populace qui criait : aux armes ! et courait dans tous les sens sans savoir pourquoi.

TRENCK habitait à ce moment déjà *incognito* au Palais Royal. Fort probablement, il avait évité d'embrasser la cause de l'un ou de l'autre parti, et conformément à son esprit romanesque il simula un départ et rentra à Paris par une autre porte. C'est ce qui fit croire à ses contemporains qu'il quitta la France la veille de la Révolution ; erreur qui s'est conservée jusqu'à présent dans ses biographies. Il prit alors logement au Palais Royal, chez le joaillier Bœhmer, son compatriote, dont le nom est connu dans la fameuse *Affaire du Collier*. Il se glissa de temps à autre chez son ami le baron HEYDEN qui, s'étant battu pour la cause de l'Amérique, se mêlait maintenant aux intrigues politiques des patriotes hollandais. Trenck prétend qu'il était l'ami intime de La Fayette et qu'il apprenait par ce canal tous les événements notables.

La nuit du 13 juillet, il était donc au Palais Royal. Il y apprit qu'il avait bien fait de quitter son ancien logement, car « quelques troupes du peuple furieux m'y avaient cherché pour me mettre à leur tête afin d'occuper la Bastille. Si j'étais resté à la maison, j'aurais dû obéir à la force. Et ce n'était pas précisément hono-

nable pour moi. » Trenck assiégeant la Bastille ! Le récit n'a d'ailleurs rien d'in vraisemblable puisqu'il était une victime bien connue des prisons ; le peuple, simple dans ses raisonnements, croyait sans doute que l'officier Trenck était tout désigné pour conduire la démolition du symbole de ses souffrances. Mais Trenck n'avait pas le sentiment théâtral des Français ; il préféra se tenir sage-ment à l'écart. Toute sa vie il lui manqua quelque chose pour devenir un grand homme, d'aventurier qu'il était.

Il décrit alors la prise de la Bastille : il vit avec une grande joie la tête de De Launay à la pointe d'une baïonnette ; il déverse dans ses mémoires sur la Bastille toute sa bile d'ancien prisonnier et regarda avec volupté les travaux de démolition. Il n'exagère pas d'ailleurs les difficultés des assiégeants : il assure que le fort n'était pas défendu et qu'il n'y avait que des invalides.

Il rapporte ensuite les bruits calomnieux qu'on faisait répandre sur la reine, dont il prend chaleureusement la défense. Elle était bien la fille de Marie-Thérèse, sa bienfaitrice ! « Les Russes avaient acheté du blé à Marseille, et on avait laissé, par imprudence, sortir ce blé du pays. A Paris on disait que la reine l'avait acheté et envoyé en Hongrie par Trieste. Je fis un calcul et prouvai que dans ce cas la mesure de blé aurait coûté 21 livres jusqu'à l'arrivée en Hongrie et qu'on pouvait l'acheter à Trieste pour 6 livres. » Tous ces bruits, et d'autres plus fantastiques encore, la rendirent tellement impopulaire qu'au club on cria : Allons à Versailles chercher la tête de la reine ! Mais le baron Heyden calma les esprits. Il vit au Palais Royal comment le peuple fit grimper sur un arbre un petit abbé qui avait osé « raisonner contre M. Necker ». Monté sur l'arbre il dut s'y prosterner à genoux entre deux branches et demander pardon à Dieu, au peuple et à M. Necker. Il se sauva enfin, bombardé de chapeaux, par une échelle qu'on fit descendre d'une fenêtre sur l'arbre même.

Il vit aussi les scènes sanglantes. Un jour, se promenant au boulevard, il vit accourir une troupe au son du tambour : il se trouva en face de la tête de Foulon, attachée au bout d'une pique, il avait déjeuné avec lui quelques jours auparavant. « Un garçon la portait devant lui, et le sang lui tombait à gouttes sur son corps nu et sur son visage. Le spectacle était terrifiant. Le crâne chauve était couvert de blessures, un œil pendait en dehors, dans la bouche on avait fourré du foin et des lambeaux de chair pendaient sur la tête coupée. » Il vit aussi le corps de Berthier et recueillit la confidence de La Fayette, auquel il demanda pourquoi on l'avait laissé périr entre les mains de la populace. D'abord le général lui répondit évasivement, mais « comme il aperçut ma pensée dans

mes regards, il me dit en secret : Foulon et Berthier, pendant leur courte détention, avaient tant révélé des complots du parti de la Cour qu'on ne pouvait les faire passer par un interrogatoire en règle et les juger selon les lois, car alors il eût été impossible de sauver des personnages importants fortement compromis. Afin que la chose tombât dans un éternel oubli, on les abandonna de bon gré à la fureur du peuple. » Je ne sais pas ce que vaut le témoignage de Trenck, mais l'explication vaut la peine d'être recueillie. Enfin Trenck raconte en détail son départ qui naturellement ne put avoir lieu sans accident. Il alla trouver La Fayette à l'Hôtel de Ville pour lui demander un passeport. La Fayette le pria de rester et ne lui garantit pas la sûreté de sa personne pendant le voyage. Enfin Lafayette lui remit le passeport lui-même. Mais il y avait une lacune : on y avait mis la stipulation d'usage qu'il ne devait avoir aucune arme sur lui. « Je donnai la réponse d'un ton menaçant : — Que je ne partirais pas sans mon épée et que mon épée que je porte pour mon monarque, mon uniforme et ma naissance, m'appartenait comme mon unique défense. A celui qui me demanderait de la remettre je tirerais une balle dans la tête ». Et s'il allait être attaqué par des milliers de bourgeois ? lui répliqua La Fayette. « Celui qui me la demanderait, mourrait infailliblement de ma main, fut ma réponse. » On se regardait avec stupeur et l'on souriait. Mais on lui donna un autre passeport qui lui permit le départ avec tout l'honneur dû à son état militaire. Partout où il passa, il fut arrêté par des foules armées, mais aussitôt qu'on le reconnut on cria : Vive notre ami le baron TRENCK ! et on le laissa partir. Même les paysans connaissaient son nom. A Metz ce fut un véritable triomphe ; le peuple l'accompagna jusqu'à la porte de la ville, en poussant des cris de joie, les officiers l'embrassaient et il emporta les sentiments de la plus profonde reconnaissance pour la France et son peuple magnanime.

Voilà les principales scènes retracées par le grand aventurier. Elles ne sont pas très importantes, mais elles sont pittoresques et partant, très probablement authentiques. Au fond, Trenck ne raconte que ce qu'un flâneur a pu voir en ce temps dans les rues et dans les faubourgs de Paris, mais c'est ce qui fait, à mon sens, la valeur de son récit.

Dans l'autre partie de son volume il prétend donner la solution du mystère de l'Affaire du Collier. Ce petit mémoire mérite aussi l'attention des historiens. Ses conclusions sont identiques à celles de l'histoire : à part quelques détails il voit juste dans cette affaire embrouillée, car il est impartial et travaillait la main sur les documents du joaillier Bœhmer, chez qui il habitait et qui les

lui prêta volontiers, et sur le dossier du procès qu'il réussit à consulter après la prise de la Bastille. Dans tous les cas Trenck, parmi les nombreux libellistes occupés de ce gros scandale, fut le premier qui pût voir ces documents précieux. Son récit est clair et simple, il y épargne au lecteur même les tirades qui lui sont si habituelles.

Ayant quitté la France Trenck revint en Autriche. En 1790, lors de l'ouverture de la diète hongroise, il parut en Hongrie où il voulut gagner la faveur des grands afin d'obtenir l'indignat hongrois et de recueillir ainsi l'héritage de son oncle, usurpé par des étrangers. Il fut accueilli à Bude avec enthousiasme ; les agents de Vienne avaient cependant l'œil sur lui, car il était doublement suspect, comme agent de la Prusse et, ce qui est pis, comme l'émissaire des révolutionnaires français. Trenck envoya lui-même des rapports secrets au roi Léopold II, dans lesquels il indique avec sa grandiloquence habituelle les causes du trouble général. Il conclut que le clergé est l'ennemi le plus dangereux du trône et qu'en Hongrie on avait besoin d'hommes comme lui ¹.

D'autre part il inonda la Hongrie de libelles écrits exprès pour la Hongrie, dirigés tous contre le clergé. Il se plaisait au rôle d'un Voltaire hongrois. Il acquit bientôt une popularité énorme : on écouta bouche bée le récit de ses aventures, mais surtout il étonna son auditoire par le récit de ce qu'il venait de voir à Paris. On tenait là quelqu'un qui avait vu de ses yeux ces merveilleux événements ! Les patriotes hongrois et surtout ceux qui devinrent plus tard les soi-disant « jacobins » hongrois l'entourèrent et se firent expliquer par lui la constitution française. Il tenait des propos hardis. Il traitait la population de l'Autriche de vils esclaves ; dénigrait l'armée autrichienne et, au désespoir des agents de Vienne, depuis son arrivée les braves bourgeois de Bude et de Pest qui avaient obéi jusqu'alors à leurs suggestions, ne parlaient plus que de la liberté française, du joug des rois, de révolution. Après la fuite de Varennes, Trenck courut les rues hors de lui, et cria « que la nation était trahie et qu'il irait à toute bride en France, se mettrait à la tête des troupes nationales et châtierait cette canaille des rois. » Il ajouta en fureur que c'est la maison d'Autriche qui avait organisé cette contre-révolution. Mais quand la deuxième nouvelle arriva de l'arrestation du roi, Trenck jubilait et criait : « on voit bien que c'est la maison d'Autriche qui arrange tout cela puisque le reste de la famille se trouve à Bruxelles ». Il

1. Privatbibl. S. M., fasc. 4, n° 40.

ajouta que si le roi ne lui rendait pas ses biens en Esclavonie, il irait tout droit en France (sic !). Et alors gare aux rois ¹ !

Tous ces propos d'ivrogne ne sont pas fort sérieux, mais on voit l'importance historique de cette figure. Il représente en Hongrie la Révolution qu'il a vue, répand les idées françaises et publie même un récit assez fidèle et même dramatique des événements. En 1791 sa popularité allait décroissant, on découvrit en lui l'aventurier et surtout il lassa tout le monde de ses demandes d'argent. Très indigné d'avoir été abandonné des Hongrois, « le philosophe de l'humanité » prit comme Bélisaire — c'est là sa comparaison préférée à cette époque — le bâton du mendiant, quitta la Hongrie et même l'Autriche et rentra de nouveau en France où il périt sous la guillotine.

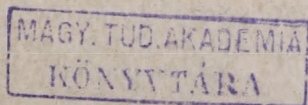
Ainsi le baron de Trenck fut le lien vivant entre la Révolution française et le public hongrois ; ce Prussien fut le seul agent étranger de la Révolution en Hongrie ².

(Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

1. Gabelhofer, 9 juillet 1791, Privatbibl., S. M., fasc. 11, n° 4.

2. Le vicomte DU JEU a confirmé par des arguments intéressants (p. 182), l'hypothèse de M. Maurice SPRONCK (*Journal des Débats*, 28 mars 1920), qui a signalé la similitude de l'histoire de Trenck et du *Candide* de Voltaire. Il a rapproché notamment le nom de Trenck de celui du baron Thunder-Ten-Tronckh. Or il y a mieux ; un cousin de Trenck, le même qui rédigea le fameux journal de Neuwied, s'appelait *Trenk von Tonder*. Sans doute Voltaire ne put connaître ce Maurice Flavius Trenk von Tonder, qui n'avait que 13 ans lors de la publication de *Candide*, mais il entendit parler sans doute de son père qui était ambassadeur de Pologne à Dresde (cf. Wurzbach, *Biogr. Lexikon*). La particule *ten* correspond en flamand au *von* haut-allemand.



LES ÉTUDES FINNO-OUGRIENNES EN FRANCE

Dans un récent article, M^{me} Irén SEBESTYÉN-NÉMETH retraçant les progrès accomplis ces dernières années par la linguistique ouralienne en Finlande, en Hongrie, en Estonie, en Suède, en Norvège, en Danemark et même en Allemagne, ajoutait qu'à sa connaissance la mort de GAUTHIOT avait privé la France de la seule personne qui s'intéressât à cette branche de la science linguistique¹.

Cette constatation n'était pas malheureusement tout à fait inexacte. L'auteur de ces lignes qui est en effet un des rares Français se consacrant à l'étude des langues finno-ougriennes ne peut hélas ! que confirmer le rapport de M^{me} I. Sebestyén-Németh.

Depuis la disparition tragique de Robert Gauthiot rien en effet n'a paru dans aucun périodique, dans aucun livre, dans aucun compte-rendu, qui ait pu attester que des savants finno-ougrisans étaient à l'œuvre en France. La première manifestation de ce genre sera contenue dans le livre intitulé *Les langues du Monde*, publié sous la direction de M. MEILLET par un groupe de linguistes. Les langues ouraliennes y ont été traitées dans un chapitre à part, allant de la page 159 à la page 183 et qui veut fournir, en même temps qu'une classification sommaire des langues ouraliennes, une brève description des résultats principaux auxquels sont parvenus dans ce domaine les savants finlandais et hongrois. Ce chapitre destiné au grand public a dû se borner à quelques généralités. On ne se fait aucune illusion sur son caractère éminemment superficiel, mais il n'en pouvait être autrement.

Du même auteur paraîtront quelques notes plus intéressantes peut-être sur les rapports de l'eskimo et des langues ouraliennes. Deux mémoires, d'une trentaine de pages chacun sont en effet en cours de publication sur ce sujet, l'un dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, l'autre dans le *Journal de la Société des Américanistes de France*.

Ne sera-ce là qu'un commencement ? L'auteur de ces lignes voudrait l'espérer en ce qui le concerne personnellement, mais il ne saurait être sûr que pour ce qui ne relève pas que de lui-même.

1. *Revue des études hongroises* t. 1 [1923], pp. 158-168.

C'est que la situation d'un linguiste finno-ougrisant est à Paris presque désespérée. Il n'a ni maîtres ni livres. Depuis 1914, il n'y a plus de chaire de langue hongroise à l'Université de Paris. D'autre part, le lectorat ou voire même la chaire de langue finnoise qu'il avait été un instant question de fonder à Paris en 1920 n'a jamais cessé de rester à l'état de projet, peut-être définitivement abandonné aujourd'hui. Dans ces conditions, il n'y a rien de surprenant à ce que les langues ouraliennes soient négligées à Paris. Travailler seul, sur ses propres livres, sans aucun secours de personne n'est pas à recommander, surtout quand on a par ailleurs la faculté d'étudier l'indo-européen à l'école d'un maître comme M. A. MEILLET.

La Sorbonne dispose grâce à la générosité du gouvernement hongrois et du gouvernement finlandais d'un certain nombre de livres, dont la collection a été enrichie par le legs Gauthiot. De plus, la Société de linguistique remet très fidèlement à la Bibliothèque de l'Université les publications dont elle est honorée. Il y a cependant beaucoup de vides. D'autre part, l'Estonie par exemple n'a pas songé à nous faire parvenir ses publications et de même certaines collections finlandaises ou hongroises nous font plus ou moins totalement défaut.

Et cependant, par sa position même, Paris devrait former un des plus grands centres d'études finno-ougriennes. Le jour où ces langues finno-ougriennes y seraient enseignées, cet enseignement risquerait de toucher beaucoup de ces jeunes étudiants qui y accourent en foule de toutes les parties du monde. Plus que toute autre, la science finno-ougrienne a besoin de recruter des travailleurs. Un centre finno-ougrien à Paris permettrait sans doute d'en accroître rapidement le nombre.

(Budapest).

A. SAUVAGEOT,
Professeur au Collège Eötvös.

ÉTUDIANTS HONGROIS A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE

Le monde réformé hongrois fut dès ses origines en rapports très intimes avec Genève et le monde protestant de langue française. Vers la fin de 1570 l'étudiant Máté SKARICZA, traducteur des Cantiques de Luther, vint à Genève et fut en relation avec Théodore de BÈZE. Albert SZENCZI MOLNÁR, traducteur de la Bible, de l'*Institution* de CALVIN et des psaumes de MAROT et de BÈZE et de beaucoup d'autres ouvrages religieux, arriva par Lausanne à Genève le 13 août 1596, et eut également l'honneur d'être très bien accueilli par BÈZE. Cette tradition, bien établie, continua durant le xvii^e siècle, malgré les interdictions et vexations du Gouvernement central de Vienne, mais s'épanouit surtout dans le courant du xviii^e siècle et les relations de toute sorte des calvinistes hongrois avec leurs coreligionnaires de langue française de tous pays devinrent plus nombreuses encore. Ceci ne resta pas sans résultat pour la production littéraire des réformés hongrois dès le xvi^e siècle. Au xviii^e siècle, les sciences théologiques calvinistes en Hongrie sont déjà fortement influencées par les théologiens protestants de langue française. Les traductions hongroises des ouvrages français de théologie protestante se multiplient. Ces traductions sont dues précisément aux professeurs et pasteurs hongrois, qui furent élèves des facultés de théologie à l'étranger, où ils apprirent à connaître les auteurs et orateurs préférés de leur temps.

Pour pouvoir étudier à fond ces productions littéraires, ouvrages traduits du français ou inspirés des auteurs de langue française et pour démêler les courants d'idées qui s'y manifestent, il importe de connaître les études de ces jeunes théologiens hongrois et de les suivre autant que faire se peut dans leurs pérégrinations aux pays de langue française ou sous l'influence immédiate de la pensée protestante d'expression française.

Genève requiert une étude plus détaillée vu le grand nombre de Hongrois que cette ville a hébergés et que son Académie a accueillis. J'y reviendrai un jour. En attendant j'aimerais évoquer une modeste figure, celle de Michel BLASEK, étudiant (ou plutôt auditeur) à l'Académie de Lausanne ¹.

1. Précédemment, cette Académie, d'après les renseignements des Archives cantonales vaudoises, n'avait eu qu'un seul étudiant régulier venant de Hongrie :

Blasek venait de la Haute-Hongrie, il était probablement Slovaque d'origine. L'Eglise réformée de Hongrie et ses chefs protégeaient et patronnaient sans distinction d'origine les étudiants studieux, avantageaient même quelques Slovaques ou ceux qui savaient la langue slovaque, puisque cette Eglise devait fournir, à la demande des quelques communautés réformées de la Moravie, des ministres aux coreligionnaires Moraves-Tchèques d'Autriche, ceux-ci ne disposant pas de séminaires ou académies de théologie.

Blasek eut la bonne fortune de trouver un Mécène idéal en la personne du Comte Gedeon RÁDAY (1713-1792). Ce grand seigneur calviniste était la providence des étudiants en théologie réformée qui n'avaient pas de ressources suffisantes. Lui-même poète à ses heures — il introduisit dans la versification hongroise le rythme occidental — il suivait avec intérêt les études des étudiants visitant les pays étrangers et une fois rentrés en Hongrie il leur ouvrit les trésors de sa bibliothèque privée. Cette bibliothèque, qui comptait 10.302 volumes, était particulièrement riche en ouvrages français postérieurs au XVI^e siècle. Elle est surtout très bien montée pour le XVII^e siècle, mais les œuvres à tendance protestante y sont représentées dès le XV^e siècle.

L'Académie de Lausanne (fondée en 1537) était surtout une pépinière de ministres. Les quelques cours étrangers à la théologie qui s'y donnèrent n'étaient destinés qu'à élargir son enseignement¹. C'est l'orthodoxie protestante exacte qui constitue le caractère fondamental de la doctrine professée à cette Académie, mais cet enseignement a su s'adapter à l'esprit du temps. Au XVIII^e siècle par exemple la théologie est une réaction contre l'incrédulité à la mode. Il y avait bien besoin de cela ; l'esprit philosophique avait tout envahi, jusqu'aux étudiants en théologie ; d'autre part, sans être précisément irréligieuse, la bonne société lausannoise avait adouci tout ce qui lui paraissait trop rigoriste dans la morale calviniste. Les professeurs, tout en continuant leurs cours anciens, mènent un combat pour la défense de la religion avec les armes de la science et du raisonnement. D'autres, fuyant le combat, pieux, formaient une société solitaire, ce sont les piétistes...

« THOMAS P. TISZA-RÉTHI, Ungarus. S. S. th. candidatus. An. 1655, die 29 Maji st. vet. » (Arch. cant. vaud. B^{ss} 106, f^o 92). — L'affirmation d'A. Bonnard (*Lausanne au XVIII^e siècle*. Lausanne, 1901, p. 144) : « L'Académie de Lausanne.... attirait des étrangers parmi lesquels on féta plusieurs *magnats de Hongrie* ».... ne repose donc sur aucun fondement.

1. Ch. Burnier, *La vie vaudoise et la Révolution*. Lausanne, 1902, pp. 91-92. — A. Gindroz, *Histoire de l'instruction publique dans le pays de Vaud*. Lausanne, 1853, pp. 141, 446. — A. Bonnard, *Lausanne au XVIII^e siècle*. Chez nos Aïeux. Lausanne, 1901, p. 151.

La lettre de BLASEK évoque en quelques traits rapides cette vie lausannoise du XVIII^e siècle; la foule des étrangers attirée par le célèbre Dr TISSOT, l'illustre médecin vaudois, qui était un bienfaiteur de son pays. Ce praticien lausannois jouissait d'une renommée universelle et d'une vogue extraordinaire, on venait le consulter de tous les coins du monde. Son ouvrage *Avis au peuple sur sa santé* (1761) a été traduit en hongrois par le Docteur Márton MARIKOVSKY en 1772 (*A néphez való tudósítás, miképen kelljen a maga egészségére vigyázni*. Nagy-Károly. 8°. 50, 689, 30 pp.). La lettre nous fait connaître en outre l'Académie elle-même et quelques-uns de ses professeurs.

Monsieur

très honoré Patron !

Au milieu du deuil et du chagrin que m'a causé dans un si grand éloignement de ma patrie, la triste nouvelle de la mort inopinée de mon cher Père, il me reste encore cette unique espoir et consolation, c'est de pouvoir toujours m'adresser franchement à Vous, comme à mon unique Mecène. C'est, que j'ose Vous offrir ces prémices des progrès, que j'ai faits dans la langue Française à Lausanne depuis quatre mois. Cette ville même n'est pas fort bien située, lequel défaut est presque commun à toutes les villes antiques : mais de tous côtés des prairies agréables, de beaux jardins, des campagnes bien bâties et ces bords du lac, qui a dix et huit lieues d'étendue depuis Villeneuve jusques à Genève, presque par tout plantés de vignes ; au delà de ce lac, qui a trois lieues de largeur on aperçoit les coteaux et les montagnes escarpées de la Savoie, dont la plus part sont couvertes de glaces perpétuelles ; tous ces objets fournissent les plus belles vues du monde et rendent le séjour de Lausanne si sain et agréable, qu'ils y attirent toujours un grand nombre d'étrangers. Russes. Danois, Hollandois et sur-tout Anglois y envoient leurs Jeunesse tant pour la langue Française, que pour l'éducation. Plusieurs Familles étrangères, plusieurs Marquis après avoir fini leur service choisissent cette ville pour leur habitation. Outre cela beaucoup de Grands s'y rendent de pays les plus éloignés pour y recouvrir la santé : Par exemple la Princesse née de Waldeck qui est divorcée du Duc de Courlande guérie du mal caduc par les soins de Mr Tissot demeure ici depuis sept ans. Mais parce qu'il n'y a aucune médecine contre la mort, le Prince d'Orlow venu ici dernièrement de Petersbourg avec son Epouse fort malade, avoit conçu d'abord une grande espérance de son retablissement, mais le mal ayant prevalu il n'a rien pu rapporter d'autre en Russie, que son cœur, le corps de la Princesse a été déposé sans aucune cérémonie dans la grande Eglise. Quant à l'Académie, elle est administrée par trois Pasteurs et huit Professeurs, trois sont en Théologie : Mr. de Bons, Mr. Chavannes et Mr. Salkli ; en Philosophie deux : Mr. Allamann et Mr. Tretorens etc. Le nombre des

Etudiants est plus grand, que dans toutes les autres Academies de la Suisse. Il y en a en Philosophie environ cinquante ou soixante, et en Theologie environ soixante ou soixante et dix. On exige d'eux autant plus d'exactitude pour les leçons publiques, que la pluspart d'entre eux jouissent d'un benefice provenant d'une donation faite à l'Academie deja depuis quelques siècles. Cette donation est à present administrée par la Republique Berne, qui à la recommandation de Mess. les Professeurs la fait distribuer entre 45. etudiants par le canal de Mr. Balif. Les Examens et les censures se font avec une grande exactitude. On n'admet personne en Philosophie avant 15. ans. Il faut étudier la Philosophie trois années et après six ans de Theologie on peut obtenir le ministere. Les Ministres memes quand ils sont visités par leur Doyen doivent tous les deux ou trois ans montrer les matieres, qu'ils ont traitées selon le Systeme Theologique. On a grand egard à l'Orthodoxie dans tout le Canton de Berne : mais on y trouve comme dans les autres endroits quelques sectes particulieres sçavoir de Pietistes, Moralistes etc.

Il y a aussi un Seminaire separé pour les Etudiants François (: comme à Berlin :) leur nombre va souvent jusqu'à 30. qui ne se donnent pas beaucoup de pene ni dans la Philosophie ni dans les langues, mais seulement on leur enseigne en françois la Theologie pendant trois ans, après quoi on les consacre et on les renvoye dans leur pays ¹. Ils ont trois Professeurs, qui comme les Etudiants sont payes, soit par les Synodes de France, soit par les Republiques de Berne, Zurich et Geneve. Mr. Tissot, qui est ici professeur honoraire en Medecine, a été invité et sollicité à remplir le Poste de Chancelier de l'Académie de Pavie, avec la pension de 2.000 Ducat : au mois de Septembre ou d'Octobre, il partira pour l'Italie avec son Neveu [Dapples], parce qu'il n'a point d'enfant ; il laisse la Dame ici et il aura permission de venir à Lausanne toutes les années pour y rester trois mois. Il y a trois semaine, que j'ai été aussi à Geneve et j'ose dire, que je n'[ai] encore jamais vu une ville si peuplée. Et pour Vous donner un exemple de leurs richesses, j'[ai] été avec Mr. PÉTZELI ² dans une Campagne où j'ai vu chez un Bourgeois douz douzaines d'assietes d'argent avec tous ces services assortis. Entre les Professeurs j'ai été chez Mr. DE SAUSSURE ³ Professeur en Philosophie, qui a été honoré de la visite de Sa Majesté l'Empereur dans son tour par là, j'ai vu chès lui une très belle collection d'Histoire naturelle, particulièrement dans le regne du mineraux, qu'il a ramassé de plusieurs endroits et surtout des Alpes. La Vieille Madame de Saussure se rappelle

1. Ce séminaire exista de 1730 jusqu'à 1812.

2. Joseph PÉTZELI (1750-1792), le futur pasteur, poète et traducteur de Voltaire fut, de mars 1779 au mai 1781 étudiant à l'Académie de Genève, et à partir de cette date jusqu'en août 1782 précepteur dans la famille d'Horace-Bénédict de Saussure.

3. H.-B. de SAUSSURE (1740-1799).

encore depuis vingt ans de Mr. le Ministre LUKÁTS¹ et elle le salue singulièrement.

Quant à moi jusqu'à present j'ai cru que je pourrais faire avec Mr. PÉTZELI mon voyage en Hollande, mais quoiqu'il se soit excusé auprès de KÖRÖSOIS sur ce, qu'il vouloit premièrement aller en Hollande, il a pris à present la resolution de rester encore à Geneve chès le Bibliothecier, pour lui aider dans la Bibliotheque publique ; celui ci lui promit le logis et la table et on lui a fait esperer, que dans une année ou deux il obtiendra une regence dans une Classe pour enseigner les enfans. Mais cependant un autre Proposant Transilvanien de mes amis Mr. BODOLA² qui a condui Mr. Lukáts en plusieurs endroits à Geneve et a Ferne, qui le salue aussi particulierement, sera mon Compagnon de voyage jusqu'en Hollande. Si je puis rester à Leide, j'ai grande envie d'y continuer mes Etudes, mais si cela m'est impossible je restrai seulement à Utrecht. C'est pourquoi si Vous voulés m'honorer de quelque commission pour ces endroits là, je serai toujours prêt à Votre service. Enfin je Vous prie d'offrir mes Respects et mes Honneurs à Toute Votre chère Maison : Et je reste pour jamais avec une profonde Veneration

Monsieur,

Votre très-humble et très obeissant serviteur

Michel BLASEK

Lausanne 4 Août 1781

Sur l'enveloppe :

à Monsieur

Monsieur Gedeon Rádai
Seigneur de Ráda etc.

p. Schaffhouse
Vienne

Boude en Hongrois

(Genève)

à PÉTZEL³

Z. BARANYAI

1. Etienne LUKÁTS, pasteur à Pécel, précepteur dans la famille du comte Rádai fut en 1759 étudiant à Genève : « Stefanus Lukas Hungarus patria Lossoncinius die 28 Decembris 1759 ». *Livre du Recteur* de l'Académie de Genève. Genève, 1859.

2. « Samuel BODOLA Transylvano Hungarus theol. stud., 1779. » *Livre du Recteur*.

3. L'original de cette lettre se trouve aux Archives Rádai de la Faculté de théologie réformée à Budapest (« Egyh. és. Isk. tört. », n° 1205 b).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Annuaire Est-Européen. 1923/4. — II^e Année. Rédigé par le D^r François FODOR, agrégé de géographie, avec la collaboration d'une commission spéciale. — Budapest, Maison d'Édition *Oriens*, 8°, 634 p.

La Maison d'Édition *Oriens*, et M. François FODOR, l'auteur principal de l'ouvrage, accomplissent un labeur considérable et d'une utilité vraiment immense. L'*Annuaire Est-Européen*, en effet, est une sorte de *Gotha*, qui fournit sur les pays de l'Europe centrale et orientale (Albanie, Bulgarie, Dantzig, Estonie, Finlande, Grèce, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Memel, Turquie, Pologne, Roumanie, Russie, Yougoslavie et Tchéco-Slovaquie) une foule de renseignements précieux. Ce recueil de documents et de données statistiques est indispensable aux géographes, aux savants, aux hommes politiques, aux économistes, aux financiers, à tous ceux qui, soit par profession, soit par goût, s'intéressent aux problèmes est-européens, dont la plupart ont été créés par les traités qui, remaniant la carte de fond en comble, ont morcelé à loisir les régions danubiennes et baltiques en donnant naissance à des États hétérogènes. C'est, en particulier, le chapitre sur la Russie nouvelle qui présente un vif intérêt en apportant des données précises — dont beaucoup étaient jusqu'alors à peu près inconnues — sur les républiques soviétiques fédérées et sur l'organisation de la propagande communiste à l'étranger. On lira ces pages avec une curiosité captivée.

Ceci dit, nous prendrons à notre compte le désir, formulé par l'auteur lui-même, de voir ses lecteurs lui communiquer leurs remarques ; et nous y accéderons volontiers en lui signalant en toute franchise quelques-unes des erreurs les plus importantes qui se sont glissées dans l'*Annuaire*.

Ainsi, en Albanie, ce sont les Guègues qui vivent au nord et les Toskes au sud, et non le contraire. On dit en français la *Thrace* et non « la Tracie » ; cette dernière région n'a jamais rien eu à voir avec la Serbie, mais avec la Bulgarie ; M. Franklin-Bouillon n'a jamais été général, mais bien député ; la nouvelle frontière laisse à l'Albanie toute l'Épire septentrionale avec Argyrokastro et Korça ;

les chemins de fer à voie étroite créés pendant et après la guerre n'ont pas été notés sur la carte (notamment en Albanie et, en Macédoine, la ligne Prilep-Monastir); le chemin de fer Salonique-Monastir non plus. Si les noms importants sont donnés dans la langue du pays (nom de l'Etat, nom de la capitale et des villes principales) les noms secondaires, dans le texte et surtout sur la carte, sont indiqués avec l'orthographe hongroise, qui ne se justifie pas (ainsi *Lule-Burgasz*, *Minszk*, *Isztambul*, *Kalis*, *Seik-ul-Islam*) etc.). Dans un annuaire rédigé en français, l'orthographe française s'impose, même si, dans ce but, il fallait dessiner des cartes nouvelles.

Mais surtout, nous devons demander aux auteurs de l'*Annuaire* de le rédiger ou de le faire rédiger dorénavant en un meilleur français (en remplaçant notamment « l'éternel imparfait », dont l'usage est souvent déplacé, par le passé défini ou indéfini), quitte à faire appel, dans ce but, à un spécialiste de langue française. De même, il faut souhaiter que, dans sa prochaine édition, l'*Annuaire* se départe du ton exagérément polémique utilisé vis-à-vis de certains Etats. Il suffira de citer quelques chiffres; les chiffres ont leur éloquence. Outre qu'un ouvrage de ce genre se doit de sacrifier à l'objectivité sereine du savant, il reste que, dépouillé de toute polémique, il servirait encore mieux son but. Car, en dépit des vétilles signalées plus haut, c'est un travail méritoire, qui fait le plus grand honneur à M. François Fodor et à ses collaborateurs. Souhaitons que, l'an prochain, ils veuillent bien s'inspirer des quelques remarques que nous a dictées notre seul souci de nous rendre utiles à notre tour, fût-ce dans la plus modeste des mesures.

(Genève).

A. D.

La vie intellectuelle en Hongrie. — *La situation du travail intellectuel en Hongrie.* Réponse à la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations (extrait de la *Revue de Hongrie* du 15 octobre 1923). Budapest, 1923, in-8, 35 p.

— *Rapport sur la vie intellectuelle en Hongrie*, présenté à la Commission de Coopération intellectuelle par la Commission formée au sein de l'Académie hongroise des Sciences, [Budapest, 1923] in-8°, 18 p.

— *Enquête sur la situation du travail intellectuel. Deuxième série. La Vie intellectuelle dans les divers pays : Hongrie, situation générale*, par O. de HALECKI, professeur à l'Université de Varsovie, secrétaire de la Commission; avec une annexe sur la

production littéraire de la Hongrie, de 1913 à 1923. (Société des Nations, Commission de Coopération intellectuelle). Gr. in-8, 15 p. [Genève]. Brochure n° 20.

- Enquête sur la situation du travail intellectuel. Première série. *Les conditions de Vie et de Travail des Musiciens*, par William MARTIN, représentant du Bureau International du Travail près la Commission de coopération intellectuelle. Vol. I. (Société des Nations. Commission de coopération intellectuelle.) Gr. in-8°, 48 p. [Genève, 1923.] — Brochure, n° 3. Pp. 29-34 : IV. Hongrie. (A. L'Enseignement de la Musique. — B. Virtuoses et Compositeurs. — C. La Musique d'ensemble.)

Les trois premières publications appellent un compte-rendu commun, puisque aussi bien elles visent à un commun objet. La Commission Nationale de Coopération intellectuelle, formée au sein de l'Académie hongroise des Sciences, a chargé MM. Albert BERZEVICZY et L. BUDAY de rédiger un rapport qui, après avoir énuméré les célébrités hongroises du passé, expose les pertes en ressources de toute sorte causées par la guerre et le démembrement du territoire et entre ensuite dans le détail du sujet : enseignement supérieur, sociétés savantes, musées, bibliothèques, etc. *La situation du travail intellectuel en Hongrie* concerne la réponse détaillée apportée par le Gouvernement Royal Hongrois au questionnaire de la Commission de Coopération intellectuelle, questionnaire transmis à Budapest par lettre du Secrétaire général de la Société des Nations. Ce rapport, extrait de la *Revue de Hongrie*, fait suite aux rapports privés publiés par la même revue (juillet et août 1923) et dus à MM. le baron WLASSICS et le Prof. GRÓSZ. Un bref résumé de l'histoire de la Hongrie — qui doit servir à expliquer les causes de son isolement linguistique et intellectuel — précède l'exposé détaillé du budget de l'Instruction publique et la réponse aux divers points du questionnaire. Des annexes fournissent une statistique comparée des livres et publications parus en Hongrie avant et après la guerre, une statistique des prix, ainsi que des renseignements précieux sur l'état de choses créé par la paix, à savoir les difficultés de toutes sortes que rencontre, dans le pays même et à l'étranger, surtout dans les territoires détachés, la production intellectuelle hongroise. Enfin, le rapport officiel présenté par M. le professeur O. de HALECKI est un résumé succinct des données fournies par le rapport précédent.



Il résulte de ces trois documents que la situation intellectuelle en Hongrie peut être présentée sommairement de la façon suivante :

Le traité de Trianon, qui a ôté à la Hongrie les deux tiers de son territoire et près des deux tiers de sa population, l'a privée d'un grand nombre de ressources premières indispensables à la vie intellectuelle : ressources indirectes alimentant le budget général, fournitures de bois pour le papier, etc. Il l'a, de plus, privée d'environ trois millions et demi d'habitants de langue hongroise, consommateurs intellectuels qui se trouvent non seulement séparés politiquement, mais coupés de la mère-patrie quant au lien intellectuel. Ces trois millions et demi d'habitants environ représentaient un tiers de la population totale de langue hongroise, qui se trouve réduite de la sorte de dix millions et demi à sept millions. Si l'on tient compte d'autre part du fait que, à l'encontre du français ou de l'anglais qui bénéficient de l'universalité et débordent bien au-delà de leurs frontières nationales, le hongrois est une langue non seulement comprise sur un petit territoire, mais encore isolée de presque toutes les autres, et qu'elle ne peut, de la sorte, compter que sur elle-même, on mesurera l'extrême importance de la perte subie.

Le traité a enfin privé la Hongrie d'un grand nombre d'écoles de tout grade, de 50 musées et bibliothèques sur 80, et il a nécessité le transfert, au prix de difficultés inouïes, de deux universités sur quatre en un autre siège du pays. Les petites cités du pourtour montagneux, surtout Arad, Kolozsvár, Nagyvárad, Kassa et Pozsony (Presbourg), représentaient pour la vie intellectuelle hongroise un appoint plus précieux que les grandes villes de campagnards situées dans l'Alföld, au cœur du pays : Szeged, Kecskémét, Debrecen, Hódmezővásárhely. Les nouvelles universités de Szeged et de Pécs ont de la peine à trouver une installation convenable, des locaux, des bibliothèques et même des étudiants, étant donné le voisinage de l'importante université de Budapest et, d'autre part, le voisinage de la frontière.

La chute de la couronne et la hausse constante des prix qui en fut la conséquence ont apporté d'autre part un frein à la vie intellectuelle du pays, naguère encore si intense, surtout depuis 1867, date qui a marqué pour la Hongrie le début d'un essor remarquable. Ici comme ailleurs, les intellectuels ont été les premiers à souffrir de l'état de choses qui succède à la guerre et qui, vu la

lenteur des contre-coups économiques, s'avère pire que la guerre elle-même. Un peu partout la classe intellectuelle tend à descendre peu à peu au dernier rang ; et comme c'est précisément dans ces classes moyennes (fonctionnaires, professions libérales) que les livres trouvaient, toutes proportions gardées, le plus de lecteurs, on conçoit la détresse des producteurs intellectuels et de leurs éditeurs. Les livres paraissent rarement et réduits au strict minimum ; lorsqu'ils dépassent 800 pages ou lorsqu'ils nécessitent des illustrations, leur publication devient impossible ; les revues les plus importantes paraissent en moyenne sur quatre fois moins de pages qu'auparavant ; d'autres ont dû cesser leur publication. Il en va de même pour les ouvrages destinés au grand public, pour les grandes publications commencées avant la guerre, et qui ont dû être interrompues, et surtout, malheureusement, pour les ouvrages scientifiques. D'autre part, les rapports intellectuels avec l'étranger ont subi, vu les énormes différences de prix, un relâchement considérable ; les universités, les institutions, les sociétés et même les particuliers ont dû cesser dans la plupart des cas leurs abonnements aux revues étrangères.

Néanmoins, un gros effort a été porté de ce côté par le Gouvernement hongrois ; si les sommes affectées à l'instruction publique ne représentent plus que le 4 % des dépenses générales, au lieu du 7 % d'avant-guerre, du moins fait-on tout le possible pour maintenir le niveau de la science et de l'art hongrois, fût-ce au prix de sacrifices considérables du côté de l'instruction primaire et secondaire. Ainsi, les subventions aux Universités, aux Musées et collections représentent aujourd'hui les 41 % du budget de l'Instruction publique, au lieu du 17 % d'avant-guerre. On compte que l'instruction générale n'aura pas trop à souffrir d'un développement plus lent, d'autant que le nombre des illettrés tend, malgré les circonstances difficiles, à diminuer : il a passé, sur le territoire actuel, de 20 % à 15 % seulement.

La rétribution du travail intellectuel demeure dérisoire : alors que les prix de revient avaient, au cours de l'été 1923, augmenté de 700 fois (aujourd'hui bien davantage) sur le taux d'avant-guerre, et que le salaire des ouvriers imprimeurs augmentait, dans le même temps, de 175 fois, les droits d'auteur ne sont que dix fois plus forts qu'auparavant.

Quant aux étudiants, si le plus grand secours leur a été apporté par les soins du gouvernement et des universités, leur situation demeure précaire : ils sont le plus souvent logés dans des internats, contraints à un travail d'à-côté, et les bourses accordées tant pour les études que pour les prix universitaires et académi-

ques conservent un caractère tout honorifique. L'échange des professeurs et des étudiants avec l'étranger est en train de s'organiser. Les sociétés savantes périssent. La vie intellectuelle tout entière est gravement menacée, à l'intérieur même du pays, d'une crise décisive.

Enfin, les difficultés les plus sérieuses sont opposées par les Gouvernements des Etats successeurs à l'entrée des livres hongrois les moins suspects d'irrégentisme. La censure et les droits de douane exorbitants rivalisent de mauvaise volonté.

De la sorte, comme l'ont très bien remarqué les auteurs des trois mémoires ci-dessus indiqués, le seul salut réside, pour la Hongrie, dans l'aide active de l'extérieur, de la Société des Nations et des Etats plus favorisés par la destinée.

En ce qui concerne le remarquable rapport de M. W. MARTIN, nous n'envisagerons ici que la partie qui s'occupe de la vie musicale en Hongrie. M. Martin montre d'emblée qu'au rebours de ce qui s'est passé pour les lettres et les sciences, le démembrement de la Hongrie n'a pas exercé une très notable influence sur la situation des musiciens dans ce pays : à part, en effet, quelques conservatoires de province, la vie musicale a été de tout temps presque entièrement concentrée à Budapest. Il y a peu de musiciens réfugiés des territoires annexés. C'est par l'isolement accentué du pays, par la perte des débouchés et des centres de recrutement extérieurs, et surtout par ses conséquences économiques que la paix affecte ici la situation générale. La chute de la couronne, en particulier, suivie de la hausse automatique des prix mais non pas d'une hausse proportionnelle des traitements, permet tout juste aux musiciens de couvrir 40 % de leurs besoins d'existence. La rétribution de l'enseignement privé (tombant parfois jusqu'à 60 centimes suisses l'heure) est si dépréciée qu'elle crée un prolétariat d'artistes, contraints à un surcroît de travail qui use leurs forces. La rétribution en nature du personnel enseignant des écoles officielles, l'octroi aux étudiants de bourses de caractère tout honorifique, l'achat des instruments par les écoles elles-mêmes apportent à peine quelque amélioration à un état aussi précaire. Ici les données sont assez précises, chaque musicien ayant dû, sous la Commune, s'inscrire dans un syndicat.

Les compositeurs souffrent, eux, de l'exiguïté du pays, ont de la peine à se faire connaître à l'étranger, et doivent généralement se faire éditer à Vienne. A noter encore l'importante émigration

des artistes vers l'Amérique, les difficultés de tout genre que rencontrent, pour vivre, les musiciens d'orchestre, leur travail d'à côté, la concurrence des musiciens amateurs, des musiques militaires, des Tsiganes, le changement qui s'est produit, depuis la guerre, dans la composition du public des concerts, etc.

Au total, 4.500 musiciens environ vivent à Budapest.

(Genève).

A. D.

REVUE DES REVUES

CORVINA. Rivista di scienze, lettere ed arti della Società ungherese-italiana **MATTIA CORVINO**, diretta dal presidente Alberto **BERZEVICZY** e dai segretari Tiberio **GEREVICH** e Luigi **ZAMBRA**. Budapest. Edizione della « Mattia Corvino ». Rédaction : Musée National. Budapest. — Prix d'une livraison : 5 lire.

Anno I. Gennaio-Giugno 1921. A. Berzeviczy : Discorso inaugurale (résumé des rapports historiques et intellectuels entre l'Italie et la Hongrie). — G. Fraknoi : La politica europea di Re Mattia. — D. Csánki : La corte di Mattia Corvino (les dignitaires, les humanistes, les artistes, les hôtes, les festivités, le château royal à Bude). — T. Gerevich : Ippolito d'Este, arcivescovo di Strigonio (ses constructions, ses relations avec les humanistes italiens et hongrois). — Z. Ferenczi : La lingua volgare nella letteratura ungherese (l'influence probable de la poésie de l'Europe occidentale, en premier lieu, de Pétrarque, de Dante, de Boccace, sur Bálint Balassi, poète hongrois du xvi^e siècle). — A. Eckhardt : Valentino Balassi e Petrarca (influences de Johannes Secundus, d'Anacréon [d'après les versions européennes contemporaines] et de Pétrarque). — E. Ybl : Nuove ricerche intorno la Madonna d'avorio di Giovanni Pisano. — C. Tormay : Il flauto. Novella (Traduzione di O. Di Franco). — E. P. Abrahám : Il bosco della morte. Novella. (Traduzione di O. Di Franco). — Miscellanea. E. Kastner : Un compositore italiano nella corte transilvana del secolo xvi. — Z. Meszlényi : Spigolature dall'archivio primaziale di Strigonio. — G. Persico : La poesia di Alessandro Petófi (à propos de la traduction *Eroe Giovanni* par Giovanni Cassone, réédition. Budapest, 1921. Edizione « Magyar Studio ». — Rassegne. La letteratura ungherese dal 1914 in poi (par B. Zolnai ; énumération d'auteurs et de livres). — Il moderno teatro drammatico italiano (O. Di Franco). — Bibliografia. *La porta della vita*, romanzo ungherese di Francesco Herczeg. — B. Zolnai : *Elementi internazionali nel « Soldato disertore » del Szigligeti* (thèse de l'année 1914). — Bollettino della Società « Mattia Corvino » (discours prononcés aux séances de la société).

Luglio-Dicembre 1921. Fascicolo Dantesco. — A. Berzeviczy : Le confessioni di Dante. — G. Csernoch : Lo spirito di Dante. —

G. Caraccioli, principe di Castagneto : Dante e la missione dell'Italia. — G. Vass : In memoria di Dante. — G. Kaposy : Dante e l'Ungheria (étude approfondie sur les relations de Dante avec la Hongrie de son temps ; commentaire de Par. XIX. 142 et 143 : *O beata Ungaria...*) — E. Kastner : Il realismo di Dante. — G. Kaposy : Bibliografia dantesca ungherese (riche bibliographie où les travaux de l'éminent auteur, décédé il y a un an, occupent une place considérable). — A. Colasanti : L'influenza di Dante sulle arti figurative. — G. Arany : Dante (poesia ; traduzione di L. Kószei). — Bollettino della Società Mattia Corvino : I. Le feste dantesche della Società Mattia Corvino (quatre séances publiques, organisées par la société, au courant des mois de mai et de juin 1921, avec programmes très riches). II. L'attività della Mattia Corvino nel 1920-1921.

Anno II. Gennaio-Giugno 1922. A. Fest : I primi rapporti della nazione ungherese coll'Italia (au 1x° et au x° siècles). — E. Kastner : Cultura italiana alla corte transilvana nel secolo XVI. — G. Huszti : Celio Calcagnini in Ungheria. — Z. Meszlényi : Lettere inedite dell'agente romano del card. Primate Batthyány, tratte dall'archivio primaziale di Esztergom. — Contessa A. Apponyi : Villa Maser. Impressioni italiane. — G. Pekár : Le nozze di Mab. (Nouvelle de la Bretagne). — E. Mariay : Sul bivio. Novella. — A. Gabriele d'Annunzio. Versi di Gyula Juhász tradotti da O. Di Franco. — Rassegne. L. Tóth : La recente storiografia ungherese (revue des études historiques hongroises depuis 1914 ayant en vue spécialement les ouvrages traitant des relations historiques italo-hongroises). — E. Ybl. : Cronaca artistica. — Bibliografia. E. Kastner : Influssi italiani nella poesia lirica di Michele Csokonai (influences de Metastasio et des poètes lyriques anacréontiques). — C. Lux : La Reggia di Buda nell'epoca del Re Mattia : Corvino (c.-r. par A. Berzeviczy).

Luglio-Dicembre 1922. A. Berzeviczy : In memoria di Pasquale Villari. — A. Fest : I primi rapporti della nazione ungherese coll'Italia (les Hongrois païens au service du pape Jean X ; les relations du roi Hugon de Provence avec les Hongrois ; le roi Béranger et les Hongrois ; part importante des missionnaires italiens à la conversion des Hongrois au christianisme). — G. Fraknoi : Alfonso re di Napoli, candidato di Giovanni Hunyadi al trono di Ungheria dopo la battaglia di Varna. — A. Kőrösi : Machiavelli e Zrinyi (l'influence de M. sur le C^o Nicolas Zrinyi, [1620-1664], auteur du poème épique *Obsidio Szigetiana*). — E. Kastner : L'arte poetica di Francesco Faludi (influences de Metastasio sur l'art poétique de Faludi, poète « galant » du

xviii^e siècle). — E. Császár : Sviluppo della letteratura ungherese (des origines au xix^e siècle). — G. Reviczky : La morte di Pan (traduction d'une poésie). — E. Kastner : Giuseppe Kaposy (1863-1922, éminent dantiste et italianisant hongrois). — Bibliografia. Zoltano Baranyai : La lingua e la cultura francese in Ungheria nel secolo XVIII (Budapest, 1920. — c.-r. par E. Kastner : « Le cadre est bien fait. Il faut y mettre le tableau. Il reste à voir quelle était l'influence de la pensée française sur la littérature hongroise et quelles répercussions avaient les idées de la Révolution française en Hongrie ? » — E. Kastner : Le poesie galanti di Ladislao Amade. — *Bollettino della Società « Mattia Corvino »*.

CULTURA. Directeur : M. Sextil PUSCARIU, professeur à l'Université de Kolozsvár-Cluj. (Paraît six fois par an. Articles en français, en roumain, en hongrois et en allemand. Membre du Comité de direction pour la partie hongroise : M. Georges KRISTÓF, professeur de langue et littérature hongroises à l'Université de Kolozsvár-Cluj.). Prix d'abonnement : 150 lei. Administration : Str. Memorandului 22. Cluj-Kolozsvár. Transylvanie (Roumanie).

1 vol., n° 1, janvier 1924. — Editorial (« Notre revue est née d'un accord entre plusieurs savants et lettrés roumains, hongrois et allemands, et elle est destinée à créer un trait d'union entre les trois consciences ethniques, différentes dans leur essence intime, mais unies par de nombreux et nobles intérêts communs... Ces travaux, s'adressant à un cercle de lecteurs cultivés, n'auront pas un caractère de vulgarisation ; pourtant, ils seront écrits de manière à être entendus par des non-spécialistes... Eloignés de toute influence politique, nous aurons le courage de nos opinions, mais nous conserverons l'impartialité à laquelle nous oblige notre respect réciproque les uns pour les autres. Nous nous mettons en chemin avec l'espoir d'accroître le nombre de ceux qui se tendent la main amicalement, par dessus les barricades éphémères, en prenant pour devise : *CULTURE* »). — N. Iorga : Dimitrie Cantemir (auteur d'une description de la Moldavie et de l'*Historia incrementorum atque decrementorum aulae ottomanicae*, 1713). — Karácsonyi János : La seconde lutte commune des Hongrois et des Roumains contre les Turcs (Le roi hongrois, Sigismond, conclut un accord avec le Voivode Mircea le 5 mars 1395 ; aux termes de cet accord Mircea devait joindre ses troupes à l'armée hongroise, sous le commandement d'István Losonczy, ancien ban de Mácsa,

pour reconquérir l'Olténie sur les Turcs. De fait Losonczy pénétra en Olténie au mois de mai de la même année, mais il essuya une terrible défaite près de Szörénytornya (Turnu-Severin) où il perdit la vie. Son souvenir était resté vivant dans l'esprit des générations qui suivirent. Cet échec détermina le roi Sigismond à ne plus emprunter cette voie pour attaquer les Turcs et à prendre la direction de Brassó, pour marcher sur Turnu-Magurele). — Octavian Goga : Andrei Ady (traduction roumaine, précédée de quelques mots d'introduction, de cinq poésies d'Ady). — Kristóf György : La grande année (Article commémoratif de centenaire sur Lisznyai Kálmán, Vas Gereben, Ipolyi Arnold, Pákh Albert, Madách Imre, Petőfi Sándor, écrivains et poètes hongrois). — Oskar Netoliczka : Note sur l'histoire de l'enseignement secondaire de langue allemande en Transylvanie entre 1823 et 1923. — Kiss Ernő : Révai Károly (1856-1923 ; poète hongrois de Transylvanie, traducteur consommé en vers des poètes roumains Eminesco et Cosbuc. Ses traductions inédites seront publiées par le poète roumain M. Émile Isac. Ici on publie six poésies de Eminescu traduites de Révai, et trois traduites par Franyó Zoltán. — Lutz Korodi : L'art populaire souabe dans le Banat. — Chronique. N. Georgescu-Tistu : Les revues littéraires roumaines. — L. György : Les revues littéraires de langue hongroise en Roumanie. — (Parmi les revues actuelles *Pdsztortüz* (Feu du berger) et *Hirnök* (Héraut) représentent l'esprit et les tendances de la littérature de langue hongroise en Roumanie. Leur niveau s'élève constamment ; leur importance et leur tirage n'ont cessé de s'accroître depuis 1919. Toutes deux paraissent à Kolozsvár). — G. Oprescu : L'opéra en Roumanie depuis la Paix (l'auteur, en parlant de l'opéra hongrois de Kolozsvár, se plaît à reconnaître qu'il continue à donner des représentations très suivies. « Beaucoup sont très honorables, mais il serait injuste de comparer leur niveau moyen à celui des spectacles subventionnés par l'Etat [tous de langue roumaine] au prix de sacrifices considérables. Il est en tous cas remarquable que ce théâtre ait pu continuer à vivre, sans autres ressources que ses recettes... Le directeur, M. Janovics, est un homme énergique et compétent qui a su obtenir le concours du public hongrois en lui faisant comprendre que c'est un devoir que de venir au théâtre. ») — Eugène Janovics : Théâtres hongrois en Roumanie (« L'art théâtral en Transylvanie a un passé de plus de 130 ans... Une preuve du haut état de culture du public transylvain est le répertoire des premières années du théâtre hongrois : en 1792 on jouait déjà à Cluj [Kolozsvár] Shakespeare et Molière... Au moment du changement de régime, douze troupes de comé-

diens professionnels hongrois jouaient en Transylvanie. Le Conseil dirigeant [roumain de Transylvanie] n'en a pas diminué le nombre et il a permis qu'elles continuassent à servir la cause de la culture hongroise. Dans ces premiers temps pourtant la censure militaire a interdit quelques représentations. A présent encore il y a huit troupes en activité, deux troupes font des tournées dans les petites villes. Nous espérons qu'un jour le gouvernement roumain donnera son appui au théâtre hongrois de Transylvanie, car celui-ci remplit une haute mission de culture. » [Désir d'autant plus légitime que le 32.5 p. c. de la population totale de la Transylvanie est magyar]. Après avoir fait connaître les multiples faces de l'activité du théâtre hongrois, son directeur conclut : « ... En jouant les pièces des auteurs roumains dans de bonnes traductions hongroises, le théâtre sert la noble cause du rapprochement intellectuel des deux peuples. Le théâtre hongrois de Kolozsvár fait traduire à ses frais chaque année quelques pièces roumaines qu'il monte avec beaucoup de soin devant le public hongrois... Sur le répertoire figurent ou figureront les pièces d'Effimiu, Caragiale, Sorbul, Moldovan, Valjean, Blaga, Alecsandri, Hert... Notons que M. Octavian Goza est en train de faire une traduction roumaine complète du drame philosophique du Hongrois Madách, *La Tragédie de l'homme*. — Konrad Nussbächer : Kultur-Chronik (saxonne). — Le Musée ethnographique transylvain. — A. Buday : Société du Musée transylvain (hongroise). — La Roumanie vue de l'étranger.

N° 2, mars 1924. — G. Válsán : Le rôle de l'ethnographie en Roumanie. — A. Schullerus : *Siebenbürgen* (explication de l'étymologie du mot allemand de Transylvanie par *sieben* (sept) *Burgen* = *castra*, centres de défense du territoire de colonisation en même temps que *sedes* judiciaires et administratifs et chapitres ecclésiastiques des Saxons. Ce nom, appliqué d'abord au seul territoire de colonisation saxonne, par extension fut employé plus tard pour désigner le pays entier). — Roska Márton : Les migrations des peuples à la lumière de l'archéologie. — Buday Árpád : Les problèmes d'archéologie romaine en Roumanie. — Traduction roumaine d'une nouvelle de l'écrivain hongrois Nyiró. — Traduction hongroise de trois poésies du poète roumain S. Vlahutá par Pálfi. — Chronique. La peinture hongroise en Transylvanie (extrait d'une lettre du peintre Al. Szopós : « On travaille partout avec zèle... L'art hongrois, en Transylvanie, appartient presque exclusivement à l'école impressionniste avec, par-ci, par-là, des tendances réalistes... Quelques peintres... se rapprochent de l'expressionnisme... Ce qui est le plus caractéristique dans la peinture

transylvaine, c'est le paysage. La Transylvanie renferme les plus admirables motifs de paysage... On trouve des motifs profondément et spécifiquement hongrois dans des illustrations de livres, des reliures, des *ex-libris*, des culs-de-lampe, des diplômes artistiques, etc. Dans notre isolement, nous sommes liés à notre pays et à notre peuple ; ce sont eux qui donnent à notre activité l'inspiration, la couleur, la vie et la joie. Notre belle nature nous guide et nous ne subissons pas l'influence des écoles étrangères... Nous pouvons l'affirmer hardiment : il existe un art spécifiquement hongrois-transylvain ». — Le Musée Baron Brukenthal à Nagyszeben-Hermannstadt. — Kristó Gy. : La Société littéraire hongroise de Transylvanie (« La seconde moitié du XIX^e siècle a vu naître, dans presque toutes les villes de quelque importance, des sociétés... Seule la ville de Cluj [Kolozsvár] était capable, grâce à la force de ses traditions et aux intellectuels qui l'habitaient, sinon de rivaliser avec Budapest, du moins de s'imposer comme un foyer intellectuel d'une importance générale. La Société littéraire de Transylvanie fut fondée en 1888... Son premier président, le Comte Géza Kuun, le célèbre orientaliste, définissait ainsi sa tâche : développer la littérature hongroise en donnant un appui moral aux écrivains transylvains, et en cultivant les traditions historiques du peuple transylvain, et en adaptant à cette province le goût et les méthodes qui dominent dans la littérature universelle... Les ressources de la Société sont actuellement réduites, mais son zèle est resté le même et elle continue à favoriser de toutes ses forces la cause de la littérature hongroise de Transylvanie. Elle a pris l'initiative de célébrer l'an dernier les centenaires de Madách et de Petőfi. Elle avait également célébré les centenaires de Dante et de Molière. D'ailleurs la Société s'est préoccupée d'établir les liens entre la culture hongroise et la culture roumaine »). — A. Voileanu : La vie musicale à Cluj. — György L. : L'activité scientifique des Hongrois en Roumanie, 1919-23. (« Au cours des cinq dernières années quatre ouvrages historiques ont vu le jour. M. Bíró Vencel a exposé un des chapitres les plus intéressants de l'histoire diplomatique transylvaine : les ambassades auprès de la Sublime Porte. M. Temesváry János a publié un volume de 500 pages sur les évêques catholiques romains de Transylvanie au Moyen-Age. Il étudie trente et un pontifes échelonnés jusqu'en 1501. Etant donné le rôle important que jouaient ces évêques, son ouvrage renferme des renseignements intéressants l'histoire générale. M. Tóth György a publié un ouvrage sur l'organisation de l'Eglise unitaire qui contient beaucoup de données d'intérêt général. M. P. Boros Fortunat nous a donné une étude intéressante sur

une confrérie, fondation établie par Jean de Hunyad en mémoire de l'une de ses victoires. » Quant à l'histoire littéraire, ces dernières années ont paru quelques livres remarquables, pour la plupart inspirés par les centenaires de Petőfi et de Madách... L'ouvrage de beaucoup le plus important est celui de M. György Kristóf sur Petőfi et Madách... Le manuel d'histoire de la littérature roumaine composé par M. Arpád Bitay mérite une mention particulière. Son but est de donner au public hongrois cultivé un moyen de connaître la littérature roumaine, ses principales périodes, ses faits les plus importants, ses écrivains les plus célèbres »).

Nous souhaitons à cette excellente revue, d'une si belle tenue, qui se propose de servir la cause de la coopération intellectuelle des trois nations de la Transylvanie, longue vie et prospérité.

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.
Publication mensuelle dirigée par N. IORGA, G. MURGOCI,
V. PARVAN. Librairie Pavel Suru, Bucarest.

1919. V^e et VI^e années. — Compte-rendu des ouvrages de Yovan Radonitsch : 1. *Le Banat* (dans la collection « Les Serbes de Hongrie », études historiques, Paris, Bloud et Gay); 2. *Histoire des Serbes de Hongrie*. Paris, Bloud et Gay, 1919; 3. *La Batchka*. Paris, Bloud et Gay, 1919.

1920. VII^e année. — Compte-rendu des ouvrages suivants : 1. Brătianu, I. Gh. : *La Bataille de Baia*, d'après les sources hongroises, dans la « Revista Istorică », n^{os} 11-12; 2. Ivic, Alekse dr. : *Histoire des Serbes de Hongrie, depuis la chute de Semendria jusqu'à l'immigration sous Cernoëvic* (1459-1690). Zagreb; 3. Karáson : *Recueil des documents turco-magyars* (1533-1789), ... Collectionnés par L. Thallóczy, Krečsmárik et J. Szekfű. Budapest, 1914; 4. Nopcsa F. : *La littérature la plus récente sur l'Albanie*. Budapest, 1918 (en hongrois).

1921. VIII^e année. — Compte-rendu : Takáts, Sándor : *La vie de notre ancien peuple pastoral* (en hongrois). Budapest, 1915. — Zeiller, Jacques : *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*. Paris, 1918.

1922. IX^e année. — Compte-rendu : Général Mărdărescu : *Campagne roumaine en Transylvanie et occupation de Budapest* (en roumain). Bucarest, 1922 ; Stefan Metes : *Histoire de la nation roumaine*, I. Sibiiu, 1922 (en roumain, c.-r. par N. Iorga) ; Delegation of Hungary, *Origine of Transylvanian place-names* (V. Bogrea) ; dans la *Chronique* (p. 63-64) on résume la réponse, très intéressante, mais bien peu véridique, du général Mărdărescu, au livre de J.-J. Tharaud : *Quand Israël est roi* (le général affirme entre autre « qu'une grande partie (du matériel de guerre hongrois confisqué par les Roumains) a été rétrocédée à la Hongrie pour pouvoir armer et équiper son armée nationale qui a été formée sous la protection des troupes roumaines pendant l'occupation »).

1923. X^e année. — Compte-rendu : Ed. von Wertheimer : *Neues zur Orientpolitik des Grafen Andrássy* (N. Iorga) ; Benoît de Jancsó : *Les Sicules, étude historique et ethnographique*. Budapest, 1921 (N. Iorga revient à la charge et soutient sa théorie sur l'origine roumaine des Sicules) ; de différents articles (Fehér, Hóman, Gombocz, Tagányi, Takáts, Bonkáló, Thienemann) parus dans les *Ungarische Jahrbücher* (N. I.) ; Oscar Jászi : *Magyariens Schuld, Ungarns Sühne*. Munich, 1923 (N. Iorga) ; et enfin de l'article de M. Seton-Watson : *Roumanian origins (History)* qu'on trouve « assez bien informé » et d'une « parfaite précision de style ».

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

Nous nous proposons de continuer sous cette rubrique l'œuvre posthume du regretté Ignace KONT : *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910). Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1913, xvi-323(3) p. Nous prions nos amis de vouloir bien nous aider à rendre aussi complète que possible cette bibliographie qui, dans sa forme, suit celle d'Ignace Kont.

On a publié jusqu'à présent les additions suivantes à l'ouvrage de Kont : 1. Béla ZOLNAI : *Magyar Könyvszemle*, t. 22 [1914], p. 172-176 ; 2. Ladislas DIENES : *Oesterreichische Zeitschrift für Bibliothekswesen*, t. 2-3 [1914-15], p. 67-72 ; 3. André LEVAL : *Supplément à la « Bibliographie française de la Hongrie » de I. Kont*. Extrait de la *Revue de Hongrie*, numéros de janvier, février et mars 1914. Budapest, librairie G. Ranschburg, 1914, in-8, 50 p. ; 4. Zoltán BARANYAI : *Egyetemes Philologiai Közlöny*, t. 37 [1913], p. 620-622 ; *Magyar Könyvszemle*, t. 26 [1918], p. 68-77 ; *Magyar Könyvszemle*, t. 29 [1922], p. 168-170 ; 5. *Bibliographie française de la Hongrie, années 1918-1922. Revue des Etudes hongroises*, t. 1 [1923], p. 102-112, 220-223.

1922

AMIEL (Henri Frédéric). — Fragments d'un journal intime. Edition nouvelle par Bernard Bouvier. Collection helvétique. Ed. Georg à Genève et Crès à Paris. Tomes I. II. III.

Tome III, p. 300, « 27 février 1880. — Traduit douze à quatorze petites poésies de Petocfi. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe ». D'autres traductions avaient déjà paru de lui dans son volume *Les Etrangères*. Poésies traduites de diverses littératures. Genève 1876. — Ces « douze à quatorze petites poésies » n'ont pu être retrouvées jusqu'à présent dans les papiers d'Amiel, excepté une seule que M. B. Bouvier publie dans notre Revue. (1923. pp. 113-116).

APPONYI (comte Albert). — Le légitimisme et la démocratie progressiste en Hongrie. Kelet Népe. XIV^e année, n^o 12, décembre, p. 16-22.

APPONYI (comte Albert). — Washington-Cannes-Gênes. Kelet Népe. XIV^e année, n^o 2, février, pp. 5-11.

APPONYI (Albert). — Une lacune dans le pacte de la Société de Nations. Revue de Genève, n^o 24 : 804-812, juin.

A propos de la non-intervention de la S. d. N. lors de l'aventure carliste.

AUERBACH (Bertrand). — La dictature du prolétariat en Hongrie (22 mars-31 juillet 1919) (suite). Archives de la grande guerre 11 : 159-186, mars.

BARANYAI (Zoltan). — L'influence française en Transylvanie. Les Pays du Danube. Budapest, sept.-octob. Deuxième année, n^{os} 9-10, pp. 229-232.

BARANYAI (Zoltan). — Le Bacha de Bude. Extrait de la Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, juillet. Lausanne, 8^o, 31 p.

C.-r. : Journal de Jura (Bienne), 23 septembre; Journal de Genève, 10 août; Feuille d'Avis de Lausanne, 18 et 25 juillet (« Un roman vaudois du xviii^e siècle »); Revue historique vaudoise, août (« Chercheurs et curieux », pp. 258-9); Zeitschrift für Schweizerische Geschichte, II. Jahrg. 1923, n^o 3, (Paul-E. Martin, « Revue des publications historiques de la Suisse romande », 1^{er} semestre 1922).

BARANYAI (Zoltan). — Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency. La Semaine Littéraire (Genève), 15 juillet. XXX^e année, n^o 1489, pp. 353-355.

BARANYAI (Zoltan). — Le monument errant. Journal de Genève, 17 juillet.

Sur Petöfi à propos du transfert du monument de Sègesvár. Signé : B. A. R.

BARANYAI (Zoltan). — Le centenaire de Petöfi. Journal de Genève, 4 septembre. Signé : Z. O. L.

BERZEVICZY (Albert). — Bach et Schmerling. Deux représentants de l'absolutisme autrichien en Hongrie. Revue de Hongrie. Budapest, 15 février-15 mars. XV^e année. Tome XXVI, pp. 33-40 et 65-79.

BERZEVICZY (Albert). — Le développement de la Petite-Entente. Kelet Népe, XIV^e année, n^o 4, avril, p. 14-17.

BETHLEN (comte). — Revue de politique étrangère. Revue de Hongrie, 15 juin, 26 : 183-187.

BLONDEL (G.). — Le mouvement économique et social. Allemagne, Autriche-Hongrie. *Réforme sociale*, juin 1922.

BONNEFON (Jean de). — Voyage d'exploration dans la Hongrie inconnue. Revue de Hongrie, 15 avril, XV^e année. Tome XXVI, pp. 117-125.

BONNEFON (Jean de). — Petöfi Sándor. Echo du Danube (journal quotidien de langue française paraissant à Budapest), 20 octobre.

BEAUPIN (E.). — Les catholiques yougoslaves et leurs présentes difficultés. *Correspondant*, 25 septembre.

BRESSE (L.). — Charles de Habsbourg, les Magyars et la Hongrie. *Revue contemporaine*, avril 1922.

BUDAY (Ladislas). — La Hongrie après le traité de Trianon. 36 graphiques, 34 photographies. Paris, *Roustan*, in-8°, 297 p.

BUDAY (Ladislas). — Le problème des fonctionnaires et des ouvriers en Hongrie. *Les Pays du Danube*, sept-oct. (II^e année), pp. 239-242.

CHARMANT (Oscar de). — La question des dommages causés par l'occupation roumaine. *Revue de Hongrie*, 15 juin. (XV^e année. Tome XXVI), pp. 161-175.

CLAUDON (L.). — La Petite Entente. Son élaboration progressive. Sa valeur. Son avenir. *Correspondant*, 10 avril.

CORBIER (Désiré). — Anthologie des plus beaux poèmes du monde. Poèmes étrangers anciens et modernes, traduits en vers français par —. Paris, *Figuère*, 3^e édition.

Pp. 301-2, traduction de deux morceaux de Petőfi : *Fin de septembre* et *Ma muse*.

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (A. de). — Souvenirs de Presbourg, Louis d'Anjou, le cardinal Pázmány et sainte Élisabeth. *La Croix*, 19-20 mars.

CRAMON (Général Von). — Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois pendant la guerre mondiale. Paris, *Payot*, 8°, 330 p.

CSATHO (Coloman). — La Corneille sur le clocher. Roman. Traduction de Henri Ancel. Feuilleton de *l'Echo du Danube*, du 19 octobre à fin décembre.

CSASZAR (Elemér). — Le développement de la littérature hongroise. *Les Pays du Danube*, sept.-oct. (II^e année. Nos 9-10), pp. 242-245.

DAMI (Aldo). — Balaton. *Journal de Genève*, 6 novembre.

DUNAN (Marcel). — Un portrait nouveau de l'archiduc François-Ferdinand. *Revue de France*, 15 mars.

DVORTCHAK (Victor). — La Question slovaque, par un Slovaque. *Revue contemporaine*, 25 avril.

EISENMANN (Louis). — « Quand Horthy est roi ». *Europe nouvelle*, 5 : 1582-1584, 16 décembre.

FICHELLÉ (Alfred). — La population de la République tchécoslovaque d'après le recensement du 15 février 1921. *Annales de Géographie* (XXXI. 15 juillet), pp. 367-369.

FODOR (François). — Annuaire Est-Européen 1922. (I^{re} année). Rédigé par —, prof. de géographie, avec la collaboration d'une commission spéciale. Ed. *Oriens*. Budapest, in-8°. 272 p.

Hongrie, pp. 39-85 ; Estonie, pp. 31-38.

GERANDO (F. de). — La Suprême Aventure de Charles de Habsbourg. Notes d'un témoin. Budapest, éd. *Oriens*. Pet. in-8°, 94 p.

GESZTESI (Jules). — La Hongrie à la veille de la conférence de Gênes. *Revue contemporaine*, 25 mars.

GILLARD (Marcel). — La Roumanie nouvelle, Paris, *Alcan*, 8°, xiv, 218 p. (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

P. 1-95 : « La société roumaine et les minorités ethniques. » Thèse roumaine. Ce qu'il y dit des Sicules (pp. 80-82), que notamment ils sont Roumains dénationalisés, ne mérite pas d'être pris au sérieux.

HANKISS (G.). — Petöfi et les poètes français. *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre. (II^e année, n° 3), pp. 386-395.

HAZAI (Baron Samuel). — Les causes intellectuelles et économiques de la défaite. *Kelet Népe* (XIV^e année, n° 4). Avril, pp. 33-37.

HOLUB (Joseph). — Le rôle de l'âge dans le droit hongrois du moyen âge. *Revue historique de droit français et étranger*, janvier-juin (4^e série, 1^{re} année, n^{os} 1-2), Paris, pp. 78-140.

Et tirage à part.

HORN (Emile). — Une descendante de Renaud de Châtillon. Paris, *Félix Alcan*, 8°, pp. 510-538. Tirage à part des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques.

Sur l'extraction française de sainte Elisabeth de Hongrie. — Bref compte-rendu dans la *Revue des questions historiques*. 51^e année, 1923, pp. 179-180.

JEAN-DESTHIEUX (F.). — La Paix n'est pas faite. II. La Petite Entente. Collection du Monde libre. Paris, *Bossard*, in-8°, 206 p.

JORGA (N.) et BALS (G.). — Histoire de l'art roumain ancien. 40-412 p. Paris, *de Boccard*, 1922.

C.-r. par Louis Bréhier, *Journal des Savants*, sept.-oct. 1923 (XXI^e année, n^{os} 9-10), pp. 215-226.

JORGA (N.). — Formes byzantines et réalités balkaniques. Leçons faites à la Sorbonne. Bucarest, Paris, *Champion*, 1922. Pet. in-8°, 191 p.

Six leçons faites à la Sorbonne au cours de l'été 1922. — Note sur les « infiltrations » des Hongrois.

LANSON (Gustave). — Le XVIII^e siècle et ses principaux aspects. *Revue des Cours et Conférences*, 30 décembre.

En parlant de la domination universelle que la civilisation française exerçait sur l'Europe au XVIII^e siècle, M. Lanson indique pour l'histoire littéraire quelques détails à rechercher. Et il continue comme suit : « Quels étrangers vinrent chez nous ? Quels Français séjournèrent à l'étranger ? Quelle fut l'œuvre de tous ces pionniers obscurs, maîtres de langue, précepteurs, par lesquels se sont allumés des foyers de civilisation française en Russie, en Moldavie, en Valachie, en Hongrie ? »

LECCA (Octave-Georges). — Formation et développement du pays et des Etats roumains. Paris, *Champion*, 8°, 87 p.

LÉVAY (Baron Louis). — L'Angleterre et la Hongrie. *Revue de Hongrie* (15 : 6-9), 15 janvier.

LINDER (Colonel). — La Hongrie et le Proche Orient. *L'Europe nouvelle*, 18 novembre (III^e année, n^o 46), pp. 1458-9.

LUDWIG (Ernest). — Le sort des minorités nationales en Hongrie et en Tchécoslovaquie. Etude préparée par —, avec la collaboration du D^r Adolphe Pechány, commissaire spécial du gouvernement hongrois pour les Slovaques de la Hongrie ; le D^r Zoltán Szvicsényi, conseiller ministériel à l'ancien ministère des Nationalités ; le D^r Arthur Benisch, directeur principal d'écoles, au ministère de l'Instruction Publique ; le D^r Béla Osz, inspecteur de l'Enseignement [Budapest], 8^e, 125 p.

LUKINICH (Emeric). — La Barbarie des Valaques dans l'histoire de la Hongrie. Budapest. *Hornyánszky*, 8^e, 56 p., 15 illustrations.

MARCZALI (Henri). — Sur la communauté des intérêts anglo-hongrois dans le passé. *Revue de Hongrie*, 15 octobre (XV^e année. Tome XXVII), pp. 145-158.

MARIAY (Edmond). — La Clef d'argent. Nouvelle. Traduite du hongrois. *L'Écho du Danube*, 5, 7 et 9 novembre.

MARIAY (Edmond). — L'Armoire. Nouvelle. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, fin décembre 1922 et janvier 1923.

MÉNARS (O.). — Les nouveaux Etats : Pologne, Tchéco-Slovaquie, Hongrie. *Economiste français*, 7 janvier.

MORAND (Paul). — Ouvert la nuit. Paris [1922], éd. *Nouvelle Revue française*, 199 p.

Pp. 153-165. « La Nuit hongroise ». Elle est plutôt d'inspiration viennoise. Quant à la couleur locale elle rappelle un peu Victor Tissot.

MONTANDON (Georges). — Deux ans chez Koltchak et chez les Bolchéviques pour la Croix-Rouge de Genève (1919-1921). Paris, *Félix Alcan*, 1923 [1922], 318 p.

Passim : sur les prisonniers hongrois en Sibérie. — Thèse des bolchévistes. Affirmations sujettes à caution. L'auteur a été délégué de la Croix-Rouge de Genève en Sibérie, qui a répudié ce livre, d'ailleurs très peu lisible. L'esprit de cet ouvrage est peu digne de la Croix-Rouge.

MURET (M.). — La politique anti-hongroise de François-Ferdinand. *Journal des Débats*, 13 août.

PÉCSI (A.). — La valeur des données statistiques. *La Géographie* (T. 38), pp. 557-64.

PÉCSI (A.). — Les résultats provisoires du dernier recensement de Hongrie. *La Géographie*, janvier. 37 : 52-3.

RAKOVSKY (Ivan de). — La persécution des minorités dans la Slovaquie. *Le Correspondant*, 10 mars, pp. 940-41.

REDING-BIBEREGG (Rodolphe de). — L'Activité du Comité International de la Croix-Rouge à Budapest. *Revue internationale de la Croix-Rouge* (IV^e année, 15 mars. N^o 39), pp. 219-226.

POLIVKA (Jiri). — Du surnaturel dans les contes slovaques. *Revue des Études Slaves*, t. II, p. 104 et suiv.

Les contes sont recueillis dans la région septentrionale de la Hongrie d'avant-guerre. L'auteur cite deux poèmes du poète hongrois Mich. Tompa, datés de 1846 et un récit romantique paru dans *Magyarische Sagen und Märchen* de Jean Majláth, tous ayant des rapports avec la tradition populaire slovaque.

RÉGNIER (P. E. G.) — Un document sur la vie de l'ex-empereur d'Autriche à Funchal. *L'Opinion*, 8 avril.

RÉGNIER (P. E. G.) — Les élections hongroises. *Revue Bleue*, 15 juillet.

REGNIER (P. E. G.) — Un prince gênant. *L'Opinion*, septembre.

ROSETTI (Radu) — Une minorité ethnique imaginaire en Moldavie. *Journal des Débats*, n^o 216 du 6 août.

Réponse à l'article de M. Jean Tatroși (Voir la réplique de celui-ci.)

ROSETTI (Alexandre) — Les catéchismes roumains du xvi^e siècle. *Romania* (t. 48), pp. 321-34.

Influence du protestantisme hongrois.

ROSZNER (Baron Ervin) — Le comte Etienne Tisza, apôtre de la Paix, victime de la guerre. *Revue de Hongrie*, 15 août (XV^e année. Tome XXVII), pp. 49-65.

SCHOBER (Albert) — La situation financière de la Hongrie. *Pays du Danube*, 2 : 134-136. Juin.

SZURIG (Georges) — La Pologne, la Hongrie et les traités de paix. *L'Est Européen*, 15 juillet 1922 (n^{os} 8, 9, 10), pp. 300-301.

A propos d'un article de la *Revue de Hongrie*.

TARCALI (Robert) [pseudonyme]. — Quand Horthy est roi. Paris, Astra, 8^e, 128 p.

Pamphlet juif ; s'efforce d'être une sorte de réponse au livre de J. et J. Tharaud : *Quand Israël est roi*.

TATROȘI (Jean) — Les Hongrois de Moldavie. *Revue de Hongrie*, 15 mai-15 juin (XV^e année. Tome XXVI), pp. 129-134 et 176-182.

TATROȘI (Jean) — Encore quelques mots sur les Hongrois de Moldavie. Réponse à M. Radu Rosetti. *Revue de Hongrie*, 15 décembre (XV^e année. Tome XXVII), pp. 274-283.

TÉGLAS (Béla de) — La Hongrie actuelle. Notes économiques. *Revue de Hongrie*, 15 mai (XV^e année. Tome XXVI), pp. 156-160.

TISSEYRE (Charles), député. — Une erreur diplomatique : la Hongrie mutilée. Préface de M. de Monzie, sénateur, ancien sous-secrétaire d'Etat. Paris, éd. *Mercure*, in-8^o, ix-111 p., et 2 annexes.

II^e éd., 1923, xiv-111 p., 2 ann.

TISSEYRE (Charles). — Après les Traités de Paix. La France et l'Europe danubienne. *La Revue hebdomadaire*. 25 novembre (n° 47). Pp. 464-478.

TRAEGER (Ernest). — La Hongrie Occidentale. Imprim. *Patria* [Budapest], 8°, 16 p.

VALOUS (Guy de). — La politique agraire dans les « Etats successeurs » de la monarchie austro-hongroise. *Le Correspondant*, 10 février.

VALOUS (Guy de). — Le sort des minorités en Tchéco-Slovaquie. *Le Correspondant*. 25 juillet. pp. 272-298. (T. 288, n° 1436).

VALOUS (Guy de). — A travers la presse étrangère : Revues de Hongrie et d'Autriche. *Le Correspondant*, 25 novembre (94^e année, t. 289^e), pp. 735-742.

VARGA (Eugène). — La dictature du Proletariat. (Problèmes économiques). Traduit par Alzir Hella et O. Bournac. Bibliothèque communiste. Paris, *Librairie de l'Humanité*. xxvii-199 p.

L'auteur fut commissaire du peuple de la République soviétique de Hongrie. Thèse des bolchévistes.

ZOLNAI (Béla). — Hongrie. La Vie Littéraire. *La Revue de Genève*. (n° 26) août. pp. 240-252.

— Accord conclu entre l'Autriche, la Hongrie, l'Italie, la Pologne, la Roumanie, le Royaume des Serbes-Croates-Slovènes et la Tchéco-Slovaquie, au sujet des passeports et des visas, signé à Graz, le 27 janvier 1922. Société des Nations. *Recueil des Traités*. Vol IX., pp. 292-299.

— Accord entre les Gouvernements Britannique et Hongrois relatif au règlement des dettes ennemies, mentionné dans la Section III de la Partie X du Traité de Trianon du 4 juin 1920, signé à Londres le 20 décembre 1921. Société des Nations. *Recueil des Traités*. Vol. X., pp. 444-446.

— Achèvement des Souvenirs du Comte Apponyi et de Victor de Balabine, *Intermédiaire des chercheurs et curieux*. 10 janvier.

— Admission de nouveaux membres dans la Société des Nations. Hongrie. Rapport présenté par la sixième Commission à l'Assemblée. *Société des Nations*. A. 68, Genève, le 18 septembre. 4° (bilingue), 3. p.

— Un ami de l'Empereur Charles : La catastrophe européenne. Ses auteurs et ses causes. Pour répondre aux Mémoires du Kaiser. *La Croix*, 1^{er}, 2, 4-7, 10, 12, 14, 17, 21, 22, 24-27, 29 novembre.

— Bureau International du Travail [Genève], série législative 1922.

Hongrie : Loi... (23 févr.). Ordonnances... (6 mai, 2 juin, 16 octobre).

— Convention provisoire conclue entre le Gouvernement allemand et le Gouvernement roy. hongrois pour le règlement réciproque de leurs

relations économiques, signée à Berlin le 1^{er} juin 1920. *Société des Nations — Recueil des Traités*. Vol. VII, 1921-1922, pp. 218-227

J. G. — Le XIX^e Congrès des catholiques de Hongrie. *La Croix*, 3 novembre.

— Documents diplomatiques concernant les tentatives de restauration des Habsbourg sur le trône de Hongrie, août 1919 — novembre 1921. Livre blanc tchéco-slovaque. *L'Europe Nouvelle*, n^o 38, 23 septembre. p. 1200.

— Doléances soumises au Conseil de la Société des Nations au sujet de la violation des engagements d'intérêt international figurant au Traité conclu le 9 décembre 1919 entre les Principales Puissances Alliées et Associées et la Roumanie. Association Hongroise-Sicule pour la Société des Nations, n^o 236, 1922, Budapest, Impr. V. Hornyánszky, 4^e, 87 p.

— France et Hongrie. *Journal de droit international*. Novembre. 49 : 1103-1111.

— Le faux parlementarisme de la dictature militaire et la nécessité du vrai parlementarisme en Hongrie. Memorandum adressé aux membres du Congrès Interparlementaire. Présenté par un groupe des émigrés hongrois démocrates et républicains. Vienne, août, 8^e, 20 p. Thèse de M. Michel Károlyi.

P. R. — Les élections. *Vie des Peuples*, 10 juin. 7 : 576-81,

— Les élections législatives en Hongrie. *Paix et droit*. Juin, 2 : 3-4.

— Frontière entre l'Autriche et la Hongrie. Décision recommandée par le Conseil. *Société des Nations*, C. 659. M. 392. 1922. VII. Genève, le 19 septembre, 4^e (bilingue), 4, 2 p.

— Frontière entre l'Autriche et la Hongrie. Mémoire présenté au Conseil de la Société des Nations par le représentant de l'Autriche le 19 juillet. 1922. *Journal Officiel*. III^e année. N^o 8, (II^e partie). Août, pp. 907-913.

— La frontière entre la Hongrie et l'Etat Serbe-Croate-Slovène. Exposé soumis au Conseil de la Société des Nations par le représentant de la Hongrie le 19 juillet 1922. Exposé présenté par le représentant de l'Etat Serbe-Croate-Slovène. *Journal Officiel*. III^e année. N^o 8. (II^e partie). Août, pp. 913-917.

— Question de la frontière entre l'Autriche et la Hongrie. *Journal Officiel*. Société des Nations. III^e année. N^o 11. (II^e partie). Novembre, pp. 1315-1339.

G. S. — Hongrie. *L'Est Européen*, 12 juillet (n^{os} 8, 9, 10), pp. 299-300.

— La Hongrie actuelle. Mémoire sur la situation économique de la Hongrie. Rédigé par la Société Nationale d'Agriculture de Hongrie, l'Union des Fabricants Hongrois, l'Union des Caisses d'Epargne et des Banques, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Budapest, l'Union

Générale du Commerce Hongrois. Budapest, *Imprimerie Université* 8°, 120, 3 p. et 1 table.

— Informations relatives à l'organisation du territoire des Ruthènes au sud des Carpathes, présentées par les Ruthènes émigrés, au Secrétaire-Général de la Société des Nations. 4°, 46 p.

***. — Nouvelles législations agraires en Europe centrale. Une étude comparative. *Revue Internationale du Travail*, Vol. VI. N° 3, septembre, pp. 365-382.

— La lutte de Slovensko pour l'autonomie. Par C. C. A., pel. in-8°, 63 p.

— Mémoire des habitants du comitat de Bács-Bodrog, de Bácska de nationalité hongroise et allemande à la commission de délimitation. Budapest, *Hornyánszky*, 20 p.

— Mémoire présenté par le Comité des Hongrois proscrits de Transylvanie à « l'Union Internationale des Associations pour la Société des Nations » pour la défense des droits de la population hongroise de Transylvanie. Budapest, *Le Comité des Hongrois Proscrits de Transylvanie*, 8°, 144, 1 p.

— Mémoire du Gouvernement Hongrois à la Commission des Réparations relatif à l'exécution de l'article 181 du Traité de Trianon. Paris, *Imprimerie Chaix*. 88 p.

— Mémoire à la Société des Nations au sujet de la Coopération intellectuelle. Publications de l'Association Hongroise pour la Société des Nations. Section scientifique et artistique. Budapest, éd. de la *Magyar Külügyi Társaság*, 8°, 96 p.

— Ministère des Affaires Etrangères de Hongrie. Lettre du Ministre des Affaires Etrangères de Hongrie en date du 12 juillet 1922 au Secrétaire Général du Conseil de la Société des Nations, concernant les travaux des commissions de délimitation sur les frontières de la Hongrie. Avec 2 annexes. 4°, n. 4 p. (S. l. n. d.).

— Ch. : Hégésippe Moreau et Alexandre Petöfi. *Echo du Danube*. 30 décembre.

— *Le Moyen-Age* (janv.-avr.). — Compte-rendu de l'ouvrage de M. I. Hajnal, *Írástörténet az írásbeliség feljúlása korából* (Budapest, 1922, en hongrois) par A. de Božard.

— Protocole et article additionnel relatifs au règlement de la question de la Hongrie Occidentale, signés à Venise 13 octobre 1921. Société des Nations. *Recueil des Traités*. Vol. IX. pp. 203-209.

— Restrictions à l'immigration en Hongrie. *Revue Internationale du Travail*. Vol. V. N° 6, juin, p. 1049.

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

PIERRE DE NOLHAC

RONSARD & L'HUMANISME

Un vol. in-8 de 366 p., avec un portrait de J. DORAT et un autogr. de RONSARD. 35 fr.

JOSEPH BÉDIER

de l'Académie française, professeur au Collège de France

LES LÉGENDES ÉPIQUES

RECHERCHES SUR LA FORMATION DES CHANSONS DE GESTE

2^e édition, REVUE ET CORRIGÉE, 4 volumes 40 fr.

EDMOND ROSTAND

DEUX ROMANCIERS DE PROVENCE : HONORÉ D'URFÉ et EMILE ZOLA

LE ROMAN SENTIMENTAL ET LE ROMAN NATURALISTE

Avec une préface d'EMILE RIPERT

Petit in-8, tiré à 1.000 exemplaires numérotés, sur papier d'Arches . . . 40 fr.

PIERRE CHAMPION

LE PROCÈS DE JEANNE D'ARC

Texte et trad. 2 vol. in-8, xxxii-416 pages et cx-432 pages, et 9 planches . 50 fr.

J. MATHOREZ

HISTOIRE DE LA FORMATION DE LA POPULATION FRANÇAISE

LES ÉTRANGERS EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

5 volumes auxquels on souscrit

TOME I. Les Orientaux et les Extra-Européens, 1919. In 8, 400 pages. . . . 35 fr.

II. Les Allemands, les Hollandais, les Scandinaves, 1921. In-8, 446 p. 35 fr.

LES CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DE

CHARLES MAURRAS

Beaux volumes in-8 carré, à 10 fr.

ANTHINEA 1 vol. | L'ÉTANG DE BERRE. 1 vol.

PAGES LITTÉRAIRES CHOISIES 1 vol.

TROIS IDÉES POLITIQUES : CHATEAUBRIAND, MICHELET,
SAINTE-BEUVE. In-12 3 fr.

LES CLASSIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE

publiés sous la direction de Louis HALPHEN

FASCICULE 3

PHILIPPE DE COMMYNES

MÉMOIRES édités par Joseph CALMETTE

Avec la collaboration du chanoine G. DUVILLE

TOME I^{er} (1464-1474)

In-16, XXXVI-257 pages, broché, 15 fr. ; relié, 18 fr.

(Pour les souscripteurs à la collection : 12 fr. et 15 fr.)

Les tomes II et III, complétant l'ouvrage, paraîtront prochainement.

Précédemment parus dans la même Collection :

1. **Eginhard**, *Vie de Charlemagne*, publiée et traduite par L. HALPHEN. Un vol. petit in-8, de XXIV-128 pages (1923). Ed. compl. (texte et trad.), br., 7.50 ; rel., 10 fr. Prix pour les souscripteurs à la collection. Broché, 6 fr. ; relié, 8.50
2. *Le dossier de l'affaire des Templiers*, publié et traduit par G. LIZÉRAND. Un vol. petit in-8, de XXIV-229 p. (1923). Prix pour les acheteurs ord., br. 12.50 ; rel., 15 fr. Prix pour les souscripteurs à la collection. Broché, 10 fr. ; relié, 12.50

AUGUSTIN GAZIER

Professeur honoraire à la Sorbonne

HISTOIRE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT JANSÉNISTE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

Nouvelle édition. Deux volumes in-8° écu de 338 et 376 pages. Ensemble, 30 fr.

ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS

Edition critique publiée par ABEL LEFRANC, professeur au Collège de France

JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX, JEAN PLATTARD et LAZARE SAINÉAN

Tomes III et IV : **PANTAGRUEL**, avec une introduction

2 volumes in-4°, CXXVII-354 pages et une carte. Ensemble, 55 fr.

Tiré à 3.800 exempl. numérotés, dont 28 exempl. sur japon, à 225 fr. (épuisés) ; et 55 exempl. hollandais, à 155 fr. (épuisés). Taxe de luxe comprise.

Déjà parus : TOMES I et II : **GARGANTUA**. 2 vol. in-4°. Ensemble, 37.50. L'ouvrage complet formera 7 volumes auxquels on souscrit. Aucun n'est vendu séparément.

Vient de paraître :

GABRIEL HANOTAUX

De l'Académie Française

SUR LES CHEMINS DE L'HISTOIRE

2 forts volumes in-8° carré, de XIV-344 et 402 pages, 50 fr.

Deuxième Année.
N° 2-3.

REVUE
DES

Avril-Septembre 1924

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
HENRI TRONCHON. — <i>Helvétius (De l'Esprit), jugé par un Voltairien de Hongrie.</i>	89
AURÉLIEN SAUVAGEOT. — <i>L'origine du peuple hongrois. II.</i>	106
ALEXANDRE ECKHARDT. — <i>Le « Contrat social » en Hongrie.</i>	117
JÁNOS MELICH. — <i>Pozsony, Presbourg, Bratislava.</i>	138
Chroniques : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (BÁLINT HÓMAN). — Les études philosophiques en Hongrie (JÓZSEF NAGY).	156
Notes et Documents : Appel en faveur du travail intellectuel en Hongrie (H. BERGSON). — Les origines danubiennes de Ronsard (Alexandre ECKHARDT). — Les Hongrois dans la <i>Chanson de Roland</i> (GÉZA BIRKÁS). — Deux poèmes français d'Abrahám Barcsai (Artur WEBER). — La logique de P. de la Ramée en Hongrie (Lajos RÁCZ). — André Dudits, humaniste hongrois (E.).	184
Comptes rendus critiques : Réponse à M. IORGA (Gyula MISKOLCZY, Dezső PAIS). — Louis EISENMANN : La Hongrie contemporaine (Gyula MISKOLCZY). — Béla BARTÓK-Zoltán KODÁLY : Chansons populaires hongroises (Frank CHOISY). — Th. RUYSSSEN : Les minorités nationales d'Europe et la guerre mondiale (A. D.). — N. SERBAN : Pierre Loti. — I. GOLL : Les cinq continents (B.). — CLÈRE : Le chef de sainte Elisabeth de Hongrie (E.). — A. MARGUTTI : La tragédie des Habsbourg.	203

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1924

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, aux Finnois et aux Esthoniens, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, docteur ès lettres, directeur du Secrétariat hongrois auprès de la Société des Nations (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest, Pongrácz-ut P₂. Áll. házak, Budapest X.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI^e).

HELVÉTIUS (De l'Esprit)

JUGÉ PAR UN VOLTAIRIEN DE HONGRIE

On a plus d'une fois esquissé la physionomie curieuse du comte FEKETE (1741-1803). Dans un récent fascicule des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques* (XXII, 4), j'ai moi-même essayé de restituer ce qu'elle peut avoir d'intérêt littéraire ou de valeur typique à cette figure de second plan, perdue un peu sous le fouillis des événements contemporains¹. Vers la fin de ce qu'on appelle en Hongrie la période sans caractère national, *nemzetiellen kor*, cet ami du prince de Ligne, ce correspondant de Voltaire, cet admirateur du francisant Frédéric II, ce Hongrois qui ne publia qu'en français et à peu près jusqu'au bout resta fidèle obstinément au goût classique ou post-classique dédaigneux, on le verra ici encore, des « effervescences du génie »², et par exemple aux *règles dramatiques* à peine « corrigées par le bon sens », sut à l'occasion souffrir pour ses idées, ou les idées qu'il avait épousées sans reprendre rien de lui-

1. Voir aussi une étude à paraître dans *Modern Language Notes* (Gibbon en Hongrie, Premières traces) et la *Revue de Littérature Comparée* (*L'esthétique du théâtre allemand et les règles françaises jugées par un Voltairien hongrois*, janvier-mars, 1925).

2. On le verra plus loin, dans son dissentiment avec Helvétius sur la *définition du génie*, Fekete semble en rester, plus que lui, à la théorie du Goût opposé et préféré au Génie. Cf. son *Esquisse d'un Tableau Mouvant de Vienne*, p. 114 : « Plusieurs hommes de cette trempe auraient laissé peu à désirer, surtout s'ils avaient joint les qualités du cœur à celles de l'esprit et s'ils n'avaient jamais voulu faire qu'un usage convenable des dons de la nature, en préférant toujours le solide au brillant, l'application suivie aux effervescences du Génie. »

même. Il ne craignit pas d'aller de l'avant, de se compromettre, et ne songea point à ménager ce qu'avait pu lui laisser de chances, de fortune ou de bonheur une vie peu réglée et assez mal conduite dès la jeunesse.

Ennemi du *fanatisme*, des *préjugés*, de la « superstition » qui « fascine »¹, et, comme il dit ici, des *prestiges* de tout ordre, politique ou religieux, partisan déclaré des *lumières* et servant déclaré de la *Philosophie* selon Voltaire, tel il fut dans son essai de rôle politique à la Diète hongroise de 1790, tel le montre la lettre suivante à son fils François Fekete, que donnent ses *Œuvres Posthumes* encore inédites.

Organisée ou « tacite », l'association *pour les progrès de la lumière*, dont il est parlé ici, unissait en faisceau, un faisceau de lumière, dit Fekete, des idées familières à tous les cercles libéraux, vers l'époque de Joseph II. L'empereur lui-même y était très favorable, comme l'en ont loué Herder entre autres, dans ses *Lettres pour servir à l'avancement de l'Humanité* (II, 26), ou Fekete dès son *Esquisse d'un Tableau mouvant de Vienne* : « O vous qu'on vit d'une main sûre abattre l'hydre à cent têtes qu'on appelle fanatisme, superstition ou préjugés..... » (p. 65 et 49). Les milieux maçonniques surtout s'employaient à répandre ces principes, et l'histoire qu'a faite L. ABAFI de la maçonnerie en Autriche-Hongrie donne les noms de bien des amis, protecteurs ou parents de Fekete : le directeur de théâtre Sonnenfels, les écrivains Blumauer, Kazinczy, Ayrenhoff, Aranka, Horváth, le chancelier Kaunitz et Joseph II en personne, plusieurs Stahremberg, Podmaniczky et Niczky, l'oncle de Fekete, et avec l'oncle le neveu.

D'ailleurs la « haine des préjugés » n'était pas seulement un article (nous dit-on) du catéchisme du maçon-apprenti selon l'observance Draskovich, mais aussi un dogme cher à tous les *philosophes* français, comme à Voltaire, et même à plus d'un poète libertin ou badin, tel son ami Chaulieu, aimé de Fekete lui aussi, et qui par exemple écrivait au chevalier de Bouillon (*Poésies*, 1724, p. 11) :

1. Fekete, *Œuvres Posthumes* inédites, *Pelites Réflexions*, xxviii.

Heureux qui se livrant à la Philosophie
A trouvé dans son sein un asile assuré
Contre les Préjugés dont l'esprit enivré
De sa propre raison soi-même se défie.

Jusqu'à un certain point, on le voit, les préférences littéraires de Fekete se fondaient en raison.

II

Le livre *De l'Esprit* devait lui devenir cher, ne fût-ce que par la rage des « marauds d'ex-jésuites » ou « marauds d'ex-convulsionnaires » dont Voltaire parle encore à Condorcet le 1^{er} février 1772, acharnés contre Helvétius. Il est assez curieux de voir ce père, affectueux mais qui s'avéra médiocre, prendre pour thème d'une sorte de conversation philosophique avec son fils l'un des ouvrages français qui avaient été le plus violemment discutés.

M. MORVAY Gyózó a conté ce que furent les rapports des deux Fekete, la vie assez désordonnée du fils (1767-1835), son divorce à lui aussi, et quelques-uns de ses voyages ¹. Cette lettre lui est écrite à l'un de ses retours en Hongrie. Le père, qui l'appelle ici son « cher ami », le disait ailleurs devenu

Bien plus solide Ami, et Fils encor plus tendre

et dans ses Œuvres Hongroises inédites, parmi les nombreuses pièces à lui adressées, se plaît à le nommer son cher fils et ami, *Kedves Fiam és Barátom* ². Il avait tenu à le faire voyager, pour remédier à l'« éducation désastreuse » dont il parle, dont il entend n'être point responsable, mais où la brouille ancienne des parents dut jouer son rôle. Lui-même avait mené par périodes, et notamment de 1784 à 1787, une vie assez errante, *cigányélet*, dit M. Morvay. Bien qu'il regrette quelque part de n'avoir voyagé qu'« à la dérobee », il se flattait, non sans apparence de raison,

1. Morvay Gy., *Golántai Gróf Fekete János*, p. 210 et suiv.

2. Fekete J., *Œuvres Posthumes inédites*, A md. 1a C. V. née St... — *Magyar Munkáji* inédites, I, 200.

d'avoir mieux profité de ce qu'il avait vu, que bien d'autres qui l'ont fait à loisir ¹. Les *Magyar Munkáji* inédites ont une pièce adressée à François Fekete (I, 203), revenant d'Italie en 1790. Peut-être avec son père, qui fut alors à Trieste, par prudence, au lendemain de la conjuration de Hompesch, « pour éviter des soupçons aussi désagréables que mal fondés », qui dans la même pièce fait allusion à Trieste, y avait séjourné six ans auparavant, et gardait un souvenir à Fiume et à sa terrible *bora* ².

N'était une mention de Condorcet, dont nous reparlerons, on pourrait imaginer que cette lettre sur Helvétius date d'alors : classés par le secrétaire au moment de la copie qu'il en fit, aucun des fragments dont se composent ces *Œuvres Posthumes* ne porte de mention datée. Il semble que Fekete père ait découvert vers cette époque l'historien anglais Gibbon, comme le fils découvrait Helvétius, et avec autant d'enthousiasme. D'après une épître en vers adressée à son fils ³ il semble que le jeune homme, qui voulut un instant se faire *artiste dramatique*, comme on commençait à dire, ait su assez d'anglais pour essayer de traduire Pope, sans doute sur la foi de Voltaire, et Gibbon, peut-être sur la recommandation paternelle. Au moins intellectuellement, l'intimité entre père et fils fut assez complète.

Ce fils « sans emploi » manquant sa vie comme son père avait manqué à peu près la sienne, peut-être pour avoir appris de lui, ou de gens comme Helvétius, à ne recevoir de règles que de la « saine » et sèche raison, et cru faire assez que de proscrire les « fausses idées », ne porte-t-il pas témoignage, à sa manière, de ce que fut toute cette fin d'une grande époque, bien ailleurs qu'en France, de ce qui rendit stérile une part de sa hardiesse intellectuelle, et lui donne, de loin, l'apparence des choses mortes ?

1. Morvay Gy., article de *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1901, p. 51. — Fekete J., *Œuvres Posthumes* inédites, Petites Réflexions, xxv.

2. Fekete J., *ibid.*, cxiv. — *Magyar Munkáji* inédites, I, 79, note 3.

3. Fekete J., *Magyar Munkáji* inédites, II, 146.

III

Voici ce que, par la plume de son secrétaire Mátyási József, FEKETE JÁNOS écrit à son fils au sujet d'Helvétius. On peut moderniser la copie sans scrupule aucun : le secrétaire avouait ne savoir guère le français. Mais les retouches, d'orthographe ou d'accord, sont de peu d'importance, et rares. On trouvera en notes les passages d'Helvétius auxquels semble renvoyer Fekete. Ceux qu'il souligne ne sont pas des citations textuelles de *L'Esprit*, mais en résumé assez bien quelques idées essentielles.

A MON FILS

« Mon cher Ami ! car ce titre m'est encore plus agréable que celui de Père, puisque votre cœur me le donne d'après la conviction que je ne le mérite pas moins que celui que la nature m'a accordé, vous savez combien je me réjouis quand je vous vois travailler au développement de vos talents, qu'une éducation désastreuse a pu dénaturer pour quelques instants, mais n'a jamais pu étouffer. Vous savez que les étincelles que votre esprit a jetées de temps en temps, en me pénétrant de joie, n'ont servi qu'à fortifier en moi le désir de vous associer aux travaux sacrés de la saine Philosophie qui, répandue sur l'Univers entier, forme une association tacite pour les progrès de la lumière.

« C'est d'après cette façon de penser de ma part, que je me suis consolé de vous voir sans emploi, puisque j'ai espéré que vous sauriez en trouver dans votre cabinet de non moins importants, et peut-être de plus utiles.

« C'est dans cet espoir que je vous ai vu avec transport avoir, à votre retour, de l'enthousiasme pour Helvétius, pour ce sage si modeste et si éclairé, pour ce moderne Sénèque, bien préférable à l'ancien, qui du sein de l'opulence nous prêchait les charmes de la pauvreté, tandis que celui-ci nous apprenait par son exemple à en jouir, sans faire tort à la Philosophie qui n'exclut sûrement pas l'usage sensé des plaisirs, qui, prodigue de son bien pour soulager l'humanité souffrante, l'a été de son esprit et de ses talents pour

l'éclairer, et la conduire à la félicité par la seule route qui puisse l'y mener.

« Mais comme je ne voudrais pas qu'il se glissât une seule fausse idée dans la masse des vôtres, que les erreurs des grands hommes doivent être d'autant plus relevées que la magie de leur style, leur réputation, ce respect qu'on leur doit à plus d'un titre, ne servent que trop à les étayer, j'ai cru devoir rectifier la seule dans laquelle Helvétius me paraît être tombé.

« Je m'y suis déterminé d'autant plus aisément, que cette petite erreur dans la base de son inappréciable ouvrage ne fait aucun tort à l'édifice majestueux et sublime qu'il a élevé ; que toutes les conséquences, lumineuses et d'éternelle vérité, qu'il en déduit, ne resteront pas moins la boussole la plus sûre pour arriver au plus grand bonheur dont le genre humain soit susceptible.

« N'allez pas me taxer de présomption, si avec des armes bien inégales j'ai osé entrer en lice avec ce respectable champion de la Philosophie ; je suis sûr que si au-delà du tombeau l'on pouvait savoir ce qui se passe ici, Helvétius pardonnerait à l'un de ses admirateurs de n'avoir pas été de son avis sur un seul point, tandis qu'il combat, depuis qu'il pense, sous les mêmes étendards. Mais en voilà assez pour m'excuser ; venons à la question dont il s'agit.

« *Tous les hommes ont des sens*, dit Helvétius au troisième Discours, pour prouver que l'esprit est un effet de l'éducation, et non un don de la nature ¹. *Ces sens sont, en tous, assez bons pour apercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes besoins et ils auraient la même mémoire s'ils avaient la même attention* ².

1. C'est le titre même du Discours III : « Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature ou comme un effet de l'éducation. »

2. Je n'ai pas retrouvé chez Helvétius la formule : *Tous les hommes ont des sens*. Mais il est dit, à la fin du II^e Discours : « Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos âmes ; plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir. » Et au début du III^e : « Si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, et dans l'organisation desquels on n'aperçoit aucun défaut, la nature aveugle ait mis de si grandes différences... » (chap. 1) ; puis, au chapitre 2 : « L'en conclut que la plus ou moins grande perfection de l'organisation tant extérieure qu'intérieure ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugements ; et plus loin : « d'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes... des sens qu'est attachée la supériorité des lumières, etc... » — *Ces sens sont, en tous, assez bons...* Cf. Discours III, chap. 2 : « La perfection plus ou moins grande

« Quoique le premier point soit vrai, les conséquences qu'Helvétius en déduit sont évidemment fausses ; d'abord le plus ou moins de perfection des sens dépend de l'organisation intérieure, du plus ou moins d'irritabilité du système nerveux, etc. ; par conséquent les rapports aperçus dans les objets seront aussi différents qu'il y a de nuances infinies dans la structure des fibres et des nerfs.

« *Ils ont les mêmes besoins* : cela n'est pas plus vrai dans le fond, car ceux-ci seront toujours relatifs à la manière de sentir, qui est le résultat de la différence dans la manière d'apercevoir les rapports, comme nous venons de le dire.

« *Qu'ils auront la même mémoire* : doit donc être d'autant plus faux, qu'indépendamment de la différence dans la manière de sentir, c'est-à-dire de l'action des objets extérieurs sur le cerveau, l'anatomie prouve qu'il y en a une très grande dans sa construction, dans le plus ou moins de fluide qui s'y trouve, etc... ; toutes probablement causes essentielles de la différence que nous apercevons dans les degrés de la mémoire, d'un individu à l'autre.

« Ce qu'il dit ensuite pour étayer son assertion : *que tous les hommes apprennent leur langue, etc..., et conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide* : quand cela serait vrai, et qu'on ne pourrait citer par milliers les exemples du contraire, cela ne prouverait rien ¹, car de là aux sublimes conceptions d'un Newton, au genre d'esprit qui caractérise les Génies immortels qui illustrèrent les Nations, tant anciennes que modernes, chez lesquelles on a cultivé ou chez lesquelles on cultive les sciences, les lettres et les arts, il y a encore une furieuse distance, et nous voyons même de

des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours apercevoir les mêmes rapports entre ces objets. » — *Ils auraient la même mémoire...* Cf. *ibid.*, fin du chap. 1 : « Ainsi la nature ne pourrait donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit, qu'en douant les uns préférentiellement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire et de capacité d'attention » ; chap. 2 : « Supposons deux hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue, enfin deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens... » Même idée encore, fin du chap. 3 et début du chap. 4.

1. *Euclide*. Cf. Helvetius, *De l'Esprit*, livre III, chap. 4 : « Tous les hommes que j'appelle bien organisés sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, et peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or tout homme capable de concevoir ces premières propositions a la puissance physique de les entendre toutes ; en effet... »

très bons Mathématiciens sans génie, et incapables de s'élever de là aux plus hautes idées.

« Les passions qu'il requiert pour que ces efforts se fassent ¹, dépendent elles-mêmes de la différence dans l'organisation Physique que nous regardons comme la source de la différence des talents.

« L'aveu qu'Helvétius fait, que *l'absence des passions rend stupide*, étant une contradiction de ses Principes ², confirme évidemment qu'il s'est pris dans un sophisme, et prouve infiniment pour nous ; car si l'origine des passions est dans la sensibilité physique, qu'est-ce qui détermine ce plus ou moins de sensibilité, que la différence de l'organisation intérieure, et celle qu'un anatomiste Philosophe trouvera toujours dans le système nerveux, dans le plus ou moins d'irritabilité des fibres ? Il est donc faux, quand l'expérience journalière ne le prouverait pas, que tous les hommes soient susceptibles de passion au même degré, et même qu'ils le soient de toutes les passions également. L'influence des tempéraments est ici plus puissante que toutes les éducations possibles.

« Je ne suis pas plus de l'avis de M. d'Helvétius sur sa définition du génie, que sur le reste : si ce nom ne convenait qu'aux inventeurs ³, bien peu d'hommes pourraient

1. *Les passions...* Cf. *De l'Esprit*, livre III, chap. 4 : « Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines. Je vois que sans la sensibilité à la douleur et au plaisir physiques, les hommes, sans désirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel..., et qu'ainsi la sensibilité physique et l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice. » Plus loin : ... « C'est que pour vaincre le dégoût de l'étude il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion. » Chap. 6 : ... « J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration... Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire et à faire. » Et encore, chap. 7 : « ... La conclusion de ce chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés, et que ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. » Enfin, chap. 8 : « Il paraît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. »

2. *Stupide...* Cf. *ibid.*, III, 8, titre : « On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. » — Même déclaration quelques pages plus loin, et encore au chap. 30 : « Que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, et que nous devons tout à l'éducation. »

3. *Génie... inventeurs.* Cf. *De l'Esprit*, Discours IV, chap. 1 : « Au reste, par génie je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences.

s'en glorifier. Du Guesclin et Sully, le grand Condé et Colbert, le duc Ferdinand de Brunswick et Bernstorff n'ont rien inventé : en étaient ils moins des génies ? Un Corneille, un Racine, qui n'ont pas inventé la Tragédie, M. d'Helvétius lui-même et tous les grands hommes qui ont illustré les deux derniers siècles, ne seraient-ils pas des génies, de ce qu'il n'y a qu'un très petit nombre parmi eux, qui dans tous les genres se soient frayé une route nouvelle ?

« Ce que M. Helvétius dit, que les Gouvernements influent sur la dose d'esprit des Peuples, et peut-être aussi le climat ¹, est aussi lumineux que toutes les conséquences qui découlent de son premier *donné* ; mais ses conséquences ne seraient pas moins justes, ni moins utiles au genre humain, s'il avait admis l'influence de l'organisation sur la différence des esprits ; car il est décidé que les gens absolument stupides sont aussi rares dans tous les pays du monde, que ces êtres doués d'un génie transcendant ; il ne l'est pas moins, par conséquent, que, quoique les génies se développent, en dépit de la plus mauvaise éducation possible, dans tous les temps et dans tous les pays qui sont arrivés à un certain degré de perfectibilité et ne se trouvent pas dans l'état d'enfance, eu égard à la société, le plus grand nombre ne puisse être et ne soit abruti plus ou moins par les entraves des préjugés politiques et religieux. Il faut donc convenir, en combattant en quelque sorte la base du livre *De l'Esprit*, que c'est cependant, relativement aux résultats,

ou de l'invention dans le fond et le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs et si imparfaits, il est en ce genre si peu de *donnés*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain sans être réellement inventeur en ce genre. » Fekete a-t-il connu ce passage d'Helvétius ?

1. *Les gouvernements... le climat.* Cf. *De l'Esprit*, fin du III^e Discours, chap. 30 : « L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc et du gouvernement sous lequel ils vivent, et du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, et de l'éducation, etc... » — Un peu plus loin, au sujet de la Grèce : ni la position physique ni le climat n'ont changé ; « pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différents des Grecs d'autrefois ? c'est que la forme de leur gouvernement a changé ». — Chap. 27, les « influences de l'air », les « différents éloignements où les climats sont du soleil », la « différente température des climats », et autres « raisonnements pareils qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience et par l'histoire ». De même, chap. 28, les causes morales seules ont agi dans les conquêtes des septentrionaux ; de même, chap. 30, pour les progrès dans les sciences et les arts. — Tout cela va directement contre Montesquieu, et Fekete semble s'exagérer l'importance du *climat* pour Helvétius.

un de ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, et un des plus utiles (s'il était plus généralement lu) pour hâter les progrès de la lumière et par conséquent la dose de bonheur dont les hommes sont susceptibles sur la planète qu'ils habitent ¹.

« Une éducation publique générale, telle que la voudrait Helvétius ², dégagée de prestiges quelconques, est le seul moyen de préparer les peuples divers à une bonne législation ; et tous les efforts des gouvernements, même de ceux qui paraissent les moins gênés et les moins gênants, seront toujours entravés tant que ces prestiges auront de l'influence sur les premières idées de l'enfance.

« Comme cependant, malheureusement, la plupart de ceux qui entourent les gouvernants ont un intérêt majeur à s'opposer de toutes leurs forces au progrès de la lumière, ils ne peuvent qu'être lents et progressifs en raison de l'amélioration des Gouvernements.

« Mais que les Philosophes ne se découragent pas, qu'ils jettent les yeux sur les progrès immenses que la saine raison a faits depuis l'invention de l'imprimerie et la réformation de Luther et de Calvin jusqu'à nos jours, et ils se convaincront que si des bouleversements physiques de notre planète trop généraux ne donnent pas lieu à une nouvelle légende de sa Création, l'espèce humaine ira toujours en avant dans la route de la perfection et qu'Helvétius et ses pareils auront la gloire d'avoir, quoique de loin, préparé l'aurore d'un si beau jour. On a ou l'on aura en vain persécuté ces Martyrs de la vérité, jamais on ne parviendra à éteindre le faisceau de lumière que leurs efforts ont déjà répandu et répandent encore.

« Si la perfectibilité future peut, ou ne peut pas, atteindre le but que Condorcet dans son dernier ouvrage paraît lui avoir tracé aux bords de l'infini ? C'est une question trop oiseuse pour mériter un examen sérieux ; car quand il

1. Cf. Helvétius, *De l'Esprit*, fin du III^e Discours : « L'amour du paradoxe ne m'a pas conduit à cette conclusion, mais le seul désir du bonheur des hommes. »

2. *Ibid.*, Discours IV, chap. 17 : « Il n'est point d'éducation sans objet, et l'unique qu'on puisse se proposer c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux et enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. » Et au début du même chapitre : « Il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états. »

serait vrai que des révolutions physiques futures rejetteront tout au point dont nos devanciers sont partis, il ne faudrait pas moins pour notre bien et celui de nos descendants (le moment de cette époque étant incertain) continuer nos efforts, dût la postérité, régénérée après la catastrophe, se trouver dans le cas où nous sommes à l'égard des hiéroglyphes d'Égypte, de la langue sacrée des Hindous, etc., et même de tout ce qui a dû sans doute précéder dans l'immensité des siècles ces monuments trop mal déchiffrés encore pour pouvoir leur assigner leur véritable date.

« Il est donc plus instant que jamais que les véritables gens de lettres, les hommes à talents, s'unissent pour combattre l'hydre toujours renaissante des préjugés, et le nimbe d'ignorance sans lequel ses dents s'émoussent si aisément contre la vérité, qui seule est la source du bonheur en tout genre.

« Voilà la raison qui fait que je ne me lasserai jamais, connaissant votre capacité, de vous pousser à remplir cette tâche relativement à votre Patrie ; le sage doit être Cosmopolite, j'en conviens, mais en Médecin éclairé il accorde toujours ses soins de préférence au malade qui en a le plus besoin. Qu'il me soit permis d'étendre cette comparaison jusqu'aux raisons qui m'ont déterminé à envelopper si souvent mes leçons de plaisanterie, et qu'on se souvienne de l'enfant auquel il faut toujours amielier les sucres salutaires qu'on veut lui faire avaler. Adieu ! »

IV

A propos d'Helvétius, FEKETE János cite quelques noms qui lui sont familiers. Ce qu'il en dit ici comme ailleurs aide à le connaître un peu lui-même.

Quant à ce fanfaron de Sénèque, ainsi qu'il l'appelle quelque part dans le même recueil inédit, il a développé longuement, en une lettre à son ami l'écrivain Georges ARANKA, les trois raisons pour lesquelles il ne peut l'aimer ni le respecter ¹. Mais dans le *De Vita Beata*, comme on

1. Fekete J., *Œuvres Posthumes*. Petites Réflexions, LXXI. — Lettre à G. Aranka, dans les *Magyar Munkái* inédites, II, 79 ; déjà citée par Morvay Gy., article des *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1901, p. 430, note 1.

sait, et notamment les chapitres 17, 20 et 21, Sénèque répond aux accusations portées contre lui, et présente l'apologie de sa richesse. En somme sa théorie est celle de Fekete : si le philosophe n'a point à faire fi de la fortune, il sait lui dire adieu sans regret, comme en user sans en être l'esclave. L'heureux Helvétius avait assez bien mis ces idées en pratique, lui qui, placé dès la sortie du collège par un oncle directeur des fermes, et fermier général à vingt-trois ans grâce à la faveur de Marie Leczinska, sut vers trente-six ans renoncer à ces 300 000 livres de revenu et se retirer avec sa femme, nièce de M^{me} de Graffigny, dans sa terre du Perche, tout occupé de ses études et d'œuvres de bienfaisance, et, sa vie durant, dévoué aux artistes et gens de lettres. Mais quelles qu'aient été les complaisances ou les faiblesses politiques de Sénèque, il ne semble pas que sa pensée ni sa vie aient mérité les reproches de Fekete. Notons encore que cet assez bon latiniste avait déjà utilisé le souvenir du passage bien connu de Lucrèce, et de ses *pueris absinthia tetra medentes...* *Ut paerorum aetas improvida ludificetur* : « Comme une tendre mère, pour faire avaler à son fils chéri une drogue utile mais peut-être révoltante, l'embaume de sucre et de miel, vous employez souvent l'analogie pour lui faire gober (au public) les principes d'une morale épurée ¹. »

Le Brunswick qu'il nomme ici est celui de la Campagne de France; ailleurs, au début des opérations, il louera « ce disciple de Frédéric, qui le met au rang des plus grands généraux du siècle », non sans pressentir qu'il pourrait bien trouver un Washington en France et « voir flétrir les lauriers aisés qu'il a cueillis en Hollande ². » Dès 1770 une *Lettre* (insérée dans *Mes Rapsodies*) sur l'entrevue de Neustadt entre Frédéric de Prusse et l'Empereur, montrait le prince héréditaire de Brunswick joignant « cette modestie si pure, et si différente de l'affectation, à toutes les qualités qui l'ont fait admirer de ses ennemis même ».

Bernstorff, l'autre « génie » contemporain à qui il fait l'honneur de le citer contradictoirement à Helvétius, s'il-

1. Fekete J., lettre à Voltaire, 23 novembre 1767, publiée dans *Mes Rapsodies*.

2. Fekete J., *Œuvres Posthumes inédites*, Petites Réflexions, XLVI.

lustra au service du Danemark où l'avait attiré son oncle, depuis 1751 à la tête du gouvernement danois ; son plus beau titre de gloire y fut l'affranchissement de la classe paysanne ; plus encore que ses efforts généreux pour la liberté de la presse ou contre l'esclavage en Afrique, cette œuvre put lui valoir les sympathies de Fekete. Entreprise dès 1770 parmi d'autres réformes administratives ou financières, elle ne fut réalisée qu'en 1788 : date à laquelle cette lettre sur Helvétius paraît donc postérieure.

On pourrait même la croire écrite après 1795, et adressée à un fils d'une trentaine d'années si, comme il est vraisemblable, avant la mort de Condorcet (mars 1794) et la publication posthume de son *Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain* (1795), Fekete n'a rien pu savoir touchant cette théorie de la perfectibilité indéfinie pour laquelle on lui voit assez peu de goût. A moins qu'il ne faille considérer comme rapporté, au moment de la copie, ce passage consacré à Condorcet, que recommandait sans doute à l'attention de l'auteur la *Vie de Voltaire* publiée à Genève en 1787, réimprimée en 1790 à Londres, puis incorporée à l'édition de Kehl, pour être souvent reproduite depuis. A peu près de même qu'ici, Fekete dira au n° xciv des *Petites Réflexions* qui font le plus gros de ces *Œuvres Posthumes* : « Il me paraît par conséquent très probable que, si l'une de ces révolutions physiques, qui ont si souvent bouleversé la terre que nous habitons, ne survient pas, rien ne pourra retarder les progrès de la raison, auxquels, quoi qu'en disent les ennemis de la Philosophie, payés pour cela, tient infailliblement le plus grand bonheur possible de ses habitants ».

Comme en telle pièce de vers *Sur l'Égypte*, il fait ici mention, en passant, de la merveille encore obscure des hiéroglyphes, qui ne s'éclairera que vingt-cinq ou trente ans plus tard grâce à Champollion. De même il a le sens de tout ce que promettent de révélations les textes sanscrits récemment signalés à l'attention de l'Europe savante, le *Baghavat Gita* traduit par Wilkins dès 1787 avec d'autres livres sacrés, le *Baghavadam* en 1788 à Paris, et les *Recherches Asiatiques* ou *Transactions* de la Société Scientifique

établie au Bengale, recommandées au public français dès 1790-91 par l'*Esprit des Journaux*, ou tels autres périodiques comme la *Décade Philosophique*, lue de Fekete puisqu'il la citait. Ceci et cela fait du moins honneur à une curiosité d'esprit qui reste le trait le plus intéressant, peut-être, d'une figure bien oubliée.

Et maintenant, considérons son jugement d'Helvétius.

V

Dans son admiration pour le « grand homme » qu'est Helvétius, ce Voltairien nous semble assez éloigné de Voltaire. Indépendance louable, ou relative faiblesse de jugement ?

A la base de l'édifice majestueux et sublime qu'est l'inappréciable livre *De l'Esprit*, le disciple de Voltaire voit une seule erreur, faible, et peu dangereuse pour les conséquences qui s'y échafaudent ; il ne s'enhardit que sur un point à n'être pas d'accord avec le « champion de la Philosophie ». Écoutons Voltaire lui-même, et nous voici loin de compte : « J'aimais l'auteur, dit-il au *Dictionnaire Philosophique* (article « Homme »), mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de son livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphase. J'ai pris son parti hautement quand des hommes absurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes ». Voltaire juge vulgaires la plupart des « vérités » qui pour Fekete sont lumineuses et éternelles.

Mais songeons au peu de liberté d'esprit dont on jouissait alors dans les pays de la monarchie viennoise. A la dernière décade de sa vie, quand de justes préoccupations nationales en matière littéraire apparaissent au travers de son activité un peu confuse, Fekete conseille à son fils de penser, comme lui-même, à sa patrie, pour donner ses soins d'abord au malade qui en a le plus besoin. Mais ce malade il l'avait cru, longtemps, incurable ou désespéré. Quand il publiait son esquisse d'un *Tableau Mouvant de Vienne* (1787)

il le donnait comme « tracé par un Cosmopolite ». N'est-ce pas lui-même qui a jadis voulu, sans grand succès, « parler de l'éducation nationale à l'Europe ? Une dissertation sur ce sujet, ajoutait-il alors (p. 84), a paru trop chère à tous les souverains de l'Univers, au prix qu'un particulier donne souvent à une fille qui l'accommode pour toute sa vie, en moins de vingt-quatre heures ». Il disait de sa patrie, vers le début des Petites Réflexions que donnent ses *Œuvres Posthumes* (n° xxv) : « il est vrai que ce pays-ci ne me convenait guère ; comment lui aurais-je pu convenir ? ».

Doit-on croire aussi, d'après cet exemple de tolérance désabusée, que chez Voltaire vieillissant l'humeur critique était devenue un peu moins *combative* que ne fut toujours celle de Fekete ? Mais les réserves de Voltaire sont aussi anciennes que l'ouvrage d'Helvétius. Quelque estime qu'il en fit, et dont témoigne plus d'une lettre, à l'auteur même le 17 décembre 1758, à Palissot le 14 juin 1760, à Condorcet ou Saurin les 1^{er} février ou 14 décembre 1772, Voltaire « n'aimait pas beaucoup » l'ouvrage et son « fatras » ; en cela d'accord avec De Brosses, qui lui en parlait comme d'une étrange *cipollata*. Il ne trouvait pas trop bon ce livre *De l'Esprit*, il l'a « dit et redit vingt fois », s'étonnant qu'on en fit tant de « fracas », de même qu'il jugeait absurde ou ridicule qu'on mît à toute l'affaire Helvétius tant d'acharnement ou d'esprit de persécution. Qu'on relise ses lettres à De Brosses, à Thieriot, à M^{me} du Bocage, les 23 septembre, 24 et 27 décembre 1758, ou encore à Marмонтel le 26 janvier 1772. En ceci, assurait-il, son principe était : « Il n'y a qu'à ne rien dire ; les livres ne font ni bien, ni mal ; cinq ou six cent mille oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. » Vraiment, Condorcet eut quelque raison de protester, dans sa *Vie de Voltaire*, que les *Observations sur Helvétius*, publiées après sa mort « par respect pour un philosophe persécuté », n'avaient rien qui dût les faire attribuer à la jalousie de Voltaire, « comme tant d'autres choses de lui ».

Qu'il y ait eu chez Voltaire beaucoup plus de hauteur de vues, un sens bien plus aigu des choses, ce simple cas de divergence critique le prouverait, si Fekete n'en fût con-

venu tout le premier avec la modestie humble qu'il observa toujours à l'égard de son héros intellectuel.

Au reste il se trouve que sur tel ou tel point la critique timide de Fekete semble reprendre des griefs fondamentaux de Voltaire. Ecrivant le 19 juin 1773 au prince Gallitzin, ambassadeur à La Haye, qui faisait réimprimer le livre *De l'Esprit*, Voltaire lui assurait : « Vous rendez un grand service à la raison », mais ajoutait bien vite : « Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience ». On ne s'étonne pas de voir le *philosophe* Fekete du même avis, quel qu'ait été son « transport » à savoir son fils enthousiaste de cet Helvétius, qui n'était déjà plus aussi « généralement lu ». Il peut y avoir eu simple rencontre entre Voltaire et lui. Fekete put, aussi, connaître sinon la lettre au prince Gallitzin, du moins le *Dictionnaire Philosophique*, où la même objection reparait, avec d'autres, aux articles « Quisquis (du) de Ramus ou La Ramée : Exemples des persécutions, etc. ». Impropropriété du titre *De l'Esprit*, qui pouvait convenir au livre de Locke, et non à celui-ci. Différence entre les singes et nous (Helvétius, I, 1). Que la science n'est point une simple réminiscence des idées d'autrui (II, 1), à preuve Archimède ou Newton, ce Newton que Fekete ne manque pas d'invoquer en témoignage. Qu'il est faux que tous les hommes soient nés avec les mêmes talents (III, 1), car dans toutes les écoles, etc.... : le raisonnement est le même chez Voltaire et chez Fekete. Qu'il est faux encore que l'on devienne stupide dès que l'on cesse d'être passionné (III, 8), car au contraire une passion violente rend l'âme stupide sur tous autres objets...

Les souvenirs de sa propre vie eussent été ici pour Fekete suffisante matière à protester de lui-même. Feu d'années après lui, en 1803, Stendhal ira plus loin dans le désaveu d'un auteur « bien singulier, sublime en quelques parties, méprisables en d'autres, et bien décourageant en toutes :... il m'avait tellement entraîné dans ses premières parties,

qu'il m'a fait douter quelques jours de l'amitié et de l'amour... ». Et ce jeune homme à passions concluait, non sans témérité, qu'Helvétius « n'ayant jamais ressenti ces douces passions était, d'après ses propres principes, incapable de les peindre ». (*Correspondance*, I, 76).

Entre la sévérité de l'ancien enthousiaste qui s'est laissé entraîner trop loin, et l'admiration de Fekete, nuancée à peine de quelques réserves, la sagesse de Voltaire trouve, d'instinct, le juste milieu. Il jugeait l'ouvrage estimable, un peu confus. Il y regrettait surtout le manque de méthode, et « des contes indignes d'un livre de philosophie ».

Si Fekete a connu quelque chose de ces jugements de Voltaire, là encore il a su lui prendre des leçons. Au cas contraire, il est à son honneur déjà d'avoir, selon l'esprit de Voltaire, en somme, mais de lui-même, marqué quelques restrictions. Elles sont très insuffisantes. Mais Helvétius ne parut-il pas, à bien des contemporains autres que M^{me} du Deffand, « l'homme qui dit le secret de tout le monde » ?

HENRI TRONCHON

Professeur à l'Université de Strasbourg.

L'ORIGINE DU PEUPLE HONGROIS ¹

II

Dans le premier fascicule paru de notre *Revue*, le comte Etienne ZICHY publiait (p. 5-14) un bref résumé de la première partie d'une étude qu'il a consacrée à la question des origines du peuple hongrois. Cette étude parue précédemment dans le *Manuel de la linguistique hongroise*, édité par l'Académie des Sciences de Hongrie, a causé dans les milieux savants une certaine sensation. Elle a été le point de départ d'une série de travaux, propres à renouveler entièrement les idées que l'on se faisait sur la préhistoire hongroise.

Ces travaux, entrepris surtout par MM. Zoltán GOMBOCZ et Gyula NÉMETH, ne tardèrent pas à apporter des précisions qui vinrent modifier sensiblement les données sur lesquelles était établie la théorie émise par le comte Zichy. Pris de scrupules notre confrère et collaborateur se refusait bientôt très amicalement à livrer à nos lecteurs la suite de son manuscrit. Il a entrepris de nouvelles investigations, afin de mettre au point les hypothèses qu'il avait cru pouvoir avancer.

La Rédaction, désireuse de tenir ses promesses à l'égard de nos lecteurs, m'a donc prié de donner ici-même un court exposé de l'état où en est actuellement la question des origines hongroises.

1. Le lecteur, désireux de s'orienter quant à l'ensemble des études entreprises en Hongrie pour élucider la question des origines du peuple hongrois, fera bien de lire pp. 156-171 de ce numéro l'exposé d'ensemble lucide de notre éminent collaborateur, M. Bálint HÓMAN, qui en fournit une étude critique, pénétrante et détaillée. — On verra aussi pourquoi le C^{te} Etienne ZICHY a laissé à notre confrère A. SAUVAGEOR le soin de terminer son article (*Revue des Études hongroises*, t. I [1923], pp. 5-14).

*
* *

On sait que les Hongrois ont fait leur apparition en Europe Centrale à une date assez tardive. D'où venaient-ils ? A quelle race appartenaient-ils ? Quel chemin ont-ils suivi pour venir s'établir dans le territoire qu'ils occupent actuellement ? C'est à toutes ces questions que le comte Zichy s'est efforcé de donner une réponse satisfaisante.

Dès le début (cf. notre *Revue*, t. I [1923], p. 6-7) le comte Zichy a posé nettement le problème qu'il entend résoudre. Le peuple hongrois parle une langue finno-ougrienne plus particulièrement apparentée aux langues dites ougriennes et qui sont le vogoule et l'ostiak. Or les peuples ostiaks et vogoules, actuellement en voie d'extinction ou de russification, sont des peuplades extrêmement arriérées qui jusqu'à nos jours ont conservé des vestiges d'une civilisation tout à fait rudimentaire. Sans organisation sociale, sans conscience nationale et, semble-t-il, dénués de toutes capacités politiques, ces peuples qui ne connaissent même pas l'organisation en tribus et en clans, ne paraissent guère susceptibles d'être apparentés aux Hongrois qui ont apparu en Europe comme une nation conquérante, dont l'organisation nationale a su s'imposer à des peuples européens de civilisation relativement avancée comme les Slaves et les Allemands. Si les Hongrois parlent un idiome étroitement apparenté à ceux des Ostiaks et des Vogoules, ils ne sauraient être considérés comme leurs frères de race ou de civilisation.

L'étude du vocabulaire comparé des langues ougriennes (ostiak, vogoule, hongrois) entreprise par le comte Zichy (p. 7-14) lui a permis de retracer dans quelque mesure le tableau de la civilisation hongroise au temps où les Magyars séjournaient encore aux côtés des autres ougriens. Il a pu également essayer de déterminer l'aire occupée par ces *ougro-magyars* (p. 13-14).

Dans la deuxième partie de son étude (*Manuel de la linguistique hongroise*, fasc. 5, p. 41-82), le comte Zichy a analysé les mots que les Hongrois ont empruntés à date fort ancienne à une langue turque désignée par M. Zoltán Göm-

BOCZ¹ comme un idiome vieux-bulgare dans lequel il faudrait voir un ancêtre plus ou moins direct du tchouvache actuellement parlé en Russie. Certaines caractéristiques phonétiques des mots les plus anciennement empruntés par le hongrois au turk contraignent en effet de le supposer. Ainsi les mots turks passés dans le hongrois à l'époque pré-historique présentent -r- au lieu du -z- que l'on rencontre dans la plupart des langues turques. Seuls le tchouvache (et le mongol) ont -r- à la place de -z-. De même certains mots supposent une initiale originelle *dž-, alors que s'ils étaient empruntés aux autres langues turques, ils devraient présenter un *j-, i-, etc...

Le nombre considérable des emprunts dont il vient d'être parlé, leur caractère très significatif, ont permis de conclure que les *ougro-magyars*² primitivement chasseurs et pêcheurs nomadisants ont dû faire sous l'influence de turks bulgares leur apprentissage d'un autre mode de civilisation. Empruntant les mots et les notions, ils sont devenus un peuple de pasteurs cultivateurs à demi sédentaires. Les mots qui désignent les notions les plus élémentaires de l'agriculture ont été en effet empruntés aux turko-bulgares : le nom du froment (*buzá*), de l'orge (*árpa*), de la charrue (*eke*), de la faucille (*sarló*), de la gerbe (*kéve*), des noms de fruit : pomme (*alma*), poire (*körte*), du raisin (*szőlő*), de la vendange (*szüret*), du vin (*bor*). Les ougro-magyars apprirent également des turks l'élevage du bétail, ainsi qu'en font foi les termes suivants : taureau (*bika*), veau (*tinó*), génisse (*üszó*), jeune taureau (*tulok*). C'est par leur intermédiaire qu'ils surent comment utiliser les produits de leur élevage et comment les désigner : fromage (*sajt*), petit-lait (*író*), etc...

Une pareille transformation du mode d'existence des

1. *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ungarischen Sprache* (M. S. F. Ou. XXX). *A magyar nyelv bolgár-török elemei. Magyar Nyelv XVII.*

2. Par *ougro-magyar*, nous entendons le peuple hongrois quand il vivait encore dans le voisinage des peuplades ougriennes. Nous employons donc ce terme dans le même sens que celui de *magyar-ougrien* (1-2, p. 7) proposé par le Comte Zichy comme traduction française de l'expression *magyar-ugor* qu'il a forgé en hongrois. Le français exige en effet le renversement des termes du composé.

ougro-magyars ne pouvait manquer de bouleverser toutes leurs habitudes. Pour toutes les modifications apportées à leur habitat, à leur vêtement, à leur organisation sociale, ils empruntèrent également les mots aux turko bulgares.

La tente flexible et démontable vint en usage (hongrois : *sátor*), dans laquelle était aménagée une porte (*kapu*) et où un rehaussement du sol servait de siège (*szék*). Dans l'habillement, les peaux furent remplacées, en partie du moins, par les tissus, ce qui fit apprendre le tissage et l'art de filer, ainsi que l'atteste le nom du fuseau (*orsó*), de l'ortie (*csalán*) et du chanvre (*kender*). On sut se procurer de la soie (*bársony*, qui désigne actuellement le velours, a désigné primitivement la soie). La parure s'est développée avec l'anneau (*gyűrű*), la perle (*gyöngy*) et l'usage du miroir (*tükör*). Les métiers se sont spécialisés, notamment celui du charpentier (*ács*). Avec l'écriture (*ír* « écrire » et *betű* « lettre ») les modes de calcul (*szám* « chiffre, nombre ») et la répartition du temps se sont modifiés (*idő* « temps », *kor* « fois, temps, occasion », *dél* « midi »). Enfin les notions plus proprement sociales se sont également développées : on a isolé la notion abstraite de force (*erő*), on a distingué la paix (*béke*), on a reconnu la loi (*törvény*) et admis le témoignage juridique (*tanú*). L'influence turque a dû également renouveler les conceptions morales et religieuses (ou magiques) des ougro-magyars, si l'on en juge par les nombreux termes empruntés par ces derniers, désignant par exemple : la magie (*böles*, *bű*, *bájj*), le péché ou la faute (*bűn*). De même, il se peut aussi que les rites funéraires aient été modifiés ; d'où le nom du cercueil (*koporsó*), du deuil (*gyász*), du repas funéraire (*tor*).

La stratégie dut subir une véritable révolution. On sait que les peuples turks ont été dès l'origine des peuples de cavaliers hardis qui ont inquiété durant des siècles les frontières de l'Empire chinois. Ils transmirent aux ougro-magyars leur armement et leur tactique. C'est ce qu'attestent les termes stratégiques passés dans le hongrois.

Les quelques faits que nous venons de choisir parmi les

200 mots d'emprunts hongrois d'origine turko-bulgare, montrent, croyons-nous, que les *ougro-magyars* furent soumis dès une époque ancienne à une influence turque dont on ne saurait facilement exagérer l'importance.

Le comte Zichy en a conclu que les *ougro-magyars* auraient été conquis par une population turque de langue bulgare. Soumis durant des siècles à leur domination, ils auraient passé sous leur influence du stade primitif de civilisation des ougriens à celui plus développé de leurs vainqueurs (p. 46). Ces derniers, peu nombreux, auraient fini par adopter la langue de leurs sujets. Ils n'auraient bientôt plus formé qu'une aristocratie, fort importante du reste, mais qui peu à peu se serait fondue avec le reste du peuple. De cette fusion serait née la nation hongroise (*a magyarország*) (chapitres 23, 33, 34.) Plus loin (p. 76), il donne une formule encore plus affirmative, que je traduis ici littéralement : « Les *ougro-magyars* n'ont pu devenir par une évolution propre un peuple de pasteurs et d'agriculteurs, de pêcheurs et chasseurs primitifs qu'ils étaient. »

Cette hypothèse suggérée par l'examen des mots d'emprunt du hongrois au turko-bulgare, le comte Zichy a essayé de la vérifier historiquement. Il y a procédé d'une manière fort ingénieuse.

Il s'agissait d'abord de visiter dans l'espace les *ougro-magyars*. La géographie botanique et zoologique a été mise à profit (p. 33-35). Ceci permit au comte Zichy de conclure (cf. notre *Revue*, t. I [1923], p. 13-14) que les *ougro-magyars* devaient former l'avant-garde des peuples finno-ougriens vers l'Est, sur les pentes orientales de l'Oural, dans la région de la Tchousovaïa.

Ensuite, l'auteur a essayé de déterminer quel était le peuple turk susceptible d'être entré en contact avec les *ougro-magyars*. Il a admis que ce contact avait eu lieu dans la région précitée. Il a admis également d'autre part que les Huns et les Bulgares devaient être identifiés, acceptant en cela la tradition en honneur depuis Procope et reprise de nos jours par Zeuss, Tomaschek, Müllenhof et Marquart.

Sur les Huns, les sources chinoises offraient d'assez amples renseignements.

Sur la foi de ces renseignements, le comte Zichy a admis qu'un groupe de Huns, émigrés à la suite d'une défaite infligée par les Chinois, se seraient établis dans le voisinage des ougro-magyars, qu'ils auraient facilement assujettis.

L'examen des noms d'animaux et de plantes empruntés par ces Hongrois aux turko-bulgares appartient à une faune et une flore qui ne se rencontrent qu'en pays de plaine et à vrai dire seulement sous certains degrés de latitude et de longitude (p. 63 et suiv.). La région à laquelle on pense le plus volontiers est celle du Kouban. Reprenant la théorie de GOMBOCZ, l'auteur a supposé que le peuple ougro-magyar a continué à être soumis à l'influence des turko-bulgares, après s'être déplacé du versant sibérien de l'Oural vers les contreforts septentrionaux du Caucase.

Je fais grâce au lecteur de tout l'appareil philologique avec lequel le comte Zichy, s'appuyant sur les textes de géographes arabes et byzantins, a essayé de retracer toutes ces phases traversées par les Hongrois depuis leur établissement dans le Caucase jusqu'à leur apparition en Hongrie actuelle. Il s'agissait de rendre compte des mots d'emprunt ossètes qu'on retrouve en magyar actuel, d'expliquer la présence d'une seconde couche d'emprunts au vieux-turk. Il s'agissait aussi d'esquisser les principales étapes de la longue migration entre la mer d'Azov et les Carpathes. Il faut, semble-t-il, supposer que les Hongrois ont dû s'arrêter assez longtemps en chemin et séjourner notamment dans la région comprise entre le Don et le Dnièpr.

Telle est la thèse présentée par le comte Zichy dans son étude sur la préhistoire de la nation hongroise (*A magyar-ság őstörténete és műveltsége a honfoglalásig*). On peut la considérer comme désormais en partie dépassée. En effet, dans un opuscule intitulé *Huns, Bulgares et Hongrois*¹, M. Gyula NÉMETH, le turcologue bien connu, a démontré que les Huns ne sauraient être identifiés aux Bulgares. Il en a administré une preuve linguistique décisive. Nous avons déjà rappelé que le bulgare est caractérisé ainsi que le

1. *Húnok, bolgárok, magyarok* (discours d'entrée à l'Académie hongroise des Sciences de Budapest).

mongol par le rhotacisme du * -z- turk commun. Or les quelques vestiges de langue hunnique en transcription chinoise publiés par de GROOTE dans *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit* I (Berlin et Leipzig, 1921), font penser que les Huns parlaient une langue turque comportant le -z-. S'il y a eu des relations entre Huns et Hongrois à une époque préhistorique, il faut donc les expliquer autrement que ne le fait le comte Zichy.

Il est encore trop tôt pour parler ici de toute une série de nouvelles découvertes propres à modifier les vues actuelles sur le problème. On retiendra avec Eugène DARKÓ (*Kőrösi-Csoma-Archivum* I, 4, p. 300-301) qu'il conviendrait d'entreprendre comme travail préliminaire l'identification de tous les peuples nomades asiatiques, avant de s'attaquer à l'histoire particulière des Hongrois. Sinon, on s'exposera toujours à des surprises de la dernière heure.

Mais sans aborder cet aspect si embrouillé de la question, il sera peut-être permis d'exposer ici quelques-unes des réflexions que ne peut manquer de suggérer au lecteur occidental l'étude attentive du livre très précieux du comte Zichy.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est la multiplicité des arguments. L'auteur croit devoir fonder sa théorie : 1° sur un argument sociologique ; 2° sur un argument linguistique ; 3° sur un argument géographique ; 4° sur un argument historique.

Nous avons vu que l'argument historique n'était guère solide. L'identification des Bulgares et des Huns une fois rejetée, toute la démonstration est à reprendre. Il est intéressant de noter que les efforts de la critique hongroise ont principalement porté sur la partie historique et philosophique du problème.

Les autres arguments ne sont pourtant guère moins critiquables.

A en croire le comte Zichy, les *ougrò-magyars* étaient incapables de sortir par leurs seuls moyens de l'état de civilisation rudimentaire où ils devaient se trouver quand ils vivaient aux côtés de leurs frères ougriens. Sur quoi une pareille opinion se fonde-t-elle ?

Elle se fonde sur plusieurs considérations dont il importe d'examiner la valeur.

La première est que de tous les peuples finno-ougriens, aucun, à l'exception du peuple hongrois, n'a joué de rôle important dans l'histoire. Il faut cependant reconnaître que les finno-ougriens n'ont pas eu la tâche facile. Cantonnés dans une région difficilement accessible au commerce, sans grandes voies de communication, ils avaient à faire à un territoire dont la constitution géographique elle-même ne permettait guère l'établissement de grands empires. Et puis il n'est pas exact que les peuples finno-ougriens n'aient pas été des conquérants à leur manière. Sur ce point je ne saurais mieux faire que de renvoyer à la brève esquisse où le maître qu'est M. SZINNYEI a exposé avec l'autorité qu'on lui connaît une opinion à laquelle nous ne pouvons que nous rallier. (Voir *Die Herkunft der Ungarn*, 2^e éd., Berlin, 1924. — *A magyarság eredete, nyelve és honfoglaláskori műveltsége*, 2^e éd. Budapest, 1919).

Mais pour être un peuple de conquérants est-il besoin d'avoir accédé à un niveau supérieur de civilisation ? Les Achéens étaient-ils bien civilisés lorsqu'ils vinrent détruire les palais égéens ? Et les Germains ? On ne peut guère leur refuser l'épithète de conquérants. Je ne crois pas que les Scandinaves du début de l'ère chrétienne aient été beaucoup plus avancés que les finno-ougriens (ou du moins que les finno-permiens). Eux non plus, ils n'avaient pas d'organisation sociale très hiérarchisée. N'ont-ils pas emprunté aux Celtes tout le vocabulaire administratif depuis le got. *ambahts*, jusqu'au mot *riks* ? etc... En quoi les pirates finnois différaient-ils au juste des premiers vikings de la Scandinavie ?

Mais sur quelle base le comte Zichy a-t-il fondé sa reconstitution schématique de la civilisation ougrienne primitive ? Sur la comparaison des vocabulaires hongrois, ostiak et vogoule, sur la comparaison des données ethnographiques fournies par l'étude des Vogoules et des Ostiaks modernes, et des données archéologiques tirées des fouilles entreprises dans la région d'Ananyino, sur la Kama, la Viatka et dans l'Oural.

En ce qui concerne la comparaison des vocabulaires, il convient de se défier. Je ne puis me défendre d'éprouver

l'impression que le comte Zichy a été au delà des données immédiates qui s'offraient à lui. Il attache ainsi beaucoup d'importance au fait qu'on ne retrouve pas de mot finno-ougrien commun ayant pu servir à désigner le « chêne » (p. 34). Il oublie que le finnois et le mordve désignent le chêne d'un mot qui se retrouve peut-être en samoyède, où il désigne le frêne¹. Il me semble un peu délicat de tirer tant de conclusions de cet autre fait que l'on n'a pu restituer pour le finno-ougrien commun le nom de la *noisette*. Le français se parle dans une région pourtant riche en noix, et malgré cela il ne possède pas de terme spécial pour ce fruit. N'oublions pas d'autre part que les langues finno-ougriennes ne sont attestées qu'à date récente et que sur certaines d'entre elles nous ne possédons que des documents fort imparfaits et en tout cas presque toujours incomplets. Certains termes ont pu disparaître au cours des temps. Il ne faut donc *jamais* déduire quoi que ce soit de ce que tel ou tel mot ne se retrouve pas.

Quant aux faits archéologiques et ethnographiques, ils ne sont pas moins sujets à caution.

Le comte Zichy fait grand cas de l'état arriéré où vivent de nos jours les Ostiaks et les Vogoules. Or ces peuplades sont de toute évidence en voie d'extinction. Déjà, les restes d'épopées recueillis par M. MUNKÁCSI prouvent qu'ils ont vu des temps meilleurs. Il faut donc admettre qu'on se trouve ici en présence de *phénomènes de régression*. Je sais bien que les sociologues répugnent à considérer ces phénomènes. Ils n'en sont ni moins réels, ni moins fréquents pour cela. Ce qui tend à confirmer notre opinion, c'est que le vogoule ne donne nullement l'impression d'une langue très primitive. Je ne connais cet idiome que pour l'avoir étudié dans les textes publiés par M. Munkácsi et par Ahlqvist. A aucun moment, je n'ai eu en face d'un texte vogoule ce sentiment que l'on éprouve par exemple devant un texte eskimo et qui est celui de confronter une réalité inaccessible à notre mentalité moderne. Rien dans la structure de la phrase,

1. PÄASONEN compare (*Beiträge zur fuqr.-samajedischen Lautgeschichte*, p. 223), le finnois *tammi*, « chêne ».

dans l'agencement des mots, dans le jeu des formes linguistiques n'y diffère essentiellement de ce qui nous est familier. La syntaxe y est sans doute plus fruste, l'expression stylistique plus grossière, mais c'est tout.

L'archéologie n'est pas moins difficile à interpréter. Il y a eu deux civilisations de l'époque d'Ananyino. L'une relativement avancée semble avoir été celle d'un peuple sédentaire, l'autre plus rudimentaire révélerait l'existence d'un peuple nomade, subsistant de la pêche et de la chasse et aussi peut-être du commerce des fourrures. C'est cette dernière civilisation qui aurait été celle des finno-ougriens.

Il est cependant un fait à l'encontre de cette hypothèse dont je ne trouve nulle mention chez le comte Zichy. On sait que le finnois a gardé vestige d'un certain nombre de mots empruntés à une langue indo-iranienne. Or parmi ces mots, il en est qui désignent des produits agricoles et des notions relatives à l'agriculture. Il se peut qu'à une date très ancienne, certaines tribus finno-ougriennes soient devenues sédentaires, sous l'influence plus ou moins directe des indo-iraniens ou même des indo-européens. D'un autre côté, la civilisation d'Ananyino n'a pas dû rester sans relations commerciales avec la Baltique. Certaines fouilles tendraient à le prouver¹.

Reste un dernier argument : les mots d'emprunt turco-bulgares. Ici encore, des réserves s'imposent. Il est très possible que sous une domination turque, les *ougro-magyars* aient emprunté beaucoup de termes pour lesquels ils avaient déjà des équivalents dans leur langue. Qu'on se souvienne de ce qui passe de nos jours en anglais. A côté du verbe *to begin*, le verbe *to commence* emprunté au français tend à se généraliser de plus en plus (notamment dans la langue des journaux et surtout des journaux américains). Qu'en faut-il conclure? Que le terme français a plus de prestige que le terme anglais plus courant et par conséquent plus vulgaire. Ceci n'implique pas que les Français soient plus civilisés que les Anglais et qu'ils leur fournissent des termes nouveaux par des notions qu'ils n'auraient pas eues jusque-là. En hongrois le

1. Voir A. M. Tallgrén. *F. U. F.* XII, p. 76-85.

mot *id*, *üd*, d'origine turque, ne survit-il pas dans le mot *egyház* « église » (< « maison sacrée ») à côté du mot *szent* emprunté postérieurement au slave ? Qu'on ne m'objecte surtout pas que le mot turk ne recouvrait pas le sens du mot latin, car dans ce dernier cas on ne comprendrait pas une forme comme *egyház*, servant à désigner le lieu où se célèbre le culte chrétien.

Notre conclusion est que l'hypothèse émise par le comte Zichy sur l'origine du peuple hongrois doit servir de point de départ à chaque nouvelle recherche. Si elle paraît pécher par certains côtés en ce qui concerne les détails, il faut avouer qu'elle reste très séduisante. Sa vérification aurait la plus grande importance au point de vue de la linguistique générale. Nous serions en face d'un authentique mélange de peuples, accompagné dans une certaine mesure d'un mélange de langues. Une fois de plus il se confirmerait que si les vocabulaires peuvent s'interpénétrer, les structures linguistiques ont la vie plus dure et savent résister même aux influences ethniques et sociales les plus considérables. C'est ce que les théoriciens admettent déjà. L'histoire du hongrois en fournirait la plus belle preuve. Aussi faut-il espérer que le comte Zichy voudra remanier, développer et préciser ses théories dans la prochaine édition du fascicule 5 du *Manuel de la linguistique hongroise*.

A. SAUVAGEOT
professeur au Collège
Eötvös.

(Paris-Budapest).

LE « CONTRAT SOCIAL » EN HONGRIE

Vers la fin du XVIII^e siècle l'idée du Contrat Social, cette création du droit naturel rationaliste, s'est répandue aussi en Hongrie, à côté ou aux dépens du droit positif historique, évangile incontesté jusqu'alors de la noblesse hongroise. Le Contrat Social est d'abord prêché par la politique officielle de la Cour de Vienne, dont le philosophe attitré était le professeur MARTINI, intime de l'empereur Joseph II. L'empereur lui-même, obéissant sans doute à la suggestion de Martini, se considère comme le dépositaire de la volonté commune des citoyens, réunis par le contrat social et s'il s'attaquait en premier lieu à la vieille administration départementale de la Hongrie, c'est qu'il entendait détruire les intermédiaires qui pouvaient empêcher la libre communication du souverain avec son peuple ¹.

Cependant Joseph II meurt en 1790 et avec lui disparaît son système rationaliste. Alors l'idée du Contrat Social reçoit une interprétation nouvelle : les castes nobiliaires, opprimées pendant l'absolutisme philosophique de Joseph II, s'efforçant de soutenir d'un fondement rationaliste leurs droits et privilèges historiques, allèguent le pacte social, conclu selon leur avis entre le Souverain et la noblesse héréditaire, pour l'opposer à l'absolutisme de Joseph II.

Enfin un mouvement démocratique se dessine nettement au sein de l'effervescence générale qui pose la thèse du *Contrat Social* dans sa forme la plus radicale et la plus pure : il adopte les formules de ROUSSEAU et les principes de la Révolution française basés sur celles ci.

1. Henrik Marczali, *Magyarország története II József korában*. Budapest, 1885. II, p. 453. (M. Marczali attribue, à tort, à l'influence de Rousseau et de Hobbes l'attitude de Joseph II à ce sujet).

Voilà en quelques traits l'histoire du *Contrat Social* en Hongrie. En suivant ce plan, j'essaierai de montrer dans le détail sur les diverses phases de cette évolution la merveilleuse souplesse de l'idée de ROUSSEAU et surtout la force de l'évidence avec laquelle elle s'impose aux Hongrois contemporains de la Révolution.

Il sera utile de rappeler dans un coup d'œil historique les origines philosophiques de l'idée du *Contrat Social*.

Dans sa forme la plus simple, le contrat social est un pacte conclu entre les hommes quittant l'état de nature de leur propre gré, en vue de constituer une société pour leur propre défense. S'ils mettent un Souverain au pouvoir, celui-ci reçoit un pouvoir du peuple et sa tâche consiste à assurer cette défense, but de la confédération. L'idée du contrat social est l'invention du rationalisme de l'antiquité. La croyance à un état de nature individuel, précédant l'état social, était une hypothèse généralement répandue dans l'antiquité et Épicure affirme formellement, que le droit naturel n'est autre chose qu'un pacte utile, dont le but est d'empêcher les autres de nous nuire et d'empêcher nous-mêmes de nous nuire réciproquement¹. Le matérialisme de l'antiquité, dont les idées maîtresses reparaissent avec tant de force au cours du XVIII^e siècle est donc une des sources de l'idée du pacte social. D'autre part, le stoïcisme, qui est une autre forme du rationalisme de l'antiquité, créa le droit naturel et avec ce système l'idée de la transmission des pouvoirs, qui entre ainsi même dans le *Digeste*. Puis le catholicisme médiéval adopta le droit naturel du stoïcisme en le conformant à la théologie : l'âge d'or antique fut identifié avec l'état de perfection de l'homme avant le péché originel et de même que selon le Sage de l'antiquité les passions ont fait dégénérer l'âge idyllique en anarchie, — voir le développement de cette idée antique dans le *Discours* de Rousseau, — de même selon la théologie catholique la chute de l'homme l'a privé du droit naturel *absolu* en l'abandonnant à sa raison et à son travail. Cette déchéance le force à se créer un droit naturel *rationaliste*. Ainsi saint Thomas

1. V. P. Montagne, *Théorie du Contrat Social*, Paris, 1905.

d'Aquin et les papes ont défini le droit naturel rationaliste comme un droit provisoire, un droit de transition pour la moyenne de la chrétienté. Les saints n'en avaient pas besoin, car ils vivaient dans l'état de perfection. L'Eglise utilisa ce nouveau droit naturel en deux sens : d'une part dans le sens positif, pour justifier l'état existant de l'ordre social et dans le sens négatif, en le tournant comme une arme contre les souverains abusant de leur pouvoir¹.

Le calvinisme enfin, attaché par tant de liens au néo-stoïcisme de la Renaissance, adopta lui aussi le droit naturel rationaliste, mais comme il a toujours évité le compromis, il n'en fit pas un droit secondaire n'ayant qu'une valeur relative, ainsi que l'avait fait l'Eglise romaine, mais il l'intégra entièrement dans son droit ecclésiastique. En effet, le calvinisme a dès le début une teinture de radicalisme démocratique et même de républicanisme ; JUNIUS BRUTUS (peut-être DU PLESSIS-MORNAY²) montre d'après la Bible l'existence d'un double pacte social, d'une part entre le Seigneur, le roi et le peuple, d'autre part entre le peuple et le roi, et il est imité par quantité d'autres auteurs. Ce n'est pas un hasard que GROTIUS, BURLAMAQUI et ROUSSEAU, les théoriciens modernes du *Contrat Social*, aient été des calvinistes ; de plus le premier disciple et ami de JUSTE-LIPSE, le père du néo-stoïcisme de la Renaissance.

Le matérialiste HOBBS, le modèle direct de Jean-Jacques, but lui aussi à la source de l'antiquité : il imita Epicure et conformément à son idée de la guerre de tous contre tous, il formula le *pacte social*, seul remède de l'anarchie.

Jean-Jacques ROUSSEAU retourna cette hypothèse qui avait servi de base théorique à l'autocratie absolue en faveur de la démocratie et unit ainsi dans son œuvre une idée du matérialisme antique avec la doctrine du néo-stoïcisme chrétien qu'il avait étudiée dans Grotius.

1. Cf. Ernst Troeltsch, *Das stoisch-christl. Naturrecht und das moderne profane Naturrecht*. Hist. Zeitschr., vol. 106. 1911.

2. Voir la thèse de Waddington, *Revue historique*, 1893.

J'avais besoin d'esquisser brièvement ici l'histoire du *Contrat Social*, car on ne saurait affirmer que l'expansion de cette idée en Hongrie soit due uniquement à la popularité de l'illustre citoyen de Genève. Dans les écoles de droit hongroises, notamment, on enseignait la doctrine du professeur MARTINI qui est une adaptation des idées de Hobbes, de Grotius et de Rousseau même au système de l'absolutisme « éclairé ». Son livre *De jure civilis* fut réimprimé en 1795 à Bude *in usum Academicarum Hungariae*. Ainsi les autorités supérieures avaient maintenu pour les écoles, même après la leçon de la Révolution française, l'explication rationaliste de la formation des sociétés ; on n'était pas revenu à la doctrine théocratique qui avait régné sous Louis XIV et sous l'empereur Léopold I^{er}.

Dès lors il est naturel que les dissertations de droit renvoient à cette époque aux livres de Martini quand elles ébauchent dans leur introduction les origines et la destination de la société dans le sens du droit naturel. Tel manuel de droit public hongrois paru sous le pseudonyme d'István ROSENMANN en latin et en allemand (1791 et 1792) s'ouvre également sur la définition de la « convention » et du « pacte de sujétion ».

En dehors de Martini l'on connaît et l'on cite en Hongrie aussi les autres théoriciens : Hobbes, Grotius et Puffendorf.

Mais on entend déjà aussi les accents de Jean-Jacques et jusque dans les remontrances des comitats. La constitution hongroise permettait aux comitats, c'est-à-dire aux départements, d'envoyer des adresses au roi. Eh bien, voici en quels termes le comitat de Pest osait parler à Leopold II : « Majesté Sérénissime ! Au sens du droit public, des droits de l'homme et du Contrat Social, sur la base duquel les empires se sont constitués, la Souveraineté appartient originairement au peuple : cet axiome que la Mère-Nature a inculqué au cœur de tous les hommes est de ceux que le prince juste. — nous osons croire que Votre Majesté en est un, — ne doit jamais mettre en doute et que les peuples ne

peuvent ni violer par lâcheté, ni laisser périmer parce qu'ils sont nés avec la nature humaine et en sont inséparables.

« Dans le gouvernement tempéré par les lois, cette souveraineté est exercée par le pouvoir législatif divisé entre le prince légitime et le peuple, de manière que le peuple dispose toujours des moyens qui semblent appropriés aux circonstances de l'époque, conformément à la tâche fixée à l'Etat dans l'intérêt de la défense des choses et des personnes... »

En conséquence de quoi les castes nobiliaires invitent le roi à accorder aux Hongrois les droits que les Belges se sont acquis à la force des armes. Ils désirent enfin que « conformément aux circonstances *modernes* la sécurité générale et la vie civile soient consolidées par de nouveaux contrats et de nouvelles garanties¹. »

Ce sont là les idées de Rousseau et de la Révolution singulièrement adaptées aux exigences des classes privilégiées.

En Transylvanie, dès 1789, les mêmes voix se font entendre dans les remontrances, ce qui est d'autant plus significatif qu'à cette date Joseph II est encore au pouvoir : « La nature a créé les hommes libres et égaux ; ils ne sont entrés en société que plus tard, grâce à une convention publique ou tacite. » Violenter ce contrat c'est offenser la liberté naturelle.

Le comitat Nyitra a déjà appris la logique déductive de Rousseau et l'applique dans sa résolution ; il proteste contre l'oppression et en démontre l'absurdité logique : « Car ou les Rois ont un pouvoir absolu, ou bien ils le reçoivent du peuple ; ou ils sont élus ou ils succèdent ; toutefois même la loi de la succession ne peut rendre juste ce qui est injuste : la voix des électeurs ne saurait avoir pour objet leur propre péril : ni le peuple ne peut transmettre aux souverains le pouvoir de mal faire qu'il n'a pas ; ni Dieu qui ne le peut non plus. Les souverains ont tort de mesurer leur dignité à la façon dont ils transgressent les prescriptions de la loi. Qui leur a donné cette liberté ? Non pas Dieu, non pas la Nature, non pas le bon sens et pas non

1. Archives d'État à Vienne. Vertrauliche Acten, Secr. Fasc. 3, N° 5.

plus la Nation elle-même : voilà pourtant ce qui les fait rois. » On n'a pas de peine à distinguer dans ces idées la façon de penser péremptoire de Jean-Jacques, cette méthode qui démontre rigoureusement que l'homme ne peut aliéner sa liberté.

On voit alors avec quel esprit de suite la noblesse utilisa l'idée du contrat social contre l'absolutisme démocratique de Joseph II. Le *Contrat Social* de Rousseau cité à l'appui des privilèges des castes nobiliaires ! Elles réclament un nouveau diplôme royal qui garantirait leurs libertés qu'on vient de fouler aux pieds, ce serait là le nouveau contrat social. Elles ne songent point aux serfs et aux bourgeois, ceux-ci sont exclus du contrat. Cette singulière révolution nobiliaire dérive de la situation politique ; en Belgique, où la domination absolue de Joseph II a provoqué les mêmes oppositions, on trouve une situation toute pareille¹. Un spectateur d'esprit critique, le chanoine SAUER, membre du chapitre de l'évêque de Nagyvárad, homme de confiance du roi, caractérise fort bien cet état d'esprit bizarre des nobles Hongrois dans une lettre adressée en français à l'Ambassadeur anglais : «... ces grands faiseurs... avaient établi les principes suivants : que tout Roi est enclin au Despotisme, et par conséquent ennemi de toute nation qui a une liberté constitutionnelle : qu'il faut donc mettre les Rois dans l'heureuse impossibilité d'opprimer un peuple, qui selon ses loix doit être libre : Partant de là ils concluoient qu'il falloit ôter au Roi l'armée, les finances, la nomination aux grandes charges et benefices et la collation des biens fiscaux, et pour convaincre leurs subalternes de la justice de leurs demandes, ils établissoient cet autre principe, que le contract par lequel le Peuple se soumet à un Roi étant bilatéral, il cesse d'être obligatoire, dès que l'une des deux parties l'a enfreint, d'où il s'en suit (!) que quand même la diminution projetée de l'Autorité Royale ne seroit pas fondée sur nos loix antérieures, nous serions en droit de la statuer de nouveau...

« Au reste il n'y a rien de commun entre notre système

1. Mitrofanov, *Joseph II*, I, 295.

et celui des démocrates françois et, le croiriez-vous ? ce dernier système est beaucoup plus consequent que le nottre, car enfin les françois ont fait main basse sur toutes les Loix Royales, et ont établi cette maxime du droit naturel le plus pûr : *tous les hommes sont égaux*, mais nos Gentilshommes disent : le Roi, les Magnates, les Prelats, les Gentilshommes sont tous égaux et à cela ils ajoutent : il n'y a que les Gentilshommes qui sont hommes, car il n'est pas question de changer quelque chose à l'état du bourgeois, ou du Païsan, qui dans le fond n'a pas besoin de changement, puisqu'il est assés favorisé par la Loi ¹. »

En effet, un spectateur impartial avait de quoi railler cette révolution limitée aux intérêts des classes féodales. Les deux aristocrates les plus radicaux, le comte SZTÁRAY, fils d'une baronne française et le comte FEKETE, correspondant de Voltaire, déposent, il est vrai, leur titre de comte et de la Chambre des Magnats ils passent à la Chambre basse, mais ils continuent à porter la clef de chambellan et à donner la livrée à leurs laquais ².

Le philosophe de ce radicalisme nobiliaire est Georges BESSENYEI, l'écrivain qui a ouvert par une tragédie et une comédie, imitées de Voltaire et de Destouches, l'ère moderne de la littérature hongroise. Ses œuvres montrent qu'il a été un lecteur assidu de Jean-Jacques, dont il ne partage pas l'optimisme concernant la bonté de la nature humaine, mais adopte le système politique en l'appliquant à la constitution hongroise. Dans son ouvrage hongrois intitulé *Les origines de la société*, il recourt aux formules de Rousseau pour expliquer la naissance des sociétés ; « Doucement, lecteur ! — écrit-il dans son style savoureux, — nous arrivons enfin au point délicat, considère les contrats de la nature... Nous serons vos serviteurs, — s'écrie le peuple, — nos armes, notre sueur est à toi, ne t'efforce pas de gagner ta vie, nous te donnons tout, — prends en main

1. Datée du 9 août 1790. Vertr. Acten, Secr. Fasc. 4, t. III, p. 1, N° 8.

2. V. la lettre d'un anonyme au C^{te} Antoine Sztáray (14 juillet 1790) et le rapport de Gabelhofer (1^{er} juillet 1790). Vertr. Acten, Secr. Fasc. 4, t. III, p. 1, N° 8 et fasc. 11, N° 4. Martinovics le mentionne avec éloge (*Discussio oratoria*). — Sur la mentalité politique un peu spéciale de ces gentilshommes révoltés, voir H. Marczali, *Az 1790/1—diki országyűlés*. Budapest, 1907, t. I, 113.

la justice de la loi et quiconque agit contre toi, punis-le de par la puissance de la loi que nous déposons entre tes mains et confions à ton esprit, — terrasse les violents, maintiens la sécurité publique afin que chacun soit maître de ce qu'il gagne ; prends garde à nos ennemis, et s'ils viennent contre nous, embrasse notre cause, conduis-nous, lutte et triomphe. » Le roi élu répondra : « J'assume votre pouvoir, je me charge de votre cause, je me fais serviteur de la justice, du bien, de la sécurité, de la victoire, de la gloire du pays. Je me jetterai contre tout péril en bravant même la mort sanglante. J'exposerai ma vie aux hasards de la fortune toutes les fois que votre sort l'exigera. Je serai votre juge suprême, votre capitaine. Je servirai votre patrie en roi et je sacrifierai tous mes loisirs à sa cause. » Un contrat serait impossible dans lequel la nation renoncerait à tous ses avantages ; le despotisme est logiquement absurde. Quand a-t-on vu un pareil contrat : Nous te remettons tout ce que nous avons et tu ne nous donneras rien ; nous te servirons toujours, tu nous commanderas toujours. Aucun souverain ne peut dire à son peuple : Ma Majesté Sacrée daignera royalement disposer de votre vie, de votre pain, en ne faisant rien autre chose pour votre bonheur que de vous pendre quand il me plaira. On n'a pas de peine à se rappeler à propos de ces pastiches les formules de Rousseau par lesquelles ce brillant écrivain a démontré *ab absurdo* l'impossibilité logique de l'esclavage. Il n'y a d'ailleurs aucune autre pensée dans toute l'œuvre de BESSENYEI qu'il ait reprise et développée avec tant d'insistance.

Or, pour ce théoricien également le peuple contractant se borne à la noblesse, le bas peuple est exclu du contrat. Bessenyei, malgré ses penchants démocratiques, fut le philosophe de la petite noblesse ; il a formulé dans ses œuvres les sentiments et les aspirations d'une caste et n'a accordé au peuple que des concessions pratiques.

*
*
*

Cependant, derrière l'opposition aristocratique, un mouvement démocratique sincère se dessine et la popularité de

Rousseau augmente de jour en jour. En 1792, un jeune homme, nommé CZINDERY, traduit en latin le *Contrat Social*, — c'était la langue de la vie politique hongroise, — et son libraire demande le permis d'imprimer. J'ai retrouvé cette requête aux Archives Nationales de Budapest ¹, et comme le libraire y avait joint la première feuille de la traduction, il ne sera pas sans intérêt d'en citer au moins le premier chapitre, car je ne crois pas que l'œuvre de Rousseau ait eu ailleurs l'honneur d'être traduite dans la langue de Cicéron :

« Olim omnis homo natus est liber ; nunc omnes ubique inter vincula gemunt, et qui se ceterorum Dominum arbitratur, servus est, et ipse. Unde hæc revolutio ? equidem nescio. Quid est, quod eam justam, legitimamque queat efficere ? Confido me huic questioni satisfacturum.

Si solam considerem vim coactivam, et effectus unde oriundos pronus essem dicere ² : si jugum excutere potest, et excutit, facit adhuc melius : nam quum libertatem suam eodem jure recipiat, quo ea illi accepta fuit, aut eam jure recipit, aut accipientis nullum fuit. Sed jam ordo rerum civilis, seu nexus socialis aliud statuit jus inviolabile, cui cetera jura omnia veluti basi insistent. Hoc tamen jus, quod et nexu sociali hominum promanat, non est naturæ effectus, verum pactis conventionibus innititur. Quæritur quibus conventionibus ? Prius, quam huic questioni solvendæ accedamus ea quæ prius adduximus argumentis sepienda veniunt. »

Le libraire avait prétendu dans sa requête qu'on avait besoin en Hongrie d'une traduction latine de cet ouvrage illustre et écrit avec une éloquence digne de Tacite, car la majesté de l'original et la langue étrangère dans laquelle il est écrit peuvent prêter à l'équivoque. D'ailleurs, la traduction latine ne serait lue que par les lettrés qui n'y entendraient pas malice.

Cependant le rapporteur de l'affaire à la censure propose le refus. Il trouve que la traduction est mauvaise. Tandis que l'original est clair et lucide comme l'eau cristalline qui

1. *Helytartótanácsi Levéltár*, Revisio libr. sept. 1792.

2. Ici, par la faute du copiste, il manque le début de la phrase : « Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien. »

rompt le rocher (*quam saxa frangunt*), la traduction laisse à désirer quant à la clarté du style. Cette traduction, il faudrait la retraduire en latin. Mais il faut aussi rejeter la demande parce que les œuvres de Rousseau étaient interdites sous Marie-Thérèse, tolérées sous Joseph II et il n'était pas permis de réimprimer les livres tolérés et à plus forte raison d'en publier des traductions. Même les *Confessions* ne figurent point parmi les livres autorisés.

En effet la demande du libraire, qui n'aurait certainement pas fait une mauvaise affaire, fut rejetée, mais non pas à l'unanimité. Le comte Antoine Haller, grand-maître de la Loge américaine de Pest, président du Conseil de Lieutenance, organe central de l'administration, le comte Fr. Barkóczy et le baron Joseph Podmaniczky, conseillers de lieutenance, chefs intelligents de l'opposition aristocratique anti-habsbourgeoise, étaient d'un autre avis. Ils auraient volontiers contribué à la vulgarisation d'une de leurs lectures favorites et ils proposèrent qu'on s'adressât directement au roi en demandant une autorisation spéciale pour cette publication¹. Néanmoins l'affaire en resta là et la traduction de Czindery fut enterrée dans les archives du conseil de lieutenance.

Au cours de mes recherches aux archives secrètes de Vienne, j'ai trouvé une autre traduction non moins intéressante du *Contrat Social* ; c'est une traduction hongroise faite par François SZENTMARJAY, un des chefs de la conjuration révolutionnaire de l'abbé MARTINOVICS, dont il sera question un peu plus loin. SZENTMARJAY était connu comme le plus fervent admirateur de la Révolution française. C'est lui qui, avant son arrestation, était allé au devant des prisonniers français qu'on amenait sur le Danube, pour les embrasser, pour leur demander en souvenir des boutons d'uniforme portant les insignes de la République, des assignats et une cocarde qu'il conserva comme la plus précieuse relique et que ses amis, désireux de la contempler, devaient embrasser à genoux. C'est lui enfin, qui en allant

1. Voir le rapport du Baron Mednyánszky (6 oct. 1792). Privatbibl. Fasc. 26 — Fasc. 4. N° 28.

à l'échafaud, sifflait la *Marseillaise* et montra une contenance digne des héros intrépides de la Révolution française¹.

La traduction de Szentmarjay² est à peu près complète et elle ne s'arrête qu'au chapitre ix du livre III. L'auteur fut-il arrêté au moment où il allait terminer sa traduction ? Dans tous les cas la version de Szentmarjay est digne de l'original, son style se distingue par une fougue et une élégance juvéniles.

A cette époque d'ailleurs l'idée du *Contrat Social* était pour ainsi dire dans l'air. Selon un agent secret de la Cour de Vienne dans les librairies de Pest on ne cherchait que des livres qui développent les idées du droit naturel fondé sur « l'âge fabuleux de Saturne »³. Après la conclusion de la paix de Pillnitz on entend formuler dans les cafés et dans les librairies cette opinion que les souverains n'aiment que la tyrannie et que néanmoins il n'est pas en leur pouvoir de faire de leur pays des objets d'échange, puisqu'ils ne doivent ce pouvoir qu'au *Contrat Social*⁴. Certes, une idée qu'on répète si souvent en public, doit être considérablement répandue. Et c'est ce que sait fort bien le rédacteur du journal hongrois : *Magyar Kurir* ; il ne manque jamais d'informer ses lecteurs des événements qui révèlent l'immense popularité de Rousseau dans les pays français. Le 14 janvier 1791 il annonce par exemple que l'Assemblée Nationale a voté les frais d'une colonne commémorative dédiée à Jean-Jacques. Il en rapporte fidèlement les inscriptions, comme il indique la somme de la pension allouée à sa veuve. Et il ajoute : « C'est ainsi que l'Assemblée Nationale veut témoigner sa reconnaissance envers un homme dont il a suivi les indications à tant de points de vue. » Le 2 décem-

1. Voir mon *A francia forradalom eszméi Magyarországon*. (Les idées de la Révolution française en Hongrie). Budapest, 1924. — Et Z. Baranyai : *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*. XVIII. sz. (La langue et la culture françaises en Hongrie, XVIII^e s.). Budapest, 1920.

2. *Társaságbéli Szerződés, avagy A' Politikabéli Törvénynek Eleji J.-J. Rousseau, Geneviai Polgár által foederis aequas Dicamus leges. Æneid. XI. Bernábau, Helétriábann, 1793.*

3. Kollmayer à Gotthardi (16 janvier 1792), fasc. 15, N° 11.

4. Rapport du libraire Ignác Strohmeyer (26 sept. 1792), fasc. 11, N° 6.

bre il fait connaître le projet de loi du député Isnard, frappant d'exil tous les prêtres qui ne voudraient point prêter serment sur le *Contrat Social* de Rousseau. « Pauvre Rousseau ! — ajoute le rédacteur, — de son vivant ses œuvres l'ont rendu malheureux et voici maintenant que les descendants des Français qui n'avaient même pas toléré sa présence à cause de ses ouvrages, veulent qu'un de ses travaux soit l'épreuve du serment des prêtres. »

Dans les pamphlets politiques de cette époque on rencontre souvent les pensées du *Contrat Social*. Telle *Introductio ad politica Regni Hungariæ* commence par un développement des idées de Rousseau tout en appliquant la doctrine de Montesquieu à la vie hongroise ¹.

La liberté est l'ornement du genre humain : *Natura enim liberi omnes nascimur*. Il faut donc d'abord définir cette liberté, car le droit naturel nous défend d'y renoncer. En effet, personne à l'âge préhistorique n'a pu renoncer sans la violation du droit naturel à l'obligation de se conserver lui-même et les siens et ainsi, au moment où l'homme est entré dans la vie sociale, il n'a pu se priver de cette liberté que la nature a accordée à l'homme doué de raison. Quelle que soit d'ailleurs la forme du gouvernement, deux droits doivent rester intacts : la liberté des citoyens et celle de l'État. Celle-là soutient les actes individuels, celle-ci la souveraineté du peuple entier. Ce sont là deux droits que chaque nation qui n'est pas encore victime du despotisme, peut réclamer à juste titre. Les conséquences désagréables de la liberté naturelle sont intolérables s'il n'y a pas de sécurité publique ; il faut craindre les violences des plus forts. C'est pourquoi on a constitué la société civique et accepté la constitution qui ne doit se rapporter qu'aux faits indiqués dans la loi. D'autre part, la doctrine de Rousseau fournit des arguments aux bourgeois lorsqu'ils s'efforcent d'ébranler les fondements des privilèges de la noblesse.

Le pamphlet attribué au professeur BELNAY : *Reflexiones cunctorum Hungariæ civium non nobilium* réclame au nom du droit naturel et du *Contrat Social* l'égalité de droit pour

1. Fővárosi Könyvtár. Ballagi gyűjt. N° 314.

chaque citoyen de la société civile. En effet, l'État n'a jamais voulu et n'a jamais pu accorder à quelques-uns des droits que la Nature elle-même ne peut accorder, cette Nature qui nous a créés tous égaux en droit. L'État n'a pu considérer des droits qu'en tant que c'était nécessaire pour la constitution de la société ! Le pouvoir législatif appartient à plusieurs, le pouvoir exécutif est exercé par une personne, mais personne ne peut user en sa propre faveur du pouvoir qui est au peuple entier. « Les vérités primordiales de tout droit public civil ne pourront être bientôt ni ignorées, ni offensées impunément : c'est ce que montre l'exemple de la France qui fait trembler l'aristocratie du monde entier. Depuis les événements français on sait de quel côté sont les droits de l'homme... On a ôté enfin le masque dont l'horrible système féodal avait recouvert la vérité, et celle-ci est aujourd'hui en pleine lumière. Les temps viendront et ils ne sont pas loin, où les peuples exaspérés par les abus des classes régnautes, mettront en doute la justice du fait acquis sur lequel celles-ci ont fondé les origines de leurs droits, où l'on examinera la nécessité de tous les privilèges et les abolira à la manière française, où après avoir tout rétabli conformément au principe de l'égalité, on ne reconnaîtra aucun intermédiaire en dehors du contrat public sanctionné. »

Que de matières explosives dans la doctrine de Rousseau ! Chez nous, en Hongrie, comme en France, le droit naturel, les simples formules, les paradoxes antihistoriques du sombre philosophe genevois avaient déclenché le mouvement qui devait bouleverser le droit positif, historique et héréditaire. Et tandis que les aristocrates s'efforçaient par leur mouvement révolutionnaire de trouver une base solide et nouvelle dans le droit naturel, à un degré plus bas leurs secrétaires organisaient le complot révolutionnaire en formulant d'une manière plus radicale les mêmes principes du même droit naturel. En effet, l'idéologie entière du complot de l'abbé Martinovich qui se termina par l'exécution des cinq chefs et de deux membres de la société secrète, repose sur le *Contrat Social* et sur la *Déclaration des droits de l'homme* qui est, comme l'on sait, le développement de celui-là.

L'activité littéraire des conjurés en est la première preuve.

SZENTMARJAY, le secrétaire du baron Orczy traduit le *Contrat Social*, le communique à ses amis et même en société privée il explique avec enthousiasme la doctrine de Montesquieu, de Mably et de Rousseau¹. Dans les carnets de Sámuel VERHOVSZKY, aisis par la police, l'on trouve des *Thèses tirées du Contrat Social*². Les œuvres de HAJNÓCZY, qui ont d'ailleurs obtenu l'autorisation de la censure, reviennent continuellement à l'idée du *Contrat Social*. Ainsi, l'inégalité de l'imposition des citoyens de l'État contredit, selon Hajnóczy, le but pour lequel les hommes se sont constitués en société. Elle contredit la sécurité individuelle et le droit de propriété, qui revient à tout le monde en vertu du droit naturel. Et il pose la question de savoir si un État qui a des lois fondamentales pareilles « mérite vraiment le nom de constitution, c'est-à-dire de ce pacte primordial que les hommes, disposant de leur liberté naturelle, ont conclu lors de la constitution de la société civile³. » Ailleurs il démontre avec la déduction de Rousseau que le pouvoir législatif appartient par sa nature à la nation entière. « Si quelqu'un l'accapare abusivement, la nation peut le reprendre... » Toute forme de gouvernement doit envisager le bien commun de la nation et c'est uniquement la volonté de la nation qui peut dire si telle loi ou telle forme peut être appliquée à son avantage. La nation ne peut être considérée qu'au point de vue de l'état naturel de l'homme. De même que celui-ci n'a pu être obligé par ses ancêtres à se démettre de ses droits naturels, ainsi l'État ne saurait priver les descendants des dons que ceux-ci ont reçu de la nature elle-même⁴. Partout dans ces réflexions on entend la voix de Rousseau qui a voulu démontrer non seulement l'injustice, mais encore l'absurdité logique des droits historiques.

Le plus grand admirateur de la doctrine du *Contrat Social* a été sans doute le chef de la conjuration, l'abbé MARTINOVICS lui-même. Dans ses premiers ouvrages destinés au grand

1. Dénonciation de Zgurich. Privatbibl, Fasc. 15. N° 22.

2. Vertr. Acten, Secr. 11 A (N° 51).

3. *De diversis subsidiis*, 199.

4. *De Comitibus*, 161.

public hongrois il ne s'était attaqué encore qu'aux privilégiés de la noblesse en se fondant sur le *Contrat Social*; ses deux discours (*Oratio pro Leopoldo II, Oratio ad proceres*) ont pour idée centrale cette pensée que le contrat social ne reconnaît d'autre pacte que celui qui a été conclu entre le roi et la nation. Dès lors la noblesse et le clergé sont des classes usurpatrices. D'autre part, si une nation plongée dans l'obscurité de l'ignorance a admis que des sultans de ce genre se fussent imposés à la personne du roi d'une manière malicieuse, injuste et illégitime, et si elle leur a cédé même une partie du pouvoir législatif, confirmant et approuvant cette cession par les paragraphes de la loi, cet abus ne saurait obliger la génération suivante de la même nation; dès lors tous les serments extorqués au roi par les magnats et les nobles ne valent rien et ils contredisent formellement le pacte sacré de la société civile qui exclut ces colifichets dissimulés sous de belles apparences... Les citoyens d'une république n'ont d'autre loi et d'autre pouvoir les uns sur les autres que celui qui dérive directement du *Contrat Social*. Les aristocrates sont les ennemis du genre humain, car ils empêchent que les hommes sortent de l'obscurité et qu'ils connaissent la doctrine si simple et si claire du *Contrat Social*. Quand nous aurons répandu suffisamment cette idée parmi le peuple, il connaîtra ses droits naturels qu'il n'oubliera plus jamais. L'abbé MARTINOVICS attribue tant de force à la simple formule de Rousseau qu'il attend l'avènement de la révolution du simple enseignement de cette idée (*Oratio ad proceres*).

Ailleurs il écrit : « La nature a donné deux instincts clairs à l'homme : la sécurité de sa personne et la liberté ; — pour les exercer ils ont formé des sociétés, d'une part afin de se conserver par l'union des forces et par tous les moyens prudents, d'autre part afin d'user librement des choses qui ne menacent pas la sécurité publique. » Tout découle de ce pacte et rien qui s'oppose à son but ne peut subsister. « Toute loi civile qui ne tient pas à la nature du pacte social, profane le nom sacré de loi, impose un joug injuste aux citoyens et produit de nombreux crimes dans la société qui compromettent l'autorité du roi, expose sa vie à

une éternelle inquiétude et retient les citoyens de l'industrie, du travail utile et de toute sorte d'obéissances nécessaires. » Aucune oppression ne peut abolir la force du *Contrat Social* qui renaît pleine et entière avec chaque génération : *totum renascitur*. Les exemples de l'histoire viennent d'ailleurs démentir ceux qui qualifient d'utopie irréalisable la république fondée sur le *Contrat Social*.

Dans ces écrits l'abbé Martinovics, qui est encore à ce moment l'agent secret du roi, défend un peu celui-ci et le fait entrer dans le pacte social. L'attaque ne visait cette fois-ci que les classes privilégiées, mais dans le *Catéchisme des hommes et des citoyens* qui devait être le code des partisans du complot, l'abbé Martinovics a rejeté toute concession et a transcrit les principes de Rousseau dans leur forme la plus pure. La deuxième partie du *Catéchisme* entièrement, la troisième et la quatrième dans leur essence sont une transcription dialoguée du *Contrat Social*¹.

« En quoi consiste ce qu'on appelle le *Contrat Social* ? Il consiste dans cette formule : « Nous, membres associés de cette république, désirons nous opposer de toutes nos forces physiques et spirituelles à toute oppression violente, nous voulons maintenir la loi naturelle, savoir notre vie, notre liberté, nos biens et notre égalité. » La souveraineté est au peuple ; le reste, roi, magistratures, etc., n'est qu'une institution de l'exercice de la souveraineté. En dehors de ces fonctions publiques il n'y a aucune distinction dans la société.

*
* *

Les principes de Rousseau sont résumés et appliqués dans la célèbre *Déclaration des Droits de l'Homme*. Selon Taine (*La Révolution*, I, 247), dans toute la *Déclaration* il n'y a qu'un article, la triple division du pouvoir, qui remonte à Montesquieu, le reste est le développement des idées du *Contrat Social*. Ajoutons que le principe du partage des pouvoirs se retrouve aussi, avec une certaine modification, dans le chef-d'œuvre de Rousseau (III, I).

1. Publié par Mgr Vilmos Fraknoi, *Martinovics élete* (La vie de M.), annexe.

Le texte provisoire de la *Déclaration des Droits de l'Homme* fut adopté le 26 août 1789 par l'Assemblée Nationale, cette résolution avait été précédée d'une longue discussion au cours de laquelle plusieurs projets étaient en lutte. Tous ces projets puisent leur inspiration dans le *Contrat Social*.

Il est singulier qu'en Hongrie un de ces projets se soit répandu avant le texte adopté par l'Assemblée Nationale. Le *Magyar Kurir* donna la traduction des *Droits de l'Homme* déjà dans son numéro du 22 août. Le rédacteur y a même ajouté l'*Acte Constitutionnel* qui pourtant ne fut rédigé définitivement qu'en 1791. Parmi les écrits du poète BACSÁNYI, de SZENTMARJAY et de SZLÁVY nous trouvons la copie des *Droits de l'Homme* ; l'abbé MARTINOVICS rédigea, pour la Diète de 1793, une *Déclaration des Droits de l'Homme* à l'usage des Hongrois sur le modèle français et en insistant sur le *Contrat Social*¹. D'autre part, le comitat de Gömör fait allusion à la *Déclaration des Droits de l'Homme* lorsque, en protestant contre l'application de la censure (1793), il déclare que la liberté de la pensée est le droit naturel le plus sacré et le plus inaliénable de l'homme. « Nous ne considérons pas ce droit comme un droit royal et nous ne pouvons le considérer comme tel, car c'est une vérité acquise que la souveraineté qui prend ses origines dans l'association des peuples, ne peut posséder que les droits dont elle a été munie en vertu des contrats. Dès lors, les souverains n'ayant pas de droit originel, il s'ensuit que les droits qui leur sont attribués, ne peuvent être puisés que dans les lois civiles et ne peuvent être expliqués et définis qu'aux termes de ces lois. Or, comme il n'y a aucune définition de ce droit dans les lois de l'État hongrois, il est certain que la nation se l'est réservé ; d'ailleurs la liberté et la libre communication de la pensée appartenant aux droits naturels des hommes, ils n'ont jamais renoncé à ce droit et dès lors ils n'ont pu le transmettre au souverain sans violer les droits sacrés de l'homme et sans autres conséquences dangereuses. C'est un droit supérieur à tout droit civil imaginable. »

Cette dernière phrase annonce le triomphe complet du

1. Mgr Fraknói en a donné un extrait, voir *ouvr. cit.* p. 94.

droit naturel sur le droit historique. Le comitat de Gömör en appelle aux droits de l'homme en insistant sur la liberté de penser. Cette adresse est d'ailleurs l'œuvre du même André CHÁZÁR qui dans un libelle, édité avec ses initiales, a déduit le crime de lèse-majesté du *Contrat Social* et de la théorie de la souveraineté du peuple.

La résolution de Gömör eut un grand retentissement dans le pays : ABAFFY, l'amphitryon des jacobins hongrois, la rappelle dans son poème latin écrit contre le clergé et appliqué à la musique de la *Marseillaise*¹ :

Si quis pacta ex Rousseau
tradat hono patriæ
pingunt hunc pro nebulone
Regi et Ecclesiæ :
Si quis Paini vel Voltairi
mentem, vel Jus hominis
Scribat, ut nunc Gömör, erit
reus status criminis.

Le même ABAFFY a songé à populariser les idées du *Contrat Social* et des droits de l'homme aussi parmi le public non-lettré. Il a recouru à une bonne vieille méthode, employée surtout par la Réforme : au dialogue qui a l'avantage de présenter les idées sous une forme dramatique.

J'ai découvert parmi les écrits d'ABAFFY, saisis par la police, ce tract qui est, je crois, un assez curieux témoignage de l'esprit de l'époque pour que je le présente ici dans une traduction fidèle :

*Notes prises pendant sa captivité par un soldat hongrois fait prisonnier dans la grande bataille sanglante du 6 novembre 1792*².

Il serait utile de décrire cette bataille inouïe où j'ai été fait prisonnier, mais vu les circonstances et la fortune qui m'a favorisé, je trouve mieux de l'omettre ici. Si la Majesté Divine veut conserver ma vie et me laisser rentrer un jour dans mon pays, je parlerai plus abondamment de cette bataille et de bien d'autres choses encore. Le 6 novembre de cette année 1792 je tombai en captivité

1. Dossier du procès Abaffy. Vetr. Acten Secr.

2. Victoire de Jemmapes.

française et le 29 du même mois je fus transféré à Paris, capitale de la France. Comme j'avais pris les Français pour une nation païenne et cruelle, quoique pendant mon trajet à Paris ils eussent été bienveillants envers moi, ainsi qu'envers mes camarades prisonniers, j'avais continuellement peur et je les suivais en tremblant, car je croyais qu'ils étaient tels que nos officiers nous les avaient dépeints. Mais comme je m'étais trompé ! puisque moi, prisonnier, on ne me traite pas comme un ennemi mais comme un homme. J'ai reçu logement chez un honnête bourgeois d'un âge avancé, François Lontrié, j'habite chez lui dans une chambre, j'ai aussi un bon lit, je n'en avais pas de meilleur dans ma patrie. Je reçois sept sous par jour que je donne à mon patron et pour cette somme il me donne à manger et à boire ; les habits que j'ai reçus de l'empereur sont encore bons, je n'en ai pas besoin d'autres ; quant à mes armes, j'ai dû les livrer à l'officier chez qui je dois me présenter deux fois par jour et il m'a fait coudre en échange des rubans bleus, rouges et blancs sur mes habits afin que je pusse me promener librement dans la ville. Mon patron et sa famille m'ont pris en affection et comme je sais lire et écrire et comme je comprends quelque peu le latin, j'ai appris bien vite le français ainsi que plusieurs de mes camarades et de cette manière j'ai fait la connaissance d'un grand nombre de Français. Un jour, me promenant sur la place Louis XIV, je fus abordé par un Français. S'étant entretenu avec moi pendant un certain temps, il me pria de le suivre dans sa maison où nous pourrions causer plus à notre aise et plus librement. Je le suivis en effet ; chez lui il se montra fort aimable envers moi et me demanda si la France me plaisait.

Moi. — Oui, Monsieur ! elle me plaît beaucoup, car c'est un très beau pays.

Le Français. — Et sa Constitution ?

Moi. — Monsieur, je ne saurais vous dire mon avis à ce sujet, il se peut qu'elle vous plaise et à moi non ou au contraire, qu'elle me plaise et à vous non.

Le Français. — Monsieur, ne croyez pas que je sois un homme dépravé qui ne vous parle pas loyalement. Parlez-moi franchement, je n'aime que les cœurs sincères.

Moi. — Je vous remercie de votre confiance, je vous parlerai donc comme on parle à un homme franc et loyal. Nous autres hongrois aussi n'aimons que les hommes qui ont le cœur sur la main. Cependant pour vous dire la vérité, je ne comprends pas votre Constitution ; je vous prie, Monsieur, de me l'expliquer.

Le Français. — C'est la chose que je fais le plus volontiers du monde. Moi, je ne veux pas louer notre Constitution, mais quand

je vous l'aurai expliquée une fois, vous jugerez si elle est bonne ou non. L'essentiel de notre Constitution est donc ceci : *la liberté, l'égalité, la propriété et la sécurité de l'usage de la propriété.*

Moi. — Monsieur, je vous en prie, expliquez-moi *la liberté.*

Le Français. — La liberté n'est autre chose chez nous, que ceci : lorsque les hommes formèrent entre eux des sociétés, ils étaient tous libres, c'est-à-dire : ils n'étaient pas esclaves, serfs, les uns ne pouvaient léser les autres dans leurs biens et dans leur nourriture. Si l'on ne se plaisait point dans une société, on pouvait passer dans une autre, on pouvait gagner et améliorer sa vie de toutes les façons. Nous n'entendons donc sous *la liberté* autre chose que la condition de pouvoir vivre librement et gagner librement notre nourriture.

Moi. — Parlez-m'en plus abondamment, si possible.

Le Français. — Volontiers, Voyez-vous, lorsque le monde a commencé, il est certain que les hommes n'étaient pas si nombreux que maintenant, il n'y avait alors aucune différence entre les hommes et comme il n'y avait pas de nations, il n'y avait pas de pays non plus, ainsi comme la surface de la terre n'était à personne, quelques hommes se sont établis par ici, d'autres par là, ceux-ci engendrèrent des enfants, les enfants des petits-enfants et ainsi un nombre d'hommes de plus en plus grand. Les hommes n'ayant pu satisfaire à leurs besoins, ils formèrent des sociétés ; libre à tout le monde d'y rester ou d'en chercher une autre. Six, sept ou encore plus de personnes s'étant donné rendez-vous, ils se dirent les uns aux autres : En voulant former cette société pour alléger notre sort nous nous obligeons à nous venir en aide les uns aux autres ; nous autres hommes, aurons soin du travail champêtre, nous autres femmes, de la vie domestique, l'un ne devra pas s'approprier ce qui est à l'autre, l'un ne sera pas le serviteur de l'autre, mais si quelqu'un éprouve quelque nécessité, nous y suppléerons tous ensemble ; celui qui gagne quelque chose par son travail manuel, le possédera librement et l'utilisera comme il lui plaira.

Moi. — Je ne veux maintenant rien vous opposer, mais que veut dire ce mot : *égalité* ?

Le Français. — Mon ami, ce mot a reçu bien souvent une fausse interprétation et nos ennemis blâment et détruisent notre constitution à cause du sens erroné qu'ils attribuent à ce mot ; pour eux, l'égalité est ceci : j'ai deux bœufs et vous n'en avez aucun, vous pouvez emmener tranquillement l'un de mes bœufs. Or il n'en est rien, car, vous voyez, Darnier a plus de biens que Rendieu et Lajain en a plus encore que Darnier et cet homme qui passe là

dans la rue n'a rien du tout et quand même personne ne prend ce qui est à l'autre ; pour nous donc l'égalité c'est *l'égalité devant la loi* : c'est-à-dire la loi punit le riche tout comme le pauvre, justice est rendue au riche comme au pauvre ; le riche ainsi que le pauvre, s'il en a l'aptitude, peut occuper les postes les plus élevés. D'autre part, ici chez nous, il n'y a aucune servitude : moi qui possède plusieurs villages, je m'accorde avec mes gens sur le prix qu'ils payeront pour le fermage.

On voit que le jacobin hongrois, voulant expliquer à l'homme du peuple la constitution française, commence son discours par l'exposé du *Contrat Social*. Il sent que tout le système anti-historique de la Révolution repose sur le droit naturel de l'âge utopique imaginé par Rousseau et par l'antiquité.

Le pamphlet d'ABAFFY est resté inachevé tout comme la traduction latine du *Contrat Social* et la traduction hongroise de SZENTMARJAY, jeune martyr des idées françaises, et celle de KAZINCZY, apôtre des lettres hongroises à la fin du XVIII^e siècle. Les autorités, effrayées du progrès des idées libérales, s'empressèrent de faire un exemple et de couper les rejetons jeunes et sauvages de l'arbre du mouvement démocratique. Mais la souche était restée là, attachée au sol par des racines profondes et l'arbre recommence bientôt à se couvrir de fleurs et bientôt de fruits : la renaissance de la nation hongroise est sortie directement des idées de la philosophie française du XVIII^e siècle. Celui qui se mettra à la tête du grand mouvement, le comte SZÉCHENYI, sera plus prudent que les premiers combattants, il cherchera à appliquer l'idée du progrès aux besoins réels de la nation.

Mais le choc avait été donné par le siècle précédent et l'on a vu quelle part il faut faire aux idées de l'illustre penseur français dans cette première effervescence révolutionnaire.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Budapest).

POZSONY, PRESBOURG, BRATISLAVA

Le nom de la ville de POZSONY (lire *požon'*) fut employé par les Hongrois jusqu'aux temps modernes, les Allemands l'appelaient PRESSBURG (la prononciation locale est *preš-purk*), les Slovaques la nommaient *Prešporok* ou *Prešporek*.

Le traité de Trianon détacha cette ville de la Hongrie et les nouveaux maîtres ont changé jusqu'au nom de la ville. En 1919 le Gouvernement Tchéco-slovaque a décrété que *Pozsony* porterait désormais le nom slovaque de BRATISLAVA.

A propos de ce baptême officiel j'ai publié dans la revue *Magyar Nyelv* (1919 ; XV, 49-57) une étude intitulée *Pozsony-Bratislava*, dont je résume ici les conclusions :

1° La plus ancienne donnée concernant le nom hongrois de la ville est de 1052 ; si toutefois la charte de fondation de l'abbaye de Pannonhalma est authentique (1002) ou bien si cette partie de la charte qui mentionne la ville de Pozsony remonte à Saint-Etienne, alors la première donnée est de 1002. Personne n'a encore définitivement expliqué l'origine du nom hongrois *Pozsony* : nous avons pourtant de bonnes raisons de supposer qu'il dérive du nom propre vieux-hongrois *Pozsony*.

2° La plus ancienne donnée sur le nom allemand de Pozsony est de 1045 ; c'est la forme écrite : *Brezesburg* (*z = s* ou peut-être : *ts*). Les variantes des XI-XII^e siècles présentent les formes *Brezisburg*, *Breziburc*, *Brezizburch*, *Prestawspurch*, *Bresburg*, *Bresburch*, *Bresburh*, *Bresburc* ; plus tard on trouve *Presburch*, *Presburc*, *Presburch* toujours avec un *p* initial. Le nom allemand est visiblement un composé : la seconde partie est le mot allemand *burg* « château, bourg », la première partie est la forme raccourcie du nom allemand d'origine slave *Brezislav*, *Pre-cislav* ~ *Preslau*. Parmi les Allemands parlant le dialecte bavaro-autrichien, les noms propres d'origine slave étaient assez répandus. Ainsi par exemple en Carniole on trouve

entre 1050 et 1065 un lieu dit *Brezlauves-burch*, dont la première moitié est un nom propre allemand d'origine slave.

3° Entre 1840 et 1860 les Slovaques, utilisant le nom allemand d'origine slave renfermé dans *Pressburg*, commençaient à écrire avec une érudition pédantesque *Vratislava*, *Brecislava*, *Břetislava*, *Bratistavia*, *Bratislava* ou *Ratislava*. La forme la plus usitée était peut-être *Bratislava*, dont je trouve la première mention vers 1838-1843 (v. *Slov. Pohl.* XXV, 589, 600). J'ignore le créateur de ce nom ; il est certain que Louis STÚR en fut le propagateur le plus zélé. A en juger la terminaison *-a*, le nom semble avoir une forme latinisée.

Tout récemment les érudits tchèques se sont occupés assez souvent du nom slovaque *Bratislava*. Par exemple, M. Venceslas CHALOUPECKÝ, professeur d'histoire à l'Université tchéco-slovaque de Pozsony, a publié un article intitulé *K nejstarším dějinám Bratislavy* (Contribution à l'histoire ancienne de B.). Je n'ai pu lire cette brochure publiée aux frais de l'Université ; cependant M. Miloš WEINGART, professeur à la même université, a utilisé dans l'étude qu'il vient d'écrire sur les noms slovaques, allemands et latins de Pozsony, les conclusions de M. CHALOUPECKÝ, ce qui permet ainsi de juger le travail de celui-ci ¹.

Or ni M. WEINGART ni son prédécesseur ne semblent connaître mon article. Quant à leurs conclusions, elles se laissent résumer de la sorte :

1° En tchèque et en moravo-slovaque les noms de lieu *Přibislav*, *Částav* (Bohême), *Břeclav* (= Lundenburg, Moravie) ont depuis le xv^e siècle des variantes en *-a* : *Přibislava*, *Částava*, *Břeclava*. Au xi^e siècle Pozsony avait pareillement un nom tchéco-slovaque en *-va* ou *-a*. C'est ce que prouve le nom *Preslawasburch* conservé dans les *Annales Allah.* de l'année 1052 (Cf. Pertz, *Mon. Germ. Script.* XX : ad urbem *Preslawaspurch*). Ce *Preslawaspurch* atteste la présence de la forme vulgaire tchèque **Bręcislava* > **Bręcłava* ~ slov. **Bracislava* ~ **Bratislava* ~ **Braslava*. Pour montrer que les formes en *-a* pouvaient exister dès les xi^e-xii^e siècles M. WEINGART cite la forme latine *Bratislauia* (de pont *Bratislauie*), nom de Lundenburg = moravo-slov., moravo-tchèque *Břeclav*, *Břeclava*. Cette forme latine est peut-être aussi une preuve

1. *Bratislava-Pressburg-Posonium.* (N° 17 dans la série des publications de l'Université.)

de l'ancien nom vulgaire tchèque et slovaque **Brecislava* ~ **Bratislava*. Le nom vulgaire tchèque et slovaque de Pozsony dérive du nom du prince tchèque *Brěcislav* ~ *Břetislav* (1037-1055). C'est son nom qui fut porté par la ville au XI^e siècle dans la langue tchéco-slovaque ; mais il tomba dans l'oubli par la suite. SAFÁRIK fut le restaurateur de ce nom, STRÚR et ses disciples le firent répandre. Ensuite l'auteur analyse l'origine slave du tchèque *Brěcislav* et semble accepter l'explication donnée par Gebauer : *Slov. staroč.*

2° Quant à *Pressburg*, il prétend que -ss- provient de all. *Presburg* sous l'influence de all. *presse*. Ce *Presburg* résulte d'un plus ancien *Bresburg* qui remonte à *Brecisburg*¹, doublet de *Brezesburg*. La première partie du nom vient naturellement du tchèque *Brěcislav* et l'auteur croit que la transformation des formes allemandes anciennes *Brezesburg*, *Brecisburg* (2) en formes plus récentes *Bresburg* > *Presburg* eut lieu évidemment sous l'influence du raccourcissement du nom tchèque *Brěcislav* > *Brěclav*.

3° La forme latine *Posonium*² est expliquée de la manière suivante : vers l'an 1000 deux célèbres familles slovaques vivaient en « Slovensko » : l'une mentionnée par la charte de fondation de Pannonhalma s'appelle *Poznan*, l'autre *Hunt*. *Poznan* est un nom slave, dérivé du part. passé *poznan* « le connu » du verbe slav. *po-znat'* « connaître, faire la connaissance de qn. » Ce participe devenu nom propre signifie « *slavny*, célèbre, glorieux ». Or les chartes moraves et tchèques ne mentionnent pas d'individus appelés *Poznan* : mais on les trouve en Pologne. La ville de *Posen* s'appelle *Poznań* en polonais et c'est là une forme à radical -io- provenant du nom propre *Poznan*. De même le nom propre slovaque *Poznan* a produit *Posonium*, doublet latin du vieux - slov. **Poznaň*. Dès que le nommé *Poznan*, d'origine slovaque, se laissa magyariser, le nom de lieu slovaque **Poznaň* devint *Posonium*. De même que polon. *Poznań* s'est transformé en all. *Posen*, slov. **Poznaň* est devenu d'abord all. *Posen* (Cf. *Possen*, *Pozzen*, formes de l'historien tchèque Kosmas), ensuite lat. *Posonium*. M. WEINGART touche à peine au problème de l'origine de hongr. *Pozsony*, il parle toujours de lat. *Posonium*. Il mentionne une seule fois la forme hongroise et alors même il écrit *Poszony*, forme totalement

1. Ignore la provenance de cette formule avec -c-.

2. L'auteur ne parle jamais de la forme hongroise *Pozsony*.

inconnue, due probablement à l'inattention de ce linguiste. Les autres noms hongrois cités par lui présentent des fautes pareilles : selon lui, le nom propre du Slovaque magyarisé *Poznan* continue à vivre dans le nom de famille noble des *Pazmányi* (sic !), d'autre part dans les noms de lieu *Pázmand* (sic, à deux reprises), comitat de Győr et *Pazony*, com. de Szaboles. — Le nom de l'autre famille : *Hunt*, *Hont* n'est probablement pas identique à slave *Hon*, *Hoňata*. Il est plus vraisemblable, affirme-t-il, que la famille *Hunt* est d'origine allemande et que le nom remonte à *Gunther*. Cette famille vivait sans doute au « Slovensko » dès l'époque du roi Svatoplouk. Le nom survit à l'invasion hongroise et les Slovaques, oubliant la forme ancienne *Hunt*, ont emprunté au hongrois leur forme actuelle : *Hontská* ou *Hont'anská stolica* (= comitat de Hont).

Et après avoir « démontré » ainsi l'origine tchèque de slov. *Bratislava* ≈ tchèque **Brěcislava* et fixé au XI^e siècle les premières données concernant l'emploi de ce nom, après avoir « prouvé » que *Presburg* provient de *Brezisburg* sous l'influence tchèque et que lat. *Posonium* est une variante de v.-slov. *Poznaň*, il termine ses raisonnements en constatant avec satisfaction que tous les trois noms du centre actuel de la culture slovaque sont slaves, plus précisément tchéco-slovaques et qu'ils ont tous trois un passé millénaire. La forme slovaquisée *Bratislava* de v.-tchèque **Brěc(i)slav(a)* et la transcription allemande *Bresburg* de tchèque *Brec(i)sburg* démontrent que vers le millénaire une forte puissance tchèque régnait ici, tandis que les formes latine et allemande reflètent la présence d'un clan slovaque qui exerçait une forte influence dans ces régions. Ainsi ce château de Presbourg représente comme un symbole l'union du passé millénaire des Tchèques et des Slovaques sous l'égide de ceux qui ont donné leur nom slave à cette métropole danubienne.

Je me suis efforcé de rendre fidèlement les raisonnements de M. WEINGART ; ils reflètent une mentalité spéciale qui n'est pas précisément favorable à l'objectivité scientifique. Je vais essayer de montrer ci-dessous que le travail du professeur tchéco-slovaque fourmille de fautes et d'erreurs suggérées non pas par le besoin de vérité, mais plutôt par l'esprit politique. Dans ma démonstration je suivrai ses déductions dans l'ordre qu'il leur a fait suivre et que j'ai suivi moi-même ci-dessus.

1° M. WEINGART, en se fondant sur M. CHALOUPECKY, prétend que le nom *Pressburg* a éternisé le nom du prince tchèque *Břetislav* (1037-1055) et que la ville avait aussi un nom tchèque **Brěc(i)slav* (slov. **Bratislava*) formé du nom du prince ; enfin qu'en dehors des formes en *-v* il y avait une forme vulgaire en *-va* : **Brěc(i)slava* (slav. *Bratislava*). Cette dernière forme est attestée par *Prešlawaspurch* (= Pozsony mentionné dans les *Annales Allah.* à l'année 1052 et par la forme latine *Bratistavia* de Lundenburg - Břecław. Toutes ces combinaisons reposent sur une erreur évidente. La terminaison *-ia* du nom latinisé des villes tchèques peut provenir non seulement d'un nom tchèque en *-a*, mais encore de tout autre nom à terminaison consonantique. Exemples : tchèque *Sázava*, *Morava* = lat. tchèque *Sazavia*, *Moravia*, mais tchèque *Čáslav* = lat. tchèque *Czastlavia* (In *Chaslavia* 1313.; de *Czastlavia*, 1433 ; cf. Gebauer, *Slov. hist.*). Cette manière de latinisation des noms de ville se retrouve au moyen-âge chez tous les peuples qui ont le latin pour langue ecclésiastique (cf. polon. *Kraków*, lat. *Cracovia*, hongr. *Bakony*, *Eger*, *Vác* lat. *Bakonia*, *Agria*, *Vacia*, etc.) Tel est le cas de la langue tchèque. Dès lors, si le nom tchèque *Břecław* (Lundenburg) a une forme latine *Bratistavia*, cela ne prouve pas que la forme tchèque *Břecław* ait une variante *Břecłava*. Ces doublets tchèques ne se présentent qu'à partir du xv^e siècle : il n'est donc pas probable que précisément la forme hypothétique du xi^e siècle tchéco-slov. **Brěc(i)slav* ait eu un doublet **Brěc(i)slava* ~ **Bratislava*.

D'autre part M. WEINGART commet une lourde faute en citant le *Prešlawaspurch* des *Annales Allah.* (à l'année 1052) pour prouver qu'au xi^e siècle Pozsony n'avait pas seulement un nom tchéco-slovaque, mais encore une forme en *-va* à côté de **Brěc(i)slav* : **Brěc(i)slava* ~ *Bratislave*. — Le *Prešlawaspurch* des *Annales Allah.* est un nom allemand et non tchèque, tout comme on ne saurait considérer comme nom de lieu tchèque ou slave hongr. *Szentlászlóvára* ~ *Lászlóvár* (cf. com. de Krassó, Csánki II, 96) quoique les mots *szent* et *László* soient tous deux d'origine slave en hongrois. — En effet, *Prešlawaspurch* est un nom bavarois typique et ne peut être que du xi^e siècle (v. Förstemann, *ON.* I, 630). Le dialecte bavarois est attesté d'abord par la forme *purch* (= all. litt. *burg*, château), Bavarois sont le *p* initial au lieu de *b* et le groupe *-rch* remplaçant *-rk* (<*rg*) (v. Schatz, *Allbaier. Gramm.* § 62). Mais la première partie de la com-

position : *Prellawas* sert à préciser avec exactitude la date de la formation du mot. En effet en bavarois le génitif des substantifs en -o ~ -jo présente aussi -as à côté de -es, -is ; ex. *tag* 'dies' *tagis*, *tages* et *tagas*. Ces formes se retrouvent surtout dans les noms de lieu : *Gozollasdorf*, *Frimuntaspach*, *Umpalasdorf*, *Piritas Chiricha* etc. etc. On ne saurait contester que la première partie de ces composés soit un génitif et que la composition exprime un rapport de possession. On trouve un génitif tout pareil dans *Prellawaspurch*. Or voici ce que M. SCHATZ écrit de ces formes (*Allbaier. Gramm.* § 96 ; cf. Braune, *Alth. Gramm.* § 193) : « Tous ces noms en -as appartiennent au XI^e siècle ¹. » *Prellawaspurch* est donc un nom bavaro-allemand du XI^e siècle et le sens en est : *Prellaw's Burg* = château de Preslaw. — Dès lors le génitif *Prellawas* ne prouve pas que Pozsony ait eu au XI^e siècle des noms tchèques **Brěc(i)slav*, **Brěc(i)slava*, *Bratislava*, car le nom allemand est à syllaber non en : *Prellawa-s-purch*, mais en *Prellaw-as-purch*.

J'ai mentionné que *Prellawaspurch* est un nom allemand et que le nom *Prellaw* figurant dans la composition est un nom propre allemand d'origine slave tout comme hongr. *László* dans *László-vár*. Sur le territoire du dialecte bavarois, aux IX^e-XI^e siècles, les noms propres slaves étaient assez répandus parmi la population allemande ². M. Joseph DITTRICH parlant des noms propres conservés dans le recueil d'Odalbert, archevêque de Salzbourg (X^e siècle), établit ce qui suit : « En dehors des noms bibliques on trouve aussi quelques noms slaves, puisqu'il y avait aussi des colonies slaves dans le diocèse. Surtout *Moimir* et *Zwentipolh* sont nommés plusieurs fois. *ZWENTIPOLH* est le *petit-fils de l'archevêque, fils de Diotmar*. Il était donc possible que des personnes d'origine allemande portassent un nom slave ³. » (Cf. *Mitteil. d. Gesellsch. f. Salzburger Landesk.* 1921, 60. Personennamen im Codex Odalberti). D'autre part l'on trouve aux IX^e-XI^e siècles en Styrie des Allemands qui portent le nom allemand *Zuentipolch* (var. -*polh*, -*bold*) ; de plus, on y rencontre en 1043 un *Prellaw*. (cf. Zahn, *Urkundenbuch des*

1. « Alle diese Namen fallen ins 11. Jahrhundert. »

2. Cf. le cas analogue des noms germaniques devenus français : Gauthier, Thibault, Guillaume, etc.

3. *Zwentipolh* ist der Enkel des Erzbischofs, der Sohn Diotmars. Es war demnach nicht ausgeschlossen, dass Personen deutscher Abstammung einen slawischen Namen trugen.

Herzogth. Steiermark I : per manum aduocati sui *Prezlai* nobis donauit).

On comprend dès lors que les noms de ces Allemands pouvaient servir à la formation de noms de lieu. M. I. STÜR a démontré que *Prinzersdorf* en Basse Autriche s'appelait originairement *Prinzlauisdorf* et *Pröselsdorf* en Haute-Autriche portait jadis le nom *Brumizlauisdorf*, *Primislasdorf*. (*Die slav. Sprachelemente in den Orstnamen der deutsch-österr. Alpenländer zwischen Donau u. Drau*. Wien 1914). Tous les deux noms remontent à son avis à tchèque *Přemysl*. — Parmi les noms de lieu des provinces autrichiennes on rencontre aussi le nom *Breslav*. Une charte carinthienne écrite vers 1050-1065 se rapportant à la donation que *Liutfrid* fait de ses biens situés à Kerschbaum, près de Greifenburg et à Steindorf et Wolfstein près de Pusarnitz, est datée de *Brezlauvesburch*. L'éditeur de cette charte a identifié ce nom de lieu à *Pressingberg*, région de Gmünd en Carniole. (Osw. Redlich, *Acta Tirolensia* I, 38 39 ; cf. aussi Stür, *op. cit.* p. 74).

Après ces exemples qui oserait contester qu'aux IX^e-XI^e siècles sur le territoire bavaro-autrichien il y avait des Allemands portant un nom d'origine slave ? Il va sans dire que ces noms pouvaient servir, tout comme les autres, à la formation de noms de lieu allemands.

Je ne prétends pas que ce soit là la seule explication exacte des noms de lieu allemands d'origine slave. Il est possible qu'un seigneur de nom et de nationalité slave ait été propriétaire d'un village, d'un bourg ou d'un château-fort ayant une population purement allemande ou mixte, composée de Slaves et d'Allemands. Mais même dans ce cas les habitants allemands prononçaient le nom slave du seigneur slave en l'adaptant aux formes de leur langue. Qui pourrait dire aujourd'hui, faute de données historiques, à quel cas nous avons affaire à propos du nom allemand de Pozsony ? Si le nom de lieu provient du nom d'origine slave d'un Allemand ou si les habitants allemands ont recueilli le nom slave d'un seigneur slave pour en former, conformément à l'esprit de leur langue, *Preslawaspurch*, *Brezisburg*, *Breziburch*, *Bresburg*, *Bresburch*, *Bresburc*, *Prespurc*, *Pressburg* ? Dans tous les cas le nom est allemand et en lui-même il ne permet de conclure en aucune façon sur le nom tchèque ou slovaque de la ville au XI^e siècle. M. WEINGART, sur la foi de M. CHALOUPECKY, prétend que le nom de la ville est formé de

celui du prince tchèque Břetislav qui vivait dans la première moitié du XI^e siècle et que le nom tchèque était, à en juger du nom allemand, **Břec(i)slav* et **Břec(i)slava* ; en slovaque *Bratislav(a)*. J'ai montré par ce qui précède que tout cela est erreur et illusion, peut-être consciente. D'ailleurs le prince Břetislav figure dans l'histoire de Hongrie seulement à l'époque des rois Pierre et Aba (cf. Pauler, *A magy. nemzet tört. az Árpádházi királyok alatt* I² 78, 80, 82, 104) ; son nom est mentionné dans les chroniques hongroises (cf. Kézai § 26 ; éd. M. Flor. *Font. Dom.* II, 80 : *Mouit itaque expeditionem ingentem*¹ et *consilio Ratislai ducis Bohemorum ex aquilonali parta venit ad Hungarie confinia* = Képes kr. § 49 ; *Font. Dom.* II, 148 : *Baratzlai ducis Bohemorum* = d'autres variantes dans d'autres chroniques *Font. Dom.* III, 53 : *Vratizlai, Varatzizlai, Varatzilai, Wradislav ducis*). D'autre part, la ville de Pozsony joue un rôle assez important à l'époque des rois Pierre, Aba, André I^{er} et Salomon, mais nous ne trouvons nulle source nous prouvant que jusqu'à sa mort (1055) la ville Pozsony ait appartenu au prince Břetislav, même provisoirement, ou qu'il ait fondé le château-fort de Pozsony. Par contre il est très probable que le nom allemand de Pozsony est antérieur au XI^e siècle et alors toute la fable politique de MM. CHALOUPECKÝ et WEINGART tombe d'elle-même. En effet il y eut en 907, entre les Hongrois et les Bavares, une bataille nommée par les uns bataille de Pozsony, par les autres, avec Gyula PAULER en tête, bataille de Bánhida. Cette rencontre se termina par une brillante victoire des Hongrois. Or les Annales d'Admont récemment découvertes par M. KLEBEL mentionnent à l'année 907 la défaite des Allemands en ces termes : « 907 Bellum pessimum fuit ad *Brezalauspure* 4^o Nonas Julii ». L'éditeur de la chronique ajoute ce commentaire : « *Brezalauspure* ne peut être que Pressburg (tchèque Břetislawa). Ainsi même ce lieu remonte avec son nom allemand à l'époque prémagyare » (*Eine neuaufgefundene Salzburger Geschichtsquelle*. V. Ernst Klebel. *Mitteilungen der Ges. für Salz. Landesk.* 1921 : 33-54). Si l'on admet l'authenticité de cette source, — et nous n'avons aucune raison de ne pas le faire, — le nom allemand de Pozsony : *Pressburg* précède, tout comme celui de Sopron : *Oedenburg*, la conquête du pays par les Hongrois,

1. Il s'agit de l'empereur Henri.

Ainsi rien ne subsiste de la première partie de l'hypothèse de MM. WEINGART et CHALOUPECKY. Pozsony était appelé au XI^e siècle *Prespurch*, *Preslawspurch* etc., mais on ne sait rien, absolument rien d'un nom tchéco-slovaque, tchèque ou slovaque.

On se rappelle que M. WEINGART affirmait d'autre part que all. *Brecisburg* (?), *Brezesburg* est devenu « évidemment sous l'influence du raccourcissement de tchèque *Brěcislav* > *Brěclav* » all. *Bresburg* > *Presburg*. Je ne sais pas si j'ai bien compris cette hypothèse abstruse. Je n'ose pas supposer que M. WEINGART ignore que *-is*, *-es* dans *Brecis-* (?) et *Brezes-* sont des suffixes de génitif tout comme dans *Reganisburg*, *Pochespach* etc. (cf. Förstemann. *All. Nbuch.* ON.) Dans ces composés *-i* ∞ *-e* devant le suffixe *-s* et dans la conjugaison faible devant le suffixe *-n* peut disparaître plus tard et alors *Reganisburg* donnera *Regensburg*, **Poscesbach* deviendra *Poschbach* et *Heimenburg* se changera en *Hainburg* etc. C'est donc grâce à une évolution linguistique de l'allemand, indépendamment de toute influence slave que all. *Brezisburg*, *Brezesburg* ont donné **Brez-s-burg* > *Bresburg* où le *b* fut prononcé *p* conformément au dialecte bavarois. Ou bien M. WEINGART croit-il que dans *Brecisburg* (?), *Brezesburg* le premier nom soit *Breci* (?), *Breze* correspondant à tchèque *Brěci*(slav), tandis que dans *Bresburg* le premier nom *Bres-se* soit formé sous l'influence de tchèque *Brěc-* dans *Brěc-(lav)*? Au point de vue linguistique ce serait là une erreur inexcusable.

D'ailleurs l'explication de *-e* après *r-* dans all. *Brezisburg* ∼ *Bresburg* ∼ *Presburg* est également erronée chez M. WEINGART, et cela au point de vue de l'histoire de la langue... tchèque ! M. WEINGART fait dériver le nom allemand directement de v. -tchèque *Brěcislav* > *Brěclav* et ainsi, *-e* du nom allemand de *-ě* vieux tchèque. Il est certain que le nom allemand est d'origine slave et qu'il remonte à un nom propre slave d'où est sorti tchèque *Brětislav*. Or tchèque *Brětislav* remonte sans aucun doute à v. -tchèque **Brěci-slav* (v. Gebauer, *Slovn. staroč.*). Cette forme avec son *e* nasalisé vivait encore aux VIII^e et IX^e siècles dans le vieux tchèque et le vieux-slovaque ; qu'on se reporte au lat. *Vence-slaus*, forme latinisée de v.-tchèque **Vece-slavü* (tchèque mod. *Václav*), au roi *Svatopluk* nommé par les sources σφεντόπληκτος, *Zwentipolch*, variante de v.-slovaque **Sveto-plkŕi* (cf. Vondrák, *Vgl. Gr.* I, 114-115 ; Gebauer, *Hist. ml.* I). Mais par contre il est certain aussi qu'au X^e siècle, et à plus forte

raison au siècle suivant *e* est devenu *ia* en tchèque et en slovaque et le nom porte à cette époque dans ces deux langues la forme *Břacislav* et ensuite par dissimilation de *c* — *s* : *Břatislav* (d'où la forme latinisée *Bracislaus*, cf. Gebauer, *Slovn. staroč.*). Tchèque *ia* passe alors à *ě* ; les plus anciennes données remontent au début du XIII^e siècle, le changement devait avoir eu lieu au cours du XII^e siècle (v. Hujer, *Uvod do dějin jazyka českého*. V Praze, 1914, p. 55). Ce changement a frappé dans certaines positions aussi *ia* provenant de *e*. Ainsi le nom vieux-tchèque ne pouvait être au XI^e siècle que *Břacislav* ou peut-être *Břatislav*.

En effet si nous voulons expliquer le nom allemand, nous devons partir de v.-tchèque ou v.-slov. *Břacislav* ou *Břatislav*. Affecté par l'*umlaut* ce nom donne en bavarois **Prezislav* (lire : *Pretzi-slav*) ; cf. *archi-* (lire *artzi*) > *erzi-* dans *erzibischof* etc. A l'époque où *erzi-bischof* se raccourcit en *erz-bischof* on trouve des changements analogues : all. *Alluperht* ~ *Alli-perht*, *Alla-rih*, *Fridu-rih*, *Pilicrīm* (cf. lat. *peregrinus*, Schatz, *Allb. Gr.* § 83) > *Allperht*, *Altrih*, *Fridrih*, *Pilcrlīm* ~ *Pilgrim* etc. C'est alors que le nom bavaro-allemand emprunté au slave **Prezislav* passa à *Prez-slav* > *Preslaw* et ce nom fut le point de départ de la formation de all. *Preslawaspurch*, *Brezespurg*, *Presburg*, etc. La voyelle *ě* de v.-tchèque *Břecislav* > *Břeclav* n'a rien à voir avec la voyelle *e* du nom allemand.

La troisième hypothèse de M. WEINGART affirme que lat. *Posonium* et ainsi naturellement hongr. *Pozsony* sont des noms d'origine slovaque. Un seigneur slovaque vivant vers 1000 était appelé *Poznan*. Les Slovaques en formèrent le nom *Poznaň* et la ville fut nommée d'après lui. Lorsque ce sieur *Poznan* se fut magyarisé, *Poznaň* devint tout à coup *Posonium*, d'où *Pozsony*. Il y avait aussi un certain sieur *Hunt* dont le nom n'était probablement pas slovaque, mais plutôt allemand et remonte à all. *Gunther*. Quant à la famille de celui-ci, elle vivait au « Slovensko » sans doute dès le IX^e siècle sous le roi Svatoplouk, puisqu'on sait que des seigneurs allemands vivaient déjà dans l'empire de Svatoplouk ! Toutes ces rêveries révèlent l'inexpérience flagrante de M. WEINGART dans le domaine où il désire renseigner autrui. J'ai presque honte de formuler les réflexions suivantes, tant elles sont connues, mais je dois m'y résigner pour répandre un peu de lumière dans l'atmosphère confuse des historiens de « Bratislava ».

Les chroniques hongroises affirment à l'unanimité qu'à l'époque du prince hongrois Géza (971-997) on trouve parmi les *hospites* étrangers deux chevaliers venus de Souabe. Maître SIMON KÉZAI appelle l'un *Pazman*, l'autre *Hunt*. Voici le passage en question :

« Post hec venit HUNT et PAZMAN duo fratres carnales, milites cordati de Sueuia. Hi enim passagium per Hungariam cum suis militibus facientes ultra mare ire intendebant. Qui detenti per ducem Geicham, tandem sanctum regem Stephanum in flumine Goron Teutonico more gladio militari accinxerunt » (V. MFlor. FD II, 94).

Les deux frères allemands sont mentionnés aussi dans d'autres chroniques, mais toutes les désignent comme des *hospites* étrangers devenus fidèles de Saint-Etienne. Les noms des deux chevaliers affectent les formes suivantes : *Hunt* ~ *Chunt*, *Poznan*, *Paznam*, *Paznan*.

Cf. Kép Kr. ed. MFlor. FD. II, 130, 139 : *Hunt* et *Paznan*; Dubn. kr. ed. MFlor. FD. II, 34, 43 : *Hunt* et *Paznan* (Cod. Sambucus : *Pazuan*, *Pazuam*) ; Pozs. Kr. ed. MFlor. FD. IV, 28 : *Chunt* et *Paznan* ; Chron. Mon. ed. MFlor. FD. III, 220 : *Hunt* et *Paznan*, n° 224 : *Hunt* et *Pazna*.

Les deux frères sont les fondateurs de la famille HUNTPÁZMÁNY dont sont sorties plusieurs familles hongroises vivant encore aujourd'hui (p. ex. les comtes Forgách, cf. PAULER, *op. cit.* 112, 194 ; KARÁCSONYI, *A magy. nemzetségek* II, 182-184). La famille porte dans les sources écrites les noms suivants : *Paznan* (Kép. Kr. ed. MFlor. FD. II, 209 : Cosma de genere *Paznan*, époque d'Etienne II [1116-1131]), *Hunt-pazman* (chartes de 1318 et 1322 chez Karácsonyi, *op. cit.*), *Huntpazdan* (1287 : *Pazdan* de genere *Hunthpazdan*, v. Kovács, Ind.), *Huntpazlan* (1322, v. Karácsonyi, *op. cit.*).

Les historiens hongrois sont d'accord pour affirmer que *Pazman* et *Hunt* sont des *hospites* établis en Hongrie à l'époque du prince Géza : tous placent leur pays d'origine en Souabe, excepté M. KARÁCSONYI qui les fait venir d'Italie.

D'ailleurs les deux noms : *Pazman-Paznan* et *Hunt-Chunt*, étaient des noms propres assez usités dans la famille HUNTPÁZMÁNY, et en dehors d'elle (la dernière mention du nom *Pazman* est de 1408 ; cf. Karácsonyi, *A magyar nemz.* II, 237). Voici quelques exemples : en 1287 *Pazdan* de genere *Hunthpazdan*, v. Kovács, Ind. | 1290 à 1301 : *Paznanus*... *Paznanum* (forme latinisée de *Paznan*), originaire de Pásztó (com. de Zólyom ou de Heves), v. Árp. Új. Oktár XII,

666 | 1293 : a terris *Paznani*, Nysik et Radizlaj piscatorum nostrorum de Halaz : abhinc uersus fluuium Goron, pêcheurs de Halászi (com. de Zólyom), v. *Árp. Új. Oktár* X, 120 | 1298 : *Paznan*, filio Vyda ; nom d'un militaire de Bána (com. de Trencsén), v. *Árp. Új. Oktár* XII, 620 | 1299 : *Paznanus... Paznano...* : de Guerche, nom d'une personne ressortissant au diocèse de Zagreb, v. *Árp. Új. Oktár* XII, 647, etc.

1220 : iudice Hunt, comite de Borsua, *Vár. Reg.*, § 59 | 1266 : ad terram *Hunth* comitis, v. *Árp. Új. Okt.* VIII, 145 | 1266 : Comitis *Hunt* de genere *Hunt Paznani*, v. *Árp. Új. Okt.* VIII, 151 | 1278 : ad domum *Hunth* prope fluv. *Tornua* (com. de Veszprém), v. *Árp. Új. Okt.* IX, 219, etc. Cf. encore Karácsonyi, *A magy. Nemzetségek* II, 199, 209, 226, 230, 237, mentionnant des individus appelés *Hunt* et *Pazman*.

Il faut savoir maintenant que *a* du radical a passé à *o* en hongrois médiéval. Ainsi *pagán*, *Pangrác*, *All*, deviennent *pagány*, *Pongrác*, *Oll*. Ce *o* redevient *a* dans certains mots ; cf. v.-hongr. *Haran* > *Haram* ; v.-hongr. *Horom*, depuis le xvi^e siècle *Harom* > *Haram* ; v.-hongr. *Gran* >, moyen-hongr. *Goron*, depuis le xvi^e siècle *Garom* >, *Garam*, etc. C'est ce changement que l'on peut observer dans *Pazman-Paznan*. Ce mot affecté en moyen-hongrois la forme *Po-*. La même personne est nommée dans une charte *Paznan*, dans l'autre *Poznan* (cf. en 1220 : *pristaldo Paznano* de genere *Zak*, v. *Pannonh. Szt. Ben. Rend tört.* I, 648 = en 1220 : *pristaldo Poznano* de genere *Zak*, *ibid.* I, 647). Dès lors les formes *Pozman-Poznan* rencontrées dans nos chartes sont de simples variantes de formes plus anciennes *Pazman-Paznan*, cf. 1086 : *Pozman*, vicilis cum equo, à l'abbaye de Bakonybél, v. *Árp. Új. Okt.* I, 36 | 1165 : Ego *Forcos*, filius *Poznan* (donateur du moutier de *Garamszentbenedek*), v. *Árp. Új. Okt.* VI, 104 | 1224 : *Poznanus* *Vár. Reg.* § 306, nom d'un serf. — *Pozman* ~ *Poznan* sont redevenus *Pazman* ~ *Paznan*, ainsi que le prouvent les noms de lieu originaires du nom propre.

On voit que *Pazman-Paznan*, *Hunt-Chunt* étaient des noms fort répandus en hongrois aux xi^e-xv^e siècles. Il n'est pas étonnant dès lors qu'on trouve des noms de lieu qui en proviennent. C'est une particularité de la langue hongroise que le nominatif du nom propre peut servir en même temps de nom de lieu. Si quelqu'un s'appelle *Bors*, *Csanád*, *Solt*,

Taksony, Tas, etc., son habitat, sa propriété, son village ou son château a été nommé *Bors, Csanád, Soll, Taksony, Tas*, etc. (Ces noms peuvent affecter le suffixe diminutif : *Bors* devient *Borsod*, d'où le nom du comitat).

C'est ce qui arriva aux noms propres *Hunt* ~ *Chunt* et *Pazman* ~ *Paznan*. La forteresse de *Hunt* ~ *Chunt* existait déjà à l'époque de Saint-Étienne, au début du XI^e siècle (v. Pauler, *op. cit.* I^o 403). La forteresse s'érigeait à l'endroit du village actuel de *Hont*, non loin de la rivière Ipoly. Les habitants étaient, comme aujourd'hui, — malgré leur attribution récente à la Tchéco Slovaquie, — de purs Hongrois. Le nom du fort et de la localité était *Chunt* ~ *Hunt* [cf. 1156 : in parrochia *Chunt*, Germanus *chuntiensis* comes, Knauz, *Mon. Strig.* I, 108 ; 1232 : de *Chunt Pannonh. Szent Ben. Rendtört* I, 712 ; 1237 : ad castrum *Hunth*, Knauz, *op. cit.*] : à partir du XIV^e siècle on trouve *Hont* avec *o*. En effet *u* du radical était devenu *o* en hongrois depuis le XIV^e siècle, d'où le changement de *Hunt* > *Hont*.

Le nom *Pázmány* était d'un usage plus fréquent aux XI^e-XV^e siècles, ce qui fait qu'on en a tiré plus de noms de lieu que de *Chunt-Hunt*. Cf. : *Pázmány* puszta, com. de Békés ; *Pázmánd* : 1^o village, com. de Fehér ; 2^o village, com. de Győr ; 3^o hameau, com. de Fehér ; 4^o hameau, com. de Heves ; *Pázdány* (nom ancien *Pozman, Poznan*, v. Csánki II, 515 ; *Pazdány* Lipszky, Rep.), village, com. de Baranya. Les formes anciennes de ces localités conservées dans les sources écrites sont : *Pazman* (cf. *Kyspazman. Naghpazman*), v. Csánki I, 68, 654, II, 515, III, 555 ; *Pozman*, v. Csánki I, 523 ; *Paznan*, v. Csánki I, 654, II, 515, III, 342, 554, 555, *Pannon. Szt. Ben. Rend Tört.* II, 290, 366, 368, 369, 405, III, 775, Kovács, *Ind.* ; *Pasnan*, v. *Pannon. Szt. Ben. RT.* III, 564 ; *Paznaan* v. Csánki I, 654, II, 515 ; *Poznan* v. *Vár. Reg.* § 39, Csánki III, 554, *Pannon. Szt. Ben. RT.* I, 775, Kovács *Ind.* ; *Paznam* v. *Pannon. Szt. Ben. RT.* II, 368 ; ? *Páznád* v. Csánki III, 343, 554 ; *Pozdán* v. Lipszky, Rep. ; *Pázmán* v. *Pannon. Szt. Ben. RT.* VI, 776 ; *Pázmánd* v. *Pannon. Szt. Ben. R T.* 14, 865.

On voit que les noms de lieu présentent les mêmes formes que les noms propres analogues.

Quelle était donc la prononciation hongroise de ces noms ? L'étymologie des deux noms nous donnera la réponse nécessaire.

Hongr. *Chunt* ~ *Hunt* > *Hont* ne saurait être tiré du voca-

bulaire slave. M. WEINGART le sait fort bien, lui aussi. Mais le nom ne peut remonter non plus à all. *Gunther* (explication du professeur de « Bratislava »). All. *Gunth* (cf. Förstemann, *Alld. Namenb.* P. N. I, 693-713 et Meyer-Lübke, *Rom. Namenst.* 32, 62, 86) correspondant à la première partie du nom composé *Gunther* (cf. germ. *gunthi* 'combat'), et ce mot aurait donné en v.-slovaque **Gotü*, en slov. des x^e-xi^e siècles **Gut*, en slov. mod. **Hút* ~ **Hut*. Le même all. *Gunth* emprunté aux x^e-xi^e siècles aurait donné en slovaque **Gunt*, les voyelles nasales étant disparues. Ce **Gunt* se serait transformé en **Hunt* en slovaque moderne. Les deux formes hypothétiques anciennes **Gotü* et **Gunt* en passant au hongrois auraient dû donner dès la seconde moitié du xv^e siècle **Gont*, mais, naturellement, on n'en trouve aucune trace en hongrois.

La forme réelle *Chunt* ~ *Hunt* s'explique facilement si l'on s'en tient aux données historiques. Le chevalier *Chunt* ~ *Hunt* était venu de Souabe, territoire haut-allemand. Aux vii^e-xi^e siècles, le nom *Hunto*, *Hundo*, *Hund*, *Huntilo*, *Huntprecht*, *Hundpold*, etc., était fort commun dans ce territoire (v. Förstemann, *All. Nb.* P. N. I, 928-929). Ce nom propre est manifestement identique à germ. occ. *chunna* (Malb. gl.), v.-haut-all. *hunno*, *hunteri* « centurion », *hunt* « centum » (v. Braune, *Allh. Gr.* § 274 ; Schatz, *Allb. Gr.* 144) et pour la signification il correspond à v.-hongr. *chodu nogyu* (auj. *hadnagy*, lieutenant) cf. par rapport à ce nom *Nyelvtud. Közl.* XLIV, 334. V.-haut-all. *Hunt* a donné en v.-hongr. *Chunt* ; *ch* (= γ) étant substitué à *h*, son inconnu au vieux-hongrois ; v. Melich, *Nyelvtud. Közl.* XLIV, 333-372. *Chunt* a passé plus tard à *Hunt* et dès le xiv^e siècle à *Hont*, forme employée encore aujourd'hui. La région de la rivière Ipoly fut toujours habitée par des Hongrois et lorsque les Slovaques commencèrent à pénétrer dans ce territoire, ils empruntèrent aux Hongrois le nom du comitat, *Hont'anská Stolica*, dans sa forme moderne.

L'origine de hongr. *Pázmán* > *Pázmány*, diminutif : *Pázmánd*, est tout aussi claire et irréfutable. L'histoire atteste que le chevalier *Pazman* était arrivé de Souabe en compagnie de son frère *Hunt*, dans la deuxième moitié du x^e siècle. En territoire haut allem. on trouve en effet au x^e siècle le nom *Pazaman* (v. Förstemann, *Alld. Nb.* P. N. T. 254, 1088). Ce nom est composé et la seconde moitié du nom est *man* « vir ». D'autre part on sait qu'en haut-alle-

mand, dans la première moitié du ix^e siècle, on trouve à côté de *Hadu-perht*, *Patu-rih*, *Fridu-rih*, etc., des variantes avec *a* : *Hada perht*, *Pata ri*h, *Frida ri*h (v. Schatz, *Allb. Gr.* 49). La forme haut-allemande du x^e siècle *Paza-man* provient de même d'un plus ancien **Pazu-man*, Enfin de même que *Fridurih-Fridarih* ont donné *Fridri*h, **Pazuman-Pazaman* ont abouti à **Pazman*. On ignore encore la signification de la première partie de la composition *Paza-man*. Mais il est certain que c'est un nom haut-allemand où le *p* haut-allemand remplace le *b* du germanique occidental. Quant à *z* intervocalique, celui-ci peut désigner en vieux-haut allemand les sons *s* et *ts*. A mon sens *z* de *Pazaman* était prononcé *s*. La première partie de germ. occ. **Pazu-man*, haut.-all. *Pazaman* pourrait être identifiée au nom commun conservé dans le nom propre allemand *Baso*, *Basila* (v. Förstemann, *Alld. Nb. P. N. I.*, 248), mais il peut se rapporter aussi à v.-h.-all. *baz* 'meilleur, plus', bavar. *paz* (v. Schatz, *Allb. Gr.* 135). En ce cas le nom signifierait *bonus homo* 'bonhomme'. Gábor SZARVAS a rapproché hongr. *Pázmány* de moy.-h.-all. *baseman* 'poltron' (*Nyelvőr XXI*, 294).

V.-haut. all. *Pazaman* > *Pazman* a passé en hongr. à *Pazmán*, puis conformément à l'assimilation fort connue en hongrois : *Pazmán* (forme écrite : *Pazman* v. ci-dessus). V.-hongr. *Pazmán* est devenu dans certains dialectes *Pozmán* (écrit *Pozman*), dans d'autres *Paznán* (écrit *Paznan*, *Paznaan*) et *Pázmán* > *Pázmány* (diminutif *Pázmánd*). La forme *Paznán* a donné d'une part *Pazdány* > *Pázdány* ~ *Pazlán* > *Pázlán*, d'autre part *Poznán* (écrit *Poznan*). Les formes latinisées viennent de ces variantes : *Pazmanus*, *Paznamus*, *Poznanus*. De même *Chunt* a donné *Cuntius* (charte de Pannonhalma, 1002). Hongr. *Poznán* a passé en croate : dans le comitat de Varasd on trouve *Poznanovec* (v. Lipszky, *Rep.* ; Mikl. *Denkschr.* XIV, 36) et dans le comitat de Veróce un lieu dit *Poznanovec* aux xvi^e et xvii^e siècles, appelé encore *Paznanfalva* (lire : *Paznánfalva*) aux xiv^e et xv^e siècles (v. Csánki II, 515). Il est certain que ces *Poznanovec* sont des formations croato-magyares provenant de *Pazmán-Paznán-Poznán*.

Nous avons examiné toutes les variantes du nom propre hongrois *Pazmán* > *Pázmán* d'une part, et les noms de lieu *Pázmány*, *Pázmánd*, *Pázdány*, *Poznanovec* dérivés de celui-là d'autre part. Nous avons indiqué aussi les origines de

v.-hongr. *Paznán*. On peut voir que dans aucun cas ce nom n'a donné une variante *Poson* > *Pozsony*. De plus on peut établir que le nom de la ville de *Pozsony* ne présente dans aucune source la variante *Pozman* ~ *Pozman* ~ *Poznan* ~ *Paznan*. Cependant depuis le XI^e siècle le nom hongrois de *Pozsony* est mentionné très souvent dans les sources historiques, mais sa forme est toujours *Poson* (v. Fontes Dom. ed. M. Flor. II, 160, 186, 188, 190, 193, 216, III, 66, 88, 89, 91, 94, 208; Vár. Reg. § 112; Érdy-C. 399, etc.), *Posson* (v. Font. Dom. ed. M. Flor. III, 66), *Posony* > *Pozsony* (v. Szikszay 1590, M. A³ m. 143, Bernol.; Lipszky, Rep., etc.). Dans l'histoire de la langue hongroise jamais hongr. *Pozsony* et hongr. *Pázmány* n'ont été identiques. M. WEINGART qui cite la charte de Pannonhalma de 1002, aurait dû remarquer la présence des deux noms dans le même texte : « astantibus ducibus *Poznano*, Cuntio... tertia pars tributi de *poson* » (cf. sur cette partie Pauler, *A magy. nemz. tört.* II² 588). Dire que la forme hypothétique v.-slovaque **Poznaň* qui serait le nom supposé de *Pozsony*, a donné peut-être en allemand *Posen* et ensuite hongr. *Pozsony* et citer à ce propos la forme *Possen* notée par Cosmas (= *Pozsony*, v. Pertz, MG. SS. IX), c'est attribuer un sens erroné aux données historiques. Hongr. *Poson* du XI^e et du XII^e siècles est transcrit par le Bavaois Othon de Freysing *Bosan* (v. Pertz, Mon. G. SS. XX), par le Slave COSMAS *Possen*, lire : *Pošén*. Ces formes ne peuvent être considérées comme antérieures à hongr. *Pozsony* pas plus que tchèque *Požun*, cité par le dictionnaire de Rank, ou slovaque *Požun* recueilli par Otto (*Slovník naučný*). Ces derniers sont des noms tchèque et slovaque empruntés au hongrois au cours du XIX^e siècle, tandis que le *Possen* de Cosmas est un emprunt tchèque des XI^e-XIII^e siècles. D'ailleurs Cosmas étend ses emprunts aussi sur d'autres noms hongrois. Je renvoie par exemple à *Zobor*, nom d'un couvent dans le com. de Nyitra que Cosmas transcrit *Zober* (v. E. Cosmae, Chron. Boem. lib. I, 14 : in latere montis *Zober*... in *Zober* quodam cenobis in Pannonia). C'est là un nom hongrois et celui qui ne le croit pas, en ignore sans doute l'étymologie. Le fait que Cosmas ne cite pour *Pozsony* et *Zobor* que les formes hongroises passées dans le tchèque, est un précieux témoignage en faveur de notre thèse ; *Pozsony* n'avait au XI^e siècle ni un nom vieux-slovaque *Poznaň* ni un nom vieux-tchèque *Brěclav-Brěclava*. Si Cosmas qui a voyagé en Hongrie et n'est

mort qu'en 1114, avait entendu ces noms, il n'aurait pas manqué de le faire remarquer. — La forme latinisée *Posonium* vient également de hongr. *Pozsony*; c'est même là une forme assez récente.

Hongrois *Pozsony* n'est donc en aucun rapport direct ou indirect avec le nom propre *Pázmány*. Si l'on nous demande maintenant l'origine du nom hongrois, nous pouvons répondre de la façon suivante :

L'explication la plus probable est que ce nom vient d'un nom propre vieux-hongrois (v. déjà Knauz, *A pozsonyi prépostság* 34), il est vrai que nous connaissons des noms propres qui sont d'abord des noms de lieu : par ex. *Musum* « Moson », nom d'une personne (Kovács, *Ind.*) ; si l'on se reporte ici à l'étymologie du nom, on voit tout de suite que le nom de lieu précède l'appellation personnelle (v. Melich, *Magyar Nyelv.* XVIII, 145). Pourtant dans le cas de *Pozsony* les faits semblent prouver le contraire. D'abord le nominatif d'un nom de lieu devenu nom propre est des plus rares, et ceux que l'on rencontre sont d'un usage restreint. Par contre on trouve un grand nombre de *Poson* aux XII^e-XIV^e siècles : 1138 : *Poson* nom de deux serfs du prévôt de Dömös v. Knauz, *Mon. Strig.* I, 91, 95 ; 1211 : *Posuntona*, var. *Posontana* v. *Pannonh. Szt. Ben. RT.* X, 510, *Árp. Új. Okt.* I, 116 (nom d'un hameau du comitat de Bács-Bodrog, avec un nom propre dans la composition) ; début du XIII^e siècle : *Poson* archipreco v. *Vár. Reg.* § 174 ; ioubagiones castri [Heves] s. Forcos, *Poson* v. *Vár. Reg.* § 206 ; 1221 : *Poson*, nom d'un serf, v. *Árp. Új. Okt.* I, 173 ; 1231 : *Pusun*, nom d'un serf, n^o VI, 4995 ; 1251 : *Poson*, nom d'un serf libéré, v. Fejér, *CD.* IX, 7 : 667 ; 1252 : *Poson*, vigneron, *Haz. Okt.* VI, 72 ; 1292 : Magister *Poson*, chanoine de Bude, vivait encore en 1346, v. Knauz, *A pozsonyi prépostság* 36. Chez les Székely le nom d'un clan est *Poson-ága* v. *Szék. Oktl.* II, 80.

Au point de vue morphologique *Poson* ~ *Posun* ~ *Pusun* > *Poson* > *Posony* > *Pozsony* se place régulièrement dans les noms propres hongrois des XI^e-XIII^e siècles. Ce nom semble en effet un dérivé formé à l'aide d'un diminutif — *n* (> — *ny*), tout comme *Aba* ~ *Abony* (< *Obun* v. *Gombocz M Ny.* XI, 343), *Apa* ~ *Appony* (< *Apon* < *Opon* v. *Gombocz M Ny.* XI, 345), etc. *Poson* > *Pozsony* est dû à une formation toute pareille d'un nom propre vieux-hongrois *Posu* (v. *Vár. Reg.* § 313) > *Pos* (*Vár. Reg.* § 323, Kovács,

Ind.). Ce *Posu* > *Pos* pourvu du suffixe diminutif — a a donné aussi v.-hongr. *Posa* (v. *Vár. Reg.* § 38, Kovács, *Ind.*) qui ne doit pas être confondu avec v.-hongr. *Pousa*, hongr. *Pósa*.

*
* *

Je crois avoir démontré les lourdes erreurs commises par MM. WEINGART et CHALOUPECKÝ. Le nom slovaque *Bratislava* que les nouveaux maîtres de *Pozsony* ont donné à cette ville ancienne de la Hongrie est un produit pédantesque du chauvinisme du XIX^e siècle, qui n'a aucune histoire dans le passé. J'ai montré qu'au XI^e siècle *Pozsony* n'était pas appelé *Brěclav* ~ *Brěclava* et que le nom allemand *Pressburg* ne remonte pas à un nom tchèque. Enfin on a vu que *Pozsony* n'a jamais été nommé *Poznaň* et que le nom hongrois ne provient ni de ce nom ni du nom propre *Pázmány*. En vérité ma tâche a été assez facile, car je n'avais qu'à réunir les faits connus depuis longtemps dans la linguistique allemande et hongroise. Si MM. les professeurs de « Bratislava » s'étaient donné la même peine, ils seraient arrivés aux mêmes conclusions. Mais alors ils auraient dû sacrifier le point de vue de la politique à celui de la critique historique. Au lieu de chercher dans les noms *Pozsony-Pressburg-Bratislava* le témoignage d'une culture millénaire « tchécoslovaque » ces néophytes de la science auraient dû plutôt apprendre les notions élémentaires que la linguistique hongroise a tant de fois exposées dans ses publications. En vérité on n'ignore pas impunément les recherches des savants hongrois sur toutes les questions qui touchent au passé historique de la Hongrie.

JÁNOS MELICH.

(Budapest).

CHRONIQUE

LES RÉCENTES ÉTUDES RELATIVES A L'ORIGINE DU PEUPLE HONGROIS ¹

Le problème des origines a été de tout temps le centre des recherches des historiens hongrois. Un peuple qui parvient à la conscience historique, s'intéresse bientôt à ses propres origines et à ses ancêtres lointains, tout comme l'individu ayant acquis un certain bien-être se met à chercher les origines de sa famille. Le désir naturel de l'homme de se connaître, mais aussi le penchant inné du peuple pour le passé mystique disparaissant dans le lointain nébuleux des âges, créent chez lui cette *curiosité généalogique*. Les récits colorés de nos premiers chroniqueurs (*Gesta Hungarorum*, le *Notaire Anonyme*, *Kézai*, etc.) sont dus déjà à ce besoin. Dans leurs œuvres les traditions vivantes conservées par le peuple se mêlent aux légendes naïves de l'imagination populaire et aux réflexions pédantesques et non moins naïves des auteurs eux-mêmes.

Les historiens de la Renaissance, — chez nous BONFINI, — introduisent le *nationalisme* dans l'histoire ancienne des Hongrois. Ils font ressortir surtout les détails qui flattent la vanité nationale et ils peignent en grand les portraits des ancêtres.

A l'époque des querelles religieuses la préhistoire — fidèle aux vues historiques de l'époque — évolue dans le sens *théologique*. Les savants : Jean SYLVESTER, István KATONA de GELEJ, François

1. Dans cet article, qui résume les conclusions de quatre ouvrages récemment publiés sur les problèmes des origines, nous avons désiré permettre à nos lecteurs un coup d'œil général sur l'état actuel de ces recherches (N. d. I. R.).

FÓRIS d'OTROKOCs et même Mathias BÉL, continuant la théorie médiévale des origines bibliques, s'efforcent de prouver l'origine juive de leur peuple par une comparaison des langues qui a des prétentions scientifiques. Malgré l'imperfection de leur méthode, ils ont le mérite d'avoir cherché les fondements scientifiques de la préhistoire hongroise.

Le XVIII^e siècle est revenu aux traditions de la Renaissance et la littérature est dominée par le point de vue nationaliste, héritage de la Renaissance (DEZSERICZKY, CETTO). Cependant dans la seconde moitié du siècle on rencontre déjà en ébauche une conception critique de la préhistoire. Depuis le XVII^e siècle la critique historique avait fait lentement la conquête de l'Europe : sous l'influence de la linguistique comparée qui commençait à se développer, Georges PRAY jeta les fondements de la *préhistoire scientifique*. En tenant compte des résultats de la comparaison des langues turque et magyare, ensuite des langues finnoises, turque et magyare (HELL, SAJNOVICS), mais aussi de la vieille tradition de la parenté des peuples hun et magyar, il fournit le premier l'esquisse d'une préhistoire hongroise.

Malheureusement l'historiographie hongroise eut vite fait de quitter le chemin indiqué par PRAY. La préhistoire fut la proie de cerveaux surchauffés par le romantisme politique et littéraire et ce fut l'époque des hypothèses romanesques. István HORVÁT, quoique chercheur et paléographe remarquable, se risqua sur le terrain glissant de la préhistoire et fut le fondateur d'une école anti-scientifique, patriotique, agressive et intolérante. Lui et Georges FEJÉR avec les nombreux dilettantes qui suivirent leurs traces, — il suffit de rappeler Somogyi, Gábor Bálint, le comte Jenő Zichy, Fischer, Fáy, Némäti, — inondèrent notre littérature de théories absurdes sur les origines et les parentés du peuple hongrois, dont ils cherchaient les ancêtres partout. L'esprit de cette école s'empara de la littérature et du public hongrois qui accueillit avec une joie naïve ces théories bizarres et flatteuses.

Les historiens qui méritaient ce nom, — avec en tête Michel HORVÁTH, László SZALAY et Charles SZABÓ, — s'opposèrent en vain à ce flot de dilettantisme ; ils manquaient eux-mêmes de courage pour envisager d'une manière critique les problèmes obscurs de la préhistoire. D'autre part ils se méfiaient de la théorie des origines finno-ougriennes qui s'était répandue peu à peu à l'étranger et que les linguistes hongrois avaient appuyée de preuves scientifiques. A leur place linguistes, philologues et ethnographes essayèrent de résoudre les problèmes préhistoriques et — en rapport avec ceux-ci — la question des légendes historiques. Ainsi les

recherches du comte KUUN, de VÁMBÉRY, THURY, MUNKÁCSI, RÉTHY, Géza NAGY, HEINRICH, PETZ, Gyula SEBESTYÉN, BLEYER ont ouvert la voie à la critique historique et ont élucidé nombre de problèmes de détails sans toucher pourtant sérieusement aux questions fondamentales.

L'école de BUDENZ, fondateur de la linguistique comparée des langues finno-ougriennes, a travaillé avec plus de résultat en appliquant les méthodes précises de sa science. Budenz et son élève, M. SZINNYEI ainsi que les Finnois SETAELAE et PAASONEN ont tiré au clair l'origine finno-ougrienne de la langue hongroise. Les conclusions de ces recherches ont été résumées dans le *Magyar nyelvhasználtás* (Grammaire comparée de la langue hongroise) de Joseph SZINNYEI, œuvre d'une importance fondamentale. Le même auteur a présenté, en se fondant sur les faits linguistiques, un tableau historique de la civilisation préhistorique finno-ougrienne et ougrienne (*A magyarok eredete és ősi műveltsége* 1908). Ces travaux de Szinnyei ont établi définitivement l'origine finno-ougrienne de la langue et de la souche première du peuple hongrois en même temps que les éléments de sa civilisation primitive. Mais, d'autre part, il est devenu manifeste que la langue hongroise a subi une forte empreinte de la civilisation turque, puis, après la conquête de la patrie actuelle, elle entra en contact avec la civilisation slave, germanique, etc., car parmi les éléments primitifs finno-ougriens on peut reconnaître de nombreux emprunts turcs et aryens.

Des tentatives ont été faites de bonne heure pour déterminer ces éléments étrangers : les études de M. Bernát MUNKÁCSI et d'autres ont rendu des services très appréciables aux sciences historiques. Mais l'enquête méthodique ne commença dans ce domaine qu'au cours des vingt dernières années.

D'abord les études de M. Jean MELICH ont jeté une vive lumière sur le vocabulaire de la langue hongroise préarpadienne en indiquant la part des emprunts slaves et allemands dont l'importance avait été incontestablement exagérée.

Quant aux mots d'emprunt turcs, leur caractère tchouvassien avait déjà été reconnu par BUDENZ qui fut ainsi le fondateur de cette théorie que les anciens mots d'emprunt turcs de la langue hongroise proviennent du proto-tchouvasse : le *vieux-bulgare*. Ces résultats de la linguistique ont été adoptés par les historiens hongrois (PAULER, MARCZALI, TAGÁNYI, etc.). Restait à définir méthodiquement l'étendue et l'importance de cette influence turque. Alors s'est révélé le contraste des points de vue parmi les chercheurs. Les uns, — les linguistes en première ligne,

— n'ont pas attribué de grande importance à ces emprunts bulgare-turcs dus, à leur avis, à un trafic de voisinage et ils ont considéré le peuple hongrois comme finno-ougrien non seulement quant à sa langue, mais encore quant à sa civilisation préhistorique. D'autres, se fiant surtout aux sources historiques, ont ramené cette influence linguistique à des éléments bulgare-turcs assimilés à la première couche finno-ougrienne et ont vu dans cette fusion un événement historique aboutissant à la transformation de la culture ougrienne des Magyars en culture hunno-turque.

Le mérite d'avoir dissipé l'incertitude et les oppositions de points de vue revient à M. Zoltán Gombocz. Par l'examen des éléments turcs de la langue hongroise il a nettement établi que la première couche des emprunts turcs, celle qui précède la conquête de la patrie actuelle, a passé dans notre idiome en provenant de la langue du peuple vieux-bulgare qui fait apparition sur les ruines de l'Empire des Huns, et dont la langue appartient au groupe occidental *ogourien* des langues turques, toutes disparues à l'heure qu'il est, à l'exception du tchouvassien. Il a établi en même temps que ces mots d'emprunt représentent un *plus* très considérable pour l'histoire de la civilisation hongroise et une transformation totale de la civilisation finno-ougrienne ancestrale. Il a démontré par exemple que les termes de l'élevage du bétail, de l'agriculture, etc., sont pour la plupart d'origine *ogourienne* (vieux-bulgare) ¹. Plus tard en utilisant les recherches des savants étrangers concernant les Vieux-Turcs et les Vieux-Bulgares, il est arrivé à cette conviction que la tradition de l'origine hunnique, croyance vivante chez les Magyars longtemps encore après la conquête de la dernière patrie, n'est qu'un héritage recueilli par les Hongrois dans les éléments vieux-bulgares qui ont contribué à la formation du peuple hongrois. Sous ce rapport il attribue une importance décisive à la liste chronologique des rois vieux-bulgares où l'on trouve inscrits en tête *Attila* et *Irnak*, ancêtres de la dynastie de *Doulo*. Ainsi M. Gombocz adhéra à la théorie de la fusion des deux races : finno-ougrienne et turque, en fixa la date approximativement au v^e, vi^e ou vii^e siècle après Jésus-Christ et la localisa aux environs du Caucase. Cette hypothèse semblait corroborée par les mots d'emprunt *ossètes* (alains) de la langue hongroise ².

Au cours de son argumentation M. Gombocz a déjà utilisé les conclusions que le comte Etienne Zichy a tirées de la géographie botanique et qui permettent d'affirmer avec certitude l'origine

1. *Bulgarisch-türkische Lehnwörter*, 1912.

2. *A bolgárkérdes és a magyar hunmonda*. Magyar Nyelv, 1921 ; p. 15 à 21. (Le problème bulgare et la légende historique hunno-magyare.)

caucasienne d'une partie des mots d'emprunt (*bor, seprő, szőlő, kőrifa, som*)¹.

M. Gombocz qui était parti de la linguistique finno-ougrienne, c'est-à-dire d'une école orthodoxe niant jusqu'à la possibilité de la fusion des races, est arrivé ainsi lentement, par degrés, à la théorie de la race mixte et a fini par reconnaître la possibilité d'une descendance directe hunno-bulgaro-magyare, théorie adoptée depuis Pray par les historiens et constamment combattue par les linguistes. Il est parvenu même à prêter une base scientifique à la vieille tradition de la parenté des Huns avec les Hongrois. Ses conclusions marquent la fin du règne exclusif de la linguistique finno-ougrienne dans le domaine de la préhistoire hongroise. Il est certain que la linguistique pourra encore enrichir de conclusions fort précieuses la littérature préhistorique, mais la solution des problèmes principaux — ceux des origines et de la formation du caractère ethnique — sera difficilement modifiée après les travaux de BUDENZ, SZINNYEI, MELICH, Gombocz. En revanche la thèse de M. Gombocz, riche en suggestions et en points de vue nouveaux et qui a placé de vieilles traditions négligées sous une lumière nouvelle, a suscité l'idée d'une révision complète de la préhistoire hongroise. Le résultat de cette impulsion féconde a été l'essor inattendu des recherches préhistoriques au cours des dernières années. Or, voici les problèmes historiques principaux qui ont occupé les chercheurs modernes depuis la publication des travaux de M. Gombocz : la délimitation précise et historique des éléments finno-ougriens et bulgaro-turcs, l'indication précise de l'époque et du lieu de leur fusion, ainsi que des traces que le peuple hongrois a laissées pendant ses migrations, des noms que les sources orientales et byzantines des v^e-ix^e siècles leur donnent pendant cette période, enfin l'interprétation historique et précise des notions ethniques, géographiques, etc., que ces mêmes sources historiques ont recueillies sur les Hongrois.

I. M. Gombocz a essayé lui-même de résoudre un de ces problèmes : celui de l'ancien habitat des Hongrois. Dans son étude il a soumis à un examen soigneux la question des pays indiqués par les sources médiévales comme les pays d'origine des Hongrois : *Scythia, Magna Hungaria* et *Jugria*².

1. Vin, lie, vigne, frêne, cornouille.

2. *A magyar őshaza és a nemzeti hagyomány* (La première patrie des Hongrois et la tradition nationale). I. Scythia. II. Magna Hungaria. III. Jugria. *Nyelvtud. Közlemények*, XLV [1918], p. 129-194 ; XLVI [1923] ; p. 1-23. La troisième partie de l'étude n'ayant pas encore paru, j'ai pu la consulter en manuscrit grâce à l'obligeante complaisance de l'auteur.

Il a prouvé d'abord l'origine savante de la *Scythia* du NOTAIRE ANONYME et de KÉZAI (XI^e et XIII^e siècles). Dans toute cette description fabuleuse il n'y a guère que le nom du fleuve *Etul* et de l'oiseau *hercset* (faucon) qu'on peut faire dériver de la tradition nationale. Ajoutons encore *Dentumoger*, nom donné par nos sources à la patrie des Magyars détachés des tribus conquérantes, et remplacé chez les chroniqueurs étrangers par *Ungaria vetus* et *Magna Hungaria* sur la foi de la *Gesta Ungarorum* du XI^e siècle. En effet, M. Gyula NÉMETH, professeur de langue turque à l'Université de Budapest, a donné tout récemment l'explication linguistique de ce nom énigmatique : *Dentumoger* = Hongrie du Don¹.

Quant à la *Magna Hungaria* ainsi qu'à la *Pascatur*, employée comme synonyme de celle-ci à partir du XIII^e siècle, M. GOMBOCZ a établi après une analyse irréprochable des données historiques, que ce nom ne désigne point la première patrie des Hongrois, mais plutôt une région, située le long du Volga et du Bielaïa, habitée par les tribus magyares qui étant entraînées vers le Nord par les Bulgares du Volga, furent séparées de la majorité des Hongrois et détruites au XIII^e siècle par les Mongols envahissant l'Europe. Ces conclusions confirment d'une part la tradition conservée par la *Gesta Ungarorum* et refutent d'autre part une fois pour toutes la théorie de la parenté des Magyars et des Bachkirs. Dans la partie intitulée *Iougria*, l'auteur a cherché à répondre à la question de savoir d'où AENEAS SYLVIVS et ses imitateurs ont tiré cette hypothèse que les Hongrois et les Vogouls de *Iougria*, — ces derniers à cette époque n'étaient pas encore asservis par les Russes, — sont des peuples parents et que *Iougria* est l'ancien habitat des Huns et des Magyars. La première partie de cette hypothèse est devenue — on le sait — depuis la création de la grammaire comparée un fait scientifique. Or, M. GOMBOCZ a établi que les missionnaires parcourant la Russie en vue de l'union catholique avaient recueilli à Moscou et ailleurs des informations de marchands de fourrures vogouls sur la parenté des peuples vogoul et hongrois : ceux-ci leur disaient que les Hongrois avaient quitté *Iougria* pour s'établir dans leur pays actuel.

Il n'est pas étonnant de rencontrer des témoignages si précoces sur la parenté linguistique des deux peuples. Au bout de cent ans Martin FÖGEL, puis SAJNOVICS arriveront, grâce à leur propre expérience, aux mêmes constatations. Mais la croyance que la *Iougria* fut la patrie première des Hongrois suppose l'existence d'une tradition historique. C'est pourquoi M. GOMBOCZ s'est demandé s'il est

1. *On-ogur, Hétmagyar, Dentumogyer* (Kőrösi Csoma Arch., 1921, 148-155).

possible qu'une tradition pareille se soit conservée en *Iougrïa* ou dans les régions voisines ?

Au xv^e siècle on appelle *Iougrïa* une région habitée par les Ostiaks et les Vogouls dont une extrémité dépasse l'Oural et s'étend sur la plaine asiatique ¹. Ce pays, on va le voir ci-dessous, est réellement la patrie ancienne des Hongrois, la linguistique et l'histoire sont d'accord sur ce point depuis les dernières recherches. Toutefois on ne peut croire que le souvenir de l'émigration magyare du v^e siècle se soit conservé chez les peuples de *Iougrïa* jusqu'au xv^e siècle sous une forme si nette et si positive. Dès lors, M. GOMBOCZ a essayé de combler cette lacune millénaire. On peut supposer, dit-il, que les Magyars ayant quité l'Oural et s'étant établis dans le Caucase dès le v^e siècle, avaient conservé jusqu'au ix^e siècle le souvenir de la patrie ancienne qu'ils avaient continué d'ailleurs à revoir sans doute lors de leurs randonnées. Cette tradition se ranima au ix^e siècle dans l'âme de ceux des Hongrois qui furent détachés de la tribu des « Sept Magyars » — formant plus tard la nation hongroise actuelle — et entraînés vers le nord où ils devinrent les habitants de la *Magna Hungaria*. En contact incessant avec leurs voisins de la *Iougrïa* ils ont maintenu cette tradition jusqu'à leur anéantissement au xiii^e siècle.

Un peu avant la destruction de cette peuplade magyare, au xiii^e siècle parut au milieu d'eux le FRÈRE JULIEN, ce dominicain messager des parents lointains, dont l'apparition confirma sans doute la vieille tradition. C'est cette tradition renforcée par la mission du Frère Julien qui fut remise aux peuples voisins qui assimilèrent après la retraite des Mongols les fractions dispersées des tribus magyares du Volga et du Bielaïa. La lacune millénaire est réduite ainsi à une lacune de 350 (450-900) et à une de 200 ans (1237-1440) ; car dans l'intervalle (900-1237) la tradition historique fut conservée par les Magyars du Volga ainsi que par les Magyars Occidentaux qui organisèrent une mission en 1235 en vue de les rechercher.

II. M. Géza FEHÉR a étudié les plus anciens rapports bulgaro-magyars ².

Sous la question des origines il se rattache à l'école orthodoxe des linguistes qui considère les Hongrois du ix^e siècle comme un

1. Vers le v^e siècle *Iougrïa* est le pays des peuples turcs ogouriens, dont le nom s'étend peu à peu sur la région voisine vers l'Ouest et sur les Vogouls et Ostiaks, peuples finnois habitants de cette région et appelés aujourd'hui *ougriens*.

2. *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V-XI. Jahrhunderten*. Veröffentlichung der Kőrösi Csoma-Gesellschaft, Budapest, 1921.

peuple sans mélange, purement finno-ougrien. Il rappelle que la langue hongroise n'a pas d'emprunts vieux-bulgares qui aient trait à l'art militaire. Les mots d'emprunt vieux-bulgares sont dus, à son avis, à une communication de voisinage.

Il est vrai que les termes militaires proprement dits manquent dans le hongrois, mais on ne trouve pas non plus de termes de ce genre d'origine finno-ougrienne. *Had* (hongr. mod. *armée, campagne*) signifie originairement *clan*; *ij, nyil, tegez, lő* (arc, flèche, carquois, tirer) sont des termes de chasse; *lő, ostor, nyereg* (cheval, fouet, selle) ne prouvent que l'emploi domestique du cheval. N'oublions pas que ces termes sont communs aux autres peuples finno-ougriens vivant de la vie primitive des peuples chasseurs. On peut affirmer avec plus de raison que hongr. *sereg, bator, harang* (troupe, héros, tympan de cuivre), mots d'origine vieux-bulgare révèlent mieux les caractères guerriers des Hongrois. Cependant les termes militaires les plus anciens du hongrois sont d'origine alaine: *kard, vért* (sabre, armure). Et néanmoins peut-on dire que les Hongrois ont appris l'art militaire des Alains, leurs voisins? L'absence de mots vieux-bulgares de cette catégorie prouve simplement que ces mots ont été remplacés plus tard par des termes provenant d'autres langues. *Dárda, lándzsa* sont d'origine italienne, *cúca, kópia* sont empruntés au slave, *gerely* à l'allemand, *kelevéz* à une langue aryenne, *dzsida* à l'osmanli; tous désignent à peu près la même arme et tous sont postérieurs à l'établissement définitif des Hongrois, quoique les écrivains du 11^e et du 12^e siècles affirment que les Hongrois possédaient déjà une arme pareille avant cette date. Ainsi, les faits linguistiques ne viennent point démentir le fait que l'histoire ne connaît point outre les Hongrois d'autre peuple finno-ougrien ayant une organisation guerrière aussi forte et d'un caractère nettement turc.

Cependant M. FEHÉR situe dans la région du Caucase la rencontre des peuples hongrois, vieux-bulgare et alain et la place aux 11^e-12^e siècles.

D'ailleurs son ouvrage fourmille de constatations précieuses. Son plus grand mérite est d'avoir établi l'identité des Onogours-Koutourgours et des Bulgares ainsi que des Savirs et des Magyars.

III. Le comte Etienne ZICHY s'est efforcé d'esquisser la culture primitive des ancêtres des Hongrois qu'il appelle *magyaro-ougriens* et de définir leur habitat primitif¹.

En partant des conclusions aujourd'hui définitives de la linguis-

1. Cf. le résumé qu'il a donné lui-même de la première partie de son livre dans la *Revue des Etudes Hongroises et F.-Ou.* T. I, [1923], p. 5-14 et ci-dessus p. 106.

tique comparée des langues finno-ougriennes il présente un tableau de la culture primitive des Magyaro-Ougriens vivant dans la communauté des *Ougriens de l'Ob'*. Il éclaire la signification des mots finno-ougriens, groupés par familles d'objets, par les descriptions ethnographiques de date ancienne et récente, et par le folklore comparé des autres peuples ougriens. Dans la partie la plus importante de son étude, où il s'occupe du niveau de la culture économique des Ougriens, il puise ses analogies dans la vie de tous les peuples finno-ougriens. A l'aide de cette méthode il a réussi à établir que les peuples finno-ougriens ne sont parvenus qu'aux temps modernes au niveau de l'état social où ils subviennent à leurs besoins par la production (élevage, agriculture). Les Finnois jusqu'au xiii^e siècle, les Mordves et les Permiens jusqu'au xv^e siècle, les Tchérémisses jusqu'au xvii^e siècle, les Ougriens de l'Ob' jusqu'au xix^e siècle et ainsi les Magyaro-Ougriens également, vivaient essentiellement dans un état social où ils subvenaient à leurs besoins par différentes méthodes de capture (chasse, pêche). S'ils connaissaient même les éléments de la production (élevage d'animaux domestiques), la véritable existence productive leur était inconnue. L'auteur établit en même temps que l'organisation sociale et politique des Magyaro-Ougriens fut une organisation primitive par *clans*. On ne trouve nulle trace d'organisation politique supérieure, de culture guerrière, d'organisation militaire. Trouvant dans les noms de plantes et d'animaux une source précieuse par la délimitation géographique de l'habitat des Magyaro-Ougriens le comte Zichy a montré que l'on doit chercher la patrie première des Hongrois des deux côtés de l'Oural, dans la partie sud-ouest de la *lougria*.

Pour contrôler ces conclusions le comte Zichy a utilisé les données des fouilles archéologiques. Les *outils d'os* si caractéristiques de la culture primitive des Finno-Ougriens dépassent en effet l'Oural et s'étendent sur les régions situées à l'est de la montagne. Cependant avant le xi^e siècle on ne trouve pas de peuples finno-ougriens à une distance aussi éloignée vers l'est. Les Ougriens de l'Ob' (Vogouls, Ostiaks) ne commencent à émigrer vers ces parages qu'après le xi^e siècle. Dès lors on est en droit de supposer que les outils d'os trouvés dans cette région asiatique sont les souvenirs du passage des Magyaro-Ougriens qui en effet, selon la place que leur langue occupe dans l'ensemble linguistique, devaient former l'aile orientale de la zone des peuples finno-ougriens.

Cette première partie de l'étude du comte Zichy est construite avec une certitude presque mathématique. Ses données linguistiques sont connues depuis longtemps; les études de Budenz, de

MM. Szinnyei et Setälä et de leurs disciples ont établi leur signification sociale. Cependant M. Zichy, utilisant méthodiquement les analogies ethnographiques et les fouilles archéologiques, a réussi à les réunir en un tout parfait et harmonieux. Ses conclusions sont tirées avec la précision rigoureuse de la méthode historique ; de plus, son étude présente quelquefois des points de vue qui ont une valeur méthodique.

Dans la seconde partie l'auteur qui prend pour point de départ les travaux de M. GOMBOCZ sur les éléments vieux-bulgares du hongrois cherche tout d'abord à établir la date de la fusion des deux races. Faute de données historiques il recourt à une hypothèse : acceptant la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares généralement connue depuis les travaux de ZEUSS, il croit reconnaître dans le peuple de *Tchit-ki*, khan des Huns, ce peuple hunno-bulgare qui a subjugué et organisé les Magyaro-Ougriens, paisible peuplade primitive vivant de chasse et de pêche. Ces Huns disparurent vers 50 avant Jésus-Christ de l'horizon des Chinois et durent s'enfuir, selon le comte Zichy, vers la région de l'Oural. Là établis sur le territoire des Magyaro-Ougriens qu'ils trouvèrent à la frontière de la zone forestière et de la steppe et se fondant en eux, ils formèrent le peuple historique des Magyars en adoptant la langue finno-ougrienne du peuple asservi et en lui transmettant les termes de leur propre civilisation supérieure. L'assimilation linguistique dut avoir lieu dans un temps relativement court, à peine 150 ans ; la grande migration des Huns commencée vers 91 après Jésus-Christ, trouva ces frères détachés après le terme de leur assimilation linguistique.

Après cette hypothèse, — sur laquelle nous reviendrons encore, — appliquant la méthode déjà employée dans la première partie et utilisant les analogies prises dans les descriptions précieuses que les annales chinoises présentent du peuple des Huns vivant sur les frontières de l'Empire vers le commencement de l'ère chrétienne, le comte Etienne Zichy retrace le tableau de la civilisation ancestrale du *peuple hongrois* résultant de la fusion des éléments finno-ougriens et hunno-bulgares (1^{er}-1x^e siècles).

Le type de l'état social, caractérisé par l'improductivité (la chasse et la pêche) de l'époque magyaro-ougrienne céda la place au type productif (élevage, agriculture). La chasse et la pêche furent reléguées au second plan pour laisser se développer l'élevage des animaux domestiques et l'agriculture. L'organisation sociale primitive des *clans* fut remplacée par l'organisation militaire des Huns par *tribus*. Une culture guerrière de caractère hunno-turc se développe et en général le peuple nouveau représente un degré de civilisation

supérieur. En étudiant surtout les termes dont on peut tirer des conclusions de géographie botanique et zoologique, M. Zichy constate les vestiges d'une influence secondaire, plus jeune que la culture des Vieux-Bulgares qu'il ramène à l'époque où les Hongrois dans la région caucasienne subissaient de nouveau l'influence de ce peuple.

Ensuite, en prenant pour base les sources historiques des VI^e-X^e siècles il cherche à établir géographiquement l'habitat des Hongrois dans les régions du Caucase et du Don ainsi que leurs rapports aux peuples voisins. Contrairement à M. FEHÉR il ne trouve aucun rapport entre Savirs et Magyars, car aux VI^e-X^e siècles la région située entre le Volga et le Kouban, — l'ancien territoire des Savirs, — était habitée par des Kazars. D'autre part il cherche les ancêtres des Magyars parmi les Bulgares habitant le territoire d'*Onogoria* (Onogours, Outigours).

Enfin le comte Zichy retrace le tableau de la culture des Hongrois du IX^e siècle en utilisant les sources historiques concernant les Hongrois et les Bulgares.

Cette deuxième partie de son étude est peut-être encore plus précieuse, en tout cas plus neuve que la première. La fixation précise du temps et du lieu de la première fusion ethnique est pleinement nouvelle et de toute première importance. A l'aide de cette hypothèse on comprend enfin de quelle manière le peuple ougrien chasseur et pêcheur de jadis est devenu un peuple éleveur et agriculteur, guerrier, montant à cheval, de caractère turc. On comprend comment ce peuple a pu pénétrer, en sortant de la région ouralienne et en traversant la grande steppe russe, jusqu'à la région caucasienne où il a puisé l'énergie guerrière nécessaire pour une pareille entreprise. D'ailleurs cette fusion ethnique n'est pas une pure hypothèse. Elle est attestée par la couche de mots d'emprunt vieux-bulgare et par le fait de l'émigration, impossible pour un peuple finno-ougrien primitif.

L'on doit rappeler encore que le comte Zichy cherche le lieu de la fusion ethnique sur le territoire que M. Gombocz et d'autres ont reconnu comme l'ancienne Iougrïa, la patrie ouralienne des Hongrois et où M. Fehér a trouvé vers le V^e siècle le peuple guerrier des Savirs, ancêtres, à son avis, du peuple hongrois.

Cette théorie de la fusion a éliminé un grand obstacle aux recherches préhistoriques et a donné la clef des migrations du peuple hongrois, incompréhensibles jusqu'alors.

Cependant, sur un point, la thèse du comte Zichy semble être en défaut. A-t-il identifié avec justesse le peuple bulgare-turc fusionnant avec les Magyaro-Ougriens ? Rappelons qu'il croit

l'avoir trouvé dans les restes des Huns fuyant devant les Chinois vers 50 avant J.-C. Ceci est en effet purement hypothétique et son hypothèse, à son tour, s'appuie sur deux autres hypothèses. La première est de savoir si le peuple du khan Tchit-ki, battu et exécuté avec bien d'autres guerriers par les Chinois, a fui réellement dans la direction de la fougria. Si cette peuplade a fui, elle n'a pu diriger sa fuite que vers ce pays. Mais a-t-elle fui ? Les preuves manquent ici entièrement. Les sources chinoises gardent désormais le silence sur le sort de ce peuple puisqu'elles parlent même de destruction totale. Il faut penser sans doute que les chefs furent exécutés après la chute de Tchit-ki ; les restes du peuple lui-même furent asservis et assimilés aux tribus voisines.

Cette hypothèse du comte Zichy est donc une pure conjecture et sa base unique a été la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares. Dès qu'on démontre les défauts de cette théorie, la thèse du comte Zichy est renversée également. C'est M. Gyula NÉMETH qui a indiqué ce côté faible de l'hypothèse du comte Zichy en mettant en doute, dans sa conférence de réception à l'Académie Hongroise des Sciences, la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares¹.

IV. M. Gyula NÉMETH, ayant examiné les noms propres et quelques rares appellatifs conservés par les annales chinoises, ainsi que d'autres noms de l'époque d'Attila, a établi que le peuple hunnique, lequel a fondé et organisé un immense empire nomade en Asie vers 209 avant J.-C. sous le prince Mo-Tun et en Europe au v^e siècle sous Attila, n'appartenait ni au peuple mongol ni à la branche *bulgare* (ogourienne) des peuples turcs, mais qu'il parlait le turc commun². Dès lors il ne peut être question de l'identité des Huns et des Bulgares, comme Zeuss et d'autres l'ont affirmé. Le hun et le bulgare sont deux langues appartenant à des idiomes divers des langues turques.

D'autre part il a établi en se fondant toujours sur les annales chinoises, qu'un peuple turc, appelé *Ting-ling* dans les sources chinoises, habitait la région fertile de la Sibérie Occidentale voisine de l'Oural dans les siècles précédant l'ère chrétienne. Au sud de ce peuple on trouve les *Kirghiz*, — qui y sont encore aujourd'hui, — et à l'est de ceux-ci les *O-k'at* (=ogour). Or le nom du renard blanc dont la fourrure était vendue par les *Ting-*

1. Cette étude fut publiée en partie dans *Budapesti Szemle*, 1924 : *Hunok, Bolgárok, Magyarok*.

2. La caractéristique la plus frappante des langues ogouriennes est la substitution de *r* à *z* à l'intérieur du mot.

ling aux Chinois, est *jen-ts'ai* dans les annales chinoises. En tenant compte de la transcription typique des Chinois on reconnaît dans ce mot une forme ogourienne **kursu* ou **kursi* qui correspond à bulgare-turc **kirsa*, « renard blanc ». Dès lors on peut affirmer que les peuples ogouriens, qui ne sont pas à confondre avec les Ouïgours et les Ogouz appartenant au turc commun, habitaient la Sibérie Occidentale au nord-ouest de la Mongolie jusqu'à la ligne de l'Oural.

C'est le nom de ce peuple qui a été conservé par *Iougria* plus anciennement *Ougra* ou *Iougra*, nom du territoire s'étendant de l'Oural septentrional et de la limite méridionale du golfe de l'Ob' jusqu'au Bas-Irtych et la région des rivières Tavda, Toura, Tchousovaïa (Lehrberg) ; le même nom se révèle dans le nom scientifique des Finnois établis plus tard dans ces régions, les Vogouls et Ostiaks dénommés *Ougriens*. Mais *Iougria* désigne d'abord en général l'habitat très étendu des *Ogours*. Ensuite, — simultanément avec les migrations du peuple ogourien, — ce nom désigne des régions de plus en plus occidentales : celle établie par LEHRBERG, puis celle habitée par les peuples ogouriens au v^e siècle, finalement l'habitat européen des peuples finnois appelés *Ougriens* qui occupèrent la place des *Ogours*.

Ces peuples ogours constituaient, selon les recherches de M. Németh, l'élément le plus cultivé des peuples turcs. Tout en nomadisant ils pratiquaient déjà l'agriculture et l'élevage du bétail, lorsque le torrent des Huns parti de la frontière de l'Empire Chinois les entraîna en Europe. Dans la seconde moitié du v^e siècle nous trouvons le peuple *ogourien* déjà désagrégé sur les versants sud-ouest et sud-est de l'Oural et dans la région située au sud-ouest de ce territoire. Priskos nomme, en avançant de l'Est à l'Ouest, les peuples *saragour* (= ogour blanc), *ogour*, *onogour* (= dix ogours) et *savir*, chassés même de leur pays nouveau sous la poussée des *Avars*.

Ces faits induisent M. Németh à conclure que le peuple finno-ougrien s'étendant sur le versant oriental de l'Oural jusqu'à la zone forestière — les *Magyaro-Ougriens* du comte Zichy — ont dû leurs rapports intimes avec l'aile occidentale des Ogouriens non pas à un hasard, mais à un voisinage continu au cours duquel il fut soumis par le puissant voisin qui lui transmit sa culture avancée tout en adoptant la langue finno-ougrienne.

Quant aux rapports des Huns, des Bulgares et des Magyars, M. Németh a établi que *Mo-tun*, prince des Huns, avait subjugué dès 209 avant J.-C. les peuples ogouriens de la Sibérie Occidentale qui à partir de là jusqu'à la chute d'Attila faisaient partie de

l'Empire des Huns ; après la décomposition du grand empire ils se retirèrent sur les côtes de la Russie méridionale sous le nom de *Huns*, ou bien appelés ainsi par leurs voisins.

Depuis les recherches de M. Németh nous pouvons espérer que la recherche de l'avenir prouvera que les *Ting-ling* marchands de fourrure sont identiques aux *Savirs* apparus au v^e siècle sur le versant sud-ouest et sud-est de l'Oural, aux ancêtres du peuple hongrois, résultat du mélange sinno-ougrien et ogouro-turc. D'autre part il est acquis dès maintenant que les *Ogours*, habitant au sud-est des *Ting-ling* avant l'ère chrétienne, entraînés dans le courant des migrations dirigées vers l'Europe, sont les ancêtres des *Bulgares purs* (Onogours, Ogours, Saragours).

Les conclusions très logiques et persuasives de M. Gyula NÉMETH infirment cette partie de l'hypothèse du comte Zichy qui se rapporte aux Huns exilés de *Tchit-ki*, mais elles [ne compromettent point les résultats principaux de son étude, pas plus que la théorie de M. Fehér concernant l'identité des Savirs et des Magyars et celle de M. Gombocz touchant l'habitat ancien des Hongrois. Bien au contraire, abstraction faite des hypothèses un peu risquées, les quatre théories se complètent d'une manière harmonieuse. Les Vieux-Magyars de M. Gombocz, habitants de la Iougria, les Savirs de M. Fehér, les Magyaro-Ougriens du comte Zichy et les Ting-ling ogouriens de M. Gyula Németh nous ramènent tous au même territoire, le versant sud-est de l'Oural.

Au reste la théorie de M. Németh ne réfute pas non plus la thèse concernant les rapports directs des Huns, des Bulgares et des Magyars : elle y apporte toutefois de nouvelles lumières. M. Németh rappelle que les peuples bulgares (ogouriens), y compris les ancêtres des Hongrois firent partie pendant sept siècles de l'Empire hunnique ; ils en constituaient un support essentiel. A cette époque ils portaient naturellement le nom de *Huns*, nom collectif des peuples appartenant à l'unité politique, dénommée, conformément à l'usage turc, d'après le peuple dirigeant. Après l'écroulement de l'empire et la disparition des autres peuples hunniques ils se considérèrent comme les descendants des Huns. Ils furent affermis dans cette croyance par le fait que la dynastie régnante de l'empire du v^e siècle, la famille d'Attila s'est maintenue, à en croire la liste des monarques bulgares, à la tête du peuple *koutourgour* (bulgare). En effet de quelle manière *IRNIK*, fils d'Attila d'origine hunnique, est-il devenu en 453 prince des *Koutourgours*, peuple ogourien ? On peut répondre à cette question par deux hypothèses. Au cours de son ambassade à la cour d'Attila, Priskos

le rhéteur apprit que les Akacirs s'étaient soulevés contre la domination d'Attila. Celui-ci ayant délaissé son peuple rebelle, le priva de sa liberté et mit son fils aîné, Ellak, au gouvernement. On peut imaginer par analogie qu'il confia à son second fils, Irnik, le gouvernement du peuple voisin des Koutourgours. D'autre part il est possible qu'Irnik ne se soit retiré que plus tard vers l'est, cédant peut-être à l'appel des Bulgares koutourgours vivants dans son entourage. Du moins le récit de JORDANES permet-il de conclure ainsi qui mentionne Irnik régnant après la mort de son père Attila et de son frère Ellak en Petite-Scythie, sur le Bas-Danube, habitée alors par des Bulgares koutourgours.

Toujours est-il que les recherches chronologiques de MIKKOLA ont prouvé le fait historique que le premier monarque historiquement connu des Koutourgours (Bulgares) et le chef de la dynastie des Doulo était Irnik, fils d'Attila. Selon la tradition hongroise, Mogyer, ancêtre de la maison d'Árpád qui est peut-être identique à Muagyer, prince hunnique d'Onogorie au v^e siècle, était apparenté à cette dynastie bulgare (cf. le rôle de Boular et de Doulo dans la légende du rapt des princesses). La notion de l'origine hunnique demeure, — même après les recherches de M. NÉMETH reposant sur des faits rigoureusement scientifiques, — une tradition historique ; de plus ses conclusions vérifient pour ainsi dire jusqu'au plus petit détail la tradition hongroise, à condition qu'on fasse abstraction des interpolations pédantesques du xiii^e siècle.

..

Arrivé au terme de ce compte-rendu j'éprouve le besoin de rappeler, à propos des recherches savantes de l'heure actuelle, le nom des savants qui, obéissant à leur intuition hardie et à une imagination peut-être trop abondante, ont entrevu et formulé, poursuivis par la critique parfois inexorable de leurs contemporains, la vérité historique dissimulée entre les lignes obscures des sources historiques. Je pense aux travaux préhistoriques de Géza NAGY, de József THURY et de M. Bernát MUNKÁCSI ; plusieurs hypothèses de ces chercheurs infatigables, raillées par le monde savant, se sont élevées depuis jusqu'à la vérification historique.

Ainsi la recherche préhistorique hongroise a produit dans les cinq dernières années de fort beaux résultats. De nombreuses questions de détail attendent encore leur solution ; toutefois les problèmes principaux peuvent être considérés comme élucidés dans leur essence.

La fusion des races finno-ougrienne et bulgare (ogourienne) ;

la chronologie et la portée historique de l'assimilation ; les anciens habitats des Hongrois dans l'Oural (Iougrie) et dans le Caucase (Onogorie) ; la connexion historique des peuples savirs et onogours avec les Hongrois, celle des Koutourgours avec les Bulgares ne sont plus des hypothèses. Le nuage est dissipé qui enveloppait pendant des siècles les problèmes de l'origine et de la préhistoire, qui faisait reculer les historiens méthodiques et laissait libre carrière aux fantaisies des dilettantes.

Ce résultat est dû en premier lieu aux linguistes hongrois. Sans leurs travaux systématiques et précis, l'histoire en serait encore aujourd'hui aux tâtonnements de la première heure. Ce sera la tâche des historiens d'achever l'édifice, de couronner le travail commencé par la linguistique.

BÁLINT HÓMAN.

(Budapest)

LES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES EN HONGRIE

Les systèmes. — Les deux penseurs hongrois dont l'œuvre philosophique a élevé la pensée hongroise au rang des systèmes philosophiques européens ont été nourris de cet idéalisme du XIX^e siècle qui fut si fécond en Allemagne. En effet, les œuvres de Károly BÖHM et de M. Ákos PAULER sont intimement reliées entre elles par le parallélisme de leur ligne d'évolution qui part du positivisme de leur époque pour aboutir à un idéalisme pur.

Károly BÖHM (1846-1911), professeur de philosophie à l'Université de Kolozsvár, débuta dans la philosophie à une époque où le positivisme battait son plein dans le monde savant hongrois. Cependant son penchant inné pour l'approfondissement métaphysique des idées ainsi que les études philosophiques qu'il fit dans les universités allemandes le firent bientôt revenir des conclusions sommaires et superficielles de ce système et il conçut l'idée d'accorder le positivisme avec le criticisme, de fusionner Comte et Kant. Son œuvre principale, *L'Homme et son Monde* (Az ember és világa), parut en 1883 et 1906 ; la théorie sur la valeur logique ne fut ajoutée qu'après la mort de l'auteur, en 1911. Pendant cette longue période les fondements de sa pensée s'étaient déplacés considérablement ; il n'y resta que de rares vestiges du passé positiviste ; en outre, le rôle éminemment directeur de Kant dans la pensée de Böhm avait passé à Fichte de sorte qu'en dernière analyse le système de Böhm présente la forme la plus harmonieuse de l'idéalisme subjectif.

Selon la doctrine de Böhm, le monde résulte de l'activité du Moi. L'acte créateur et inconscient du Moi forme le monde objectif que le sujet projette de lui-même. Cependant le Moi n'est pas seulement un esprit créateur inconscient : sa conscience entre en jeu en percevant le monde comme effet par l'acte de connaissance qui consiste dans la reconstruction consciente des images.

Ce système philosophique, on le voit, est né d'une pensée très

caractéristique de l'âge moderne : l'intuition de l'activité créatrice de l'esprit. Néanmoins l'attention de Charles Böhm fut absorbée non pas tant par le monde objectif que par le domaine des significations subjectives de notre monde ; aucune difficulté ne le retint dans son enquête. Sa méthode est entièrement celle de la métaphysique : il examine jusqu'au plus petit problème sous le rapport de l'universel. Dans le monde de l'homme il aperçoit à côté de la réception passive un élément plus important : l'action. « Notre monde, — écrit-il, — ne consiste pas seulement en ce que l'*Autre* (l'objet) y fait, mais encore en ce que *Soi-même* (le sujet) y crée de ses propres forces. Cette partie bien plus importante de notre monde nous intéresse de plus près que ce qui existe déjà, car ici nous prenons part au travail de la vie éternelle, nous tissons dans son étoffe immense nos fils modestes mais indispensables pour la subsistance du monde. » En dehors de l'Être que le sujet perçoit, nous y trouvons les devoirs que le sujet aura à accomplir. Dès lors les deux hémisphères jumeaux qui se complètent sont l'*Être* et le *Devoir* (SEIN et SOLLEN) qui ensemble forment la totalité du monde humain : l'ontologie doit être complétée par la déontologie. Celle-là présente le tableau du monde existant, celle-ci pose l'idéal du monde qui doit être.

Dans la période de sa maturité Böhm attachait tout son intérêt à cette dernière hémisphère et il est certain que cette partie de son système, c'est-à-dire l'axiologie, est le produit le plus mûr et le plus précieux de sa pensée. Le philosophe hongrois accomplit dans ce domaine un véritable travail de défrichement dont les résultats sont mémorables dans l'histoire générale de la philosophie. Ses idées ne sont pas dépourvues d'erreur, mais il est incontestable que Charles Böhm fut le premier penseur qui éleva le problème de la *valeur* jusqu'au niveau de la métaphysique et le fit entrer dans un système philosophique intégral. Cette axiologie cherche à donner une réponse aux questions les plus ardues de la philosophie : elle est aujourd'hui au centre des recherches philosophiques. Or, avant Károly Böhm, ce problème n'avait pas dépassé les domaines assez limités de l'économie et de la psychologie. Ch. Böhm vit avec netteté, avant que d'autres y eussent pensé, que le tissu de notre monde est imbu de l'idée de valeur, car tous nos jugements de fait présupposent des jugements de valeur qui flottent inconsciemment au-dessus de ceux-ci. On obtient ces jugements en mesurant les faits à l'absolu : ils contiennent donc une évaluation qui ne saurait se produire sans un absolu présumé. Tout comme le monde existant serait inintelligible sans l'idée de substance, ainsi l'on doit mettre l'idée de valeur dans l'axe du

monde qui *doit* être. Enfin notre philosophe résume les deux mondes dans l'idée hypermétaphysique de l'acte spontané, — et comme l'activité spontanée est réservée à l'esprit, il conçoit le monde comme l'activité spontanée de l'esprit. L'esprit est donc l'essence intime du monde existant et du monde qui doit être formé : seul l'esprit a une réalité et une valeur intrinsèque. Toute autre chose n'a qu'une valeur *intermédiaire* en tant qu'elle prête son appui à la manifestation de l'esprit, à la réalisation de l'intelligence. La valeur intrinsèque a cette particularité qu'elle s'impose à l'homme d'une façon immédiate, et ainsi elle ne peut être niée. Quant à son rapport avec l'homme, elle a force obligatoire. Le but de la vie de l'homme est donc la formation de l'intellect conscient dans l'existence. « L'obscurité de la conscience est la mort de l'homme ; elle est la racine la plus profonde du tragique, l'anéantissement de l'intelligence. »

Dans son appareil lourd et systématique, le style du philosophe hongrois qui avance toujours avec prudence, prend un élan inaccoutumé et s'anime d'une chaleur intérieure toutes les fois qu'il parle de la magnificence de la vie intellectuelle : on croirait entendre le Stagirite, son grand ancêtre. Alors se découvrent les attaches morales de toute la philosophie de Károly Böhm : ses pages les plus saisissantes sont celles où il apporte une critique que j'oserais qualifier de classique, de l'hédonisme et de l'utilitarisme. Notre philosophe met en rapport avec les diverses phases de la maturité spirituelle du sujet les trois systèmes axiologiques : hédonisme, utilitarisme et idéalisme. A la lumière de l'idéalisme il devient clair que les « idéals sont cachés comme des facteurs organiques et éternels dans la nature humaine. »

La philosophie de Charles Böhm présente bien des lacunes : l'individualité du constructeur s'y reflète fortement jusque dans le manque de propositions bien assises. On peut lui reprocher de ne pas distinguer suffisamment l'acte de l'esprit du contenu de cet acte, de laisser dans l'ombre la relation du Moi créateur et du Moi empirique ; mais d'autre part on ne saurait contester son talent à poser les problèmes, la vigueur de sa logique serrée et surtout la profondeur morale et la sincérité de sa pensée, de même qu'on doit reconnaître qu'il avait une croyance solide en la possibilité d'une vérité absolue. Cette philosophie était sans doute grandiose dans son milieu, car elle ignorait la crainte et elle réservait toujours une saine nourriture à ceux qui s'adressèrent à elle. Aucun philosophe hongrois jusqu'à Charles Böhm n'avait pu faire sentir à ses disciples ce fait que la philosophie n'est pas seulement une doctrine : elle est aussi une foi vivante, la vie elle-même. Les

élèves de Károly Böhm apprirent que le philosophe se suffit à lui-même et ce fut là peut-être l'enseignement le plus précieux qu'ils eussent reçu au cours de leurs rapports intimes avec le maître.

Pendant la personnalité rigide et inflexible du philosophe hongrois entravait singulièrement le développement et la délivrance de ses disciples. Autour de lui se forme une école philosophique ¹, — la première en Hongrie, — mais cette école piétine en place, car elle considère l'héritage du maître comme un traité dogmatique auquel il ne faut pas toucher. Dès lors, son œuvre fut continuée non pas dans son entourage immédiat, mais par un autre penseur hongrois qui, sans être le disciple personnel de Charles Böhm, s'assimila les conclusions de celui-ci grâce à la finesse et à la souplesse de son esprit et qui, avançant sur la voie indiquée par Charles Böhm, maintint à leur niveau européen les études philosophiques hongroises.

Ce penseur, M. ÁKOS PAULER (né en 1876), professeur de philosophie de l'Université de Budapest ², avait débuté lui aussi en professant des tendances positivistes : en purifiant de plus en plus sa pensée, il finit par construire sa philosophie personnelle sur la base du dualisme platonicien. Dans la fréquentation personnelle de Franz Brentano il assouplit sa pensée aux fines analyses de la philosophie scolastique, — puis, plongé dans les travaux logiques de Bolzano et de M. Husserl, il s'efforça de se libérer des erreurs du psychologisme de la fin du siècle. Dans la séparation de l'existence et de la validité, de ce qui est pensé et du réel, il poussa ses investigations jusqu'au bout et, parti des travaux classiques de M. Husserl, il perçut l'idée de la logique pure avec plus de netteté que son maître. M. Pauler est actuellement un des logiciens les plus purs de l'Europe ; son œuvre qui sera bientôt publiée dans une langue mondiale, ne passera sans doute pas inaperçue dans le monde philosophique du continent. Sa pensée n'est pas exempte de formalisme, mais la force de sa synthèse et son sens extrêmement vif de la place des problèmes font de lui un esprit digne de l'attention du monde savant.

Bien qu'esprit européen, M. Pauler a été assez considérablement influencé par l'enseignement de Károly Böhm. Son axiologie n'existerait sans doute pas sans les idées de ce dernier sur la valeur autonome ; d'autre part il ne put adopter entièrement

1. Cf. les travaux de Béla TANKÓ, Georges BARTÓK, Béla VARGA, etc.

2. Ses œuvres principales sont : *Az ethikai megismerés természete* (La nature de la connaissance en éthique), 1908. *Benezetés a filozófiába* (Introduction à la philosophie), 1921. *Aristoteles*, 1922.

l'idéalisme subjectif de son prédécesseur à cause du psychologisme qui y demeurait caché. S'étant détourné de Fichte il se passionna pour l'idéalisme objectif de Hegel. Comme celui-ci, il enseigne que le Moi et le Non-Moi supposent également l'Idée, le Logique, qui est supérieur au dualisme du Moi et du Non-Moi. C'est pourquoi M. Pauler place la vérité et la validité pure de l'Idée au-dessus de toute autre chose et il y croit reconnaître les conditions primordiales de toute existence et de toute valeur. Ainsi que le monde des idées de Platon, la vérité purifiée de tout penser et de toute existence trône au-dessus de toute réalité. Son système est un pur monisme de vérité, car c'est dans la vérité qu'il a trouvé l'absolu, condition de toute réalité spatiale et temporelle de valeur relative, et la valeur primordiale que l'homme saisit par le penser dans ses propositions vraies, par l'effort dans la bonté et et par la donnée immédiate de la sensation dans la beauté. L'identité de la vérité avec elle-même, son unité organique intérieure et sa division sont exprimées par les principes fondamentaux de la logique : l'identité, la relation et la classification. A cette structure organique de l'absolu on doit ce fait que dans toute science on peut rencontrer quatre problèmes fondamentaux : les problèmes des éléments composants, des relations, des catégories et de l'absolu considéré en fonction de chacun des problèmes précédents. La quintessence de la philosophie est constituée par le cycle des problèmes de l'*idéologie* qui comprend, selon M. Pauler, la phénoménologie, la théorie des relations, la théorie des catégories et l'axiologie.

La place et le temps nous manquent pour faire connaître dans le détail cet esprit si riche et pourtant si lucide ; nous devons nous contenter d'indiquer ici quelques-uns de ses traits distinctifs. Selon M. Pauler la philosophie est la science des catégories qui sont les conditions primordiales des sciences spéciales, c'est-à-dire qu'il voit dans la philosophie la science des catégories les plus universelles. Cependant son effort pour délimiter la philosophie et les autres sciences ne s'étend pas seulement sur l'objet, mais encore sur la méthode des sciences. En partant d'une observation de Sigwart, il s'efforce de montrer que la méthode de la philosophie est le procédé qu'on appelle la *réduction* qui n'analyse pas les données de l'expérience comme la méthode inductive, ni ne développe des conclusions découlant de certaines propositions comme le fait la méthode de la déduction ; mais il conclut sur les prémisses d'une idée ou d'une proposition ; il en cherche les présuppositions. Cette méthode use d'une sorte de jugement spécial : du jugement dit *auto-thétique*, qui consiste à rattacher au sujet

comme prédicat, abstraction faite de toute connaissance immédiate, la présupposition logique de la validité de l'idée du sujet. Selon M. Pauler tout jugement philosophique prétendant à la validité absolue est de cette nature.

Le regard de ce penseur hongrois est plongé dans la contemplation *sub specie æternitatis*, à tel point que même l'étoffe variée de l'histoire ne l'intéresse plus qu'en tant qu'elle sert à illustrer ses principes. Sa philosophie est une idéologie pure qui, négligeant la vérité *hic et nunc*, considère la chose comme une idée, comme étant en deçà du dualisme de l'être et du non-être. C'est dans cette vision que réside la véritable force de M. Pauler, et en même temps, la source de son formalisme qui le rend insensible à la réalité, pareil à ses maîtres : Platon et Hegel.

M. ÁKOS PAULER est actuellement un des professeurs de l'Université de Budapest qui exercent la plus grande influence sur son entourage et dont on peut espérer qu'ils réussiront à éveiller dans les jeunes générations la curiosité de la philosophie. D'ailleurs c'est un fait notable qu'actuellement les jeunes écrivains et savants hongrois font preuve d'un intérêt plus marqué pour la philosophie que leurs prédécesseurs. L'époque de l'adoration des faits a passé et le désir d'interpréter les faits a passé au premier plan. Ces tendances se sont révélées dans l'accueil chaleureux que le monde savant a fait à la revue des jeunes savants : *Minerva*, rédigée par M. TIVADAR THIENEMANN, qui applique les points de vue féconds de Dilthey et des derniers philosophes de l'histoire aux recherches concernant l'histoire des idées en Hongrie, dans le domaine de l'histoire générale, de l'histoire littéraire, du droit historique, etc.

Philosophie du droit. — Cette science inaugurée en Hongrie par ÁGOST PULSZKY a trouvé tout récemment deux représentants éminents en la personne de M. Gyula PIKLER et de son disciple, Félix SOMLÓ.

M. Pikler est le pionnier hongrois de la philosophie du droit dite *sociologie*. Dans ses œuvres principales (*Introduction à la philosophie du droit*, Budapest 1892 ; *Les origines et l'évolution du droit*, Budapest 1897) il a développé avec une logique serrée cette idée que l'existence du droit est assurée par des lois naturelles rigoureuses et que la philosophie du droit fait partie de la sociologie et celle-ci à son tour prend place parmi les sciences naturelles. Ensuite, ayant approfondi son système sociologique en en plaçant les fondements sur une base psycho-physiologique

(*La physique de la vie spirituelle*, 1901) il a établi l'acte psychologique qu'il considère comme le processus fondamental de la naissance et de l'évolution du droit : la *reconnaissance* (belátás), ce qui l'oppose nettement à l'école *historique*.

La théorie de M. Pikler, Félix Somló a développé ses idées ; ses œuvres, *L'ingérence de l'Etat et l'individualisme* (Budapest 1903) et les *Cours de philosophie du droit I-II* (Kolozsvár 1906), le montrent comme l'apôtre le plus courageux du système naturaliste de son maître. Néanmoins, depuis la lutte qui s'est déroulée entre la psychologie subjective de M. Pikler et la psychologie objective de M. Charles Méray-Horváth (*La psychologie de notre histoire mondiale et les temps futurs*, Budapest) ¹, Somló s'est rallié à ce dernier et deux nouveaux livres : *La circulation des denrées dans la société primitive* (Leipzig 1909) et *l'Esquisse d'une sociologie descriptive* (Berlin 1909) manifestent la fécondité de cette influence ².

Pendant, bientôt l'étude intensive de la philosophie de Kant a produit chez Félix Somló, ainsi que chez tant d'autres penseurs, un revirement de pensée. Dans ses conférences, tenues au premier congrès de philosophie du droit et d'économie à Berlin, il a rompu définitivement avec la causalité du système sociologique et a fini par déclarer que la norme des actes humains ne découle d'aucune prémisses causale et a indiqué la morale positive comme la juste mesure du droit. Dans son ouvrage suivant, *Le problème de la valeur* (Leipzig, 1912) ³, il se pénètre de kantisme, mais il s'efforce de trouver des voies nouvelles dans plusieurs problèmes fondamentaux ; quant à la valeur de la vérité il embrasse la critique de Kant, mais pour la valeur morale il se sépare nettement de celui-ci.

Selon Somló la philosophie du droit doit s'occuper de deux séries de problèmes. L'une comprend l'*idée* du droit, l'autre la *valeur* du droit. Pour élucider celle-là il a publié ses *Théories fondamentales de la science du droit* (Leipzig 1917) ⁴.

La pensée fondamentale de ce dernier livre du jeune philosophe hongrois se trouve fort bien exprimée dans l'introduction où l'auteur a défini la nature des problèmes juridiques en séparant méthodiquement le *contenu* de la *forme* du droit.

La pensée fondamentale de ce dernier livre du jeune philosophe hongrois se trouve fort bien exprimée dans l'introduction où l'auteur a défini la nature des problèmes juridiques en séparant méthodiquement le *contenu* de la *forme* du droit.

1. En allemand : *Die Psychologie unserer Weltgeschichte und der kommende Tag*, Budapest, 1901.

2. *Der Güterverkehr in der Urgesellschaft; Zur Gründung einer beschreibenden Sociologie*.

3. *Das Wertproblem*.

4. *Juristische Grundlehre*.

La mort tragique et précoce de F. Somló l'a empêché de terminer l'édifice imposant de sa pensée, il s'est tué avant d'achever sa *Prima philosophia* qui aurait résumé ses recherches dans le domaine de l'éthique et de la métaphysique.

Le plus jeune des philosophes du droit, M. Gyula Moór, élève de Somló, est arrivé par l'analyse de la philosophie du droit de Stammler au système de l'idée du droit exposé dans : *Pouvoir, Droit, Morale* (Szeged 1922) et *Introduction à la philosophie du droit* (Budapest 1923).

Selon M. Moór l'idée du droit est un produit très compliqué de notre vie spirituelle et se compose d'éléments représentant d'une part *ce qui doit être* et d'autre part *ce qui est*.

Il indique la menace par *l'application forcée* comme la différence spécifique à l'aide de laquelle on peut distinguer le droit des autres méthodes de l'organisation.

L'œuvre de M. Moór semble réunir en synthèse les principes de l'école sociologique de M. Pikler avec la philosophie normative de Félix Somló.

Psychologie. — Cette science a éveillé un vif intérêt en Hongrie ; des travaux intéressants, dont une partie publiée en allemand, sont les fruits de cette curiosité. MM. Gyula PIKLER (*Sinnespsychologische Untersuchungen* 1917.) Pál RANSCHBURG et Géza RÉVÉSZ sont les adeptes les plus distingués de cette science en Hongrie. Les recherches de M. RÉVÉSZ embrassent le domaine des perceptions auditives et la psychologie différentielle¹.

Il faut faire une place à part à M. Pál RANSCHBURG dont l'œuvre principale, écrite en hongrois, intitulée *L'Esprit humain* (Az emberi elme) publiée en 1923 en deux volumes, expose des vues très originales.

L'auteur qui avait acquis longtemps auparavant une certaine réputation par ses recherches sur la mémoire et les facultés spirituelles, se révèle dans cet ouvrage comme un investigateur infatigable des relations de la biologie avec la vie intellectuelle. Il aboutit à des conclusions importantes concernant la qualité de la perception et le problème de la transmission du stimulus, dont nous ne rappelons ici qu'une seule : la perception n'est point un processus continu mais oscillatoire. Plus importante encore est sa thèse se rapportant à l'effet répressif réciproque des faits spirituels homogènes et qu'il appelle la loi de l'homophonie.

1. *Tonpsychologie* 1920 ; *Nyiregyházi, Psychologie eines musikalisch begabten Kindes*, 1918, etc.

M. Ranschburg attribue sans doute trop d'importance aux fondements physiologiques de la vie intellectuelle, mais l'on doit reconnaître que dans ce domaine encore il a abouti à des résultats fort remarquables. D'ailleurs MM. Ranschburg et Révész ont formé un certain nombre d'élèves qui manifestent un effort louable pour suivre leurs maîtres dans la direction qu'ils leur ont indiquée.

Dans l'œuvre de Jenő POSCH († 1923) sur *La nature des phénomènes psychologiques* (Lelki jelenségeink természetéről 1915) l'auteur a essayé d'éclairer la vie spirituelle en utilisant avec aisance les méthodes un peu surannées du matérialisme. Il appelle son œuvre un programme de psychologie réaliste et en suivant les traces de certains philosophes volontaristes il voudrait bannir de la psychologie la notion de l'image. Enthousiaste de Lange et de M. James, il interprète les images par les mouvements. Il a placé dans son programme la lutte contre le spiritualisme qu'il n'a jamais pu accorder avec le progrès des sciences naturelles et comme le spiritualisme s'est retiré, à son avis, dans le domaine des images et de l'intellect, il a cru l'attaquer là dans ses derniers retranchements. Posch a fermé les yeux, certes non pas convaincu de sa victoire définitive, mais dans la ferme croyance d'en avoir indiqué le chemin. Dans son œuvre principale il a tenté l'application intégrale de la théorie volontariste de Spencer, mais il est aussi redevable aux pensées de MM. Avenarius, Fouillée, Fritz Mauthner, Munsterberg et Ribot. Il a été un représentant assez typique de la génération positiviste en Hongrie.

M. Gyula KORNIS (né en 1885) a résumé dans un grand manuel écrit avec beaucoup d'aisance et de clarté nos connaissances sur la vie psychologique. (*La vie spirituelle*. — A lelki élet 1916-1920. 3 vol.). Les travaux de ce professeur distingué de l'Université de Budapest (*Okság és törvényszerűség a pszichológiában* 1912 ; *Történelem és pszichológia* 1914 ; *Bevezetés a tudományos gondolkodásba* 1922 ; *Történelefilozófia* 1924 : Causalité et loi en psychologie, Histoire et psychologie. Introduction à la psychologie. Introduction à la pensée scientifique. Philosophie de l'histoire), révèlent la profonde culture et la force synthétique de son esprit. Si on l'oppose à M. Pauler, il paraît caractérisé par son sens aigu de la réalité. Son cerveau lucide n'est pas à son aise dans l'atmosphère raréfiée de la théorie pure ; il aime prendre pied sur le sol fixe de la réalité. Néanmoins son regard philosophique se plaît à embrasser les ensembles, il ne s'attache pas aux détails. Il part d'en bas, de la vallée féconde du réel pour s'élever jusqu'aux cimes élevées des idées. Son esprit hésite lorsqu'il s'agit de donner la solution des problèmes posés et comme il voit avec netteté la

différence tragique qui sépare la théorie de la pratique, il se retient longtemps avant de se prononcer d'une manière définitive. S'il est un des maîtres les plus populaires de la jeunesse universitaire, c'est que ses cours brillent par la clarté du débit et par la force de son esprit de système ; enfin une confiance magnanime dans le progrès de la civilisation humaine et nationale et dans sa propre mission qui est celle notamment de la réforme de l'enseignement, contribuent à inspirer la foi à son entourage universitaire.

Esthétique. — Quelque temps après que vers la fin du XVIII^e siècle Baumgarten eut donné un nom à cette science, on fonda une chaire d'esthétique à l'Université de Budapest. Toutefois la Hongrie ne produisit pas de théoriciens remarquables de l'esthétique ; par contre la critique d'art eut des représentants éminents, tel un Zsolt BEÖTHY (1848-1922) qui en utilisant les théories de Taine et de l'esthétique psychologique, se fit remarquer par l'analyse fine des chefs-d'œuvre de l'art et de l'esprit qu'ils révèlent. Il trouva un disciple et ami en la personne de M. Bernát ALEXANDER (né en 1852) dont les réflexions sur l'art sont fort spirituelles mais pas assez travaillées en profondeur. Il faut donner une mention spéciale à son essai sur Diderot où la tournure de son esprit a montré beaucoup d'affinités avec l'esprit mobile du grand encyclopédiste.

L'esthétique positiviste et évolutionniste de l'Angleterre a eu aussi ses fidèles (p. e. Károly PEKÁR et M. Oszkár JÁSZI), mais ceux-ci ne peuvent se vanter ni d'originalité ni d'influence notable.

La littérature esthétique hongroise a produit le manuel le plus considérable de l'histoire de cette science : l'œuvre de Béla JÁKOSI (3 vol.) éditée par l'Académie des Sciences Hongroise. Cet ouvrage écrit avec l'application inlassable d'un grand et fin érudit est une preuve du dévouement et du respect désintéressé que le public hongrois éprouve pour toute idée grande et généreuse.

Philosophie de l'histoire. — Zsigmond BODNÁR fut le premier Hongrois qui eût essayé de formuler les lois du progrès de l'esprit humain. Son attention fut saisie par l'alternance des contrastes dans l'évolution historique de la vie spirituelle et il s'efforça d'en donner l'explication en la mettant en rapport avec les trois idées directrices de la civilisation humaine : le beau, le bien et le vrai. A l'époque de l'idéalisme ces idées apparaissent ensemble, dans la période réaliste elles se font

observer séparément. Ces deux manières de voir alternent au cours de l'histoire et prêtent un coloris particulier à chaque période, à la totalité de la pensée humaine. Bodnár tenta, en consacrant toute sa vie à cette tâche, la démonstration de cette pensée par les données de l'histoire : effort ingrat qui a abouti à des contradictions et à un succès très contestable.

Histoire de la philosophie. — Quelques monographies intéressantes traitent de certains chapitres de l'histoire de la philosophie. M. Bernát ALEXANDER devint historien aux pieds d'Hippolyte Taine. Il entreprit une étude biographique et critique sur Kant, mais il s'arrêta à la théorie de la connaissance. Il publia, en outre, une monographie sur le pessimisme du XIX^e siècle, une étude remarquable sur Spinoza et chercha dans la philosophie l'influence de l'esprit national. Son style clair ne recèle point de profondeurs, mais son esprit fin captive toujours le lecteur.

¹ Tout récemment l'œuvre de M. József NAGY (né en 1885), professeur à l'Université de Pécs, a éveillé quelque espoir dans le monde savant. Son orientation est nouvelle en ce sens qu'il s'est adressé avant tout à la philosophie française moderne. Tandis que dans son étude sur Taine il réfute, quoique avec une visible tendresse dans l'analyse, l'œuvre du grand positiviste en lui opposant les points de vue de l'idéalisme, dans son livre sur *Les courants principaux de la philosophie contemporaine* (1922), il examine avec prédilection les philosophes français contemporains et s'efforce de contre-balancer au moyen de ceux-ci l'ascendant considérable que la philosophie allemande exerce sur les études philosophiques hongroises. Son style et sa méthode révèlent le disciple d'Emile Boutroux. Dans les systèmes philosophiques il recherche l'esprit des époques qui les ont produits en y donnant une réponse aux problèmes éternels de l'existence. Il retrace des tableaux d'un vif coloris de ces périodes historiques de l'humanité et essaie de saisir le facteur invariable de la réalité ondoyante.

Pédagogie. — La littérature pédagogique hongroise, ainsi que l'organisation scolaire du pays, porte, grâce aux rapports étroits avec l'Autriche, la marque de l'influence allemande. Móric KÁRMÁN (1843-1913), (*Közoktatásügyi tanulmányok* (Etudes sur l'enseignement public) 2 vol. 1906-1907; *Paedagogiai dolgozatai* (Etudes pédagogiques) 2 vol. 1909), éminent pédagogue, a popularisé les théories de Herbart et de Ziller parmi les corps enseignant

1. L'alinéa suivant a été ajouté par la rédaction (N. d. I. R.).

qui regarda dès lors vers la chaire de Rein à Iéna comme vers sa Mecque véritable. Ce charme n'a pu être rompu par l'opposition de M. István SCHNELLER, professeur de Kolozsvár (né en 1847) (*Paedagogiai dolgozatok* (Etudes péd. 3 vol.) 1900-1910), d'autant moins, que sa théorie pédagogique construite sur les idées de Fichte et appelée la *pédagogie de la personnalité* flotte trop au-dessus de la vie pratique pour produire des résultats sérieux.

Si la trop forte dose de théorie a fait tort à la pédagogie de Schneller, l'absence de philosophie est le point faible des travaux pédagogiques de M. Ernő FINÁCZY, le savant professeur de l'Université de Budapest (*A magyar közoktatás története Mária Terézia korában* (L'histoire de l'enseignement public en Hongrie à l'époque de Marie-Thérèse) 2 vol. 1899-1907. *Neveléstörténet I Okor* 1906, II *Középkor* 1916, III *Renaissance-kor* 1919 (Histoire de la pédagogie I. Antiquité, II. Moyen-âge, III. Renaissance). M. Fináczy écrit l'histoire de la pédagogie en recourant aux sources premières, en y appliquant la plus rigoureuse méthode critique et des points de vue tout à fait originaux.

Théorie et pratique s'accordent fraternellement dans les travaux de M. Ödön WESZELY (né en 1867), professeur de pédagogie à l'Université de Pécs, qui se distingue par ses vues larges et son érudition sûre et profonde (*A modern paedagogia útjai* [Les voies de la pédagogie moderne] 1909 — *Bevezetés a neveléstudományba* [Introduction à la pédagogie] 1923). Il part des idées de l'axiologie pour élaborer son système pédagogique, œuvre de sa vie. Une certaine forme exagérée de prudence et de respect pour l'opinion d'autrui détruit souvent l'unité de sa construction ; dès lors ses livres n'exercent pas l'influence qu'ils auraient méritée parce qu'ils contiennent de savoir fin et d'esprit critique.

Ces trois pédagogues révèlent les trois sources de la littérature pédagogique hongroise : M. SCHNELLER est le champion de l'idéalisme allemand, M. FINÁCZY représente la philologie historique et M. WESZELY combat pour l'européanisme éclairé.

JÓZSEF NAGY

(Pécs)

NOTES ET DOCUMENTS

APPEL EN FAVEUR DU TRAVAIL INTELLECTUEL EN HONGRIE

SOCIÉTÉ DES NATIONS

C. 621. M. 220. 1924. XII.
Genève, le 5 novembre 1924.

COMMISSION INTERNATIONALE DE COOPÉRATION INTELLECTUELLE

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La Commission Internationale de Coopération Intellectuelle s'est préoccupée, dès sa première séance, de la situation difficile créée par la guerre dans les milieux intellectuels de la plupart des pays. Elle s'est rendu compte des obstacles contre lesquels le travail intellectuel se heurtait, surtout dans les Etats de l'Europe où la dépréciation du change rendait énorme la disproportion entre ce qu'un travailleur intellectuel pouvait gagner normalement et ses besoins journaliers et ceux de sa famille.

Impuissante à soulager par ses modestes moyens les maux qu'elle voyait autour d'elle, et pénétrée du rôle que doit jouer la solidarité internationale, la Commission de Coopération Intellectuelle s'est adressée à plusieurs reprises aux intellectuels de tous les pays, les priant de venir en aide là où le péril était le plus menaçant.

Un appel a été lancé en faveur de l'Autriche et un autre en faveur de la Bibliothèque impériale de l'Université de Tokio.

La Commission a été heureuse de constater qu'elle avait été entendue et que des contributions ont été envoyées, même de pays qui se trouvent eux-mêmes dans une situation financière précaire.

L'appel que nous avons lancé en faveur de l'Autriche et du Japon, nous le renouvelons aujourd'hui en faveur de la Hongrie. Presque ruiné par la guerre, ce pays n'a vu ses finances s'améliorer que le jour où a été mis en application le projet de restauration établi par la Société des Nations; ce projet lui a permis

d'obtenir un emprunt international et a placé ses finances sous le contrôle d'un Commissaire général nommé par la Société des Nations. Les revenus de l'Etat étant réservés maintenant à la reconstruction, les institutions d'ordre intellectuel souffrent encore et la vie intellectuelle du pays est en danger.

La cinquième Assemblée, saisie de cette question par le délégué de la Hongrie, a voté à l'unanimité la résolution suivante :

« L'Assemblée exprime le désir que la Commission de Coopération Intellectuelle adresse, sous l'autorité du Conseil, le même appel aux universités, académies et sociétés scientifiques, dans l'intérêt des travailleurs intellectuels de la Hongrie, qu'elle leur a adressé en novembre 1922 en faveur des travailleurs intellectuels de l'Autriche. Elle prie le Conseil de bien vouloir agir à cet égard comme il a agi dans l'intérêt de l'Autriche. »

En exécution de cette résolution, nous invitons vivement les universités, académies et sociétés savantes du monde entier à envoyer aux universités, académies, sociétés savantes de Hongrie leurs publications et à organiser des échanges avec ces dernières. Dans leur situation actuelle, les institutions hongroises sont incapables d'envoyer des publications de valeur égale à celles qu'elles recevraient, mais elles seraient très probablement heureuses de contribuer, dans la mesure de leurs moyens, à compléter à leur tour des collections, en échange de ce qu'on aurait complété chez elles.

Des dons pourraient être faits aux instituts de recherches, qui se trouvent souvent dans l'impossibilité de se procurer par leurs propres moyens les appareils ou les produits dont ils ont besoin.

Nous invitons également les universités, académies et sociétés savantes à organiser avec les institutions correspondantes de Hongrie des échanges de professeurs et de conférenciers, des échanges d'étudiants. Peut-être, même, serait-il possible de mettre à la disposition des savants et des étudiants hongrois certaines bourses, afin de leur permettre de poursuivre leurs recherches et de continuer leurs études.

En venant à l'aide de la Hongrie, vous renforcerez l'esprit de solidarité qui doit unir entre eux les intellectuels des divers pays. Je suis sûr que vous voudrez contribuer ainsi au maintien de la civilisation, exposée actuellement à de si graves dangers, et que le présent appel trouvera un écho chez les intellectuels du monde entier.

H. BERGSON,

*Président de la Commission Internationale
de Coopération Intellectuelle.*

LES ORIGINES DANUBIENNES DE RONSARD

Ἔπτα πολεῖς μάργαντο σοφὴν περὶ ρίζαν Ὀμήρου...

Certes, Pierre DE RONSARD, dont la plus haute ambition était de devenir l'Homère de sa nation, n'aurait pas manqué de transcrire dans son autobiographie ce fameux vers en l'appliquant à son propre cas, s'il avait connu la discussion qu'il a soulevée lui-même sur ses origines entre les publicistes de cinq pays. La France, la Hongrie, la Moravie, la Roumanie et la Bulgarie s'attribuaient tour à tour la gloire d'avoir donné naissance à l'ancêtre de Ronsard.

La plupart de ces hypothèses dressées autour des origines étrangères de la famille de Ronsard ont pris pour point de départ les vers fort connus de Ronsard placés au début de son épître autobiographique où il raconte que son ancêtre sortit d'un pays lointain situé sur le Bas-Danube pour combattre aux côtés de Philippe de Valois (1328-1350) contre les Anglais et s'établir définitivement en France. Voici d'ailleurs ce morceau célèbre :

Or, quant à mon ancestre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace :
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un Seigneur nommé le Marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puisnez ardent de voir la guerre,
Un camp d'autres puisnez assembla hazardeux,
Et quittant son pays, fait Capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne,
Traversa la Bourgogne et la grasse Champagne,
Et hardy vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.
Il s'employa si bien au service de la France,
Que le Roy luy donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir : puis du tout oubliant
Frere, pere et pays, François se mariant
Engendra les ayeux dont est sorty le pere
Par qui premier je vy ceste belle lumiere.

Un poète roumain, ALEXANDRI et un publiciste roumain, A. UBICINI, furent les premiers qui, dans *Les Chants populaires de la Roumanie*, rec. p. Alexandri (Paris, Dentu, 1855), crurent reconnaître la Roumanie pour le pays danubien d'où l'ancêtre de Ronsard aurait tiré son origine. Ils allèrent jusqu'à identifier le nom de Ronsard avec le nom de village roumain *Mărăcini* signifiant *ronce*. Le *ban* de Mărăcini serait donc le marquis de *Ronce* (+ art), ancêtre de Pierre. Cette hypothèse n'est appuyée d'aucune espèce de preuve historique. En effet on ne sait rien d'un Maracini établi en France. Il y a peut-être un nom de famille *Maracini* qui signifie *ronce* en roumain, voilà toute la base de cette hypothèse. Ces combinaisons ont été acceptées par BLANCHEMAÏN, éditeur de Ronsard et fort naturellement par les Roumains qui ont brodé sur ce thème romanesque d'un de leurs compatriotes offrant son service au roi de France. Cette légende étymologique fut reprise encore tout récemment dans les colonnes des *Nouvelles Littéraires* (*Ronsard était-il Roumain ?* 14 juin 1924) par M. LÉO CLARETIE, qui admet cependant sur la foi d'un Roumain le fait généralement connu dans l'historiographie hongroise qu'en 1340 encore il n'y avait d'autre *ban* en Valachie que celui de Severin (< v.-hongr., *Seurin* > hongr. mod. *Szörény*). Nous devons ajouter que le banat de Szörény fut fondé par les rois de Hongrie qui ne le donnèrent qu'à des nobles hongrois ou à des chevaliers étrangers servant leur royaume. Aussi, au lieu des Mărăcini, M. PESSIAKOW, l'auteur d'une *Histoire de Craiova* (1902), propose-t-il plutôt Macechurite, le château des Bassarab comme le lieu de provenance de la famille de Ronsard, car, dit M. Léo Claretie, *Mucesianu* (?) et *Maracini* sont synonymes (?) et tous les deux noms signifient *ronce*¹.

En réalité il faut beaucoup d'imagination romantico-politique et nationale pour admettre avec tous ces étymologistes improvisés que parmi les Valaques du prince Bassarab il y ait eu autant d'esprit de chevalerie francophile que l'histoire de l'ancêtre de Ronsard en fait supposer. En raison de leur culture primitive les peuples balkaniques étaient, à cette époque encore, pour ainsi dire exclus de la communauté des idées occidentales : le fait d'arme du marquis de Ronsard est celui d'un chevalier occidental, rempli de l'esprit d'aventure des croisés français, allemands, hongrois, bohémiens, etc.

1. Je ne connais l'œuvre de M. Pessiakow que d'après ce que M. Léo Claretie en a cité.

Les mêmes considérations nous font rejeter l'hypothèse d'un linguiste hongrois qui a cru trouver dans la ville bulgare *Tirnovó* (= ronce), le lieu d'origine de Ronsard (SZAMOTA I., *Oláh, magyar vagy bolgár eredetű volt-e Ronsard Péter*¹ ? Egyet. Phil. Közlöny XV, [1891] 177). Ainsi la famille de Ronsard aurait été bulgare et aurait porté le nom de *Tirnovó*. Cette hypothèse vaut bien l'autre, c'est-à-dire n'a d'autre fondement que le rapprochement d'un nom signifiant *ronce* du nom de famille des *Ronsard*.

Tout au plus l'indication géographique de Ronsard, le voisinage de la Thrace, semble parler en faveur de la Bulgarie et ainsi la conjecture de Szamota est un peu plus vraisemblable que celle des Roumains.

Cependant, ces hypothèses ont la faiblesse de contredire le témoignage de la linguistique.

Et à ce propos il convient de citer l'opinion d'un romaniste français mort prématurément, Lucien BESZARD, auteur de travaux savants et précieux sur la toponymie et les noms de famille français². Dans un article, échappé sans doute aux ronsardisants français à cause de la langue dans laquelle il est écrit (*Ronsard Péter családjának és nevének eredetéhez*³, Budapest, Egyetemes Phil. Közlöny XXXI [1907], 572), il en finit avec tous les *Mărăcini* et *Tirnovó* : « Arrêtons-nous d'abord à la forme *Ronssart*, — écrit-il. — Admettons que les ancêtres du poète s'appelaient *Maracini* ou *Tirnovói*; pourquoi auraient-ils adopté cette forme française pour la traduction française de leur nom ? Il y a des noms de famille français : de *l'Epinay* ou de *la Roncière*, *Ronceray*, celui-là formé directement de lat. *spinetum*, ceux-ci de lat. *rumicem* > fr. *ronce*, auquel fut joint le suffixe *-aria* et *-aretum*. Par contre les noms de plante n'affectent jamais le suffixe *-ard*⁴ (ce suffixe d'origine germanique se transforme souvent en suffixe péjoratif). Dès lors il est évident que le radical *Ronss* dans *Ronssart* ne provient pas du lat. *rumicem* > fr. *ronce* ; ainsi s'écroulent les hypothèses d'Ubicini et de Szamota, car il n'est pas permis de rapporter un nom qui signifie *ronce* en slave ou en roumain à un nom qui en français signifie probablement toute autre chose. »

Nous n'avons rien à ajouter aux réflexions de ce linguiste com-

1. P. Ronsard était-il d'origine valaque, hongroise ou bulgare ?

2. *Toponymie communale... de Marnes*. Strasbourg, 1905 ; *Etude sur l'origine des noms de lieux hab. du Maine*, Paris, 1910.

3. Sur l'origine de la famille et du nom de P. Ronsard.

4. Le Dictionnaire topographique de la France cite nombre de *La Ronce*, *Le Ronceray*, *Ronciers*, *La Roncerie*, *La Roncière*, et pas une seule fois *Ronsard* (Note de L. Beszard).

pétent. En effet, même si l'on admet l'origine danubienne de Ronsard il faut écarter ces légendes étymologiques qui ne sont bonnes qu'à embrouiller le problème.

Quant aux origines hongroises de Pierre de Ronsard, cette théorie, formulée d'abord par SAINTE-BEUVE qui n'y regardait pas de si près (*OEuvres choisies de Ronsard*, 1828), et passée, grâce à l'autorité de l'illustre critique, dans l'opinion publique qui l'a conservée jusqu'aux temps modernes, n'a d'autre base que la négligence du grand écrivain qui n'a pas analysé avec précision les vers de Ronsard sur lesquels il a fondé cette hypothèse. De nos jours un écrivain hongrois, M. PEKÁR vient de renouveler l'hypothèse des origines hongroises de Ronsard sur une base absolument fantaisiste (Cf. *Uj Nemzedék* 1924)¹.

Tout récemment un publiciste français établi à Prague, M. CHOPIN (Pichon) a posé la thèse de l'origine allemande de Ronsard (*Les origines de Ronsard*, Gazette de Prague, 24 sept. 1924). Il rejette les données précises de l'autobiographie de Ronsard pour recourir à deux vagues allusions trouvées par M. Roger SORG dans les *Sonnets à Hélène* et au texte de l'éloge funèbre de Du Perron qui en délayant les vers de Ronsard fait sortir les ancêtres du poète de la « Moravie, province située entre la Pologne et la Hongrie ». M. Chopin (Pichon) cherche l'ancêtre de Ronsard parmi les chevaliers allemands de Jean, roi de Bohême, qui réellement courut au secours de Philippe de Valois et se battit à la bataille de Crécy contre les Anglais. Malheureusement Du Perron est un témoin tardif (1586) et semble suivre dans son récit uniquement les vers de Ronsard (cf. Laumonier, *La vie de Ronsard* par Cl. Binet, p. 53) ; sa géographie fantastique ne peut avoir de valeur documentaire vis-à-vis du témoignage de Ronsard lui-même qui a laissé sa fameuse histoire généalogique sans retouche dans toutes les éditions publiées pendant sa vie. Ronsard parle expressément d'un pays situé plus bas que la Hongrie et voisin de la Thrace.

En présence de cet embrouillamini faut-il s'étonner que la critique française moderne soit devenue sceptique au sujet des origines étrangères de la famille de Ronsard et ait relégué la tradition de famille de Ronsard au pays des légendes généalogiques si nom-

1. Il se base, paraît-il, sur une trouvaille que M. Jean de BONNEFON aurait communiquée dans une lettre, lue dans la séance du 9 décembre 1923 de la Société littéraire Petöfi, que : les armoiries de la famille Ronsard, d'après le témoignage des *Mémoires* (1837) du Marquis de Rochambeau, contiendraient une tête de cheval et comme devise le mot *pus:ta* écrit de la manière hongroise. On sait que ces détails sont contraires à ce que l'on sait de précis sur les armoiries de la famille de Ronsard.

breuses à cette époque et même plus tard ? En effet le nom de Ronsard est employé en France dès le XI^e siècle (cf. Laumonier, *Vie de Ronsard*, p. 56) et alors toutes les hypothèses fondées sur des étymologies exotiques (*Rosshart* (Chopin), *Mărăcini*, *Mucesianu* et *Tirnovu*) sont à éliminer du domaine historique.

Et cependant le récit de Ronsard contient des détails trop précis pour une légende : ainsi, par exemple, l'itinéraire tracé par le poète s'accorde exactement avec une des grandes routes de l'Europe médiévale.

À la vérité, n'y a-t-il pas moyen d'accorder la tradition de famille de Ronsard avec le caractère français de son nom ? Le suffixe *-art*, quoique d'origine germanique, est fort vivant dès le français médiéval. Le nom de Ronsard pourrait bien n'être, à mon avis, qu'une variante de **Roussart* (= roux + art, rouquin) ; la substitution de *u* à *n* doit être rapportée à l'alternance populaire de *n* avec *ou* et *o* dès le moyen âge : par exemple : *convent* ~ *couvent*, *monstrer* ~ *moustrer*, *bobance* ~ *bombance*, *oublier* ~ *omblier*, *couli* ~ *compter*, *jombarde* ~ *joubarde*, *bronze* ~ *brouze*, etc. (cf. Théodore Rosset, *Les origines de la prononciation moderne*, Colin 1911, p. 178). En effet on trouve aussi la forme *Rossart* à côté de *Ronsart* et *Ronsard*¹.

Mais d'ailleurs, quoi qu'il en soit, le problème étymologique a-t-il vraiment l'importance qu'on lui a attribuée ? Et d'autre part n'y a-t-il pas moyen d'accorder la tradition de famille de Ronsard avec le caractère français de son nom ? Les origines bas-danubiennes de Ronsard sont-elles incompatibles avec son extraction française ? En vérité Ronsard lui-même ne dit nulle part dans son autobiographie qu'il soit de *race* étrangère. En un mot : n'y a-t-il pas des Français sur le Bas-Danube au XIV^e siècle, dont une petite troupe aurait pu partir en France pour sauver la cause du roi de France ?

La question ainsi posée prend un nouvel aspect. En effet la présence des chevaliers français dans la péninsule balkanique est attestée dès les premières croisades. Rappelons que les croisés français ont fondé nombre de petites suzerainetés sur le territoire de l'empire byzantin et qu'ils jouent depuis le XII^e siècle un rôle important dans l'histoire de la péninsule. D'autre part nous savons que les Hospitaliers ou chevaliers de Saint-Jean dont la plupart étaient des Français se répandirent dans les Balkans ; par exemple, introduits par Géza II en Hongrie, et s'étant distingués dans la croisade d'André II et lors de l'invasion des Mongols (1241-1242)

1. Cf. pour ces formes L. Beszard, *art. cité*, p. 574.

ils reçurent en récompense de Béla IV, roi de Hongrie, le banat de Szörény et toute la Coumanie à l'est de la rivière Olt¹. Or ces territoires correspondent à la Valachie et à la Moldavie actuelles. Leur grand-maître *Rembald* ou *Rembold* fut le premier ban de Szörény. L'on est en droit de supposer qu'à cette époque avancée de leur histoire et dans ces pays lointains, du moins la classe militaire de l'ordre put se soustraire au vœu de chasteté et fonder des familles.

Si nous supposons maintenant qu'il faut chercher l'ancêtre de Ronsard soit parmi les Hospitaliers, sujets du roi de Hongrie et établis sur le Bas-Danube, soit plutôt parmi les descendants des croisés français établis dans les Balkans, peut-être sur le territoire de la Bulgarie actuelle ou même plus bas, aux environs de Byzance, toutes les difficultés se trouvent résolues d'un coup. L'ancêtre de Pierre de Ronsard n'était ni Roumain, ni Hongrois, ni Bulgare, ni Allemand, mais bel et bien le descendant d'un croisé français probablement d'origine roturière. Et alors on comprend aussi l'esprit aventurier de ce fils puîné du « marquis » de Ronsard et de ses compagnons : c'est le même esprit idéaliste et héroïque qui avait jeté leurs ancêtres dans ce coin reculé de l'Europe. A en croire Pierre de Ronsard, les descendants des croisés retournèrent en France sur la même route que Louis VII, roi de France, avait choisie pour aller en Terre-Sainte.

Le dernier mot sur les origines de Pierre de Ronsard sera donc prononcé par le savant qui aura écrit une histoire détaillée de l'histoire des Français dans la péninsule balkanique.

Il faut rendre à la France ce qui est à la France...

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Budapest)

1. Cf. Dezső Pais, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád*. Rev. des Ét. Hongr. et FOu. I, 26. Notre hypothèse ne contredit pas, on le voit, les conclusions des recherches sur les origines vendômoises de la famille de Ronsard, celle de M. MARTELLIÈRE, par exemple (*P. de Ronsard, gentilhomme vendômois*, Lemerre 1924).

LES HONGROIS DANS LA CHANSON DE ROLAND

Dans la *Chanson de Roland* (manuscrit d'Oxford), les Hongrois sont mentionnés deux fois. Ils y figurent parmi les peuples païens énumérés par Charlemagne comme ennemis des Français¹ et ils forment le troisième des dix corps d'armée de l'émir de Babylone².

Dans les remaniements de la *Chanson de Roland*, les allusions à la Hongrie sont encore plus fréquentes. Une version parle d'un « paile de Pavie » que Girart acheta en Hongrie et fait traverser la Hongrie par le roi qui va par le Poitou et Cologne à Chartres. L'auteur d'une autre version connaît les chevaux de Hongrie, car on amène à Girart un « destrier de Ongrie » et l'or de Hongrie est mentionné à deux reprises³.

Où l'auteur de l'épopée a-t-il puisé ses connaissances sur les Hongrois et pour quelle raison les mentionne-t-il parmi les peuples païens ? Voilà deux questions auxquelles nous désirons répondre en utilisant le récent ouvrage si bien documenté de M. BOISSONNADE⁴.

Grâce aux travaux de MM. BÉDIER⁵, TAVERNIER⁶ et BOISSONNADE, nous savons aujourd'hui que l'auteur de la *Chanson de Roland* n'était pas un chanteur ignorant et que son œuvre n'est pas la production collective et spontanée du génie populaire, mais la création individuelle d'un poète sachant son métier et conscient de

1. Encuntre mei revelerunt li Seisne
Et Hungre et Bugre et tante gent averse, vers 2921-2122, éd. Gröber.

2. Li Amiralz .x. escheles ad justedes.
La premiere est des jaianz de Malprose,
L'altre est de Hums et la terce de Hungres, v. 3252-3254, éd. cit.

3. Pass. cit. par Louis Karl, *La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de Geste*. Revue des Langues romanes, 1908, tirage à part, p. 14.

4. *Du nouveau sur la Chanson de Roland*. Paris, 1923.

5. *Les Légendes épiques*, 1908-1912, t. III.

6. *Vorgeschichte des altfranzösischen Rolandsliedes*, 1903; Beiträge zur Rolandforschung, Zeitschrift f. franz. Spr. u. Litt., 1910, 1911, 1912.

son art. Il était probablement un clerc, un trouvère instruit qui appartenait à la catégorie supérieure de cette classe et qui a composé son épopée aux environs de l'année 1120, après la première Croisade. Il est incontestable qu'il connaissait fort bien la Bible et qu'il était pénétré de culture classique : à travers les compilations latines attribuées à Dictys de Crète et de Darès le Phrygien, il a eu une certaine idée des poèmes homériques. Avec sa culture ecclésiastique et classique, il avait certaines connaissances géographiques et ethnographiques qu'il avait puisées en partie dans les chroniques et dans les itinéraires de son époque et en partie dans les narrations de ses contemporains. Aussi M. Boissonnade a-t-il eu raison de consacrer un livre entier de son ouvrage à la *Géographie du poème de Turolde*.

C'est dans les récits, dans les traditions orales et peut-être dans les lettres relatives aux événements d'Orient que le poète a trouvé des indications précises sur les peuples de l'Europe orientale : les Hongrois, les Huns, les Bulgares, les Vlaques, les Russes, les Esclavons, etc. Tous ces peuples sont considérés par notre auteur comme païens, cruels et barbares, adversaires de la France et de la chrétienté.

Comment expliquer que ce soit sous le même aspect d'adeptes demi-sauvages du paganisme que Turolde se représente les Hongrois et les autres peuples d'Orient qui étaient déjà presque tous convertis au christianisme à l'époque où il composa son épopée ? L. GAUTIER et G. PARIS ont envisagé cette erreur comme un argument en faveur de l'antiquité du Roland ; selon M. BOISSONNADE, ce fait ne prouve aucunement que le poème ait été composé au XI^e siècle, mais il doit être rapporté à l'hostilité rencontrée par une partie des Croisés lors de leur traversée de la Hongrie et des pays balkaniques.

Sur les chemins qui menaient à Byzance les premières armées des croisés, sous les ordres de Pierre l'Ermite, de Gautier sans Avoir, du comte Emichon (1096), du comte Hermann et de Guillaume le Charpentier, puis les armées de Godefroi de Bouillon (1097), et enfin celles de Guilhen VII et de Welf de Bavière (1101-1102) avaient rencontré les Hongrois convertis depuis un siècle au christianisme¹. Elles en avaient reçu un accueil fort différent. Les masses populaires de l'ermite picard, bandes faméliques qui se livraient au pillage, avaient été traquées et massacrées sans merci par les Hongrois, les Cumans et les Bulgares réunis. Les hordes franco-allemandes indisciplinées de Guillaume le Charpentier,

1. Boissonnade, ouv. cit., p. 181.

d'Hermann d'Emichon et de Gottschalk avaient subi, non sans raison, le même sort. Les Hongrois, au contraire, avaient facilité le passage des armées régulières, commandées par Godefroi de Bouillon. Mais les aventures de 1096 avaient mal disposé les historiens des Croisés et avaient allumé de terribles rancunes parmi les peuples chrétiens d'Occident, chez lesquels survivait le souvenir des invasions hongroises du ix^e et de la première moitié du x^e siècle. Aussi Turol d a-t-il placé les Hungres, à côté des Huns, leurs terribles frères de race du v^e siècle, parmi les auxiliaires de l'émir de Babylone. Quant aux Huns, ils avaient disparu depuis le vi^e siècle, en tant que peuple, mais leurs débris s'étaient fondus parmi ceux des autres peuplades des steppes d'Europe orientale. Lorsque le poète évoque leur nom, c'est une simple réminiscence d'un passé éloigné de cinq siècles qui l'inspire. On peut en dire autant des Avers ou Avarès, que le poète range avec les Solteras dans la cinquième armée païenne¹. Les Avars, — une autre peuplade de race turque — qui, après la chute de l'empire d'Attila, avaient fondé un empire puissant et qui avaient ravagé l'Europe pendant trois siècles, avaient été anéantis par Charlemagne à la fin du viii^e siècle. Ils n'avaient laissé de traces que dans la région du Caucase et surtout dans la légende, où Turol d a recueilli leurs noms.

Il y a encore un peuple ouralien qui se trouve évoqué dans la *Chanson de Roland*. Ce sont les Petchenègues². Le quatrième corps d'armée de Baligant est formé de ces féroces guerriers³. Comme les Petchenègues prenaient aussi bien du service auprès des princes musulmans qu'auprès des Empereurs grecs, on s'imaginait en Occident, à cause de leur réputation de férocité, que la première Croisade avait pour objet de leur enlever Jérusalem, aussi bien qu'aux Turcs. Une charte angevine de 1096 parle du départ des Croisés, qui vont en Orient chasser de Jérusalem les « perfides persécuteurs Petchenègues » (ad depellendum Pincinnatorum perfidiæ persecutionem)⁴. Les vicissitudes de la marche des armées chrétiennes à travers la péninsule des Balkans ne contribuèrent pas peu à affermir ce sentiment de répulsion de l'Occident à l'égard de ces païens sauvages. Lorsque l'armée des Français du midi, sous les ordres de Raimond de Saint-Gilles, traversa la région du lac d'Ochrida, en Macédoine occidentale, elle se heurta

1. E la quinte est de Soltras et d'Avers, v. 3242, éd. cit.

2. Boissonnade, ouv. cit., p. 182.

3. E la quarte est de Pinceneis et de Pers, v. 3241, éd. cit.

4. Charte d'Angers, Du Cange, *Glossaire*, v^o Pincinati, cit. p. Boissonnade, p. 183.

aux mercenaires Petchenègues de l'Empereur. Il en fut de même de celle des Normands d'Italie, qui, de Durazzo, s'avançaient vers Byzance, sous les ordres de Boémond et de Tancrede, par la via Egnatia. Il est peu probable que l'auteur de la *Chanson de Roland* eût mentionné ces païens, s'il n'avait eu présents à l'esprit les récents déboires des Croisés d'Orient¹.

GÉZA BIRKÁS.

(Pécs)

1. C'est ce que semblent confirmer d'autres traditions légendaires. La chronique de PIERRE A THYMO OU VAN DER HEYDEN (éd. *Chronique rimée de Philippe Mouskes* p. p. le b. de Reiffenberg, t. II, p. 711) raconte qu'après la délivrance de Jérusalem par GODEFROY-CUM-BARBA, comte de Louvain, le chevalier Olivier de Leefdale alla en Arménie afin de délivrer des chrétiens qui avaient été faits prisonniers par le roi d'Arménie dans la guerre de Hongrie menée contre l'empereur des Romains : « Ast tunc quæsivit Oliverus, an rex ipse in bello Ungarico quod ante tres annos habuit contra imperatorem Romanorum, aliquos de suis magnatibus amisisset. Cui hospes respondit quod sic... » Et plus bas : « Adstipulata hinc inde mutua sibi fide, dixit Oliverus : Ecce ante annos quatuor habuit rex Armeniæ, cum suis complicitibus, bellum in Ungaria contra imperatorem Romanorum, in quo duos nobiles milites quorum unus comes et alter filius imperatoris, est... » Cela prouverait aussi que les guerres des Hongrois contre les Empereurs d'Allemagne ne sont pas pour rien dans l'animosité des écrivains de l'Occident. (Note de la réd.).

DEUX POÈMES FRANÇAIS D'ABRAHAM BARCSAI

Abrahám BARCSAI (1742-1806), officier de la garde noble hongroise de la reine Marie-Thérèse, était un des membres les plus zélés de l'école française de la littérature hongroise. Grand ami et admirateur de la France, et surtout de la France révolutionnaire, il aimait à faire sa correspondance en français, même avec ses compatriotes¹. On a noté de lui ce trait touchant qu'apercevant un prisonnier de guerre des armées révolutionnaires françaises en Transylvanie, privé de chemise, il lui donna la sienne². Toute son activité poétique fut influencée par le mouvement littéraire et spirituel de la France, de ses écrivains et en premier lieu de ses philosophes, Voltaire en particulier. Ferenc KAZINCZY, l'instigateur et l'organisateur de tout le mouvement littéraire hongrois au commencement du XIX^e siècle, a écrit la biographie de Barcsai, dans laquelle il affirme que Barcsai faisait des vers, même en français. Gábor DÖBRENTEI dit de ces poésies dans son *éloge* de Barcsai, que ce ne sont que des « plaisanteries rimées », adressées à ses amis³. Ces vers ont été publiés dans une gazette allemande⁴, mais oubliés depuis⁵. Je crois qu'il sera intéressant de les exhumer.

Il s'agit de deux poèmes : l'un s'occupe de Napoléon, l'autre a trait à la Révolution française. Le texte est le suivant :

I

Quel phénomène heureux se léva de cette isle,
Où le sage de Rome fut jadis en exil !
Est-ce l'âme de Sénèque qu'inspira le tuteur
Pour venger des Romains avilis la grandeur ;

1. Baranyai Z., *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*. Budapest, 1920, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 165.

3. *Erdélyi Múzeum*, t. I, [1814], p. 31.

4. *Neues Allgemeines Intelligenzblatt für Literatur und Kunst zur Neuen Leipziger Zeitung gehörend*. 39. Stück, Sonnabend, den 30 september 1809, p. 630-631.

5. Szinnyei (*Magyar Írók*, t. I, p. 571) et E. Császár (*Irodört. Közlemények*, 1916, p. 150) croient qu'ils sont restés chez sa veuve et qu'ils ne sont pas connus.

Conquerir l'Égypte et l'offrir au Sultan
 S'il vouloit la régir en loyal Musulman ;
 Révoler en Europe au secours de la France,
 Ou personne ne savoit plus saisir la balance ;
 Mettre à leur niveau sceptres et le tiare,
 Rabaisser d'Albion l'ambition avare,
 Modérer le courroux des alliés Germaines,
 Apprendre à leurs princes à devenir humains,
 Reculer de la Gaule les limites jusqu'au Rhin —
 Voilà d'un mortel le plus brillant destin.

II

Arrivée vers sa décadence
 Tranquillement vouloit la France
 Jouer l'homme de la Liberté.
 Elle fit d'abord une remise,
 Mais à sa plus grande surprise
 La bête fut pour la cruauté.
 Le jeu devint affreux et sombre
 Et jamais, jamais parti d'homme
 Ne fut au monde si terrible.
 Car des rois furent coupés,
 Des matadors surcoupés.
 L'Angleterre seule inflexible,
 Voulant gagner tout ou rien,
 Crioit toujours : c'est fort bien !
 Si les autres perdent codille,
 J'aurois Malthe et la Bastille.

Peuples, voilà une grande leçon
 Pour vous et les races futures,
 Si vos chaînes déviennent dures
 N'imitiez pas cette façon.
 Mais pour être à jamais sûres
 Ne soyez plus qu'une seule famille.

Il est très vraisemblable que la publication dans le journal allemand est due à François Kazinczy lui-même, qui lui fournit régulièrement des notes sur le mouvement littéraire en Hongrie.

On a cru longtemps que BARCSAI avait déployé une activité littéraire en langue française plus considérable. La notice précédant la publication de ces deux poésies constate qu'il ne s'agit que de deux morceaux (« Der am 3. März gestorbene k. k. Oberste u. rühmlich bekannte Ungarische Dichter Abraham von Barcsay...

hat ausser ungarischen Gedichten auch zwey artige französische Gedichte hinterlassen. »)

Ces deux essais poétiques n'ont d'ailleurs d'autre valeur que celle de caractériser le culte que les poètes hongrois, et surtout les membres de l'école française, ont voué à la littérature et à la langue françaises. Ce culte les a poussés jusqu'à vouloir rimer en français tout en ne possédant pas une préparation suffisante, du moins pour la plupart d'entre eux.

ARTHUR WÉBER.

(Budapest).

LA LOGIQUE DE P. DE LA RAMÉE EN HONGRIE

Les étudiants hongrois fréquentèrent au moyen-âge, en assez grand nombre, l'Université de Paris, centre de la philosophie scolastique. Après la réforme, quand des universités situées plus près de la Hongrie (Cracovie, Vienne, Strasbourg, Bâle, Wittenberg et Heidelberg) attirèrent et arrêtaient les étudiants hongrois, ce furent les livres des penseurs français — composés alors en latin, langue universelle du monde cultivé — qui pénétrèrent en Hongrie et y répandirent la lumière française. C'est ainsi qu'on a connu chez nous, avec les ouvrages de Calvin, ceux du logicien RAMUS. L'esprit nouveau qui y souffle, l'indépendance de la pensée, la répudiation des formes syllogistiques, la tendance à simplifier les procédés de l'esprit humain, tous ces traits caractéristiques ont tellement saisi nos savants que le roi JEAN-SIGISMOND de Transylvanie invita RAMUS à son université de Gyulafehérvár (Alba Julia) (1569), comme dit Bayle : « Joannes Rex Pannoniæ Albæ Juliæ administrando magna proposita mercede præficere voluit et chirographo Regis obsignavit. » Le roi ne réussit pas à le gagner, son destin l'amena à Paris où il devait trouver la mort, deux ans après, à la Saint-Barthélemy.

S'il ne vint pas lui-même en Hongrie, sa logique devait y pénétrer 70 ans plus tard. La claire pensée française qui triomphait en 1637 et 1641 dans les ouvrages de Descartes, et l'esprit méthodique qui règne dans sa logique, gagnèrent le cœur d'un étudiant hongrois : Jean TOLNAI-DALI. Celui-ci faisait ses études à Utrecht, en 1636-39, et devint, en 1639, premier recteur (*rector primarius*, directeur) du collège de Sárospatak, école latine lors de sa fondation en 1531, élevée au rang d'académie en 1549-1550, l'une des principales écoles protestantes en Hongrie, école favorite du prince Georges I Rákóczy, dont le château se trouvait dans la même ville. Le nouveau recteur commença par bannir les livres de logique, de rhétorique et de métaphysique de B. KECKERMANN qui y régnaient depuis 40 ans et représentaient l'esprit et la méthode aristotélique-scolastique. Il introduisit d'abord la logique de J.-H. BISTERFELD, professeur à Gyulafehérvár (*Elementa in logica*

in usum schol. Alb. 1635) laquelle suivait pour la plupart les principes de Ramus, se recommandait déjà par sa brièveté et dont le professeur Heereboord disait en 1656, dans la Préface : « Hæc Elementa Logica Bisterfeldii... Rameæ, docendi Logicam, rationi sunt viciniora. » Mais bientôt il la remplaça par celle de Ramus et tandis qu'il déclarait que les thèses de la physique de Keckermann étaient des futilités et des mensonges et sa logique une confusion de sous-classifications inutiles, il qualifiait la philosophie de Ramus de philosophie parfaite et la défendait de toutes ses forces.

Quoique la logique de Ramus diffère moins de celle d'Aristote qu'il ne l'imagine dans sa polémique impétueuse, nous pouvons considérer l'introduction de la logique du premier nommé dans notre collège comme la manifestation de l'esprit libre vis-à-vis de la philosophie scolastique et dogmatique. Tolnai, lorsqu'il écartait la logique de Keckermann, avait raison en principe ; mais il avait tort lorsqu'il ne tenait aucun compte de l'état des esprits en Hongrie, d'autant plus qu'il procéda arbitrairement, avec violence, sans le consentement de l'autorité scolaire et qu'il introduisit en même temps des réformes ecclésiastiques de nature puritaine.

Cette exclusion arbitraire des manuels de Keckermann froissa l'inspecteur du collège, Et. TOLNAI qui somma le professeur de reprendre ces ouvrages ; mais sa remontrance n'ayant pas eu de succès, il s'adressa au prince Georges I RÁKÓCZY. Ce prince, de caractère réfléchi, voulut, avant de prendre une décision, connaître l'opinion de l'évêque de Transylvanie, Et. Katona de Gelej et de son pasteur de la cour, P. Medgyesi. Il demanda au premier un avis par écrit et avant de le recevoir, il fit connaître au professeur Tolnai qu'il désapprouvait son procédé arbitraire et en même temps qu'il devrait abandonner le collège, à la fin de l'année s'il ne voulait pas dépendre des autorités scolaires. L'évêque Katona discuta beaucoup au sujet de cette affaire avec les professeurs Bisterfeld et Piscator de Gyulafehérvár ; tous les deux regrettèrent l'exclusion de la logique de Keckermann, à laquelle ils devaient beaucoup, qu'ils considéraient comme un ouvrage très approfondi et propre à donner à la théologie un fondement solide. L'évêque attribuait tout ce qu'il savait à cette logique et n'en connaissait aucune qui pût rivaliser avec elle. Il était indécent que le professeur Tolnai osât éliminer un livre, dont la valeur était consacrée par un vieil usage et dont l'utilité était inestimable. Le prince ne devait pas permettre cette élimination. Bisterfeld avait honte que son nom fût mêlé à cette affaire ; sa logique très courte et subtile n'est pas destinée aux jeunes gens. Le prince envoya la réponse

(octobre 1640) sans délai à Sárospatak et décida d'agir dans ce sens.

Le professeur Tolnai n'obéit pas à l'ordonnance du prince et n'enseigna pas la logique de Keckermann.

Au mois d'avril 1642 le sénior Et. Cs. MISKOLCZI fit une visite au collège et les étudiants lui présentèrent à cette occasion un grand nombre de plaintes contre Tolnai. « Il n'y a aucun progrès dans la logique, la métaphysique et l'autre philosophie. Le professeur Tolnai ne peut pas tolérer que quelqu'un fasse usage des termes logiques de Keckermann, il les appelle « des termes diaboliques » ; si quelqu'un se tient au texte de Keckermann, il lui dit : « Deponas istas nugas ! si vis meus esse discipulus, disce meam logicam ! » Tous les étudiants désirent apprendre la philosophie péripatéticienne, mais le professeur veut tout expliquer dans l'esprit de Ramus. Au cours des discussions il dit souvent : « Hic haberet usum logica ! » à quoi les étudiants de répondre : « Finem vellet, medium denegat. » Il a ouvertement déclaré en chaire : « Hic ostenderem insignem usum Dialecticæ Rameæ, sed diabolus obstitit. »

TOLNAI fut plusieurs fois sommé et par le sénior et par le pasteur de Sárospatak de ne pas renverser l'ordre ancien, mais il se reposait sur les protecteurs qu'il avait à la cour de la Princesse et ne voulait pas entendre raison. Enfin le Prince, qui lui témoigna longtemps de l'indulgence, fut forcé de le suspendre de ses fonctions, lorsque l'assemblée des pasteurs du diocèse de Zemplén se prononça contre lui, que les étudiants commencèrent à se révolter et que la paroisse de Miskolc qui l'avait élu pour pasteur, le somma d'occuper son poste. Il dut alors dire adieu au collège, abandonner ses fonctions de professeur (le 13 décembre 1642) et prendre la direction de sa paroisse. Après son départ, le recteur, M. Szentpéteri, rétablit la logique de Keckermann.

Après la mort du prince Georges I Rákóczy (octobre 1648), sa veuve, la pieuse Susanne Lórántfi, grande protectrice de notre collège, rappela Tolnai (1649) et le réinstalla dans ses fonctions ; il y exerça une activité féconde jusqu'en 1656 et dans les années 1650-1654 il appuya énergiquement les réformes de son collègue Joh. Amos COMÉNIUS (KOMENSKY)¹.

LAJOS RÁCZ.

(Sárospatak.)

1. Nous donnons ici après WADDINGTON (*Ramus*, 1855, p. 425) le passage de la lettre de Ramus concernant les offres de Jean-Sigismond (non Zápolya, comme le suppose Waddington p. 216) : « Literas accepi a Joanne Rege Pannoniæ, quibus annuo quingentorum talerorum stipendio et plerisque præterea regiæ beneficentiæ argumentis invitabar. Accepi ejusdem fere generis e Polonia et Westphalia : at statui, donec me res aut fides deficiat, liber esse, et ut adhuc feci meo sumptu vivere (10 cal. Apr. 1570 Francofurti). (N. d. l. R.)

ANDRÉ DUDITS, HUMANISTE HONGROIS

Dans son livre érudit : *Ronsard et l'humanisme* (1921) M. Pierre de NOLHAC a rappelé le souvenir d'un humaniste hongrois, ami de la *Brigade des bons* : André DUDITS, évêque de Pécs (1533-1589), correspondant M.-A. Muret et nommé par G. M. Imbert, auteur des *Sonnets exotériques* :

Quelque part que tu sois, Charles Utenhovie...
Que fait ton Apollon ? di le moi je te prie
Et di moi de l'estat, si tu le scais ou non,
De nostre cher ami, dont tant me plaist le nom,
Dudice Sbardellat, grand honneur de Hongrie.

Or dans un article intitulé *Mohács és Erasmus* (Minerva 1924, III, 1-65) M. TIVADAR THIENEMANN brosse un large tableau de l'indifférence érasmienne s'emparant des esprits hongrois juste avant la catastrophe de Mohács (1526) et analyse la carrière et le caractère du plus célèbre des disciples de l'énigmatique Érasme : André DUDITS, appelé Sbardelatti d'après sa mère italienne. Cicéronien admiré dès sa jeunesse il se distingua au concile de Trente par trois discours fougueux où il flétrit, au lieu du luthéranisme, les abus qu'il a rencontrés au sein de l'Église. Rappelé sur la prière du pape, il quitta sa condition ecclésiastique, se maria et s'adonna dans sa retraite de Breslau aux études érudites, déplorant les fureurs du fanatisme religieux et fustigeant dans ses lettres les torts de tous les partis. Théodore de BÈZE reçoit entre autres les admonitions du célèbre savant. Il favorise le socinianisme, car ce mouvement approche le plus de son déisme supraconfessionnel ; il cherche à renouveler sur une base empirique l'astronomie et la médecine. A son époque il est sans aucun doute le plus européen de ses compatriotes.

E.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

RÉPONSES A M. IORGA

I. Dans son *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale* (n^o 7-12, juillet-déc. 1923), l'illustre historien roumain, M. Nicolas IORGA, a cru devoir répliquer aux observations critiques que j'ai publiées ici (1923. [t. I.] p. 91) à propos de son livre *Die Madjaren*, paru dans *Helmolt's Weltgeschichte* (Leipzig u. Wien, 1919. XVI, 534 p.)

M. Iorga ne nous apprend pas dans sa réponse s'il lit le hongrois ou non. A en juger d'après certain passage de sa défense il semble connaître toute la littérature historique hongroise¹ : « On me l'a confiée à moi² et pas à un Magyar, parce que, malheureusement pour mes collègues de Hongrie, un patriotisme mal entendu leur fait présenter l'histoire de leur nation d'une façon que la science objective ne peut accepter » (*sic*, p. 117).

Cela veut dire que M. Iorga a étudié un à un les historiens hongrois, qu'il connaît leurs œuvres et qu'il en a tiré cette conclusion désolante qu'elles sont indignes de l'attention de la « science objective ». Nous voilà dans de mauvais draps, me dis-je en lisant cette condamnation foudroyante et péremptoire.

Mais aussitôt mon front se déride, car en continuant je trouve ceci : « J'ai travaillé d'après ce qui a été publié sur cette histoire dans les langues généralement connues par les érudits, le hongrois n'étant pas, bien entendu, dans cette catégorie ». Après cela je me demande si j'ai bien compris ce que j'ai lu tout à l'heure. Non, M. Iorga n'a rien lu de toute la littérature historique hongroise. C'est lui qui le dit. Mais que penser alors de la condamnation prononcée par la « science objective » ?

D'autre part, il me semble qu'avant d'écrire l'histoire d'un pays, on *doit* connaître toute la littérature concernant ce pays sans égard à la langue dans laquelle elle est écrite. C'est là une règle généralement adoptée dans l'érudition européenne. En effet, en parcou-

1. Je corrige, pour faire entendre M. Iorga, les nombreuses fautes d'orthographe de son texte.

2. La tâche d'écrire une synthèse de l'histoire de Hongrie.

rant la bibliographie dont M. Iorga a fait suivre son ouvrage et en me rappelant les nombreuses citations d'ouvrages de langue hongroise qu'il a faites dans ses autres travaux, je dois supposer qu'il est capable de lire le hongrois. Mais alors, mais alors... qu'est-ce qui excusera la « science objective » ?

Malheureusement il serait facile de prouver que, pour écrire son histoire de Hongrie, M. Iorga n'a pas utilisé, — et tranchons le mot, — n'a pas connu même les travaux spéciaux écrits « dans les langues généralement connues par les érudits ». Toute son information semble se réduire à deux ou trois ouvrages d'ensemble plus ou moins dépassés par l'évolution rapide de l'érudition hongroise.

Je l'accable, dit M. Iorga, « d'une vingtaine de détails inexacts ». Certes, dans un ouvrage de quarante pages ce n'est pas là un nombre méprisable. Mais si M. Iorga trouve que la liste de ses erreurs est maigre, je peux l'assurer que j'aurais pu la continuer ; cependant j'ai cru devoir m'arrêter de peur d'accabler précisément le lecteur de cette revue. D'ailleurs, afin d'illustrer par un exemple la méthode que M. Iorga emploie pour se justifier d'un certain nombre de mes reproches, je préfère le laisser parler lui-même¹ : « Je pourrais citer pour le culte de S. Coloman *en Hongrie* le serment qu'on fit prêter en son nom au prince *valaque* Ladislas. La couronne de S. Étienne a son caractère archéologique indélébile qui rend impossible l'idée d'une fabrication *en Occident* (les empereurs *byzantins* ne donnaient pas de couronnes). Je ne donne pas la date de 880 pour l'attaque *petschénègue* : je dis « *angeblich* ». « *50 Jahre später* » n'est pas une date précise chez moi ; la seconde date, de 1081, n'est pas mienne ; elle vient de sources hongroises », etc. Ces réflexions ont-elles besoin de commentaire ? A-t-on jamais, depuis cent ans, dévoilé si candidement l'inexactitude de sa méthode, le décousu de sa pensée ?

Si, par contre, sur quelques points M. Iorga maintient énergiquement, malgré l'unanimité du monde scientifique, son opinion individuelle, nous n'avons qu'à reprendre ses propres paroles : « Chacun écrit à sa manière ». En effet si j'ai qualifié d'erreurs plusieurs de ses théories et de ses jugements, c'est que j'ai cru y être autorisé en connaissance des derniers résultats des recherches érudites. En effet, même dans une synthèse rapide, je pense qu'il convient de dire ses raisons si l'on affirme une opinion absolument contraire à l'opinion générale, ou que du moins il convient de mentionner l'avis commun.

1. C'est moi qui souligne.

Quant au manque d'objectivité des savants hongrois dû à un « patriotisme mal entendu », je me borne à renvoyer M. Iorga à Edouard SAYOUS qui avant d'écrire son histoire de Hongrie s'est donné la peine d'apprendre le hongrois et qui ayant étudié nos historiens dans leur langue originale a parlé d'eux et de l'histoire de Hongrie avec un respect profond et sincère.

L'éditeur allemand s'est adressé à M. Iorga¹ pour offrir, dit celui-ci, un tableau impartial de l'histoire de Hongrie. Sans doute, la plume de M. Iorga a écrit *sine ira et studio*, quand, sans citer ses preuves historiques, il constate qu'avant la conquête hongroise la Transylvanie avait le caractère roumain, que les institutions autonomes des nations sicule (székely) et saxonne furent copiées d'après le modèle roumain, et quand il sacrifie la composition de son ouvrage afin d'insister sur les rapports de la Transylvanie avec la principauté de Roumanie. Nous plaignons l'éditeur allemand qui, au lieu de la thèse des chauvins hongrois, a reçu pour son argent une thèse d'illusionnistes romantiques et un travail exécuté avec une superbe négligence².

GYULA MISKOLCZY.

(Budapest).

II. La colère est mauvaise conseillère : aigri sans doute par la critique que la *Revue des Études Hongroises* a publiée dans son premier numéro d'un ouvrage de M. IORGA sur les Hongrois, l'éminent historien roumain a entrepris de s'attaquer aux autres articles

1. Ailleurs on lui fait dire que c'est M. Iorga lui-même qui aurait cherché à placer chez des éditeurs allemands ses travaux. Voici ce que dit à ce sujet M. DE LA RONCIÈRE, un des défenseurs de M. Iorga dans l'affaire Iorga-Paltanea-Montandon : « A son vif regret — il me le conta peu de temps avant la guerre — la difficulté de se faire éditer chez nous le contraignit à subir l'esclavage de la langue allemande pour ses deux ouvrages : *Geschichte des rumänischen Volkes* et *Geschichte des osmanischen Reiches* » (*Mercure de France*, 1^{er} août 1922 [t. CLVII, p. 849]). Nous plaignons de tout cœur M. Iorga d'être tombé dans cet esclavage qui a duré même pendant la guerre (*Die Madjaren* a paru à Leipzig en 1919). Heureusement, depuis la victoire les conditions pour « se faire éditer » en France sont devenues apparemment sensiblement meilleures... Et M. Iorga n'est plus forcé (comme il le dit en 1903) de... « se consacrer à la langue allemande, la seule langue qui soit scientifiquement indispensable » (*Semeur*, p. 650, cité par M. Montandon, *Mercure de France*, 15 sept. 1922 [t. CLVIII, p. 858]).

2. Une preuve de la supériorité de M. Iorga est sans doute l'élégante nonchalance avec laquelle il cite le titre de notre revue, en la baptisant *Revue des Études fino-magyares* (*sic*) tout court. Nous n'osons pas en conclure sur sa méthode de citation, en général. C'est certainement là le geste du champion qui se sent trop au-dessus de ses humbles adversaires.

de ce numéro. C'est ainsi que mon étude *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád*, dont je n'avais publié alors que la première partie (1923, [t. 1], pp. 15-26) traitant des rapports politico-dynastiques et ecclésiastiques, a eu l'honneur d'être réfutée dans sa thèse générale, ainsi que dans le détail par le savant représentant de la Roumanie (*Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, 1923, p. 118).

M. Iorga m'attribue une pensée que je n'avais pas : ma tendance aurait été de « prouver par une série de faits isolés, de valeur absolument (*sic*) discutable, la provenance parfois française de la civilisation de la Hongrie et pour ses habitants la qualité d'adversaires de cette race germanique à côté de laquelle ont vaillamment combattu les Magyars ».

C'est là ce qu'on pourrait appeler une insinuation ; en effet à aucun endroit de mon article je n'ai même essayé de présenter les Hongrois comme adversaires de la race germanique¹.

1. D'ailleurs M. Iorga lui-même n'est pas adversaire de la race germanique, de la nation allemande, ou du moins ne le fut point, puisqu'il a pu écrire dans ses *Opinions sincères* (dont nous ne permettrions pas de contester la sincérité) : « Il n'y a nul doute, pour qui n'est pas Français, que l'influence allemande exerce une meilleure influence, une influence plus saine et plus sérieuse, sur un peuple aux débuts de sa civilisation, que l'influence française » (p. 151, cité par M. Pompiliu Paltanea, *Mercury de France*, 15 juin 1922 [CLVI, p. 857]). Inutile de dire que nous sommes d'un avis diamétralement opposé à celui de M. Iorga des *Opinions sincères*. — M. Paltanea dit aussi (*ibid.*) que « comme directeur de l'École roumaine à Paris, il (M. Iorga) ne prêtera, heureusement, plus, fût-ce à son insu, le prestige de son nom aux agents de l'influence allemande en Roumanie »,... le même M. Iorga qui « avant la guerre [toujours d'après M. Paltanea et en lui laissant toute la responsabilité, de ses affirmations] faisait, si j'ose dire, bon marché des choses de France » (*ibid.*). — Voyons encore ce que dit des relations de M. Iorga avec la culture allemande M. Marcel MONTANDON, pendant de longues années chroniqueur des lettres roumaines au *Mercury de France* : «... Si j'avais recommencé à entretenir les lecteurs du *Mercury* de ces Lettres roumaines toujours chères à mon cœur et à mon esprit, je le déclare : ma première chronique aurait voulu démasquer les palinodies de M. Iorga, et lui décerner, au moment même de ses conférences en Sorbonne, le brevet de gallophobie le plus catégorique. Avant la guerre, pendant la guerre, et jusqu'au tournant de la Victoire, M. Iorga ne voyait que par l'Allemagne, n'admirait que l'Allemagne. On retrouverait aisément dans les collections de ses revues... dans ses nombreux ouvrages, dont la *Geschichte des rumänischen Volkes* (car M. Iorga écrivait et publiait volontiers en allemand), les termes méprisants et injurieux envers la France dont il usait pour prévenir la jeunesse roumaine contre la « contagion de Paris ». C'est lui qui, dans les rues de Bucarest, faisait organiser par ses étudiants fanatisés des manifestations brutales pour empêcher des représentations de théâtre français. Et c'est celui que l'Institut de France choisit pour correspondant en Roumanie ! Lui qui devient directeur de l'École roumaine à Paris. A tout pécheur, miséricorde. M. Iorga s'est apparemment converti. Je ne sais pas, pourtant, qu'il ait fait un acte de contrition. » (*Mercury de France*, 1^{er} juillet 1922

Comme notre *Revue* avait mis dans son programme entre autres l'étude des rapports intellectuels franco-hongrois, je n'ai pu entretenir les lecteurs de cette revue des rapports germano-hongrois, mais uniquement de problèmes qui touchent au domaine de la revue.

Quant au dédain de M. Iorga envers les relations médiévales de la France et de la Hongrie, c'est là une question d'appréciation. Mais pour être autorisé à se prononcer sur ce problème, M. Iorga ne devrait-il pas connaître un peu les nombreuses études des érudits hongrois dont j'ai résumé seulement une partie dans la première partie de mon étude ? Si M. Iorga ne veut pas se rappeler que le premier historien hongrois, le NOTAIRE ANONYME (XII^e siècle) fut élevé à l'Université de Paris, et s'il ne veut pas se donner la peine de lire les études de BORCHGRAVE et de M. AUNER sur les colonies wallonnes en Hongrie, le livre de M. HAJNAL sur l'influence que l'Université de Paris a exercée sur la paléographie hongroise, les travaux de M. János MELICH sur les mots d'emprunt français du moyen-âge en hongrois, etc., je me permettrai de lui conseiller de patienter un peu, car j'aurai encore l'occasion de résumer ici toutes ces recherches. Mais dans mon premier article il s'agissait d'analyser seulement les rapports dynastiques et ecclésiastiques. En attendant je prie l'éminent savant roumain de vouloir bien réserver son jugement définitif pour le moment où j'aurai terminé ma série d'articles.

Certes, mon article qui se borne à enregistrer de simples faits et à en chercher la liaison n'est pas écrit dans un esprit tendancieux. Si j'avais voulu flatter le lecteur français je n'aurais pas omis par exemple l'appui que le roi Koloman prêta au pape Urbain, ancien moine de Cluny, dans sa lutte contre l'empereur d'Allemagne ; je n'aurais pas passé sous silence l'histoire, encore insuffisamment claire, de Sophie, princesse de Namur, épouse du roi de Hongrie Géza I^{er} et mère du roi Koloman, bien que ce détail nous eût ramenés au pays et au temps de l'évêque Leodwin qui a joué un rôle si éminent dans l'histoire des premières colonies wallonnes en Hongrie (cf. *R. É. H.*, 1923 [t. I], p. 17), etc., etc.

[t. CLVII, p. 277]). — M. Iorga, d'après M. Montandon, a proclamé dans ses *Opinions sincères* (p. 151) « l'excellence de l'influence allemande » aux dépens de l'influence française (*ibid.*, 1^{er} sept. 1922 [t. CLVIII, p. 573]). Mon article traitait de l'influence et des rapports français. — Pour d'autres spécimens d'opinions germanophiles de M. Iorga, voir : *Mercury de France*, 1^{er} sept. 1922, p. 573 ; 15 sept., pp. 857-8. — Voir aussi les certificats de « bonne conduite » (dit M. Palanca) et les exemples d'opinions francophiles de M. Iorga *ibid.*, 1^{er} août 1922, pp. 847-852 et la lettre de M. Gergesco *ibid.*, 15 sept., pp. 856-7.

Malgré cela, les faits que j'ai énumérés sont d'une valeur « absolument discutable », affirme M. Iorga. Voyons donc un à un les griefs et les réflexions de l'illustre savant roumain.

D'abord, il nous sert une étymologie de sa façon : le nom païen de S. Etienne *Vajk*, *Voïk* est un nom slave qui veut dire : « loup ». Il serait fort embarrassé si nous lui demandions la preuve du résultat de cette excursion dans le domaine de la linguistique. D'ailleurs, qu'importe ? son but était certainement de faire entendre que le saint roi apostolique était une espèce d'animal sauvage, indigne de l'esprit de Cluny, qu'il fit répandre dans son pays, et M. Iorga conteste l'importance historique de ce souverain, en dépit des nombreux faits que j'ai mentionnés dans mon étude.

M. Iorga prétend que j'étais fort embarrassé de représenter l'attitude hostile du roi Koloman envers les croisés français. En réalité, le roi Koloman ne fut point « un cruel ennemi des soldats du Christ », ainsi que l'affirme le savant roumain ; il défendait un pays et un peuple chrétien contre ses hordes qui avaient oublié le septième commandement de Dieu. Ici encore M. Iorga, auteur d'un livre sur les Croisades, parle sans connaître des sources. « Aucune mention — écrit-il avec sang-froid — dans ALBERT D'AIX n'appuie l'opinion de PAULER que Godefroy jouit d'un meilleur accueil » [que les bandes de Folkmar], (p. 118). Pour toute réponse je laisse parler ALBERT D'AIX lui-même qui raconte longuement l'arrivée des croisés de Godefroy en Hongrie, les négociations avec le roi Koloman, les ordres de celui-ci en faveur de l'armée, enfin la traversée heureuse d'où tout le monde sortit sain et sauf (*Expeditio Hierosolymitana*, I, II, 3—7, ed. Bongarsius, *Gesta Dei p. Francos* I, 198-200) : « Rex per universum regnum acclamari præcepit, ut omnem copiam rerum necessariarum reperiret exercitus in pane, vino, frumento, hordeo, in bestiis agri et volatilibus cæli : iussumque sub iudicio vitæ, ne iniusta venditione Ungari grauerent exercitum aut conturbarent, sed potius omnia venalia illis alleuiarent. Sic et sic per singulos dies in silentio et pace, in mensura æqua, et iusta venditione Dux et populus Regnum Ungariæ pertransiens ad Drowa fluuium pervenerunt (cap. 6) ». Après le départ des croisés, le roi Koloman envoie après eux leur otage, le frère de Godefroy : « Ecce Rex nimia dilectione commendato Duce fratreque eius in domis plurimis et osculo pacis in terram regni sui reversus est » (cap. 7). On trouve d'ailleurs un récit tout pareil chez GUIBERTUS (cf. BONGARSIIUS, *Gesta Dei per Francos* I, 482, 485), chez EKKEHARDUS URAUGIENSIS (*Chronikon Univ.* 98), chez PIERRE A THYMO (pars. III, tit. VII, cap. II), etc. C'est d'ailleurs un lieu commun dans l'historiographie hongroise.

Son ironie n'est pas plus heureuse quand elle s'exerce sur le nom de Koloman que nous avons appelé le *Libraire*, en traduisant l'épithète courante hongroise *Könyves* (Kálmán). M. Iorga avec sa désinvolture habituelle nous corrige et écrit le « lettré ». Or, nous nous permettons de le renvoyer simplement à Edouard SAYOUS, dont la compétence en matière de style n'est sans doute pas « absolument discutable » : « Koloman... avait pris un goût très vif non pour l'épiscopat, mais pour les études ; prédilection fort rare chez les rois ses contemporains, et qui lui valut le surnom de *Könyves, libraire* ». (*Hist. gén. des Hongrois*, Paris, I^{re} éd. [1876], t. I, p. 174 ; II^e éd. [1900], p. 93.) Faut-il expliquer à M. Iorga que le nom *libraire* désigne au moyen-âge non pas un marchand, mais le religieux qui dans les monastères était chargé de transcrire et de garder les livres (LITTRÉ) ?

Quant à l'accueil fait à Louis VII par Géza II, roi de Hongrie, qu'il nous soit permis de renvoyer M. Iorga, pour refroidir sa raillerie, à la lettre de Louis VII adressée à Suger, abbé de S'-Denis et au récit du chapelain du roi, Odo de Diogilo.

Je n'ai pas affirmé que Manuel le Comnène fût un « preu » (*sic*) parce qu'il hérita de la bravoure de son grand-père hongrois, le vaillant roi Saint Ladislas. Mais pour donner raison sur un point à M. Iorga, j'admets ce dont il me fait un grief et je crois avec tout homme raisonnable qu'on peut bien hériter des qualités de son grand-père. Disons-nous avec le sagace critique de Bucarest, que les Hongrois sont exceptés de cette loi humaine ?

M. Iorga semble ahuri de voir que j'attribue au Constantinople de Manuel le Comnène et en général aux pays *latins* formés vers 1100 de l'empire byzantin, la faculté de répandre la civilisation française. Par malheur, sur ce point nous devons préférer, à son indignation, le témoignage des sources historiques et des historiens français (p. ex. Chalandon, *Les Comnènes*), d'accord avec nous qui supposons que Béla III rentra de Byzance en Hongrie non seulement avec une épouse française, mais encore avec un esprit et des mœurs francisés.

Afin de nous démentir à tout prix, M. Iorga va jusqu'à priver Roger, comte de Sicile, et Anne d'Antioche, descendante des Châtillon et des Guiscard, de leur caractère français ; peut-être parce qu'ils eurent le malheur d'entrer en liaison de famille avec la dynastie hongroise. D'ailleurs pour des raisons qu'il connaît sans doute et que nous sommes loin de soupçonner, il transforme *Anne d'Antioche* en *Anne d'Autriche*. Singulière métamorphose ! ainsi que celle du chevalier français *Nicolas de S. Omer* qui devient comme par miracle *Nicolas de S. Ouen* sous sa plume.

Les Hongrois n'ont eu aucun mérite à accepter la civilisation française qui s'est imposée seule par l'énergie de son propre mouvement, voilà en somme la pensée de M. Iorga. Mais alors quelle barrière cette énergie imposante a-t-elle trouvée aux confins de la Hongrie, surtout du côté des Valaques qui, en 1189, dans la région de Niš, Sophia et Philippopole, massacrent les Croisés qu'ils guettent à leur passage du haut des montagnes ?

Afin d'assurer à sa nation quelque chose de cette civilisation française, M. Iorga a recours à l'expédient des historiens romantiques : à la fabrication d'étymologies. « Ce qui est important pour l'histoire de la civilisation du moyen-âge ce fut la pénétration cistercienne et prémônastérienne (*sic*) en Transylvanie jusqu'à cette Cârta, qui n'est pas « dans le voisinage des colonies saxonnes qui viennent de s'établir » dans ce pays, mais bien au beau milieu des Roumains (Kercz et sa traduction latine « *candela* » viennent de cette Cârta) » (p. 119). Ce n'est pas le lieu de montrer quel rapport il y a entre la fondation de l'abbaye de Kerc, l'établissement des Saxons en Transylvanie et la diffusion des Roumains dans le sud de la Transylvanie qui commence vers cette époque. Je n'ai qu'à faire une remarque à propos de la seule affirmation précise de M. Iorga : l'abbaye en question n'a dans les sources historiques à côté de la forme latine *Candela*, d'autres noms que *Kerc* ~ *Kirc* ~ *Kircs*. On ne trouve nulle trace de *Cârta*. Ce village doit être situé dans le pays où sont nés Anne d'Autriche, reine de Hongrie, et Nicolas de Saint-Ouen. Le nom roumain est *Kirc* au début du XIX^e siècle et l'on trouve le long de la rivière qui traverse *Kirc*, des villages portant les noms roumains *Kercsisora* ou *Kercsesora* [= Petit-Kercs] (cf. Lipszky, *Repertorium* 1808). Il est évident que le nom roumain vient du nom allemand et non *vice versa*.

Je me résume : aucun griefs de M. Iorga ne m'a convaincu d'erreur, par contre sa critique a mis à nu l'imprécision de sa méthode, l'incertitude de son information, et la hardiesse de sa fantaisie. J'ose croire que, profitant de cette mise au point, le distingué savant roumain — à qui j'affirme qu'aucune animosité personnelle ne m'a guidé en écrivant cette réponse — dont l'œuvre formidable renferme tant d'éléments précieux, tant de trouvailles ingénieuses, tant de pages captivantes, s'abstiendra à l'avenir de toucher à l'histoire de Hongrie avant de se mettre au courant des travaux de l'érudition hongroise¹.

DEZSÓ PAIS.

(Budapest).

1. Nos collaborateurs se sont abstenus, par déférence envers cet éminent confrère, — très respectable pour son activité inlassable sur le terrain scientifique

Louis EISENMANN. La Hongrie contemporaine. (1867-1918.)
Thèse pour le doctorat. Paris. Librairie Delagrave. 1921. 8°,
169 p. ¹.

L'œuvre de M. EISENMANN, une fois complète, sera la plus puissante synthèse qu'on ait jamais écrite sur l'histoire moderne de la Hongrie. Cette brochure ne nous en offre cependant que les préliminaires : une analyse de l'*ancien régime*, de la vie féodale hongroise jusqu'à l'année 1848 ; le reste, le plan général du livre contenant l'indication des facteurs politiques et sociaux qui ont conduit à la catastrophe de 1918, n'est qu'esquissé en quelques pages, sous la forme d'un « sommaire ».

Dans la conception de M. EISENMANN les faits historiques et la conclusion du livre s'enchaînent avec la précision d'un syllogisme. Le libéralisme politique de la Hongrie moderne et l'organisation démocratique de la société hongroise n'auraient été qu'illusion, et de plus, un leurre conscient. La classe dominante de l'« ancien régime », la noblesse avait bien perdu sa puissance économique après la défaite de 1849, mais dans la vie politique elle a gardé sa prépondérance et la seconde moitié du XIX^e siècle n'est remplie que de ses luttes acharnées contre les réformes démocratiques : ainsi cette oligarchie fut responsable par son aveugle égoïsme de toute

et pour son patriotisme éclairé et intelligent, ainsi que (qu'il nous soit permis de le dire) pour sa courageuse attitude dans la question des minorités nationales de Roumanie — de s'étendre plus longuement sur l'esprit critique et la méthode en général du savant historien roumain. Qu'il nous soit permis, pour compléter ces deux réponses, de citer un témoignage, dû à son compatriote M. Pompiliu PALTANEA : « ... Ne croyez point que nous veuillons... chercher noise à l'éminent et dangereusement susceptible historien ; Dieu nous en garde ! Nous voulons tout bonnement dire que *l'esprit critique et d'analyse, discipliné par des principes directeurs et s'appliquant avec sérénité et méthode, n'est pas le fait de M. Iorga* ; sa façon de penser est essentiellement émotive et sentimentale ; au demeurant, sa faculté maîtresse, pour parler comme Taine, c'est la sensibilité, servie par une tumultueuse mémoire... » (*Mercur de France*, 15 juillet 1922 [t. CLVII, p. 525]). Par ailleurs ce même compatriote de M. Iorga dit de lui : « Soucieux, depuis qu'il est devenu correspondant de l'Institut, des jugements qu'on pourrait, en France, porter sur lui, l'éminent historien, dont l'humeur changeante et l'excessive susceptibilité sont chez nous notoires... » etc. (*ibid.*, 15 juin 1922 [t. CLVI, p. 853]). Plus loin : « M. Iorga... a, durant des années, jeté la pierre à presque tous ses confrères du pays » (*ibid.*, p. 854). Nos deux confrères hongrois doivent-ils se dire heureux d'être traités sur le même pied que leurs confrères roumains ?

(N. d. I. R.)

1. Cet ouvrage n'était annoncé que par la *Bibliographie de la France*. Il n'est pas mis en commerce, mais il se trouve par exemple à la Bibliothèque Nationale [8°. M. 20047], ainsi qu'à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève [q. 80. P. 1443].

la politique extérieure et intérieure de la monarchie danubienne, et cette politique a provoqué, on le sait, la catastrophe. Afin d'empêcher la libération des nationalités non-magyares, conséquence inévitable de la vraie démocratie, la noblesse fit cause commune avec le roi François-Joseph et conclut avec celui-ci le compromis de 1867, qui assura la suprématie des Magyars en Hongrie ou pour mieux dire celle de la *gentry*, car celle-ci était la classe dominante.

L'effort pour maintenir cette situation privilégiée créa un impérialisme magyar qui a sa nuance spéciale et qui était dirigé contre les principes moraux et politiques des nationalités non-magyares et contre les Etats nationaux limitrophes (Serbie, Roumanie). Par là, l'oligarchie magyare a joué un rôle important dans l'histoire mondiale et porte à juste titre la responsabilité des événements des temps récents. Cependant la composition bariolée de la monarchie n'offrait pas assez de garanties à cette politique impérialiste ; dès lors, le *junker* magyar chercha des alliances et il en a trouvé chez le *junker* prussien. Ainsi naquit, sous l'influence des circonstances politiques et sociales, l'idée de la *Mitteuropa*, de la communauté d'intérêt des conservateurs allemands et hongrois qui fut détruite par les Alliés en 1918. De même que l'Allemagne s'est effondrée, la Hongrie historique a dû sombrer, et avec elle, l'idée de l'organisation d'un Etat unifié dans la vallée du Danube.

Ce territoire est peuplé de plusieurs nations ; dès lors, seuls les petits Etats nationaux ont ici un droit d'existence. Néanmoins, certains facteurs économiques obligent ces petits Etats à entrer dans une certaine communauté. Cette communauté existe déjà : c'est la Petite-Entente qui reste cependant imparfaite tant que la Hongrie n'en fait pas partie. A l'intérieur de cette fédération une Hongrie démocratique, éloignée de toute idée de revanche, occuperait une position fort importante et pourrait s'attendre à un essor rapide.

Cette conception logique et lucide agit sans doute avec la force de l'évidence sur tous ceux qui ignorent les faits historiques ou qui du moins les examinent tout autrement que ne le fait l'auteur. La partie du livre que l'auteur a réellement approfondie et exposée sous une forme définitive est si minime et rapporte des faits tellement connus qu'elle échappe à la critique par son insuffisance. Après cela, on a raison de demander : M. Eisenmann pourra-t-il terminer son ouvrage ? Si l'on ne voit en lui que l'auteur éminent du *Compromis austro-hongrois de 1867*, le chercheur méthodique et consciencieux des données positives, qui a fait preuve d'un sincère effort d'impartialité, on peut espérer qu'après des études plus

approfondies que celles dont est sortie la brochure que nous étudions, il finira par se convaincre de l'impossibilité de donner une base solide à son plan et à ses idées. Toutefois il faut s'attendre à devoir renoncer à cet espoir lorsqu'on lit la *Préface* que M. Eisenmann a mise en tête du volume de MM. Chopin et Osusky : *Magyars et Pangermanistes* (Paris, 1918), car il semble s'y abandonner sans retenue à l'influence des idées de ce libelle de propagande, dépourvu de toute valeur scientifique.

Après sa chute, qui sans doute n'a pas de précédent au cours de son histoire millénaire, la nation hongroise a regardé en arrière pour examiner son passé : elle avait, — tout au moins son élite intellectuelle — assez d'équité et de clairvoyance pour soumettre à une critique sévère les actes des générations présentes et passées. Le produit magnifique de ce loyal examen de conscience est l'œuvre de M. Gyula SZÉKFŰ : *Trois générations*¹, composée avec une intuition merveilleuse et une connaissance profonde des faits, œuvre que M. Eisenmann lui-même cite avec beaucoup d'éloge en plusieurs endroits de sa thèse. Or, excepté le tableau de la politique extérieure des Hongrois, les données positives du petit ouvrage de M. Eisenmann se retrouvent *toutes* dans celles que M. Székfű a recueillies au prix de recherches infatigables. Ainsi s'est produit un phénomène curieux : l'unique source importante de cette thèse, soutenue en Sorbonne, est le livre de M. Székfű, mais la conception de celui-ci est diamétralement opposée à celle de M. le Professeur Eisenmann, docteur ès lettres.

En effet, la *Hongrie contemporaine* est d'une construction assez singulière. Nous avons dit que la documentation de l'auteur est limitée au livre de M. Székfű sans toutefois que M. Eisenmann en ait adopté les conclusions. Il a entrepris de mettre les données de M. Székfű au service d'une autre idéologie, totalement différente de celle de l'historien des *Trois générations*. De là viennent toutes les faiblesses du livre de M. Eisenmann. M. Székfű reste *historien* jusqu'à la dernière page de son œuvre ; après avoir consciencieusement enregistré les faits, il arrive par induction à ses conclusions générales ; M. Eisenmann est un esprit éminemment *politique* qui s'attache volontiers à l'idée de la Confédération Danubienne, programme politique, qu'il cherche à justifier par voie de déduction en reconstruisant l'histoire contemporaine du pays hongrois : ainsi son ouvrage manque très souvent d'objectivité et sa méthode, en général, de justesse et de précision. M. Székfű obtient ses données

1. *Hírom nemzélék. Egy hanyatló kor története* [Histoire d'une décadence]. Budapest, 1920. « Élet » Kiad. 8°, 332 p. ; 2^e éd. remaniée, 1923.

et ses documents de première main au prix de recherches studieuses et quand il les groupe en un système, ses réflexions sont toujours fondées sur des faits qu'il vient de prouver; M. Eisenmann est un érudit rationaliste, qui, en faveur d'idées préconçues, ne craint pas de négliger l'étude et l'utilisation des événements qui contredisent son système. M. Székfű, loin d'être l'ennemi de l'idée de démocratie, voit bien qu'on ne pouvait métamorphoser brusquement l'ordre social aristocratique de l'« ancien régime », sans encourir les plus graves dangers, avant qu'une classe sociale fût née qui pût représenter dignement et fortement cette pensée démocratique. M. Székfű reconnaît dans l'évolution le principe général de l'histoire.

En bon rationaliste, M. Eisenmann, et avec lui maint idéologue radical hongrois, croit qu'il suffit de transplanter purement et simplement les idées de l'Europe Occidentale en Hongrie pour produire immédiatement des résultats analogues à ceux que la démocratie occidentale a obtenus. M. Székfű ne cherche pas à ramener, à l'instar de M. Eisenmann, tous les événements à la même cause, car il les connaît dans leur détail, mais il considère aussi leur complexité.

Le rôle que la Hongrie a joué dans l'histoire mondiale a été et est actuellement encore trop important pour qu'on en parle sans étude préalable, comme si ce pays était quelque *ultima Thule* et non pas le cœur du bassin du Danube. Nous osons espérer que M. Eisenmann, avant de poursuivre l'exécution du plan lucide et proportionné qu'il s'est tracé avec une si rigoureuse logique, voudra bien demander conseil, pour la méthode et pour l'impartialité, à l'illustre auteur du *Compromis austro-hongrois* et qu'il le laissera parler en retirant la parole au propagandiste et au préfacier des *Magyars et Pan germanistes*.

GYULA MISKOLCZY.

(Budapest)

Béla BARTÓK et Zoltán KODÁLY. **Chansons populaires.** (Les Hongrois de Transylvanie). Publiées par —. Budapest, [1923], Société de Littérature populaire. En dépôt chez Rózsavölgyi et C^{ie}, éditeurs de musique. Budapest, IV. Szervita-tér 5, 212 p.

Demandez à dix personnes ce qu'elles pensent de la musique hongroise, neuf répondront certainement par Liszt et ses rhapsodies. Là s'arrêtent généralement nos connaissances, connaissances que l'illustre pianiste a contribué à embrouiller, en affublant ses

rapsodies du qualificatif de « hongrois » et en écrivant un livre aussi célèbre qu'incomplet, *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (Paris, 1859).

Les malentendus et équivoques dont le romantisme est tenu pour responsable, sont légion. Après Liszt, on pourrait citer Berlioz qui s'est plu à entourer son arrangement de la fameuse marche de Rákóczy d'une légende dont il ne reste aujourd'hui plus grand chose. Notre époque actuelle possède sur celle du romantisme l'incontestable mérite de moins exalter le fruit de l'imagination, de mieux rechercher la réalité. Au vagabondage d'esprit des romantiques, on oppose des méthodes scientifiques, et si le juste milieu est difficile à trouver, on peut admettre comme perfection en matière de critique artistique, l'imagination contrôlée par le raisonnement.

Que le lecteur veuille bien excuser ce préambule, nécessaire pour saisir le sens que nous avons prêté au recueil de *Chansons populaires* qui nous est parvenu récemment. Car, pour qui connaît tant soit peu l'histoire des Hongrois ou Magyars durant leur randonnée d'Asie en Europe, les innombrables éléments disparates qui foisonnent aux confins des Karpathes, le problème de la reconstitution du patrimoine national hongrois se pose de façon singulièrement complexe.

Le problème le plus simple, mais non encore entièrement résolu, concerne la contribution tzigane à la musique hongroise. Nous n'entendons naturellement pas parler ici de l'art moderne qui s'apparente au mouvement européen et n'offre qu'un intérêt relatif au point de vue populaire. Encore faut-il distinguer entre la musique instrumentale et l'autre, la chanson. La voix a toujours primé sur les instruments en Hongrie, ceux-ci restant surtout l'apanage des Tziganes. Et encore? Où trouver ces sources folkloristes, depuis que la dernière guerre a bouleversé la carte de l'Europe, créant de nouvelles frontières, souvent aussi arbitraires que les anciennes, puisque tant d'éléments ethniques ont été sacrifiés aux obligations issues des traités et des sanctions d'après guerre¹⁾

1. Ce n'est pas sans étonnement que nous avons lu dans une feuille hebdomadaire genevoise (*La Semaine Littéraire*, 30 août 1924, « Musique populaire hongroise », par Ed. Combe) que le volume cité est un ouvrage de propagande. L'article fait état du titre, *Les Hongrois de Transylvanie*, pour souligner le côté « politique » du recueil. La hantise politique peut troubler bien des cerveaux, mais une étude ethnographique, de quelque genre qu'elle soit, n'est pas forcément un article de propagande. MM. Bartók et Kodály possèdent, à côté de ce qui vient de paraître, de quoi remplir une vingtaine de volumes

Sous ce rapport les chansons populaires de Transylvanie sont symptomatiques, ayant été recueillies dans une province éloignée de la mère patrie. La Transylvanie se prête admirablement à l'étude du folklore hongrois. Les coutumes s'y sont mieux conservées qu'ailleurs ; son passé dans l'histoire de la Hongrie est des plus glorieux et au point de vue musical, de première importance¹. Pour ne pas remonter trop loin, reconnaissons que le prince de Transylvanie, Etienne Báthory, nommé par la suite roi de Pologne (1575-86), emmena avec lui nombre de savants et d'artistes magyars. Ses successeurs du même nom perpétuèrent en Transylvanie la tradition si heureusement commencée. Après une courte éclipse, ce fut le prince Gabriel Bethlen qui porta la Transylvanie à son plein épanouissement intellectuel et artistique. Nous savons également qu'en embrassant le christianisme, les Magyars eurent une nouvelle conception de la vie, sans pour cela perdre le caractère particulier de la race. Au début du x^e siècle, lorsque la musique de l'Eglise chrétienne remplaça la musique du culte païen, des prêtres hongrois composèrent une musique religieuse hongroise.

Il faut donc louer les chercheurs qui, depuis Gabriel Mátray², s'efforcent de reconstituer le patrimoine national et de sauver de l'oubli ces vestiges de l'âme d'un peuple, qui tendent chaque jour à disparaître davantage. La meilleure méthode pour recueillir les airs populaires, alors que ceux qui les détiennent ignorent tout de la notation musicale, consiste à les enregistrer, ce qui laisse

de chansons populaires rassemblées un peu partout et que les événements ont seuls empêché de faire éditer. Le recueil dont nous parlons n'est qu'un extrait de cette énorme matière, et si l'on a commencé par la Bukovine et la Transylvanie, c'est qu'il fallait bien commencer par un bout.

Nous ne pouvons non plus nous déclarer partisans de la thèse de M. Ed. Combe, lorsqu'il parle de la suprématie de l'art tzigane sur l'art hongrois. Les Tziganes de Hongrie n'agissent pas autrement que les gitanos, leurs frères en Espagne. Incapables de créer, les Tziganes s'assimilent par contre, avec une rapidité admirable, l'art du pays où ils se sont installés et qu'ils transforment ensuite au gré de leur fantaisie qui semble inépuisable. L'éclat, le brillant, la verve rythmique, spécifiquement instrumentale, est leur contribution à ce qu'on appelle trop facilement la musique hongroise. Nous ne croyons donc pas au « fonds tzigane » dont parle M. Ed. Combe, mais bien aux fonds nationaux des peuples chez lesquels les Tziganes se sont introduits.

1. S' Gellért, évêque de Csanád († 1046, jeté dans le Danube par des Magyars partisans du culte païen), fonda une première école de chant, véritable *Schola cantorum*, d'après le système grégorien. (Voir *The Oxford Hungarian Review*, juin 1922. Vol. 1, N° 1. Ladislas Toldy, *Old Magyar Music.*)

2. Gabriel Mátray (1798-1874), le premier folkloriste hongrois. Certaines des chansons recueillies remontent au début du xvi^e siècle et ont été éditées à Pest en 1858 sous le titre : Gabriel Mátray, *Chants magyars, historiques, bibliques et satiriques.*

une entière latitude pour les transcrire par la suite et les étudier à loisir.

Quant à la valeur et à l'originalité des documents cités, il faudrait l'assurance d'un ignorant fieffé ou d'un savant pour trancher dans le vif et oser affirmer que la vérité est telle qu'on la dit. Et ce qui nous oblige à une certaine réserve quant à la valeur mathématique, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, des *Chansons populaires*, ce sont précisément les courants si divers qui soufflent depuis des siècles sur ces contrées. Entendons-nous. Il ne s'agit pas d'une critique, mais de faits qui se présentent en Hongrie comme partout ailleurs, et n'enlèvent en fin de compte rien au caractère ethnique national, pas plus que Bach ne saurait être taxé de trahison pour avoir été influencé à l'occasion, soit par les Français, soit par les Italiens auxquels il fit de nombreux emprunts. En musique, nous subissons une loi générale, celle des influences et des transformations. On le constate également dans la question des langues et, désireux d'asseoir nos hésitations, disons simplement que la langue hongroise est apparentée à la langue des Finnois, des Vogoules et Ostiaks et d'autres peuples finno-ougriens de Russie, comme aussi, mais d'une façon plus éloignée, à celle des Turks et autres peuples ouralo-altaïques.

Nous ne pouvons donc pas, dans la question qui nous arrête, prétendre appliquer une méthode scientifique absolue et établir ce qui revient exactement aux Hongrois dans ces chansons populaires. Les frontières pourront être arrêtées le jour où tous les documents seront publiés, lorsqu'il sera possible de les comparer à ceux de nations avoisinantes. Cependant on peut rappeler combien la chanson fut en honneur chez les Magyars, assurer avec d'éminents chroniqueurs que l'histoire hongroise eut jadis ses rapsodes, que, plus tard, les *regös*, conteurs, jongleurs et trouvères, étaient fort prisés des puissants, qu'enfin, catholiques et protestants apportèrent, à tour de rôle, d'amples notions musicales, bien faites pour atténuer, dans un certain sens, les traditions nationales.

N'était-ce pas Sébastien Tinódi, chroniqueur hongrois du xvi^e siècle, qui mettait en vers et en musique les faits saillants du moment, chronique qu'il fit imprimer à Kolozsvár, en Transylvanie ? Il serait particulièrement intéressant de pouvoir examiner les *Chansons populaires* à la lueur de ces témoignages écrits. En attendant une étude approfondie sur les origines, les traditions et le développement de la musique chez les Hongrois, signalons quelques points qui nous permettront de sortir de ce méandre

artistique. Chacun connaît le rôle des cadences finales, ou plutôt, des conclusions de nombreux airs hongrois, ces syncopes originales, ces notes brèves, sorte d'*appogiatures* suivies de notes tenues et qui donnent un mordant particulier à cette musique. Les chansons populaires ne sont dépourvues ni des unes ni des autres, et il est avéré que ces particularités dynamiques étaient déjà connues au xvi^e siècle. D'autre part, la façon de chanter en plaçant chaque syllabe sous une note différente, remonte à la propagande protestante, au psautier d'Albert MOLNÁR DE SZENC, dans lequel les psaumes de David sont traités à la « manière française », où, précisément, chaque syllabe correspond à une note¹. Ce procédé imprime à certaines chansons une allure vive et entraînante ; c'est ainsi que le début du numéro 109, *Asszony, asszony, ki a házból...* (*Femme, femme, va-t'en de la maison*), rappelle exactement le motif introduit par Sarasate dans ses *Zigeunerweisen*, ce qui viendrait à l'appui du point de vue exposé plus haut, que les Tziganes étaient des maîtres dans l'art de faire briller sur leurs violons les airs nationaux qui leur tombaient sous la main.

Certes, parmi le millier d'airs transcrits par MM. BARTÓK et KODÁLY, et dont le recueil examiné renferme cent cinquante, tout n'est pas de premier ordre pour des oreilles occidentales, ce qui importe peu, puisqu'il s'agit ici d'un fonds pouvant servir à des études postérieures. Cette façon de chanter, sous forme de récitatif presque continu, se bute à une transcription en mesure rigoureuse, obstacle que les transpositeurs ont sagement tourné, soit en supprimant toute indication de mesure, soit en usant du rythme ternaire, le triolet, dans une mesure à deux temps. Une bonne partie des chansons ne comporte que huit à douze mesures et l'étendue vocale ne dépasse guère l'octave. Personnellement, nous avons été pris par le charme de ces courtes mélodies, épousant le texte de près, et dont la tonalité est malaisée à établir. Ces chansons ne sont heureusement pas harmonisées, quoi qu'elles puissent l'être, probablement à leur détriment. Et s'il fallait leur adjoindre un accompagnement, il faudrait avoir recours au luth qui, selon Vincent GALILÉE, le père du grand physicien, fut importé en Hongrie en 1217, lors d'une croisade².

1. Originaire de Szenc, en Hongrie, né en 1574, Albert Molnár mourut à Kolozsvár, en Transylvanie, en 1634.

2. *Encyclopédie de la Musique*, Vol. I, p. 2616, Delagrave, Paris. Il nous semble qu'il doit y avoir ici une erreur de date, aucune croisade n'ayant eu lieu en 1217. S'agit-il de la cinquième croisade (1219-1221) dirigée par Jean de Brienne et André II roi de Hongrie ? Il serait intéressant de pouvoir préciser, car si le fait était prouvé, la Hongrie aurait été en possession du luth avant le reste de l'Europe, où cet instrument arabe ne se propagea qu'à partir du xiv^e siècle.

Nous ne voudrions pas chercher chicane aux auteurs du volume actuel, dont le bel effort ne peut être suffisamment loué à une époque où les traditions se perdent sans arrêt; tout au plus, dans l'*Avant-Propos*, voudrions-nous compléter quelques-unes de leurs données. Ce qu'ils appellent le *vieux style transylvanien*, n'appartient pas en propre à la Transylvanie. L'emploi du tétracorde, de même que ce qu'ils indiquent sous le nom de *gamme pentatonique* pour attester l'origine reculée de leurs chansons, l'usage courant du *tempo rubato*, liberté d'allure se rapprochant de la déclaration chantée, dénommé autre part *parlando*, la riche ornementation de quelques-unes des mélodies, sont le fait d'innombrables chansons populaires, relevé également en Occident¹. Ce que nous avons dit plus haut de la « manière française » est commune à la presque totalité des chansons populaires, tant en Orient qu'en Occident. Il n'y a donc pas de privilège, pas plus qu'avec la déclaration rythmée, le *parlando*, qu'on retrouve aussi dans les *kolédy*, chants tchèques. De pays limitrophes, le fait s'explique et soulève à nouveau le problème de l'origine. Certaines remarques sur le folklore en Occident ne s'appliqueraient-elles pas également aux chansons hongroises? C'est G. Paris qui relevait la similitude de chansons communes à la France, la partie wallonne de la Belgique, la Suisse romande, le Piémont et la Catalogne.

Restent les modes des chansons, modes qui semblent devoir éclairer légèrement notre religion. Ce que les auteurs appellent la *gamme pentatonique*, échelle de cinq sons, ne concerne qu'une minime partie des chansons notées. Mais au cas où le genre pentatonique serait reconnu, il n'indiquerait non seulement une origine reculée, mais une tradition qui aurait accompagné la race dans sa migration, puisque le système pentatonique était connu en Asie,

1. Nous permettra-t-on de citer, parmi quantité d'autres, les ouvrages suivants qui contiennent des renseignements d'ordre général, qui peuvent s'adresser aux quatre points cardinaux? En voici quelques-uns: J. Ampère: *Instructions relatives aux poésies populaires de France* (1853); G. Paris: *Chansons du XV^e siècle publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris* (1875); *Les origines de la poésie lyrique de France au Moyen-Âge* (1891-1892); C. Nigra: *Canti popolari del Piemonte* (1888); J. Tiersot: *Histoire de la chanson populaire en France*; A. Rossat: *La chanson populaire dans la Suisse romande* (1917). La liste est longue des chercheurs et si nous limitons nos indications à quelques commentateurs de pays latins, on pourrait leur adjoindre les travaux d'auteurs belges, slaves, anglo-saxons, formant une matière formidable, qui permettrait une étude d'ensemble d'où il serait possible d'établir quelques données scientifiques. Jusque-là, nous croyons devoir borner nos ambitions à recueillir un peu du suc dont un habile glossateur fera un jour un miel délectable.

chez les Chinois, Japonais et Hindous. Peut-être trouverait-on de ce côté-là quelque précision ? Ce serait un point capital de résoudre, toute musique ayant pour base, des modes, tons, systèmes ou gammes, suivant comment on tient à les appeler. Car nous sommes, ici, loin des gammes mineures avec une ou deux secondes augmentées des rapsodies mises en lumière par Liszt, des *csárdás* et autres arrangements hongro-tziganes.

Parmi les cent cinquante chansons examinées, un grand nombre sont écrites sur une échelle de l'étendue d'une octave dont les intervalles dérivent de deux tétracordes symétriques et juxtaposés. Les intervalles se succèdent dans l'ordre suivant : ton-ton-demi-ton-ton-ton-ton-demi-ton-ton, soit le mode phrygien des anciens Grecs, devenu au moyen-âge le premier mode ecclésiastique, appelé par erreur vers le XI^e siècle mode dorien. Quelques mélodies empruntent les intervalles du mode lydien. Il ne manquerait que le mode dorien réel pour avoir les trois modes principaux de l'antiquité grecque. Il est toutefois improbable qu'il y ait eu des influences grecques sur le système musical hongrois, par contre, il se pourrait que ces modes soient parvenus en Hongrie par la musique ecclésiastique, au moment où le pays embrassa le christianisme, puisque l'Eglise romaine s'était emparée des modes grecs pour son usage¹.

La mélodie est habituellement fort simple dans les chansons hongroises, et contient peu d'altérations dans le courant du morceau. Nous avons déjà parlé des ornements qui enluminent certaines chansons comme le ferait une peinture d'un missel. Ces broderies et *appogiatures* vont de l'*appogiature* simple à l'*appogiature* composée de deux à sept notes, transformant la voix en un instrument d'une souplesse remarquable.

Pour se rendre absolument compte de la valeur dynamique de ces chansons, il faudrait soit les entendre chanter, soit se trouver en présence des disques qui permettraient de mieux juger de leur valeur expressive que devant des feuillets de musique, comme c'est notre cas. Pourtant nous croyons encore à une infiltration exotique en ce qui concerne les ornements. A la belle simplicité de la plupart des mélodies hongroises, animées parfois d'un sentiment intense, d'un mouvement rythmique symétrique, évidemment voulu, cette surcharge d'ornements rappelle davantage la fantaisie tzigane.

Quant aux thèmes des chansons, ils sont d'un caractère bien

1. La contribution byzantine par les églises orthodoxes en Hongrie mériterait également d'attirer l'attention.

différent des types européens, tant par leur style imagé que par les parfums qu'ils exhalent. L'équivoque n'est plus guère possible, l'Orient apparaît presque à chaque strophe. Certes, les impressions et les passions humaines se retrouvent assez semblables sous des cieux différents, mais un thème commun peut être à ce point transformé, qu'il en devient original.

Les cent cinquante chansons populaires sont naturellement anonymes. Du créateur souvent inconscient, aux innombrables improvisateurs qui repirent et compriment ce thème à leur façon, il est resté un accent populaire, un revêtement qui varié selon les provinces, les villages, voire les familles. Nous avons en face de nous une forte diversité de thèmes qu'on pourrait classer en chansons tristes, amoureuses, de mariage, satiriques. Certaines d'entre elles rappellent les *chansons de geste*, et si, en France, le berceau du genre, les noms de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban et autres pourfendeurs de haute lignée, ne figurent pas dans les chansons populaires, nous retrouvons dans les chansons hongroises le nom célèbre de Rákóczy. Le souvenir de ce prince illustre est-il remémoré ailleurs? Nous réservons de nouveau toute conclusion prématurée, les documents actuels ne présentant pas un ensemble suffisant pour pouvoir se prononcer en toute équité.

Le sentiment de la nature intervient fréquemment dans ces récits. Les chansons tristes, tristesse dictée par la misère, l'abandon, l'exil, plaintes d'une petite servante qui n'a même pas un dimanche pour aller au bal et voir son ami¹, tristesse tout court, sans motif accusé, ce thème est encadré d'images symboliques. Le corbeau est un accessoire familier, tant comme messager d'espoir que pour symboliser la mort. Ici c'est un saule qui abrite un infortuné, autre part, les arbres pleurent, les feuilles tombent, laissant un tronc aussi dénudé que le cœur de l'amant délaissé.

Toutes ces reliques offrent un trait commun, celui de se cantonner dans des formules vagues, créant une atmosphère imprécise qui ne prétend pas à la logique, mais qui autorise l'auditeur à une interprétation personnelle. A d'autres moments, un souvenir du passé intervient brusquement sans véritable nécessité, telle cette chanson sur la mort d'un pauvre potier ambulante², où catholiques et calvinistes, au milieu des cloches qui tintent, sont malicieusement évoqués. Le décousu de certains récits provient peut-être d'omissions involontaires, d'oublis de l'aède inter-

1. Voir le N° 65.

2. N° 48, *Harangoznak Szöbénbe...*

rogé. L'épilogue peut déconcerter, tout autant que ces petites pièces difficiles à déterminer, composé d'un unique couplet.

Parmi les chansons d'amour, de mariage, où fleurs et oiseaux ornent les plus tendres effusions, un appel féminin s'élève soudain, réclamant passionnément un bien-aimé inconnu. Peu lui chaut, à cette femme, le sort réservé par l'avenir, le fouet dont son maître et époux pourrait se servir, pourvu qu'elle se marie. Hymen, ô hymenée, chantaient jadis les Grecs ! Sans vouloir remonter aussi haut, les chansons d'insectes datent probablement du moyen-âge, avec leurs amusantes onomatopées. Le folklore germanique et latin donne également des chansons de la cigale, du grillon, du vent qui passe dans les arbres, du ruisseau courant sur les cailloux. Dans les *Noces du grillon*¹, l'auteur anonyme fait preuve d'une sagace connaissance psychologique, en donnant à chaque animal un rôle adéquat à ses mérites. Et si le cochon grogne ostensiblement, ouvrant le cortège nuptial, c'est au singe qu'on demande d'éclairer la lanterne, de faire office d'arbitre...

Les fleurs ont aussi leurs compétitions². Pourquoi le bluet qui figure sur l'autel du Christ, la fleur de raisin^(?) symbolisant son sang, l'œillet recherché par les amoureux, se querellent-ils ? Nous voyons là quelques aspects de conflits humains, d'ambitions, de recherche de suprématie, exposés sous une forme naïve et imagée. Les fêtes onomastiques, si connues de tout l'Orient, font partie du recueil, chansons cependant moins caractéristiques que les originales descriptions du cimetière battu³. Ici, trois orphelins abandonnés sont assaillis par des brigands, le cadet est tué et ses frères réclament des verges pour battre le cimetière. La Vierge procure parfois aux orphelins cet instrument de vengeance, puis, du cimetière battu s'élève la voix d'une mère, répondant du fond de sa tombe, qu'elle ne peut sortir de sa prison. Ce thème, familier à bien des provinces, fait également partie de recueils populaires modernes.

Ce sont des souvenirs d'aventures qui semblent animer la randonnée de Barna Péter⁴, l'audacieux cavalier qui échappe à ses ennemis grâce à son coursier agile, l'infatigable Piros. Car le drame a sa place dans ces chants populaires, drame profond que le peuple épéluche avec une complaisance cruelle⁵. Citons cet

1. N° 5.

2. N° 36 et 45.

3. N° 26, 31, 68, 69, 95, 105.

4. N° 23.

5. N° 34.

exemple typique : Un enfant révèle innocemment à son père les amours cachées de sa mère. Le dialogue qui s'ensuit entre époux, le martyre de la femme infidèle, traînée par les cheveux et à laquelle on coupe finalement la tête, sentent la manière forte et quelque peu sommaire du peuple, jusque dans la morale de la chanson qui assure que cette femme coupable a mérité son sort.

Bon nombre de chants se rattachent à une légende très répandue en Hongrie et non sans analogie avec des légendes d'autres pays. C'est la chanson de Clément le maçon. Le château-fort de Déva¹, petite ville de Transylvanie, une des clefs de la vallée sur la rivière Maros, et qui servit longtemps de résidence aux princes de Transylvanie, forme le pivot de cette légende, véritable *roman* dépassant la portée de la *chanson*. La construction de la forteresse est arrêtée par un esprit malin qui fait choir les murailles à mesure qu'elles s'élèvent. Pour conjurer le sort, les maçons décident de sacrifier la première femme qui passera, de l'emmu-
rer ou de la tuer. Le malheur veut que ce soit celle de Clément le maçon qui vint à passer la première. La douleur du mari ne peut s'insurger contre le jugement, la victime sera égorgée et son sang mélangé au mortier permettra de mener la construction à chef. Ce sacrifice, d'origine païenne, rappelle certaines légendes grecques. L'infiltration ne serait pas impossible, puisque le nombre de commerçants grecs, faisant trafic avec la Hongrie, était jadis fort élevé. Quelques glossateurs ont voulu remonter à l'antiquité, au v^e siècle avant J.-C., en touchant à l'épisode du prince spartiate Pausanias, accusé de trahison. Pausanias se réfugia dans le temple d'Athéna dont l'entrée fut murée. Nous penchons plutôt pour la tradition païenne. Ces coutumes ont laissé de nos jours des traces moins barbares et nous nous souvenons avoir assisté à des sacrifices d'animaux dont le sang était mêlé aux matériaux de construction.

* * *

Toutes ces chansons, de genre si varié, offrent certainement un intérêt marqué, les thèmes en sont l'âme, la musique le souffle. Texte et musique sont un. Nous laissons à d'autres curieux, mieux que nous n'avons pu le faire, le soin de poursuivre cette contribution au culte de la tradition, de la langue de l'humanité si pieusement conservée dans le cœur des peuples.

FRANK CHOISY,

Directeur-Fondateur
du Conservatoire populaire de Genève.

(Genève).

1. Les ruines du château seraient-elles celles de *Magna Curia* ?

Th. RUYSSSEN. **Les minorités nationales d'Europe et la Guerre mondiale.** Paris, 1924, Les Presses Universitaires de France, in-8, 421 p.

Ouvrage très remarquable qui, soyons-en certains, trouvera dans tous les milieux intellectuels, et particulièrement dans ceux de la Société des Nations, la diffusion qu'il mérite. M. Th. Ruyszen, qui est professeur à l'Université de Bordeaux et secrétaire général de l'Union des Associations pour la S. D. N., a fait, avec une louable indépendance et une rare loyauté, œuvre documentée et complète. Disons même qu'il lui a fallu, d'aventure, quelque courage pour le faire. Ce n'est pas sans danger en effet qu'on s'efforce de voir clair, puis de mettre la paix au sein de compétitions qui toujours s'avèrent formidables. Et si complexes aussi que cette partie du livre qui traite du problème géographique souffre forcément de la nécessité de résumer. Par contre, la partie historique, juridique et sociale prête à mainte réflexion profonde, à mainte précieuse remarque. M. Ruyszen montre comment, du strict point de vue nationalitaire, il était difficile de démembrer l'Allemagne, tandis que l'Autriche-Hongrie, mosaïque arbitraire et, au surplus, torche première de l'incendie, pouvait périr, et a, de fait, péri ; comment les nationalités slaves se sont trouvées les premières à bénéficier à la fois des victoires et des défaites des Empires centraux, et les nationalités en général des vicissitudes de la guerre, même dans les cas particuliers de « renversement de victoire » (création des États baltes, désannexion de la Bessarabie et résurrection de la Pologne grâce à la chute de l'Empire russe) ; comment « les dernières iniquités commises aux dépens des peuples ne sont pas encore balayées » (Catalogne, Algérie, Inde), sans parler des minorités actuelles (22 millions d'âmes environ) ; comment en d'autres termes « on n'a pas pu résoudre certains de ces problèmes sans en poser d'autres tout aussi brûlants » ; comment se manifeste l'alternance des mouvements de dispersion et d'unité ; comment les « frontières naturelles » sont loin de constituer un critère suffisant, la crête des montagnes coïncidant rarement avec la limite des langues ; comment, imbus de la configuration physique à laquelle nous sommes habitués, portés à confondre le sol et ses habitants, à sanctionner des états de fait, hasards de l'histoire, comme des états de droit, nous prenons des résultats pour des causes ; comment, somme toute, la nationalité n'est qu'une « nation en voie de formation », c'est-à-dire un processus dynamique ; comment la race juive, précisément parce que dispersée, a le mieux sauvé ses caractères anthropolo-

riques ; comment les dynasties, loin de tendre partout à l'unité nationale, ont agi souvent en sens contraire ; comment, au début du processus dont nous parlions, interviennent l'élément de fierté, le langage, qui utilise des « signes de signes », le rite, qui est essentiellement social, l'émulation et l'excitation, et en général, l'antériorité du social sur l'individuel. Puis M. Ruysen insiste sur la différenciation médiévale des langues et de religions, source des Etats nouveaux ; sur les origines protestantes de la démocratie moderne et de la Révolution, sur la coïncidence du mouvement nationalitaire et du mouvement démocratique ; sur le fait que les théories révolutionnaires ont jailli d'un état de fait, et non l'inverse ; sur le prosélytisme révolutionnaire, qui cherche à imposer à autrui un gouvernement à son image (« conquérir les peuples sous prétexte de les affranchir »). Puis les peuples, en 1815, prennent conscience d'eux-mêmes, et les souverains subissent sans le vouloir l'ascendant des idées qu'ils ont combattues ; enfin les problèmes de nationalité se sont trouvés au point de départ de toutes les crises de la vie internationale. C'est alors une des plus puissantes analyses qui soient de la double théorie de la nationalité : la théorie érudite, cultivée principalement en Allemagne, et la théorie libérale, préférée en France, toutes deux sujettes à la critique. Ce chapitre admirable serait à citer en entier.

Mais puisqu'aussi bien un compte-rendu doit comporter, s'il y a lieu, des critiques et des réserves, disons qu'il est trois points importants que M. Ruysen semble avoir négligé de relever ou tout au moins de souligner suffisamment. Le premier concerne la propagande, qui a toujours joué un très grand rôle dans les questions de nationalités et que d'aucuns vont jusqu'à appeler l'« exagération organisée ». Il sied de ne jamais accepter les yeux fermés la thèse des proscrits, d'où qu'ils soient ; car, la rancœur s'y mêlant, elle ne parle pas toujours au nom de la nationalité. Le second point concerne l'interdépendance des phénomènes sociaux et des phénomènes nationalitaires, et celle-ci date déjà de 1848, si ce n'est d'auparavant. Les revendications sociales se sont toujours trouvées, en effet, inextricablement mêlées aux revendications nationales. L'ambition intervient et joue son rôle ; le ressortissant allogène ne songe pas seulement à sa langue et au peuple qui l'attend par delà les frontières ; élevé dans les universités du pays oppresseur, c'est là que l'érudition lui fait prendre conscience de sa race ; et il songe aussi que, second ici, ou même ignoré et méprisé, il pourrait être premier dans son village, premier même dans sa nouvelle capitale pour peu que la nation dont il désire l'unité soit moins avancée que la patrie actuelle... Le troisième

point est celui-ci, que jusqu'à la guerre le nationalisme et le principe des nationalités ou « nationalitarisme » étaient ennemis l'un de l'autre, le premier représentant une doctrine de droite et le second une doctrine libérale d'origine révolutionnaire. Tandis qu'aujourd'hui les deux mouvements tendent à se confondre à l'intérieur même des Etats.

Sur la question du plébiscite, M. Ruysen, qui en défend la solution justement et avec éloquence, s'inscrit contre la thèse défendue par M. Fournol, et selon laquelle, vouloir revenir sur les dénationalisations opérées par l'Allemagne, et, d'autre part, recourir dans ce but au plébiscite, c'est proprement faire œuvre contradictoire, puisque le plébiscite sanctionnera inévitablement cette germanisation même. Mais M. Ruysen, qui dit à ce sujet des choses fort justes, eût pu développer l'argument, qui est fondamental. De même, c'est un défaut, à notre avis, que d'étendre les appellations de Monarchie de Juillet, de Seconde République ou de Second Empire à des périodes de l'histoire d'Europe.

A signaler en terminant quelques omissions et quelques erreurs, que nous nous permettrons de commenter au gré des pages. Ainsi il manque au tableau les peuples finno-ougriens de Russie, qui connaissent à cette heure un « fédéralisme » intéressé (Votiaks, Tchérémisses, Zyriènes), les Tartares, Tchouvaches, Bachkirs et les Allemands du Volga, de la Mer Noire et même de la Dobroudja ; les Flamands de France, les Corses, Basques, Catalans, Bas-Bretons, les Serbes de Lusace, les Wendes de la Drave, les Bouniévatz. En certains cas (France) l'auteur justifie la centralisation et la fusion des allogènes opérées par la conquête royale. En d'autres (Allemagne, Russie) il les condamne. Il confond trop souvent encore les notions de race et de langue ; ainsi à propos de la France, lorsqu'il mêle le « nordique » ou le « sémite » (sans compter le « dinarique » qu'il oublie) et le « latin » ; et à propos de la Bulgarie, car écrire que les Bulgares sont des Mongols (ou mieux : des Turks) « slavisés », c'est mêler l'anthropologie à la linguistique : à l'heure actuelle il n'y a plus de « race » slave ; il n'y a que des « langues » slaves. Les Slovaques ne sont pas des Slaves « de Moravie », mais des régions situées plus à l'est, dans l'ancienne Hongrie. Il n'est pas très exact de dire qu'en 1918, pas un pouce de l'Autriche-Hongrie ne se trouvait aux mains de ses adversaires : les Italiens occupaient Ala... Il n'y a pas de « type » germanique, yankee, latin, ni de « sang » celtique. Se fixer en un habitat limité, c'est se condamner à subir des apports, à se mélanger. Errer au contraire, c'est permettre la recherche et l'union consanguine : les Juifs, par exemple, ont précisément sacrifié la patrie pour sauver la race.

M. Ruysen omet, dans sa partie historique, l'expédition de Rome de 1849. Il y aurait de même certaines réserves à faire aux deux passages qui concernent le plébiscite de la Savoie et de Nice en 1860. Dans la partie actuelle, l'auteur aurait pu indiquer les motifs juridiques, très intéressants, de l'arrêt de la Société des Nations concernant le sort des îles Aaland. Il range ensuite les Lituanais parmi les Slaves, erreur qui étonne de sa part. Il omet, dans le tableau des nationalités d'Autriche-Hongrie, celles de Croatie-Slavonie et celles de Bosnie-Herzégovine. Il appelle « Tyrol septentrional » la région dénommée généralement « Tyrol méridional ». Une faible partie seulement de la Carniole a été annexée à l'Italie, et depuis le plébiscite de Klagenfurt, la Carinthie a échappé entièrement à la Yougoslavie, qui par contre a constitué la Slovénie avec la Carniole et la Styrie méridionale. Et à ce même propos, l'auteur inclut des territoires anciennement hongrois (Ruthénie, Slovaquie), dans sa revue des territoires détachés de l'Autriche. Il eût pu s'étendre ici sur le plébiscite de Sopron (Hongrie), un des plus significatifs, un des plus riches d'enseignements. Quand il dit qu'« une minorité magyare habite depuis un millier d'années environ la partie méridionale de la Slovaquie », il retourne les termes de l'histoire en considérant la Slovaquie comme une entité politique antérieure à la conquête hongroise. Il eût fallu dire que des Slovaques habitent dans la Hongrie du Nord et qu'en constituant la Tchéco-Slovaquie on a emporté avec eux une bande de territoire hongrois. Page 311, à propos du traité de Trianon, il faut lire Hongrie et non Roumanie. En Italie, l'auteur oublie la vallée d'Aoste, où il y a 200.000 habitants de langue française. Il n'y a pas un noyau allemand au pied du Mont-Rose, mais bien trois. Zara n'est pas une ville libre (pas plus que Fiume aujourd'hui) : dès le traité de Rapallo, elle a été annexée à l'Italie. Il n'y a pas 500.000 Magyars en Roumanie, mais environ un million sept cent mille (les Sicules¹ à eux seuls sont à peu près un million). Le terme même de *Magyar* est d'ailleurs étranger au français : il équivaut, par exemple, à *Deutsch* ou à *Italiano*. Les 2 millions de Bulgares de Macédoine sont omis dans la liste des allogènes de l'Etat S. C. S.²

1. C'est bien le nom français. Pourquoi le traité dit des Minorités pour la Roumanie (Paris, 9 décembre 1919) les appelle-t-il (art. 11) des *Szecklers*? (N. d. l. R.)

2. Quelques remarques encore. Il est difficile d'affirmer (p. 300) que la politique de la Double Monarchie ait tendu à « brouiller les Slovaques avec les Tchèques », pour la double raison qu'elle n'y avait d'abord aucun intérêt, et qu'ensuite ces deux nations, ayant vécu séparées durant des siècles et appar-

En terminant, l'auteur relève très justement que la Société des Nations a porté, logiquement selon lui et selon nous, une atteinte révolutionnaire au principe de la souveraineté de l'Etat en innovant hardiment en matière de protection des minorités ; que, depuis la fin des murailles de Chine, « la répugnance même des Etats à admettre qu'une autorité supra-nationale intervienne dans leurs propres affaires, est de nature à les rendre plus tolérants ou plus équitables à l'égard des minorités » ; qu'enfin tous pourraient s'inspirer à cet égard de la solution du fédéralisme, et du salubre exemple donné par la Suisse.

En résumé, ouvrage où ne manquent pas les lacunes dues à une information forcément hâtive — car il est impossible de l'obtenir complète vu les contradictions des statistiques — mais qui plaît par son objectivité et par sa modération mêmes.

A. D.

(Genève)

tenant au surplus à deux dominations différentes, n'avaient guère d'aspirations communes, et surtout pas le désir de s'unir. Il n'y a pas de brouille possible là où il n'y a pas eu amitié. *Page 303* : ce ne sont pas 25.000 Allemands, mais bien 250.000, qui résidaient en Hongrie occidentale (Burgenland) et qu'on a rattachés à l'Autriche, sauf la ville de Sopron et ses environs. *Page 305* : selon la statistique officielle tchécoslovaque elle-même, les Hongrois sont au nombre de 637.173 dans le pays. *Page 307* : les griefs de la minorité magyare en Tchécoslovaquie sont présentés d'une façon un peu sommaire : ils ne peuvent songer, en effet, à se plaindre de l'usage de la langue tchèque dans les écoles, mais bien de l'interdiction de la langue magyare et du nombre insuffisant des écoles hongroises. *Page 310* : la Hongrie actuelle compte encore 8 millions d'habitants, et non 7. *Page 311* : M. RUYSSSEN écrit : «... le régime agraire de la Hongrie, qui assure une prépondérance exorbitante aux grands propriétaires (Magnats) laisse à craindre pour l'avenir le renouvellement de troubles nationalitaires assez vifs ». Remarquons à ce propos 1°) que la réforme agraire est en cours en Hongrie ; 2°) qu'il n'y a guère possibilité de troubles nationalitaires dans un pays qui ne compte pour ainsi dire plus d'allogènes ; 3°) que l'auteur fait donc confusion, ici, entre la nationalité et la propriété, entre l'ethnographie et les couches sociales, entre les divisions verticale et horizontale. *Page 324* : En Roumanie, la moitié seulement des Hongrois sont catholiques : les calvinistes sont en grand nombre. *Page 325* : M. Ruyssen a résumé d'une façon assez large les plaintes des minorités hongroises en Roumanie jusqu'en 1920. Depuis, il s'est produit des faits plus importants. Enfin, la bibliographie des ouvrages relatifs aux minorités, surtout en ce qui concerne celles de l'Europe centrale, nous semble fortement insuffisante.

N. SERBAN, professeur de littérature française à l'Université de Jassy (Roumanie). **Pierre Loti**. Sa vie et son œuvre. Paris, Presses Françaises, 1924. In-8°, XXI-372 p.

Il n'entre pas dans les cadres de notre revue de parler de ce livre, bien documenté, clair, précis et d'une lecture agréable. Nous voudrions pourtant relever un passage, qui intéresse les relations franco-hongroises.

Vers 1887, la reine Elisabeth de Roumanie, « non contente du succès que ses œuvres obtenaient en Allemagne, dirigeait ses regards du côté de la France ». Rêvant d'un rapprochement entre l'Allemagne et la France, elle lança des invitations à plusieurs hommes de lettres, les priant de lui rendre visite à Sinaïa. LORI fut le premier à recevoir l'invitation, et cela, « grâce à l'intervention de M^{lle} Hélène VACARESCU ». Loti accepte, paraît à Sinaïa, y passe quelques jours et fournit quelque trente ans plus tard le sujet du sous-chapitre 13 « Amitié royale » du chapitre *Voyages et Amours* du livre du Prof. SERBAN. Invité plus tard par la Reine à Venise, Loti répond par un refus au secrétaire de la Reine. Il avait lu dans les journaux un entrefilet qui l'avait froissé profondément ; quelqu'un de l'entourage de la reine pouvait seul en être l'inspirateur. « *J'avoue, écrivait Loti au secrétaire de la Reine, que depuis que je suis au monde, rien ne m'a été aussi vexant et pénible... Si je suis vraiment ainsi, au moins m'étais-je trouvé jusqu'à présent en compagnie de gens assez charitables et d'assez bon goût pour ne pas me le faire savoir. Il a fallu que je rencontre cette petite fille [M^{lle} H. V.] pour me l'apprendre avec cette cruauté... Si je voulais me venger de cette petite fille, comme j'aurais la partie belle* »... On notifia à Loti, poursuit M. Serban, que la « petite fille » qu'il soupçonnait n'était pour rien dans la publication de l'entrefilet dont il avait pris ombrage. Non, M^{lle} H. V. se déchargea en effet sur un autre, mort depuis. Et citons maintenant intégralement la note 1 de la page 117 :

« Un jour, dans un salon mondain de Paris, on demande à M^{lle} H. V. des détails sur la réception de Loti à Sinaïa. M^{lle} H. V., toute jeune, [nous sommes en 1887], expansive et, pis encore, poète, évoqua avec cette chaleur enthousiaste qui fait un des charmes de sa personnalité, les journées mémorables de l'entrevue de Carmen Sylva avec l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Questionnée avec curiosité sur l'impression que Loti avait faite, M^{lle} H. V. n'omit pas de dire que tout d'abord les hauts talons, le manque de beauté, la petite stature et surtout le fard de Loti, avaient causé une déception. Ses paroles furent recueillies par un journaliste hongrois, Sigismond de JUSTU.

« Les Hongrois, ennemis des Roumains [?], avaient invité Loti à

Budapest et s'étaient heurtés à un refus catégorique¹. Aussi M. de Justh s'empressa de publier dans un journal hongrois un entrefilet méchant où il se plaisait à reproduire, à sa manière, les propos de M^{lle} H. V., supprimant les éloges, amplifiant outre mesure tout ce qui pouvait être désagréable à Loti. »

Il faudrait expliquer en premier lieu comment Loti a pu prendre connaissance de ce prétendu article. Les journaux hongrois n'étaient certes pas sa lecture quotidienne... Nous recommandons d'ailleurs à ceux de nos lecteurs qui en auraient la patience, de rechercher l'article de JUSTH en question (s'il existe), afin d'éclairer pleinement cet incident qui, en effet, appartient maintenant à l'histoire littéraire. Nous devons remarquer toutefois que Sigismond de JUSTH était un parfait gentilhomme et de plus, un *literary gentleman*, qu'il n'avait rien d'un journaliste, surtout d'un journaliste friand de nouvelles, qu'il était absolument incapable de toute mesquinerie ou bassesse, et que, récemment encore, un ami intime de Justh mentionnait le nom de M^{lle} Hélène VACARESCU (laquelle est désignée dans ce chapitre par ses initiales : H. V., mais qui auparavant est entièrement nommée) parmi les amis du romancier². L'auteur de ce livre dit d'elle (p. 111) qu'elle était l'enfant préférée d'Elisabeth, reine de Roumanie (« Carmen Sylva en littérature ») par la grâce de sa jeunesse N. B. nous sommes toujours en 1887], par son intelligence sans cesse en éveil, et surtout par son talent poétique, étonnant de force et de précocité ». Par ailleurs, l'auteur remarque qu'il était documenté par M^{lle} Hélène Vacarescu. On l'a bien vu...

Ivan GOLL. **Les Cinq Continents**. Anthologie mondiale de poésie contemporaine. Paris, 1922, La Renaissance du Livre, in-8, 310 p.

Dans l'avant-propos M. Ivan Goll nous envoie quelques aperçus aimables :

«... Certains peuples profitent profondément de cette secousse spirituelle, qui ébranle en ce moment l'Europe : ce sont les pays *presque sauvages* dont le sang commence à peine de s'éveiller, un sang neuf, pur, incandescent. Les Tchèques, les Yougoslaves, les Hongrois ont une poésie autrement jeune, autrement vigoureuse et

1. On n'a pas connaissance en Hongrie de cette invitation. Il est regrettable que l'illustre informatrice de M. Serban n'ait pas donné le nom de ces Hongrois. Il est vrai que l'informatrice de M. Serban était et est encore... « expansive et, pis encore, poète »...

2. Sidney Carton : Justh Sigismond, *Napkelet*, avril 1923, p. 319.

audacieuse que nos pays de civilisation surannée. C'est chez eux qu'on ira un jour puiser de la puissance. Ils sont les nègres d'Europe dont nous avons besoin ». En attendant, l'occidental qui voudrait puiser un peu de puissance par exemple chez les Hongrois sera très mal servi. Il est vrai que M. Goll nous prévient (p. 12) : « J'ai sciemment fait un ouvrage subjectif, unilatéral, qui ne satisfera ni les historiens, les littérateurs, ni les politiciens qui tous auraient un intérêt à une documentation complète... Ces pages n'ont nulle ambition de figurer dans des séminaires philologiques : leur unique souci est d'être vivantes, jeunes et impulsives... » Il s'est fait aider par des collaborateurs, mais son collaborateur hongrois était beaucoup plus « unilatéral » que les autres, plus certainement que le compilateur même ne l'eût désiré. Voici ce que l'on trouve, dans le *Groupe slave* (1), sous la *Hongrie* : 1. André Ady : *Les Christs grands* [A nagyranótt Krisztusok]. Traduction B. Tokine. — La traduction est une pâle et monotone transcription de l'original ; deux strophes manquent. — 2. André Ady : *Souvenir d'une nuit d'été* [Emlékezés egy nyár-éjszakára]. Trad. de Sándor Eckhardt [d'après la *Revue de Genève*, reproduit sans sa permission]. — 3. André Ady : *J'aimerais être aimé* [Szeretném ha szeretnének]. Trad. de S. Eckhardt [d'après la *Revue de Genève*, reproduit sans sa permission]. — 4. Alexandre Barta : *Poème* (trad. Ivan Goll). — 5. Lajos Kassák : *Instant rouge* (Trad. par l'auteur et Ivan Goll). — C'est tout.

Le collaborateur hongrois de M. Goll n'a pensé qu'à lui-même, à un sien ami et à un mort. Il aurait pu être plus large. Ce faisant il n'aurait pas été en mauvaise compagnie à côté, p. ex. de Babits, Kosztolányi, Szép, Kaffka Margit, Kemény Simon, Tóth Árpád, Balázs Béla, Nagy Zoltán, Lányi Sarolta, Gyóni Géza, Sik Sándor, Reményik Sándor, Szabó Lőrinc, Áprily Lajos, Mécs László, etc. Tout au contraire.

B.

Chanoine H. CLÈRE, chancelier de l'Archevêché de Besançon, chevalier de Légion d'honneur, de l'Académie de Besançon. **Le Chef de Sainte Elisabeth de Hongrie**, duchesse de Thuringe, à l'Archevêché de Besançon. Besançon, Imprimerie de l'Est, 1923. In-8, 29 p.

Le chanoine H. CLÈRE vient de publier une étude sur *Le Chef de Sainte Elisabeth de Hongrie*, dont il écrit, à l'aide de nouveaux documents, l'histoire jusqu'à son transport à Besançon. La sainte et délicate fille d'André II, roi de Hongrie (1207-1231),

adorée par son mari et persécutée, après le décès de celui-ci, par son entourage, fut honnie jusque dans ses saintes reliques par ses propres descendants. Des personnes pieuses en sauvèrent des morceaux ; le chef fut conservé d'abord au château de Gray, puis transféré à Bruxelles d'où il passa au château de la Roche-Guyon (Seine-et-Oise) et devint la propriété de la famille de Rohan. Un Rohan, nommé archevêque de Besançon, emporta la précieuse relique et la déposa à l'archevêché où elle est conservée actuellement. Après les célèbres travaux de MONTALEMBERT (*Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*, Paris, 1836 ; *Monuments de l'histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie* 1838-40) et l'étude de MARLET (*Le chapitre du château de Gray et le chef de Sainte Elisabeth de Hongrie* 1869), la brochure du chanoine Clère est un nouveau témoignage du pieux intérêt que porte la France catholique au souvenir de la princesse hongroise de la Maison arpádienne.

E.

[Général Baron] Albert [de] MARGUTTI. **La Tragédie des Habsbourg.** Mémoires d'un aide de camp. Paris, Grès [1923], 8°, 209 p.

Intimités, parfois intéressantes, sur la vie de la Cour de Vienne, et donnant même quelques détails sur la politique dynastique des Habsbourg et de la politique étrangère austro-hongroise d'après les témoignages recueillis par un « aide de camp » d'un autre (et véritable) aide de camp, sans doute dans les antichambres de ses supérieurs. Le niveau intellectuel de cet officier général autrichien n'est pas très haut, sa vue est bornée, son esprit petit, son jugement étroit. Etant incapable d'analyser ou de critiquer un système politique, cet ancien homme de cour préfère employer des mots de caserne, par exemple à l'égard de la politique étrangère d'un gouvernement (p. 103) qu'il qualifie tout simplement d'« idiot ». Avec un bagage intellectuel pareil tout homme raisonnable s'abstiendrait d'écrire un livre, où s'évalent des titres de chapitre, grandiloquents, mais peu conformes à leur contenu, tel que « Politique extérieure de l'Empire ». Les détails sur la politique intérieure de la Hongrie (p. 194) sont tout à fait erronés. — Le geste de cet « aide de camp », Baron et Général, qui doit titre, charge, position, tout aux Habsbourg, ayant vécu dans leur intimité, et qui se tourne maintenant contre ses anciens maîtres, se trouvant dans l'infortune ou dans le malheur, est peu digne d'un soldat, et peut-être même d'un laquais.

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LINGUISTIQUE. VOLUMES IN-8° RAISIN

1. MEILLET (A.), Les dialectes indo-européens, 2^e tirage avec introduction nouvelle. 7 fr. 50.
2. Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. 21 fr.
3. ERNOUT (A.), Les éléments dialectaux du vocabulaire latin. 11 fr. 25
4. COHEN (Marcel), Le parler arabe des Juifs d'Alger. 37 fr. 50.
5. GRAMMONT (M.), Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie. 3^e édition. 25 fr.
6. DRZEWIECKI (Konrad), Le genre personnel dans la déclinaison polonaise, 1918, in-8 br. 42 fr.
7. SETALA, La lutte des langues en Finlande, 1920, 33 pages. 4 fr.
8. MEILLET (A.), Linguistique historique et linguistique générale, 1921, VIII-355 pages. 40 fr.
9. CAHEN (Maurice). Le vocabulaire religieux du vieux scandinave. I. La Libation. 1921, 327 pages. 30 fr.
10. CAHEN (Maurice), Le mot Dieu en vieux scandinave. 1921, 83 pages. 42 fr.
11. GILLIÉRON (J.), Pathologie et thérapeutique verbales. IV. 1921, 222 pages. 25 fr.
12. MAROUZEAU (J.), L'ordre des mots en latin. I. Les formes nominales. 1922, in-8, 236 pages. 30 fr.
13. GILLIÉRON (J.), Thaumaturgie linguistique. 1923. In-8, 153 pages. 42 fr.
14. CUNY (A.), Études prégrammaticales sur le domaine des langues indo-européennes et chamito-sémitiques. 1924. XXXIV-478 pages. 50 fr.
15. A. MEILLET, Le slave commun, XVI-448 pages. 50 fr.
16. Les Langues du Monde par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. 1924, 813 pages et 18 cartes. 95 fr., broché. Relié, 140 fr.
17. Mélanges linguistiques offerts à M. J. VENDRYES par ses amis et ses élèves. 1925. 40 fr.

LES LANGUES DU MONDE

PAR UN GROUPE DE LINGUISTES

Sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN

SOMMAIRE

Avant-Propos (A. MEILLET). Introduction (A. MEILLET). Langues indo-européennes (J. VENDRYES). Langues chamito-sémitiques (Marcel COHEN). Langues finno-ougriennes et Langues samoyèdes (A. SAUVAGEOT). Langues turques, Langues mongoles et Langues tougouzes (J. DENY). Langue japonaise (S. ELISSÉEV). Langue coréenne (S. ELISSÉEV). Langue ainou (S. ELISSÉEV). Langue hyperboréenne (S. ELISSÉEV). Langue basque (G. LACOMBE). Langues propres de l'Asie antérieure centrale (G. AUTRAN). Langues caucasiennes septentrionales (N. TROUBETZKOY). Langues caucasiennes méridionales (A. MEILLET). Langues dravidiennes (J. BLOCH). Langues sino-tibétaines (J. PRZYLUKI). Langues austro-asiatiques (J. PRZYLUKI). Langues malayo-polynésiennes (G. FERRAND). Langues de l'Australie (A. MEILLET). Langues du Soudan (M. DELAFOSSE). Langues bantou (L. HOMBURGER). Langues hochimanes et hottentotes (L. HOMBURGER). Langues américaines (P. RIVET). Index. Table des croquis et cartes hors texte.

In-8° raisin de XVI-813 pages, avec 18 cartes hors texte noires et couleurs.

Broché 95 fr.

Relié toile pleine 110 fr.

TRAITÉ DE GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES CLASSIQUES

PAR

A. MEILLET

ET

J. VENDRYES

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

In-8 écu, 684 pages 40 fr.

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
YRJÖ WICHMANN. — <i>Zyriènes et Caréliens</i>	233
ANTAL HODINKA. — <i>L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes</i>	244
Chroniques : L'organisation de la vie scientifique hongroise (Zoltán MAGYARY). — L'histoire des idées et de la vie intellectuelle en Hongrie (ERZSÉBET MATTYASOVSKY). — Les Archives Militaires hongroises (***)	276
Notes et Documents : Ronsardiana (Alexandre ECKHARDT). — Amiel et Petőfi (B.). — La Commission pour assurer le travail scientifique des Universités hongroises. — Lettres de musiciens hongrois (***)	308
Comptes-rendus critiques : MEILLET-COHEN : Les langues du monde (Zoltán GOMBÓCZ). — BÉDIER-HAZARD : Histoire de la littérature française illustrée (B.).	326
Bibliographie française de la Hongrie (1922, 1923).	336

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1924

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, aux Finnois et aux Esthoniens, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, docteur ès lettres (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Pongrácz-ut P2. Áll. házak, Budapest X.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5. Quai Malaquais, Paris (VI*).

ZYRIÈNES ET CARÉLIENS

Au fond de la Russie, dans sa partie nord-est, habitent deux peuples de race finno-ougrienne, les *Zyriènes* et les *Votiaks*, très proches parents les uns des autres. On les désigne sous la dénomination commune de peuples *permiens*. La linguistique est parvenue à montrer ¹ que jusqu'au VIII^e siècle après Jésus-Christ ces peuples, formant une unité linguistique et ethnique permienne commune, ont habité ensemble vraisemblablement dans le gouvernement actuel de la Viatka et aussi peut-être dans la partie occidentale du Gouvernement de Perm. A cette époque et dans celles qui suivirent immédiatement, du début du VIII^e siècle jusqu'au milieu du XIII^e, les Permiens communs d'abord et ensuite leurs descendants : les *Votiaks* et les *Zyriènes* vécurent dans la zone d'influence du puissant empire que les Bulgares avaient établi, sur les rives de la Volga moyenne, de telle sorte qu'ils devaient probablement payer le tribut à cet empire, de même que les *Tchérimisses* et les *Mordves*, également de race finno-ougrienne. Ce tribut frappa sans doute d'abord les *Votiaks* qui étaient demeurés approximativement dans leur ancien habitat ; il frappait peut-être aussi en partie les *Zyriènes*, surtout ceux qui s'étaient établis dans la région de la *Kama*, cette importante voie de communication. Il est bien entendu impossible de déterminer exactement l'époque où les Permiens communs se scindèrent en *Zyriènes* et en *Votiaks*, car cette séparation s'est naturellement produite peu à peu. Il est vraisemblable qu'aux IX^e et X^e siècles les *Zyriènes* se mirent à progresser graduellement vers le Nord. En effet, d'après le témoignage des chroni-

1. Cf. *M.S.F.Ou.* XXI, en particulier pages 129-147.

ques russes, des Zyriènes seraient parvenus sur la rivière Vytšegda déjà même au XI^e siècle. Ce passage vers le Nord s'est produit en partie le long de la Kama et des affluents de son cours supérieur, mais aussi sans doute le long de la Sysola, affluent de la Vytšegda, et de la Lonza, affluent du Youg. En suivant ce dernier chemin, ils parvinrent relativement de bonne heure au point du cours supérieur de la Dvina où le Youg et la Soukhona se réunissent et dans le voisinage duquel se trouve actuellement située la ville d'Oustyoug. A 60 kilomètres plus au Nord, sur la rive de la Dvina, à l'endroit où la Vytšegda s'y jette, se trouvait à la fin du XIV^e siècle, du temps de saint Etienne, l'apôtre des Zyriènes, un village zyriène dont le nom était *Pyras*, localité bien connue aujourd'hui sous le nom de Kotlas, terminus du chemin de fer venant de Viatka. A ce que l'on sait, il n'y a jamais eu d'établissement Zyriène plus vers l'ouest des sources de la Dvina, entre Oustyoug et Kotlas. La colonisation russe a ensuite peu à peu écarté les Zyriènes de sorte que de nos jours la zone zyriène ne commence qu'à une distance d'environ 150 kilomètres au Nord-Est de Kotlas.

Or le fait particulièrement intéressant, c'est que la langue zyriène contient des mots qui apparemment sont empruntés à quelque langue finnoise de la Baltique. Je veux naturellement parler des mots qui ont été empruntés directement, sans l'intermédiaire de la langue russe. Je ne citerai ici que les plus importants. Leur nombre n'est pas grand¹.

Ce sont d'abord certains mots qui renseignent sur l'industrie des vêtements fabriqués à la main.

Dans les deux dialectes les plus septentrionaux du zyriène, dans ceux d'Ižma et d'Oudora, le mot qui sert à désigner l'antique instrument à filer ou quenouille est *koz'al'*. Dans les langues finnoises de la Baltique, le mot qui y correspond est le fi. *kuoseli*, *kuosali*, carél. *kuošal'i*, *kuožel'i*, olon. *kuožal'i*, est. *koozel*. Comme on sait le mot finno-baltique est un emprunt au vieux russe (cf. russe *kužel'i* « sorte de rouet,

1. Il ne saurait être question de donner ici une démonstration et une interprétation linguistique détaillée. J'espère avoir l'occasion de fournir une autre fois un exposé plus large, avec indication des sources.

fuseau »). Dans le mot zyriène le *z'* intervocalique (issu d'un ancien **z*) et l'*a* de la deuxième syllabe font penser au finno-baltique et particulièrement au carélien-olonetsien. S'il avait été directement emprunté au russe, on attendrait à sa place une forme **kužel'*.

Dans le dialecte d'Oudora on trouve le mot *pird* qui sert à désigner le peigne du tisserand. Ses correspondants finno-baltiques sont fi. *pirta*, carél. *pirda*, vepse *b'ird*, vote *piirta*, est. *piird*. Ce mot finno-baltique est lui aussi un ancien emprunt russe (cf. russe *bërdo*, peigne du tisserand). L'occlusive initiale sourde du mot zyriène ainsi que la voyelle *i* montrent clairement qu'il a été emprunté au finno-baltique. Dans un autre dialecte du zyriène on trouve en effet le même mot directement emprunté au russe sous la forme *berd*.

Dans le dialecte d'Oudora, on rencontre encore le mot *virb*, qui désigne le « ligneul » ou fil enduit de poix des cordonniers. On trouve dans le même sens en finno-baltique fi. *virpi*; carél., olon. *virbi*, vepse *virb*, *b'irb'*, qui est un ancien emprunt russe (cf. russe *vervi* « corde, fil enduit de poix, ligneul »). La voyelle *i* du mot zyriène ainsi que le *b* final amènent à penser au finno-baltique. Le mot correspondant dans les autres dialectes zyriènes a été directement emprunté au russe sous la forme : *vervi*.

Le dialecte d'Oudora a *kópuv* pour désigner la « forme » du soulier et de la botte. Ce mot remonte à une ancienne forme *kepul*. En finnois on trouve d'après LÖNNROT dans le sens de « forme » le mot *koppola* et en vote le mot *kopula* dans la même acception. L'original du mot zyriène aurait été un mot finno-baltique de forme **kopula* ou **koppula*.

Nous passons à la terminologie de certaines ustensiles de ménage.

Dans le dialecte d'Oudora le nom de la tige est *karandys*. Le mot qui y correspond en finno-baltique est le vepse *kerandez*, qui signifie la même chose. Au point de vue phonétique il est à remarquer que l'*e* de la première syllabe en vepse contrairement à ce qu'on attendait correspond à *a* du zyriène. Par ailleurs l'identité phonétique et sémantique des deux mots en question est si grande qu'il semble extrêmement difficile de supposer entre eux une parenté originelle.

Le mot *vepse* semble être un mot dérivé original, où *-nd-* et *-z* sont des suffixes de dérivation. Ce qui appuie l'hypothèse d'un emprunt finno-baltique du zyriène, c'est également le fait que le mot en question n'apparaît que dans le dialecte d'Oudora où se trouvent la plupart des autres emprunts finno-baltiques.

Un emprunt évident au finno-baltique, c'est le mot *l'uška* du dialecte d'Oudora. Ce mot a le sens de cuiller. Le mot correspondant au finno-baltique est : fi. *lusikka*, carel. *luz'ikka*, *vepse* *luz'ik*, vote *lusikka*, est. *luzik* qui est un ancien emprunt au russe (cf. russe : *ložka* « cuiller »). Le dialecte d'Izma présente le mot emprunté directement au russe sous la forme *ložka* et celui de la Vytchegda inférieure sous la forme *leška*. L'*u* et l'*š* du mot *l'uška* du dialecte d'Oudora indique nettement une source finno-baltique.

Dans le dialecte de la Louza on trouve avec le sens de sac ou havresac d'écorce le mot *šalka*, dont le correspondant finno-baltique est fi. *salkku* « sac à main, sac à provision en cuir, havresac », carel. *šalkku* « sac à provision » (fabriqué en toile et muni de courroies de suspension). Déjà à cause du consonantisme initial il est interdit de penser ici à une parenté originelle. L'original du mot zyriène se terminait visiblement en *-a*. Le mot finno-carélien est probablement un diminutif en *-u* à côté duquel existait un mot radical terminé en *-a* (cf. fi. *lasta* « copeau » alternant avec *lastu* « id. » et de même *paita* « chemise, » *paitu* « id. », *tilkka* « morceau d'étoffe, de drap etc. » *tilkku* etc...)

Parmi les mots concernant les comestibles et leur préparation il y en a également quelques-uns empruntés au finno-baltique.

C'est d'abord zyr. *kal'ja* qui autant que je sache ne se trouve actuellement que dans le dialecte de la Petchora et dans le mot composé *kal'ja - iřeš* « petite bière douceâtre » (*iřeš* « bière »). Selon WIEDEMANN on a *kal'ja-yröš* « bière faible » et *kal'ja-sur* « bière légère, deuxième ressucée » (*sur* « bière »). Le mot finnois correspondant *kalja* se trouve également en estonien sous les formes *kali* et *kal'ja* « bière légère ». A cause de l'identité presque parfaite de la forme et du sens on ne peut penser ici qu'à un emprunt.

Le mot zyriène *rab* qui désigne le marc d'eau-de-vie s'est étendu sur un domaine relativement plus vaste, car il apparaît dans les dialectes de l'Oudora, de la Vytchegda, de la Sysola, de la Louza et de Perme. Le mot finno-baltique correspondant est le finnois *rapa* « marc, lie, impureté », carél.-olon. *raba*, est. *raba* et live *rabaad* (plur.) « marc » qui de son côté est d'origine germanique.

Un fait important et digne d'attention est que parmi les emprunts en question, il y a quelques mots qui appartiennent à la terminologie de l'agriculture.

La herse se dit dans les dialectes Ouest et Nord du zyriène (Ižma, Oudora, Vytchegda Inférieure, Louza, Letka), c'est-à-dire précisément dans ceux-là mêmes où apparaissent surtout les emprunts d'origine finnoise : *agas*.

Le mot finno-baltique correspondant est le fi. *äes* (génitif : *äkeen*) ou *ääs* (*äkään*), vepse *äg'ez*, vote *äes*, est. *äes* et live *äggəz*. L'*ä* finno-baltique a été remplacé par un *a* en zyriène, puisqu'il n'y a pas de *ä* en zyriène. Entre la première et la deuxième syllabe, il y a eu en finnois au début une spirante palatale γ , son qui n'existe pas non plus en zyriène et qui a été remplacé par *-g-*. Le zyriène *agas* suppose donc un original finno-baltique du type de **äγäs* (cf. finnois : *ääs*). Ce mot finno-baltique est de son côté vraisemblablement d'origine balte.

Le nom du fléau est dans le dialecte de l'Oudora *kela*. En finnois, on trouve le mot *kola*, dont la signification première semble avoir été celle de l'arbre naturellement courbé, mais aussi, comme à Myrskylä¹, celle du fléau fait d'un arbre courbé. Le fait que ce sens dérivé, secondaire apparaît en zyriène, de même que cet autre fait que le mot zyriène ne se rencontre que dans le dialecte de l'Oudora, tendent à faire penser à un emprunt.

A la terminologie de la construction des habitations appartient le mot *pats* que l'on trouve dans les dialectes de l'Ouest et du Nord et qui désigne le four. Le mot finno-baltique correspondant est le finnois *pätsi*, le carélien-olonetsien *päl'šä*, vepse *päts*, estonien *päl's*, qui est de son côté un

1. D'après une communication du D^r Väinö SALMINEN.

ancien emprunt au russe (cf. russe *pec̃i*). Le zyriène *pat's* a remplacé l'*ä* finno-baltique par *a* tout comme dans le mot *agas* dont il vient d'être question. Si le mot zyriène avait été directement emprunté au russe, il n'aurait pas la voyelle *-a-* mais bien la voyelle *-e-*.

On trouve aussi quelques noms d'animaux parmi les emprunts.

Dans le dialecte de l'Oudora le nom d'un oiseau de mer de la famille des plongeurs (l'oiseau de la mer de glace) est *alli*, dont l'original est représenté actuellement par le finnois *alli*, le carélien *alli*, l'olonetsien *al'li* « avis aquaticæ species ». Le mot finno-baltique est de son côté d'origine germanique. Pour ce qui est de la forme, le mot zyriène pourrait bien être un emprunt direct au vieux-scandinave. Etant donné cependant le caractère hypothétique des relations directes entre zyriènes et anciens scandinaves et étant donné en tout cas leur peu de durée, je ne considère pas qu'il faille y croire plus particulièrement.

Dans les dialectes Ouest et Nord du zyriène (Oudora, Sysola, Louza, Letka), on trouve encore un mot *kas* qui désigne le chat. La grande identité morphologique et sémantique de ce mot avec fi. *kasi*, carél. *kazi*, olon. *kaži* etc. ne peut guère s'expliquer autrement que par un emprunt du zyriène au finno-baltique. C'est que du reste le chat n'a été connu que relativement tard dans le Nord. En Italie même, on n'a commencé à entretenir des chats domestiques qu'au iv^e siècle de notre ère.

Il convient de mentionner encore un mot remarquable à cause de son extension : *nodja*, qui apparaît dans les dialectes de la Lonza et de la Sysola et qui désigne le feu de bivouac. Selon nous ce mot est venu du finno-baltique (cf. fi. *nuotio*, carél. *nuod'ivo*, vepse *nod'g'*) et non pas du russe où le mot finnois a également pénétré. En effet, si le mot zyriène avait été pris au russe nous attendrions plutôt dans la première syllabe la voyelle *e* (l'*o* du zyriène dans le mot *nodja* répond à *uo* du finnois tout comme dans le mot *koz'al'* déjà cité ~ fi. *kuoseli*). D'ailleurs le mot en question a poursuivi son chemin plus loin. Il a pénétré jusqu'en tchéremisse (par l'intermédiaire du russe probablement) et

en vogoule (vraisemblablement à travers le zyriène.)

Le nombre des emprunts dont je viens de parler n'est pas grand. Il est cependant à penser qu'il s'en trouvera encore plusieurs quand le matériel lexicologique des langues en question sera connu d'une manière plus détaillée. En tout cas le nombre relativement réduit de ces emprunts semble indiquer *qu'emprunteurs et prêteurs n'ont pas dû avoir de relations réciproques de longue durée.*

En ce qui concerne l'*extension* des mots en question sur l'aire zyriène, ce sont les mots servant à désigner la herse, le four et le marc ou la drèche, qui sont distribués sur l'aire la plus étendue, à savoir dans cinq dialectes différents. Pour ce qui est du dernier de ces trois mots, on le trouve même loin dans le Sud-Est, jusque dans le dialecte de Perme. Le mot servant à désigner le chat se rencontre dans quatre dialectes. Ensuite viennent les termes désignant la quenouille et le feu du bivouac, qui se trouvent dans deux dialectes. Les autres emprunts n'ont été trouvés que dans un seul dialecte chacun. — Il est à remarquer que la plupart de ces emprunts se trouvent dans le dialecte zyriène le plus au Nord-Ouest parlé à Oudora, aux sources des rivières Mezen et Vajka, où, pour se soustraire sans doute aux tentatives de conversion de S^t Etienne, une partie des Zyriènes est venue s'établir, à partir de la basse Vytchegda, qui se jette dans la Dvina, en suivant son affluent la Yarenga et l'Oudora, affluent de la Vajka. Après le dialecte de l'Oudora, c'est dans celui de la Louza, que l'on trouve le plus d'emprunts. Ce dialecte est parlé sur les rives de la Louza, affluent du Ioug, qui se jette dans la Dvina. La plupart des emprunts se présentent donc nettement dans la langue de ceux-là des Zyriènes qui bien antérieurement ont habité le voisinage immédiat du cours supérieur de la Dvina et qui sont aujourd'hui encore les plus occidentaux des Zyriènes. Plus nous nous transportons vers l'Est, plus les emprunts se font rares. Ils n'ont à coup sûr pénétré jusque-là que par l'intermédiaire des autres dialectes. Ces faits amènent à penser que *seuls les Zyriènes les plus occidentaux ont jadis été en relation avec ces Finnois de la Baltique.*

Mais une question se pose : quand ces mots finno-balti-

ques ont-ils pénétré en zyriène ? Nous répondrons que sans nul doute, c'est avant tout à l'époque où les colonies zyriènes s'étendaient le plus loin vers le Nord-Ouest, à l'époque où *Piras*, l'actuelle *Kollas*, ce point où la Vytechgda apporte ses eaux puissantes à la Dvina plus puissante encore, était encore au pouvoir des Zyriènes, à l'époque enfin où ce peuple dominait encore les routes commerciales menant en Sibérie aussi bien que vers la puissante Bulgarie ainsi que les voies de communication de la Dvina qui débouchent sur les vastes mers ouvertes de l'Occident.

Quel est donc le peuple finnois de la Baltique avec lequel les Zyriènes ont pu avoir des relations assez intimes pour qu'ils eussent éprouvé le besoin de perfectionner leur outillage et leur vocabulaire de civilisation en puisant chez ce peuple ? Le plus naturel est évidemment d'admettre que ce sont les Zyriènes les plus occidentaux qui ont été les emprunteurs, et que les Finnois de la Baltique les plus orientaux ont été les prêteurs.

Les Finnois de la Baltique les plus avancés vers l'Est sont les Vepses établis sur les bords sud et sud-ouest de l'Onéga, et plus au Nord qu'eux, les Caréliens. Autant qu'on sache, les Vepses n'ont pas dû habiter vers l'Est au delà de la région du Bielo-Ozero ni guère plus au Nord de leur zone d'habitation actuelle. En ce qui concerne au contraire les Caréliens, une abondante toponymie prouve que la zone autrefois habitée par eux s'est étendue beaucoup plus loin vers l'Est qu'elle ne l'est actuellement. Il y a des villages appelés *Korel'skoe* et *Korel'skaya* jusque dans le district d'Arkhangelsk et de la Pinega, c'est-à-dire jusqu'à la région Est du cours inférieur de la Dvina. Selon une tradition, une famille de race tchoude aurait nom *Korelin* dans les paroisses de Klenov et de Troitskoe dans l'arrondissement de Chenkoursk. SJÖGREN et AHLQVIST ont montré que les noms de lieu caréliens sont très nombreux sur les bords de la Dvina, depuis les arrondissements de Chenkoursk et de Sol'vytchegodsk au Sud jusqu'à ceux de Holmogory, Arkhangelsk et de la Pinega dans le Nord¹. Actuellement, seul le

1. Cf. A. J. SJÖGREN : *Gesammelte Schriften I : Die Syrjänen* ; Aug. AHLQVIST, *Kalevalan Karjalaisuus* (Le caractère carélien du Kalevala) pp. 21-25. Exemples :

rivage occidental de la mer Blanche est appelé « Côte carélienne » (*Koreliskij Beregu*), autrefois et cela jusqu'au xvii^e siècle, on désignait sous ce nom toute la côte méridionale de la mer Blanche. *Il est donc tout à fait naturel que les Finnois de la Baltique les mieux situés pour entrer en contact avec les Zyriènes aient précisément été les Caréliens.* C'est ce que vient étayer la forme phonétique des emprunts de zyriène au finnois de la Baltique.

On remarquera ce fait que les Zyriènes ne désignent pas Arkhangelsk par son nom russe, mais par un nom propre à leur langue et qui est : *Kar-dor*. Ce nom est un mot composé dont le deuxième terme : *dor* signifie : « côte ». Mais qu'est-ce que le premier terme ? Il y a bien en zyriène un mot *kar* qui signifie « ville », mais ce mot ne peut entrer en ligne de compte à cause du sens (on aurait : « côte de la ville » !) Par contre il est vraisemblable, que *Kardor* signifie proprement et originellement la même chose que l'expression russe *Koreliskij Beregu*, citée plus haut, c'est-à-dire : « côte carélienne », le nom se serait ensuite attaché au centre habité le plus important de cette côte.

Le mot *kar* désigne donc ici évidemment les Caréliens et nous fournit un témoignage précieux quant au nom et aux anciens établissements de cette tribu finnoise de la Baltique.

Nous avons déjà dit que les Zyriènes sont sans doute arrivés au xi^e siècle sur la Vytchegda et sur le cours supérieur de la Dvina. C'est à cette époque-là qu'ils ont dû entrer en contact

Dans l'arrondissement de Chenkoursk : *noms de lacs* : Jang-ozero (équivalent finnois : Jänkä-järvi), Kot-ozero (Kota-järvi) Munn-ozero (Muna-järvi), Pun-ozero (Puna-järvi), Palt-ozero (Palta-järvi, cf. aussi Paltamo); *noms de rivières* : Lemenga (cp. Liminka), Uhta, Uras; *noms de villages* : Hargala, Korbala, Raibola, Malnema (Malo-niemi), Šagovara (Sako-vaara.), Luhta. — Dans l'arrondissement de Solvytchegodsk : *noms de lacs* Suojezero (Suo-järvi), Lum-ozero (Lumi-järvi); *nom de village* : Rakula. — Dans l'arrondissement de Holmogory : *noms de lacs* : Hit-ozero (Hitto-järvi), Koid-ozero (Koita-järvi), Pert-ozero (Pertti-järvi); *noms de rivières* : Megra (Mägrä, Mäyrä), Mad-juga (Made-joki), Mud-juga (Muta-joki); *noms d'îles* : Keg-ostrov (Kekosaari), Uht-ostrov (cp. Uhtua), Kiv-ostrov (Kivi-saari), Mjandino (? Mäntynen) Holmogory (? Kalmakari); *noms de villages* : Koida, Kovkola, Megra (Mägrä, Mäyrä), Šjuzma (Sysmä), Tšiglonim (Tšiglo-niemi, cp. le nom de village vepse Tsiki). — Dans l'arrondissement de la Pinega : *noms de lacs* : Sum-ozero (Suomu-järvi, cp. encore par ailleurs : Suomusalmi etc.), Koid-ozero (Koita-järvi), Pal-ozero (Palo-järvi); *nom de montagne* : Kuloi; *noms de villages* : Kuzoniem (Kuusi-niemi), Lembonemy (Lempo-niemi), Piriniema (Piiri-niemi), Sojala.

avec les Caréliens établis sur les rives de la Dvina, ceux-là même que les trafiquants scandinaves, depuis Ottar, c'est-à-dire depuis 875 environ et jusqu'au début du XIII^e siècle désignaient du nom de « biarmes ». D'après les Scandinaves le grand fleuve du Biarmaland s'appelait : *Vina* ou *Viena* et le dieu des biarmes : *Jomali*. Ottar dit que les « biarmes » cultivaient leur sol particulièrement bien, et la « saga » de S' Olaf raconte que Thorir Hund, qui était parti en 1026 pour acheter aux biarmes des peaux d'écureuil, de castor et de zibeline, s'étant mis ensuite à piller leurs tombes, y trouva beaucoup d'or et d'argent. Ce qui montre que les Caréliens de l'embouchure de la Dvina ont dû exercer l'agriculture outre le commerce de pelleterie, c'est que le zyriène leur a emprunté des mots tels que les termes qui désignent la herse et le fléau.

Mais ce contact immédiat des Caréliens et des Zyriènes n'a pas subsisté longtemps. Les chroniques rapportent que les habitants de la Petchora, dont nous ne connaissons pas avec certitude la nationalité, payaient déjà en 1096 le tribut aux princes de Novgorod, lesquels payaient à leur tour le tribut « de la Petchora » aux grands princes de Kiev. Le chemin qui mène à la Petchora longe la Soukhona et la Vytchegda, autrement dit, il traverse le pays des Zyriènes. Le tribut frappait également les Tchoudes « d'au delà du pays boisé », épithète dont les anciens Russes se servaient pour désigner évidemment surtout les « biarmes » de la Dvina, c'est-à-dire les Caréliens. On rapporte qu'au XII^e siècle ceux-ci opposèrent une âpre résistance aux percepteurs, chargés de prélever le tribut, tout comme les habitants de la Petchora et les Yougriens. Mais bien que les Russes aient accompli dès la fin du XI^e siècle des expéditions vers ces contrées septentrionales pour y lever le tribut, ils ne s'y sont pourtant pas établis de façon sédentaire dès cette époque. Au cours de leur pénétration dans le pays des Zyriènes, les Russes s'établirent évidemment d'abord au point où se joignent le Ioug et la Soukhona, c'est-à-dire dans la région du cours supérieur de la Dvina. C'est là qu'ils fondèrent un établissement qui reçut le nom de Gledenj. Cependant à cause des éboulements de la berge du fleuve, cet établissement fut bientôt transporté à Oustyoug en 1212.

C'est ainsi que les Russes s'enfoncèrent en forme de coin entre les Zyriènes et les Caréliens et les séparèrent par la suite totalement les uns des autres. Nous pouvons donc exprimer cette idée que *les Zyriènes et les Caréliens ont été aux XI^e et XII^e siècles en relations directes les uns avec les autres ; et il n'est pas invraisemblable que ces relations aient commencé dès le X^e siècle.*

Tandis que ces Russes fondaient une colonie à Gledenj et à Oustyoug, les expéditions scandinaves chez les Biarmes venaient à cesser, ceci au début du XIII^e siècle. Les Caréliens du Biarmaland tombèrent évidemment encore davantage sous la domination des Russes et les routes commerciales traversant le pays des Zyriènes se dirigèrent dès lors vers les pays russes en passant par les colonies russes. Mais ces habitants caréliens du Biarmaland vécurent encore longtemps dans ce pays d'au delà du pays boisé, qui se russifiait peu à peu. D'après un acte commercial ancien, quatre starosts « tchoudes » du pogost de Chenkoursk, dont deux avaient les noms non-chrétiens d'*Azikka* (finnois : *Asikka*) et de *Rouda* (Routa) ¹, vendirent leurs domaines d'une superficie immense à un certain seigneur de Novgorod pour 20.000 peaux d'écureuils. Selon l'opinion de SJÖGREN « les pays d'au-delà du pays boisé » ne tombèrent complètement sous la domination des Russes qu'au XV^e siècle. Quant à savoir combien de temps la langue carélienne fut parlée au cœur des pays de la Dvina et de la Pinega, c'est là sans doute une question qui semble assez difficile à élucider.

Mais à l'Ouest, le front carélien ne cède que peu à peu. En dépit des siècles de persécution et d'oppression, ce peuple tenace, non seulement existe encore, mais veut justement à l'heure actuelle s'élever vers une vie nouvelle. Les descendants des « biarmes » jadis en relations avec les anciens scandinaves, aspirent à nouveau, sous nos yeux, à la liberté et à la civilisation occidentales.

YRJÖ WICHMANN.

(Helsinki)

1. *Azyka*, *Rouda*. Le nom du 3^e était *Haraguinets* (Harakka) et celui du 4^e (baptisé) *Ignatets*.

L'HABITAT, L'ÉCONOMIE ET LE PASSÉ DU PEUPLE RUTHÈNE AU SUD DES CARPATHES

A. L'HABITAT.

Une introduction aux Annales des Pères Jésuites pour l'année 1652 s'exprime de la sorte : « Gens Ruthena montis Carpathi radices incolit »¹. Mais nous avons une description plus complète de l'habitat du peuple ruthène dans un rapport rédigé par Georges LIPPAY, archevêque d'Esztergom (Primat de Hongrie), adressé à la Congrégation *Propaganda Fide*, en date du 2 juillet 1654, qui dit : « Sciendum est, in regno Hungariae protendi in longum montes, qui vocantur Carpathi a Scepusio usque in Transsilvanicam ditionem, Huszt et Maramaros, ad milliaria Hungarica pene 70. Illi montes dividunt Hungariam a Polonia ita, ut summitas illorum montium sit terminus utriusque regni. Hos montes inhabitant ex utraque parte Rutheni populi graeci ritus. Ex his, qui pertinent ad Hungariam ex hac parte montium, plusquam 300 millia animarum numerantur »².

Antérieurement, surtout au xvi^e siècle, dans les pièces d'archives hongroises et dans les documents de la Diète, les Ruthènes sont mentionnés « circa confinia » sans autre définition précise. Ces documents ne savent d'eux que le fait qu'ils habitent « in montibus et alpebus »³. On appelle *confinium* la bordure du territoire habité du pays ; ce qui ne

1. *Annuae litterae* S. J. ad a. 1652. (« Hofbibliothek » de Vienne).

2. HODINKA Antal, *A munkácsi gör. Szeret. püspökség okmánytára* (Diplômes de l'évêché grec de Munkács). Ungvár, 1911, I vol. p. 168.

3. Les commissaires de Szepes, dans leur rapport, que je mentionne plus bas, (Hofkammer-Archiv, Hung. Année 1570) disent d'une façon toute superficielle : « Ces Russes habitent entre Munkács et Trencsén (!) dans les montagnes avoisinant la Pologne, et ils sont quelques milliers. »

signifie pas la frontière d'avant-guerre de la Hongrie, passant sur la crête des Beskides. Le territoire situé entre ces deux limites, à savoir des contreforts des montagnes jusqu'à la crête, est appelé dans les pièces d'archives du XI^e siècle « provincia gyepüelve », c'est-à-dire le territoire au-delà de « gyepü » (large zone inhabitée et presque entièrement impraticable, consacrée à la défense militaire du pays). C'est précisément ce territoire, que les Ruthènes ont peuplé peu à peu à partir du XIII^e siècle. La « Russie subcarpathique » actuelle constitue la partie orientale de ce territoire.

Une seule des quatre limites — celle du nord — est absolument définie par les géographes ultérieurs, tant hongrois qu'étrangers ; et cette limite est la « *summitas montium* » indiquée par LIPPAY — la crête de la chaîne des Carpathes, qui, courant en demi-cercle du comitat de Szepes jusqu'en Transylvanie, est une ligne parfaite de partage des eaux, et, en atteignant à Máramaros — dans l'extrême est du territoire ruthène — une hauteur de 2026 mètres (Csernahora) décroît en élévation en approchant du comitat de Szepes, tout en gardant — excepté aux cols de Jablonica (931 mètres) et de Verecke (945 mètres) — une hauteur moyenne de plus de 1000 mètres. Cette crête a tous les caractères d'une région alpine ; elle n'est coupée que de quatre cols, ceux mentionnés plus haut, et ceux de Panter (1200 m.) et d'Uzsok (1012 mètres). Cet obstacle naturel presque insurmontable suffira en lui-même pour expliquer comment il se fait que, malgré leur affinité de race, les habitants des deux versants des Carpathes (notamment lorsqu'ils appartaient à deux différents états) ont maintenu entre eux des rapports assez intermittents pour évoluer séparément quant au vêtement, au langage et aux mœurs.

Des trois autres limites du territoire, qui sont également difficiles à déterminer, la seule qui puisse, relativement parlant, être déterminée le plus exactement, est la frontière orientale (ruthéno-roumaine) de Máramaros ; car aucun des deux peuples ne s'est étendu aux dépens de l'autre. La frontière orientale de la Ruthénie est formée par la rivière Ruszkova ; car il n'y a pas un seul village roumain sur la rive droite ou au nord.

La frontière de la Ruthénie, courant le long de la rive droite de la rivière Visó, atteint la rivière Tisza au village de Polyána ; de ce point jusqu'à Nagy-Szöllös, la Tisza forme la ligne frontière entre les Ruthènes et les Roumains. Sa

rive droite est ruthène ; sa rive gauche est roumaine. Il n'y a que peu d'exceptions ; on trouve notamment cinq villages ruthènes sur la rive gauche et un village roumain — Apsa — sur la rive droite.

A Nagy-Szöllös la limite linguistique ruthène rencontre la limite hongroise ; c'est ici que la grande plaine de la Tisza s'ouvre au pied de la région montagneuse, s'étendant jusqu'à Varannó. Cette ligne est en même temps la limite la plus basse du territoire habité par les Ruthènes, que l'on trouve dans la région située entre Nagy-Szöllös et Varannó, et jusqu'au point où les montagnes se dressent au-dessus de la plaine. Cette ligne également — la frontière ruthéno-hongroise — n'a guère changé depuis le premier établissement des Ruthènes dans la région ; car ni les Hongrois ni les Ruthènes n'ont fait de tentative pour absorber leurs voisins ou pour altérer le caractère de leurs villages.

C'est à Felső-Domonya, sur la rive droite de la rivière Ung, que la limite ruthène rejoint celle du territoire linguistique slovaque. Cette frontière, néanmoins, est tout à fait imprécise ; à tel point que les écrivains s'efforçant de déterminer les limites du territoire ruthène parlent de deux frontières possibles¹. Le district situé entre ces deux frontières est habité par des Ruthènes slovaquisés, qui bien qu'ils ne fassent pas usage du pur slovaque, ne sont plus de purs Ruthènes.

Le nouveau régime s'est efforcé de résoudre radicalement la question en déclarant que la frontière ruthène s'étend jusqu'à la rivière Ung. De la sorte, les districts occidentaux (sur la rive droite de la rivière) sont considérés comme slovaques ; et l'Ung a été décrété comme frontière entre la Slovaquie et la Ruthénie au sud des Carpathes.

Les recherches faites par le suédois Olaf BROCH qui affirma que l'influence de la phonétique slovaque doit se retrouver dans la langue parlée par les Ruthènes vivant au nord des montagnes de Vihorlat et de Poprisni, ont été considérées comme un motif suffisant pour incorporer également ce territoire dans la Slovaquie, quoiqu'il soit de toute évidence que ces habitants ne sont Slovaques ni quant à la langue ni quant à la race, ni à d'autres points de vue.

1. Cf. CZOERNIG, *Ethnographie* ; Alex. ЛЕОН. ПЕТРОВ, *Journal min. narodn. prosvise*, t. 1892.

Au Parlement de 1495, les Etats hongrois décidèrent que les Ruthènes ne paieraient pas la dîme¹ ; en conséquence, les registres de la dîme contiennent une note concernant les villages des comitats de Sáros, Zemplén et Ung : « Rutheni sunt, non decimant ». Grâce à ces registres de la dîme, il nous est possible d'établir une liste des villages faisant partie du territoire contesté, qui étaient ruthènes à l'origine. Ainsi nous pouvons fixer les limites exactes du territoire linguistique. Néanmoins, nous avons certains autres indices qui nous permettent de trancher la question, et nommément le cens *urbarial* dressé par les fonctionnaires des domaines ou par d'autres personnes dignes de confiance sur la base des renseignements fournis par les anciens des villages ou par leurs ayants-droit (les *soltész* et *kenéz* des villages). Les deux espèces de listes sont également dignes de foi ; car, bien qu'il fût de l'intérêt des Non-Ruthènes d'être considérés comme appartenant à cette race, pour éluder l'obligation de payer les dîmes, les « collecteurs de la dîme » (decimatores), dans le but de prévenir toute diminution des revenus provoquée par cette cause, — rente « affermée » par le roi dans le but de payer les frais des garnisons des forteresses, et placée par conséquent sous un contrôle strict — eurent soin de ne pas tolérer un accroissement du nombre des Ruthènes. Tandis que les listes établies par les fonctionnaires des domaines font une différenciation très exacte entre les villages ruthènes et les villages non-ruthènes, depuis que les taxes payées et les services rendus par les villages ruthènes aux seigneurs du château sont tout à fait différents de ceux dus par les villages slovaques et hongrois des domaines respectifs. Le revenu de ces derniers villages était beaucoup plus élevé que celui des villages ruthènes ; il était par suite de l'intérêt du seigneur du château de veiller à ce que le nombre des Ruthènes, qui payaient moins de taxes mais fournissaient davantage de travail, ne s'accrût pas par une inclusion de Slovaques qui, tout en fournissant moins de travail servile, payaient davantage en taxes.

Ces listes nous apprennent que, dans les domaines d'Ungvár (Užhorod), il y avait en 1631 deux cantons (ou districts) peuplés de villages ruthènes, c'est à-dire le *processus superior* (Verchioviná) et le *pr. inferior* (districtus Krajnensis). En 1671 nous trouvons trois cantons : 1. Krajna supe-

1. Décret de Vladislas II, maj. art. 37.

rior seu Verchovina, 2. Krajna mediocris seu Turjamente, 3. Krajna inferior seu Ungmente, avec au total quarante-deux villages ruthènes qui ont gardé leur caractère jusqu'à nos jours ; le nombre des villages slovaques et hongrois étant respectivement de quinze et de quatre, et leur territoire étant divisé en baillages. Des quatre districts du domaine de Homonna (de l'ouest des montagnes du Vihorlat et du Poprisni vers le nord jusqu'à la frontière des sommets), deux appartenaient aux Slovaques et quatre aux Ruthènes. Dans ces districts, le nombre total des villages ruthènes était de 66, celui des villages slovaques de 52 seulement. Sur les quatre-vingt-cinq villages qui relevaient des fermes appartenant au domaine de Makovica (comitat de Sáros), six seulement étaient slovaques, le restant — quatre-vingt-neuf en tout — étant habité par des Ruthènes non soumis au paiement de la dime. Au sud-est de ces villages appartenant au domaine de Makovica, dans le comitat de Zemplén, on trouvait quelques villages ruthènes faisant partie du domaine de Sztropkó (six en tout) ; et, au sud du même, six autres appartenant au domaine de Varannó-Csicsva. Des sept villages attachés au château de Sáros, deux étaient ruthènes, les cinq autres Slovaques ; à l'ouest dans le même comitat, se trouvent les villages du domaine de Palocsa, et, dans le comitat de Szepes, les villages ruthènes du domaine de Lubló, qui forment ensemble un territoire linguistique compact ; alors que les villages ruthènes du domaine de Murány (comitat de Gömör) sont isolés et forment un îlot linguistique.

Le nombre total des villages ruthènes est donc de 260.

Des données ci-dessus, qui sont absolument dignes de foi, nous n'éprouvons aucune difficulté à fixer le point de contact entre Ruthènes et Slovaques et à délimiter avec une exactitude infaillible la frontière ruthène dans les comitats de Zemplén, Sáros et Szepes. Nous sommes tout à fait prêts à admettre — ainsi qu'il a été prouvé par les recherches de M. Olaf Brocu — que la langue des habitants de ces villages (connus par le passé comme « Rutheni » et notés comme tels) décelez des traces indéniables de l'influence de la langue slovaque sur sa phonétique (spécialement parce qu'elle a la *polnohlasie*) ; mais ce fait seul n'est pas un motif suffisant pour considérer comme slovaque un peuple qui, jusqu'à l'année 1848, fut traité de manière différente en ce qui concerne la taxation, et dont le genre de costume, la religion

et les usages sont si complètement différents de ceux de leurs voisins slovaques, notamment par le fait que la langue des habitants de ces villages, considérés comme « slovaques » dans les listes ci-dessus mentionnées, est le dialecte « dit de Sáros », et qui diffère lui-même considérablement de la langue des Slovaques de l'ouest. On doit pourtant accorder d'autre part que, tandis qu'il n'y a eu aucune tentative d'absorption ni du côté de la frontière roumano-ruthène ni du côté de la frontière hongro-ruthène, (et il ne peut donc être question d'« oppression » dans ce dernier cas), pendant une période de moins d'un siècle, la slovaquisation a été si effective tout le long de la ligne de contact entre Ruthènes et Slovaques¹ que, comme résultat de l'attribution de ce territoire à l'Etat Tchéco-Slovaque, le peuple ruthène vivant au pied des Carpathes risque de disparaître, en tant qu'unité indépendante, d'ici peu de temps ; et ceci, malgré l'aversion naturelle de ce peuple vis-à-vis de toute absorption.

B. CONDITIONS ÉCONOMIQUES.

La richesse et le bien-être d'un peuple ne dépendent pas tant du caractère, favorable ou non, du sol ou du climat, que de sa préférence pour des sources particulières de puissance économique, de sa capacité économique, de ses occasions de mettre à profit ses produits économiques.

Les Ruthènes vivent dans une contrée montagneuse, parmi les forêts ; le sol est stérile presque partout. Et le climat n'est pas meilleur ; il est sauvage, glacial et dur. Le territoire habité par ce peuple est composé presque exclusivement de vallées et de rivières qui se précipitent des sommets de la chaîne des montagnes formant frontière, dans la basse plaine hongroise. En été, dans les parties basses des vallées, la chaleur est intense ; tandis que dans les montagnes les vents froids prédominent ; l'hiver est précoce ; à fin août déjà, le temps, dans la Verchovina, est celui d'un automne froid et pluvieux. Presque chaque année, d'énormes dommages sont causés par les gelées précoces et tardives. L'épaisse couche de neige empêche toute communication et est un obstacle aux transports, tandis que, lorsque la neige

1. *Lexicon universorum regni Hungariae locorum populosorum, una perhibans... 3° quae principaliter in singulis lingua vigeat., erga ss. mattis mandatum die 6. Mart. 1772 emanatum., effermatum 1773.* — *Dictionnaire des communes de la Hongrie comp. off. en 1773.* Budapest, 1920. 4°.

fond, les torrents impétueux créent d'immenses dégâts. En hiver, la température descend souvent jusqu'à — 25° C., et ces froids extrêmes détruisent les vergers et même les forêts, comme p. e. en 1879.

Le résultat de caractère défavorable de ces deux facteurs est que le peuple ruthène a à combattre pour sa subsistance. Dans des rapports anciens, notamment des « instructions » économiques, on parle des serfs ruthènes comme de « pauvres », bien que durant deux siècles ils aient été vraiment dans le bien-être.

Le caractère boisé du territoire fait de l'élevage du bétail l'occupation naturelle des habitants. La rareté de la terre arable, la nature défavorable du sol et la sévérité du climat expliquent suffisamment que les Ruthènes ont peu d'occasion de se vouer à l'agriculture. Le climat a toujours joué un rôle très important dans la vie économique de ce peuple. Il existe un point de ce territoire au delà duquel le maïs ne peut croître et mûrir. Ici, même les habitants (s'ils sont incapables de s'assurer une certaine quantité de blé en travaillant dans la plaine hongroise) sont contraints de vivre exclusivement d'avoine, le principal produit du territoire appelé « Verchovina ». A l'ouest de celle-ci, le pays s'appelle « Krajna » et produit de l'orge, des pommés de terre et, en particulier, du maïs. Les forêts de la Verchovina sont de pins ; celles de la Krajna de chênes et de hêtres ; et les faines fournies par ces derniers remplacent, en cas de mauvaise récolte, le maïs ou l'orge comme nourriture pour les porcs. De plus, dans la Verchovina, l'élevage des moutons, et, dans la Krajna, l'élevage du gros bétail et des porcs a été l'occupation principale des habitants. Les têtes de bétail des sept villages ruthènes dans la moitié orientale de la Verchovina de Máramaros étaient en 1600 au nombre de 97 chevaux, 407 bœufs, 521 vaches, 678 porcs, et 2821 moutons ; ces chiffres montrent la prédominance de l'élevage des moutons dans les districts de Verchovina. La même chose est prouvée par les données de l'an 1741, où les têtes de bétail de dix-sept villages ruthènes appartenant au district de l'Office du sel de Rónaszék (dans la Verchovina de Máramaros), s'élevaient à 672 bœufs, 155 jeunes taureaux, 837 vaches, 121 génisses, 539 veaux, 5038 moutons et 487 porcs seulement.

Plus étonnantes encore sont les données relatives aux villages ruthènes appartenant au domaine de Munkács

(Mukačevo, Comitat de Bereg), où en 1635 le total des têtes de bétail de ces 124 communautés se composait de 752 chevaux, 16824 bœufs et vaches, 5500 porcs, 13229 moutons et chèvres. La distribution de ce total démontre que dans les 91 villages du bas district, il y avait en tout 4943 moutons contre 4166 dans les trente-trois villages du haut district ; alors que le nombre des bêtes à cornes dans le bas district était de 13089, contre les 3735 du district supérieur.

A l'ouest de Máramaros, les montagnes s'abaissent, cette région est déjà une « Krajná », c'est-à-dire un « district bas » (en comparaison des hautes régions neigeuses mentionnées ci-dessus) ; par suite, elle est plus propre à l'élevage du bétail à cornes et des porcs, ainsi que le prouvent les données suivantes se rapportant au bétail vivant dans les 95 villages (dont 85 ruthènes et 6 slovaques) appartenant au domaine de Makovica, à savoir 678 chevaux, 2449 bœufs, 2266 vaches, 3133 porcs, 2347 moutons (en l'année 1675) ; 318 chevaux, 1362 bœufs, 1340 vaches, 1819 porcs, et 1446 moutons en 1690 ; 213 chevaux, 938 bœufs, 747 vaches, 502 porcs et 904 moutons en 1711 ; 91 chevaux, 305 bœufs, 279 vaches, pas de porcs ni de moutons en 1717.

Ainsi que le prouvent les chiffres ci-dessus, les Ruthènes des bas districts n'attachaient qu'une importance secondaire à l'élevage du cheval et vouaient plus d'attention à l'élevage du bétail à cornes. Bien que le critère de la richesse dépendît du nombre des bœufs possédés, nous trouvons que le nombre des vaches dépasse partout celui des bœufs. Ce fait est dû à l'importance du lait et des produits lactés. Au milieu du xvii^e siècle il y avait beaucoup de villages dans les comitats de Máramaros et de Bereg où les fermiers possédaient dix bœufs ; alors que dans les comitats de Ung et de Zemplén on pouvait à peine en trouver un, la plupart des fermiers aisés n'en possédant que quatre. Dans le comitat de Sáros ces données mêmes se rencontraient rarement.

L'élevage des porcs était l'occupation principale des habitants du district inférieur du comitat d'Ung, et plus encore de ceux du comitat de Bereg. En 1625 il y avait à Nagy-Rákos un fermier qui, malgré le fait qu'il était serf, possédait 65 porcs. Les forêts de hêtres recouvrant les pentes des montagnes et les forêts de chênes de la plaine fournissaient glands et faines en abondance ; le système de l'engraissement par le maïs commença à être mis en usage comme résultat du

déboisement. Les Ruthènes avaient partout à élever la volaille, car en maintes occasions ils devaient fournir les tables des seigneurs du château d'œufs, de poulets, de canards et d'oies en quantité incroyable. (Ainsi, en 1645, les serfs ruthènes du domaine de Munkács durent livrer 2462 poulets et 9824 œufs, tandis qu'en 1682 les chiffres furent de 3845 poulets, 7388 œufs, et 962 oies). Encore aujourd'hui les Ruthènes élèvent de la volaille, bien qu'ils n'en fassent plus commerce.

Un ancien proverbe dit que le Ruthène est l'ennemi de trois choses : les chevaux, les routes et les forêts. Quand ses ancêtres s'établirent pour la première fois dans la région, ils durent se mettre au travail pour arracher les forêts primitives ; les générations ultérieures eurent à fournir les domaines de toute espèce de produits charpentés, notamment de tuiles de bois. Le Ruthène est encore aujourd'hui un habile charpentier, et il fabrique lui-même ses objets de première nécessité — plats, assiettes, outils de ferme, pelles et râtaux, etc. — tout en n'en tirant pas commerce. Mentionnons spécialement les flotteurs ruthènes des régions de la Tisza, bien que l'inauguration du chemin de fer en 1873 les ait privés de cette source d'existence, et qu'ils n'aient pas trouvé d'autre mode d'emploi pour la remplacer.

Les Ruthènes peuvent rarement subsister d'eux-mêmes comme cultivateurs du sol ; naguère, ils étaient forcés de trouver d'autres sources de revenus, et c'est seulement au cours des dernières années qu'ils ont commencé à s'engager dans cette branche de l'économie. A leurs yeux, la terre arable n'avait pas — et ne pouvait pas avoir — la même valeur que les prairies et les pâturages. Même là où ils labouraient et semaient, ils donnaient la préférence aux plantes légumineuses. Ils n'accordaient que peu d'attention à l'engrais, ayant une préférence pour les terrains défrichés qu'ils engraisaient avec des cendres d'arbres brûlés. Leur habileté à la faux est universellement renommée ; ils ont l'habitude d'émigrer, en quête de travail agricole, vers la plaine hongroise, où ils sont très appréciés pour leur honnêteté.

C. HISTOIRE DU PEUPLE RUTHÈNE AU SUD DES CARPATHES.

Les questions que l'on doit se poser sont les suivantes : Quand ce peuple s'est-il établi dans son habitat actuel ? Quel

a été son sort, son passé dans cette région ? L'affirmation est sujette à caution, qu'ont émise différents écrivains — entre autres également des Hongrois — disant que les bergers ruthènes auraient, de la Transcarpathie, franchi les montagnes avant même l'occupation de la Hongrie historique par les Magyars aux environs de l'année 896. Nous avons des données prouvant qu'il y avait des Ruthènes de l'autre côté de la frontière des montagnes, car l'Empereur Constantin Porphyrogénète mentionne les « boyki » et les « lemki » qui étaient des tribus ruthènes, tandis que, dans un rapport sur ses voyages de missionnaire parmi les peuples de l'est de l'Europe, adressé à l'Empereur Henri II, S' Bruno dit : « Senior Ruthenorum... duos dies cum exercitu duxit me ipse usque ad regni sui terminum ultimum, quem propter vagum hostem firmissima et longissima sepe undique circum clausit. Me praeunte cum sociis, illo sequente cum majoribus suis, egredimur portam ». Le « senior » pourrait ne pas avoir été un « roi » — comme le prouve la plus ancienne chronique russe (la « Povesti vremennyh lêt ») — mais tout au plus le chef d'une tribu. Ce dernier rapport date d'environ 1007, deux cents ans après l'arrivée des Magyars. Mais nous n'avons aucune donnée certaine qui nous montre qu'à cette époque la Cis-Carpathie fût un territoire habité ; en effet, tout semble prouver que ce n'est que bien plus tard, vers le milieu du XIII^e siècle, que le processus d'établissement commença, très lent à ses débuts. Des écrivains tchèques déclarent que le territoire fut sous la domination tchèque de 955 à 1003 ; des écrivains polonais assurent que ce pays fut sujet de la Pologne de 1003 à 1026. Les Polonais et les Ruthènes étaient séparés des Hongrois par les Carpathes ; et ces derniers, des Tchèques et des Moraves, par une large étendue de pays de forêts inhabitées — la « Silva Bohemica » —, qui n'était traversée que par quelques sentiers et était ailleurs impraticable. Les sentiers étaient protégés, à chaque extrémité, par des grilles (*portae*), qui étaient gardées par des *spiculatores* (*straz, chodnik*). Bien que non pas impossible, la communication de pays à pays et de peuple à peuple était extrêmement difficile.

Il n'y avait pas non plus de surpopulation des deux côtés ; de plus, aucun des gouvernants n'encourageait l'émigration, bien que chacun d'eux s'efforçât de peupler les districts inhabités de son pays par l'établissement des

« colons » (*hospites*). Il ne peut toutefois pas être question d'habitants autochtones des hautes régions, ou de Ruthénie au pied hongrois des Carpathes ; mais, de colons ultérieurs — immigrant d'autres pays — mentionnés comme *hospites* dans les rapports hongrois. Les rois hongrois favorisaient naturellement ces colons de divers privilèges, en manière d'encouragement ; tandis que, ce qui encourageait les nouveaux colons à venir, c'était l'espoir que leur sort serait meilleur que dans leur pays d'origine.

Le territoire ruthène au pied des Carpathes, du point le plus bas au sommet de la crête, était — jusqu'au moment de l'invasion des Mongoles en 1240 — une forêt vierge, le terrain de chasse des rois hongrois. Ce ne fut qu'après la retraite de Batou-Khan — qui brûla les barricades de frontière (*gyepü, indagine*) et ravagea le pays durant deux années — que le roi Béla IV commença à coloniser ce territoire. Il fit don à son beau-fils, Rostislav, duc ruthène de Tchernigov, du château de Füzér, dans le comitat de Zemplén ; et les premiers reliques des Ruthènes en Ciscarpathie se rapportent à deux villages (Leszna et Csemernye) situés dans le voisinage de cette forteresse (« sepulchra Ruthenorum », 1254). A l'est de ces deux villages est situé « Órmezó », qui — le nom l'indique — était la barrière de frontière (*clausura, gyepü*) du pays. Ce processus d'établissement une fois commencé continua au cours des siècles suivants ; les nouveaux colons extirpant peu à peu les forêts primitives et peuplant les districts de la Ruthénie Cis-Carpathienne. Le pays était au pouvoir des rois, qui en firent don aux ancêtres de quelques familles illustres (ainsi les Berzeviczy, les Görgey, les Drugeth, etc.) qui pourvoyaient à la colonisation de leurs nouveaux états par l'introduction de *hospites*. Les premiers devinrent les seigneurs de domaines (« domini terrestres ») ; les seconds, leurs vassaux (« coloni » ou « jobagiones »).

La manière de coloniser et le peuplement (*impopulatio*) étaient les suivants. Le seigneur du château faisait un contrat avec l'agent de colonisation (appelé *kenéz* ou *soltész*) qui peuplait d'habitants (« villam locare ») un certain nombre de « quartiers » (*fundus, sessio*), ces habitants étant exemptés, pour une certaine période, du paiement de la rente ou d'autres impôts, ainsi que des corvées serviles et des servitudes.

Ainsi, l'histoire de chaque village (« villa ») débute avec ces contrats. Nous pouvons par suite établir l'histoire de la

colonisation du territoire ruthène de la Ciscarpathie en recherchant les contrats d'établissement relatifs à plusieurs villages. Toutefois, lesdits contrats (appelés *kenézlevél*), ainsi que les actes originaux de donation (*litterae donationales*) ont été malheureusement en partie détruits. On a conservé pourtant un bon nombre de *kenézlevél* des villages sis sur le territoire du domaine de Munkács-Szentmiklós¹, nous sommes par conséquent en mesure de reconstituer l'histoire de chaque village ; un bon nombre de *kenézlevél* ont subsisté des villages du domaine de Makovica, un certain nombre de celui d'Ungvár, très peu des autres domaines. Dans ces cas-là, nous devons nous contenter des données de la date exacte de la fondation ou des listes très postérieures des impôts et des services serviles (« *Urbaria* »), établies sous la foi du serment pour les divers domaines, dont le plus ancien date de la seconde moitié du xvi^e siècle.

Aucun *kenézlevél* datant de la seconde moitié du xiii^e siècle, de l'époque postérieure à l'invasion des Mongoles, n'a été conservé. Nous n'avons aucune donnée concernant l'allocation d'un village dans le territoire ruthène de la Ciscarpathie. Au début du siècle, « Ladislas Ruthenus » avait reçu en don une terre dans le territoire de Párkány, « Maladik Ruthenus », dans le territoire de Nyitra. Nous entendons parler à cette époque de Ruthènes dans la Kraszna et dans les districts de la Drave. Les immigrants ruthènes furent ainsi éparpillés dans le pays, bien qu'ils eussent déjà commencé à peupler le territoire inhabité au delà de la ligne de défense du territoire au bas des Carpathes. Au siècle suivant, de grandes parties de ce territoire furent cédées à des colons sous forme de donation royale, et il n'y a pas de vérité dans l'opinion, qui a prévalu jusqu'ici, que les Ruthènes auraient été établis tout d'abord dans le territoire appartenant au domaine de Munkács (qui lui aurait été cédé aux termes du traité de Braclav en 1351 par Louis le Grand de Hongrie) par Théodore, fils de Koriat, duc de Podolie, d'origine lithuanienne, dans la seconde moitié du xiv^e siècle. En effet, ce n'est pas de Louis que Théodore reçut Munkács, mais de Sigismond, qui en fit cadeau à son « charissimus avunculus » (ainsi qu'il s'était plu à appeler le duc de Podolie)², et à son frère Wasil. Et nous ne possédons

1. 45 *kenézlevél* ont été publiés par Tivadar LEHOCKY, *Történelmi Társ.*, 1895.

2. Parchemin original aux archives de Kassa.

aucune donnée prouvant que Théodore ait colonisé un seul village ; bien que le territoire en question, qui, en 1231, était encore connu sous le nom de « Silva Beregu », ait été peuplé sur une certaine étendue dans la période entre 1294 et 1414.

On peut prouver par des documents qu'au xiv^e siècle, dans les comitats d'Ung, de Bereg et de Máramaros, il y avait des serfs appelés « walachi » qui avaient des voïvodes propres. Le professeur KADLEC, de l'Université de Prague, dans son livre intitulé *Valasi a valasske prave v zemich slov. a uhers.* (1916), nous fait savoir¹ que — pendant quelque temps, dans la deuxième moitié du xv^e siècle — la population originaire roumaine des villages appartenant au domaine de Munkács disparut, et fut remplacée par des Ruthènes. Comment, et quand exactement, cet échange eut lieu, nous n'avons pas le moyen de le savoir ; quoique les probabilités qui se présentent à nous nous indiquent que cela dut avoir lieu entre 1466 et 1493. Par conséquent, d'après M. KADLEC : a) la population des villages de la *Krajna* de la région de Munkács était à l'origine roumaine, b) les ancêtres des Ruthènes d'aujourd'hui ne peuvent s'y être établis qu'entre 1466 et 1493, et c) les Roumains établis là à l'origine doivent ou avoir émigré ou avoir été ruthénisés.

D'après M. le Professeur KADLEC, les nouveaux colons doivent être venus des comitats de Ung, Zemplén ou Sáros et le comitat de Bereg fut à l'origine colonisé par des Roumains, — de même que le comitat de Máramaros, où nous en entendons parler pour la première fois dans un rapport daté de 1328. Les renseignements fournis par le professeur de Prague sont d'un intérêt tout particulier par rapport au fait qu'actuellement la Slovaquie s'étend jusqu'à la rivière Ung, les habitants ruthènes originaires des districts de la *Krajna* des comitats de Sáros et de Zemplén étant ainsi absorbés par les Slovaques. Comme M. le professeur KADLEC ne nous indique pas exactement la date de la colonisation de la Hongrie du Nord par les Ruthènes, nous attendons avec un intérêt tout spécial la publication de l'ouvrage qu'il

1. " Vjedné veci nastala ovsem v berezske " krajine " jiz ve druhe polovici 15. stol. velika zmena. Puvodni valasské obyvatelstvo vesnic nalezajicich k panstvi mukacevském zmizelo, a místo neho objevuji se Rusini. V kterých letech se to stalo, nemuzeme presne udati, a nevime také, jak ke zmene došlo, zdali totiz se puvodni valassky lid vystehoval ci se porustil. Listiny, jez mame k dispozici, ukazují aspon to, ze zmena musela nastati v l. 1466 az 1493 ". (p. 244).

nous a promis sur l'histoire des Ruthènes au sud des Carpathes.

L'opinion que la *Krajna* de Munkács ait été à l'origine habitée par des Roumains contient elle-même la réfutation de la théorie que ce district ait été colonisé en premier lieu par Théodore Koriatovitch, duc de Podolie. Quand ce dernier y arriva (en 1394) il trouva les Roumains déjà installés. Nous devons refuser également d'accepter cette théorie, mais nous repoussons l'affirmation que la population originaire ait été roumaine. M. Kadlec lui-même cite l'acte (1299-1307) qui parle de Grégoire, comte de Bereg, comme *officialis ducis Ruthenorum*.

En 1364, le domaine royal de Makovica fut attribué à la famille des Czudar de Onod ; la *Krajna* des comitats de Ung et de Zemplén — devenus plus tard les domaines de Homonna et de Ungvár-Nevicke — furent offerts à la famille de Drugeth (di Merlotto), Italiens du sud de la France ; tandis que le domaine de Munkács — la *Krajna* du comitat de Bereg et la *Verchovina* — furent donnés à la Reine Elisabeth et plus tard à Théodore Koriatovitch ; malheureusement, les actes de donation ont disparu ; il ne nous est pas donné par conséquent de pouvoir déterminer quels villages appartenaient à ces différents domaines à l'époque de la donation. Mais nous savons que le processus de colonisation et l'œuvre de transformer le pays boisé en terre arable commencèrent au xiv^e siècle ; car des rapports datant du début et du milieu du siècle suivant énumèrent un si grand nombre de villages comme étant situés dans les territoires de ces domaines que quelques-uns au moins doivent avoir été fondés au cours du siècle précédent.

Le processus de colonisation, commencés dans la seconde moitié du xiii^e siècle, continua sur une plus vaste échelle encore au xiv^e siècle ; à l'est du comitat de Szepes (où des Saxons s'étaient établis au milieu du xii^e siècle à l'époque du roi Géza II), dans le comitat de Sáros. L'œuvre d'établissement procéda très rapidement aux xiv^e siècle et xv^e siècles. Un acte daté de 1471 énumère presque tous les villages appartenant par la suite au domaine de Makovica ; et en réalité tous les villages inclus dans le domaine de Sztropkó existaient au milieu du xv^e siècle. La colonisation des domaines de Homonna, Ungvár-Nevicke et Munkács-Szentmiklós, ne fut pas complète cependant jusqu'au xvi^e ou xvii^e siècle. Ces derniers établissements sont plus accessibles

à l'étude, étant donné que de nombreux « contrats d'établissement » y relatifs sont arrivés jusqu'à nous. En effet, au cours de la seconde moitié du xvi^e siècle commença la compilation des registres des revenus seigneuriaux, alors que — à partir du milieu de ce siècle — nous avons à notre disposition les registres généraux des taxes, dans lesquels tout nouvel établissement est désigné par le mot « nova villa ». Nous devons cependant renoncer à un examen détaillé de ces rapports et nous contenter de nous efforcer de découvrir quand et pourquoi ces colons ruthènes abordèrent une contrée montagneuse si défavorable au point de vue de la subsistance.

Les « contrats d'établissement » (*kenézlevél*) ne nous donnent aucune indication sur l'endroit où les *kenéz* en tant que agents d'établissement proposèrent de recruter des serfs. L'unique stipulation mentionnée dans quelques-uns de ces contrats est que les colons doivent être recrutés dans quelque territoire *étranger* ; mais ce détail seul ne nous éclaire pas sur la contrée d'où ils sont venus. Comme il est cependant toujours question de *Rutheni*, il ne peut subsister aucun doute que les gens recrutés doivent avoir été des Ruthènes de Transcarpathie (puisque les Ruthènes de Ciscarpathie sont entourés de trois côtés par des colons plus anciens — à l'est par des Roumains, au sud par des Magyars, à l'ouest par des Slovaques).

Nous avons cité déjà la lettre de S^r Bruno, qui parle d'un *Senior* des Ruthènes (en 1007). Aux xii^e et xiii^e siècles, nous trouvons les rois de Hongrie conduisant des armées en Galicie ; et les deux pays furent en termes inamicaux durant la grande partie de ce dernier siècle. Mais ce fut de Hongrie que Rostislav, fils de Michel, grand duc de Černigov, — mari d'Anne, fille de Béla IV de Hongrie — essaya d'imposer ses revendications sur le duché de Galicie ; et on lui céda le château de Füzér avec ses dépendances, parmi lesquelles Visnyó et Mogyorós, mentionnés comme *possessions ruthéniques*. Ce fait prouve que l'établissement du territoire ruthène au pied des Carpathes commença — dans la partie inférieure du comitat de Zemplén — dès la seconde moitié du xiii^e siècle. Plus tard, Leo, fils de Daniel Romanovitch (rival de Rostislav) obtint la main de la princesse hongroise Constance, et devint de la sorte un prétendant au trône de Hongrie ; c'est lui qui est le « dux Ruthenorum » mentionné plus haut, dont l'« officialis » était

Grégoire, comte de Bereg. Le roi Robert Charles de Hongrie nous dit que le prétendant galicien fut amené dans ce pays par un certain Péter, fils de Petenye de Mohol. Ledit prétendant possédait aussi le district de Bereg, bien que nous n'ayons pas de preuve certaine que ce fait impliquât un établissement de Ruthènes.

Les Ruthènes de cette partie de la Transcarpathie qui est contiguë aux comitats de Sáros et de Zemplén sont connus communément sous le nom de *lemkos* ; ceux qui habitent la partie de Transcarpathie contiguë aux comitats de Ung et de Bereg, et une partie du comitat de Máramaros, sous le nom de *boykos*. Le nom slovaque des Ruthènes du Sáros est *lemak* ; celui donné aux Ruthènes de Ung, de Bereg et de Máramaros est *bojki*. Il est facile de supposer (voir p. 253) que les Ruthènes hongrois vinrent à l'origine d'au-delà des Carpathes ; en d'autres termes, qu'ils ne sont pas autochtones. Le processus d'établissement doit avoir été graduel ; et comme leur nouveau domaine avait été tout d'abord inhabité, ils formèrent des îlots linguistiques compacts et cohérents. Et les noms donnés par Constantin Porphyrogénète coïncident avec les noms cités plus haut ; il semble donc tout à fait évident que ces Ruthènes n'ont pas pu venir d'un autre côté, étant donné qu'il n'y avait de Ruthènes nulle part ailleurs dans les pays avoisinants.

Et maintenant nous devons nous demander *pourquoi* ils émigrèrent.

Les nouveaux colons n'arrivèrent pas en masse ; aussi ne devons-nous pas attribuer leur venue à une pression du dehors. Comme le processus d'établissement s'étendit à une longue période, les conditions qui les poussèrent à émigrer ont dû continuer avec force pendant toute la période. Ils arrivèrent volontairement ; par suite, la raison qui les engagea à changer d'habitat doit avoir été le fait que leur situation en Hongrie était plus favorable qu'au delà des montagnes. Les Ruthènes de Galicie sous la direction de leur prince (à partir de 1097 et peut-être même antérieurement ; mais il est malaisé de fixer l'année de la prise de possession des villes *červení* par les Rostislávič) pratiquèrent un système de droits propres que les archives postérieures d'origine polonaise appellent *jus ruthenicum*. En dehors de ce droit pour ainsi dire national, il y avait encore un *jus polonicum*, un *jus valachicum* et deux branches de *jus germanicum*, notamment le *jus magdeburgicum*, et le *jus culmense* (Kul-

mer-Recht), ces deux derniers étaient des *Willkür Rechte*. Ce sont les systèmes juridiques qui réglementaient les rapports des colonies avec les seigneurs terriens. Tous ces systèmes juridiques devaient être plus lourds que le droit coutumier hongrois dont les serfs ruthènes se servirent quand, passant les Carpathes, ils arrivèrent en pays hongrois.

Mais il y avait des raisons locales et temporaires qui décidèrent certains groupements de Ruthènes à quitter par-ci par-là et de temps à autre le pays de Halič et à se transporter en Hongrie. Cette raison devait résider dans la situation impossible dont parlent les annales russes de Kiev ¹ sous l'année 1293, affirmant, que Leo, duc de Halič, fit recenser le nombre d'hommes qui avaient péri dans la principauté. Leur nombre fut de 13.500.

Le duché de Galicie — dans lequel, suivant leur propre chronique (manuscrit d'Hypatius), les querelles (*mjalézi*) entre seigneurs féodaux étaient incessantes —, fut, en 1340, soumis à la domination polonaise; la noblesse ruthène fut peu à peu remplacée par la *Ślachta* polonaise, qui l'absorba; et les choses empirèrent avec l'oppression du paysan ruthène. Ce dernier, bien entendu, s'efforça d'échapper à une situation qui devenait de plus en plus intolérable; un certain nombre prit, dès la seconde moitié du xv^e siècle, le chemin vers l'Est et s'établit dans la steppe (*sjec*) au delà du Dnièpr, et un grand nombre d'entre eux, ainsi que nous l'avons vu, émigrèrent vers la Hongrie, dans les districts boisés au pied des Carpathes, emportant avec eux leur désir de vengeance vis-à-vis des oppresseurs. Nous savons que durant le xvii^e siècle, les paysans ruthènes (quoique le Ruthène, à peu d'exception près, ne soit ni voleur ni pillard, ni avide de sang, ni belliqueux) ravagèrent et dévastèrent à partir du xvii^e siècle continuellement le territoire de Transcarpathie, de Sáros à Máramaros ². Nombreuses furent les plaintes élevées par les Polonais à ce sujet, devant les autorités des comitats en question et devant la cour de Vienne.

Donc ce n'était pas uniquement à la recherche d'un refuge que les Ruthènes de Galicie vinrent en Hongrie, mais surtout parce qu'ils trouvaient les conditions d'existence en Ciscarpathie plus favorables que dans leurs anciennes demeures;

1. Letopis po Ipatjevskomu spisku. Publication de la Commission d'archéologie.

2. Voir leur chanson historique *Za Dobosa*.

autrement ils ne seraient naturellement pas restés dans leur patrie nouvelle. Nous avons des écrits prouvant leur prospérité, autant dans les prétentions présentées par la Cour de Vienne par devant les Parlements hongrois dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle, que dans les rapports relatifs aux fortunes des Ruthènes de Hongrie, compilés au *xvii^e* siècle.

Comme il a été déjà mentionné, les Ruthènes sont cités dans les résolutions du Parlement hongrois de 1484 à 1495, qui exemptaient les « Ruthenes, Racionos, Valachos et similes schismaticos » du payement des dîmes : ainsi que l'indiquent les résolutions de la Diète en 1551, parce qu'ils payaient leurs dîmes à leurs propres prêtres. Cette exemption est renouvelée par différents Parlements ultérieurs, la raison étant que les « Walachi et Rutheni e pecuraria sola se sustinent et tuguria montana inhabitant » ; ou, pour citer la délibération encore plus précise du Parlement, en 1569, que « domos proprias non habent, sed tantum in silvis et montibus in casis habitantes, non contemendum pecorum numerum alunt. » Il y eut une querelle entre les Etats hongrois et le roi Maximilien, qui pour défendre sa prétention que les Ruthènes devraient être contraints de payer au moins la moitié de la dîme, usa de l'argument spécieux que « iniquum plane et longe indignissimum est, Hungaros, qui veri et naturales regni possessores sunt, dicam et decimas solvere, Ruthenos vero et Walachos, advenas et peregrinos, de fructibus regni non minus quam Hungari viventes, tamquam aliquos nobiles et Hungaris meliores, quasi in despectum hungaricae gentis liberos et exemptos esse debere, ac cum in hoc periculoso regni statu Hungari pro defensione regni non solum contribuant, verum etiam alia multa subire et praestare cogantur, illos tamquam otiosos spectatores ab omni onere velle esse liberos ». Mais les Etats ne voulurent pas céder sur ce point, en renvoyant le roi aux lois de Mathias Corvin et de Vladislas II, qui avaient exempté les Ruthènes du paiement des impôts exigés. La dispute recommença en 1603, lorsque Geizkofler, le « Reichspfennigmeister » de l'Empire allemand (qui avait d'ailleurs très peu à voir dans cette affaire) écrivit un long rapport en faveur des prétentions mises en avant par le Roi-Empereur, rapport dans lequel il affirmait que les villages, dans les districts montagneux, s'étaient accrus en nombre, avaient gagné en prospérité, et étaient également passibles de contribuer aux fonds réquisitionnés pour la défense de la chrétienté.

La réponse des Etats fut suffisamment catégorique : « quomodo et a quibus decimae exigi debeant, exstant praecedentium annorum clarissimae constitutiones. Arbitrantur itaque hoc tempore iis in rebus nihil innovandum, sed jam antea superinde sanctios articulos servandos esse ». Et le député du roi, l'archiduc Mathias, conseilla au monarque de renoncer, toute tentative de force pouvant pousser ces peuples appauvris dans les bras des Polonais ou des Turcs.

L'attitude adoptée par la Cour de Vienne, comme le prouvent les efforts constants du roi pour induire les Etats hongrois à changer de politique vis-à-vis des Ruthènes, était due à un rapport dressé en 1570 par une commission envoyée de Vienne, sous la direction de Nicolas Salm le Jeune, pour vérifier les conditions du territoire septentrional de la Hongrie. Ce rapport appelait l'attention de la Cour vers le « caractère dangereux de ces nouveaux arrivés, qui ne payaient pas de dîme (sauf à leurs propres prêtres) et faisaient des lois pour leur propre compte, offensant de la sorte la « liberté » qui leur avait été accordée par les Hongrois ». Il n'y a pas de doute que c'était cette « liberté », — qui constituait une telle épine dans le flanc de la commission autrichienne — qui décida principalement les Ruthènes à s'établir en Hongrie¹.

En recevant le rapport de la commission, la Cour de Vienne eut l'idée d'éloigner entièrement les Ruthènes du territoire au pied des Carpathes. Appelée à exprimer une opinion en la matière, la Chambre de Szepes, dont les habitants auraient dû être familiers avec le caractère des habitants de ce territoire, déclara en 1571 que les Ruthènes étaient un peuple composé de voleurs, capables de toutes les vilénies, que les propriétaires terriens étaient uniquement amusés par les canailleries de ces vassaux, que non seulement ils toléraient mais qu'ils encourageaient même ; que les Ruthènes « rem pecuariam boum, vaccarum, ovum et caprarum magna ex parte exercent... et habent alios multos modos parandae pecuniae » ; que « divites sunt et aureis ducatis quam plurimum abundant », etc. : qu'on devait les chasser comme la peste ; qu'un acte semblable serait non seulement juste, mais plairait à Dieu ; mais ceci ne pouvait se faire qu'en versant du sang ; et pour bien d'autres raisons, il serait

1. *Hofkammer-Archiv* de Vienne, *Hung.*, fasc. de l'an 1570.

« inopportun » de tenter de se débarrasser radicalement de ces Ruthènes pestiférés. La Chambre recommanda deux expédients pour mettre un frein à leurs licences : 1° tous les délinquants devaient être punis de manière exemplaire par le général de la Hongrie septentrionale, résidant à Kassa, le résultat devant être que les Ruthènes s'amenderaient ou fuiraient en Russie ; ou 2° leur imposer les mêmes charges que celles subies par les Magyars, les Allemands et les Slovaques, — en premier lieu le paiement des dîmes au clergé catholique romain et l'accomplissement des servitudes publiques ; cette mesure devant avoir probablement pour résultat qu'ils seraient ou réduits à l'obéissance ou se « volatiliserait » vers leur ancien pays au-delà des frontières. L'événement le plus probable serait qu'ils acquiescèrent au nouvel ordre de choses. « Nullum est dubium, continue le rapport, quin regnicolae, qui Ruthenes colonis abundant, propositis mediis vehementer contrariaturi et omnem lapidem sunt moturi, quo conditio Ruthenorum in eodem, quo a memoria hominum stetit, futura quoque in tempora permaneat statu... Accedit ad hoc quod natio Ruthenica ex medullis hujus regni usque adeo est firmata, ditata et incrassata, ut jam *eximia libertate* non solum insolescere, sed etiam recalcitrare et latrocinari incipiat, consentientibus illis dominis terrestribus quibus ideo sunt chari, quod quaevis onera illis imposita praestant..., ut in commune proverbium jam abierit, quod qui colonos Ruthenos habet, is paratam coquinam habere videatur. »

Le rapport ci-dessus jette une lumière instructive sur la situation des Ruthènes en ces jours-là. Partout nous voyons dans ces documents officiels la contrainte jetée sur la liberté dont jouissait jusqu'alors le peuple ruthène qui —, aux yeux de l'administration de cette époque — ne méritait en aucune manière un traitement aussi privilégié. Ces documents révèlent les sentiments hostiles nourris par les Autrichiens et les Allemands de cette époque envers les Ruthènes. Les vues officielles sur le caractère de ce peuple ont pénétré dans l'esprit des Allemands, comme nous le lisons dans le *Simpli-cissimus*, très répandu chez les Allemands de Hongrie, où l'on parle des Ruthènes comme de montagnards voleurs et vagabonds. Cette impression domina durant deux siècles ; et les Austro-Allemands firent tout leur possible pour réduire les Ruthènes à la servilité ou pour les chasser entièrement du pays — plan qu'ils réussirent à mettre en partie à exécu-

tion. A cette même époque, les documents montrent que les propriétaires fonciers hongrois défièrent ouvertement les hostilités des Allemands d'Autriche et protégèrent leurs vassaux ruthènes. La tentative hypocrite de la Chambre de Szepes de persuader les Hongrois de croire que leurs compatriotes ruthènes étaient traités avec bien trop de douceur — à un degré supérieur aux Hongrois eux-mêmes — ne servit à rien, malgré l'assertion que les Ruthènes étaient riches et possédaient nombre de ducats (« divites sunt et aureis ducatis abundant »). Ces derniers — fruits d'un patient travail et résultats obtenus par des hommes qui, d'après les paroles mêmes de la Chambre, « seminaturam non usque adeo copiosam eamque levem siliginis, hordei et avenae faciunt » — étaient convoités par la Cour à des fins militaires. Mais la Chambre même dut avouer que la richesse de ce peuple — sa *liberté* — n'était pas dangereuse au point de vue public, étant donné que les Ruthènes payaient les impôts et rendaient des services considérables à leurs seigneurs, qu'ils approvisionnaient aussi de quantité de bonnes choses.

De ce qui a été dit plus haut, on peut déduire que notre réponse à la question : *pourquoi* les Ruthènes émigrèrent-ils vers la Ciscaurie, était correcte ; leur situation ici était bien meilleure que celle qui avait été la leur au delà de la frontière des montagnes.

Que l'assertion de la Chambre relative à l'opulence des Ruthènes n'était pas une simple phrase, cela ressort des données se rapportant à leurs ressources indiquées dans les relevés dits *urbarials* du xvii^e siècle rédigés pour les seigneurs. Ces rapports énumèrent également les impôts payables et les servitudes dues aux seigneurs ; nous pouvons nous rendre compte par là exactement de leur situation vis-à-vis du bilan national et des contributions.

L'élevage du bétail étant leur occupation principale, nous pouvons prendre ces données comme base pour juger de leur richesse.

Pour citer tout d'abord des cas de propriétaires individuels choisis au hasard dans le comitat de Máramaros, en 1600, et dans le village de Rahó, Michel OROSZ possédait 6 vaches, 6 chevaux et 300 moutons ; dans le village de Felső-Róna, Philippe NAGY possédait 4 chevaux, 4 bœufs, 8 vaches, 5 porcs et 200 moutons : alors que dans le même village il y avait deux serfs possédant chacun 200 moutons et 13 porcs ; le plus riche des paysans du village de Iza (Alexius BERECZK)

possédait 16 bœufs, 3 vaches, 16 porcs et 60 moutons.

Pour prendre les possessions réunies des districts, nous trouvons que dans le comitat de Bereg (les deux domaines de Munkács et de Szent-Miklós) il y avait en tout, en 1645 et 1648, 1.218 chevaux, 14.117 têtes de bétail à cornes, 13.835 chèvres et moutons, 13.160 porcs. Prenant ces chiffres comme base, nous pouvons calculer qu'il doit y avoir eu environ 120.000 têtes de bétail à cornes, moutons et porcs dans la région s'étendant de Máramaros au comitat de Szepes, et comme à ce moment-là le nombre des Ruthènes ne peut guère dépasser 10.000, nous pouvons juger qu'il y avait en moyenne 12 animaux par tête (chevaux exclus), possession qui — à cette époque, aux environs de 1645-48, — pouvait être appelée richesse. Il y avait différentes classes de Ruthènes : « gens à pied », qui faisaient tout le travail eux-mêmes, et des « gens à bœufs », qui utilisaient les bœufs pour labourer, transporter, etc. ; des « ouvriers » avec ou sans maisons : il y avait même des « mendiants », mais il n'y avait pas un seul vassal ou serf qui ne possédât quelque bétail. En 1682, en effet, dans tout le domaine de Munkács, il n'y avait que 24 mendiants ; fait qui est une preuve de plus du bien-être du peuple.

La place dont nous disposons ne nous permet pas d'examiner dans le détail les statistiques se rapportant à la situation économique des Ruthènes de Cis-Carpathie. Mais de ce qui a été dit, on verra qu'ils étaient avant tout des éleveurs de bétail au xvi^e et au xvii^e siècles ; occupation que le climat et le sol du territoire occupé par eux les engagea à adopter. Nous voyons de plus qu'ils étaient riches, et il apparaît clairement, si nous considérons la liberté dont ils jouissaient et la richesse qu'ils amassèrent en Hongrie, que les Ruthènes vivant en Trans-Carpathie furent induits à émigrer au-delà des montagnes, parce que leur sort de ce côté-ci était meilleur que celui qui leur était dévolu au-delà des Carpathes.

Le processus d'émigration dura environ jusqu'au milieu du xvii^e siècle ou plus exactement jusque vers l'année 1680. Durant cette dernière période, presque tous les villages existant aujourd'hui dans les comitats de Ung et Bereg avaient été colonisés. Et il paraîtrait que — à part une diminution graduelle d'un caractère périodique — leur élevage du bétail prospéra également jusqu'à la même époque. A ce moment-là débuta un déclin si rapide que le peuple ruthène ne put jamais se remettre de ses effets.

En prenant des données au hasard, nous trouvons que, dans le domaine de Munkács, le cheptel possédé par les Ruthènes en 1682 était de 707 chevaux, 3.601 bœufs, 4.590 vaches, 6.233 porcs et 12.488 moutons, tandis qu'en 1691, les chiffres étaient de 101 chevaux, 309 bœufs, 446 vaches, 481 porcs et 792 moutons. A la même époque le nombre des serfs diminuait en proportion ; alors qu'il se produisait un accroissement correspondant dans le nombre des domaines en friche ou « sessions ».

La cause de ce phénomène très remarquable s'expliquera d'elle-même pour le lecteur qui a étudié ce qui a été dit plus haut ; mais nous y reviendrons plus tard. Avant de le faire, il conviendra de s'occuper des questions d'impôt ou de contributions et des services dus par les serfs ruthènes à leurs seigneurs. Nous trouvons dans les rapports que les impôts ou contributions étaient payables par sessions ; il est évident par suite que les seigneurs féodaux atraitaient agi contre leurs intérêts s'ils avaient permis ou encouragé l'appauvrissement de leurs serfs. Les taxes étaient payables soit en nature (peaux de martre, de loutre, ou du foin), soit en espèces. De plus, les serfs avaient à exécuter certains services (labourage, ensemencement, récolte, fauchage, fenage, rentrée de la moisson) ; et les villages situés au bord des rivières avaient à fournir chaque vendredi au seigneur du château du poisson, ou, à défaut de poisson, de la volaille et des œufs. La preuve que les charges ainsi imposées n'étaient pas excessives est donnée par le fait que les villages appartenant aux différents domaines comprenaient une assez grande proportion de personnes possédant, entières ou à moitié, des « sessions » (par exemple, dans le domaine rattaché au château de Huszt, le village de Bus-tyaháza contenait treize serfs à sessions entières et neuf demi-sessions ; le village de Iza, seize serfs à sessions entières et quatorze demi-sessions).

Dans tous les domaines, ainsi que nous l'avons dit, la « session » (telek) était l'unité d'impôt, bien que l'étendue des « sessions » différât dans les différents domaines. En 1645, dans le domaine de Munkács le nombre total des sessions était de 2364 et 1/2, et celui des sessions ruthènes, 1305 et 1/2, en 1682, le nombre total des sessions était de 2770, et celui des sessions tenues par des Ruthènes, de 1700. A cette même époque la population totale était de 3976 et 4670 respectivement ; le nombre des Ruthènes étant de 2683

et 3739 respectivement. Les paysans qui vivaient dans la maison des autres n'avaient à faire que des travaux d'agriculture. Les habitants des districts distants de leurs châteaux respectifs jouissaient de la permission accordée par Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, de remplacer les « services du château » par un paiement d'impôts en nature ou en espèces ; cela étant particulièrement le cas pour le service militaire requis par les propriétaires des châteaux. Il y avait en plus des dîmes de pâturage et de porcs.

Les serfs contribuaient aussi d'autre manière aux besoins de leurs seigneurs : en faisant des mèches de bougies, en fournissant des fourches, des torches de pin, et des tuiles, en fournissant de l'écorce de tilleul et des cordes, en cueillant des noix et des champignons, et en récoltant le houblon, en fournissant du beurre, du miel, du fromage, du sel et même des cerfs, ces derniers articles expliquant la délibération prise par la Chambre de Szepes : « qui colonos Ruthenos habet, is paratam coquinam habere videatur ».

Certains villages étaient exemptés de l'accomplissement des corvées ordinaires moyennant l'accomplissement d'autres services spéciaux (ainsi la fourniture de douves et de cerceaux pour des tonneaux, la fabrication de tuiles en bois, de huches, de pioches, de pelles, la fourniture d'arbres à scier, la pose de tuyaux, le transport du bois, la fabrication d'ustensiles de bois, l'engraissement des porcs, la fourniture de charbon de bois, etc.) ; les personnes occupées de la sorte avaient ainsi la permission de s'adonner à un commerce ou à un métier spécial.

Telle était, en bref, la somme totale des impôts et des services dus par les serfs dans les différents domaines. Ces services changeaient de temps en temps, car les officiers des domaines avaient pleins pouvoirs de donner les ordres qui leur plaisaient au sujet de la nature de ces services. Mais les seigneurs féodaux donnèrent à leurs officiers des instructions précises pour observer une certaine modération, en particulier pour ne pas opprimer les pauvres. Des efforts furent faits en effet (par exemple en trois occasions dans le domaine de Makovica) pour alléger la condition des serfs en commuant ou en changeant le caractère des corvées à l'avantage des serfs ; mais les charges imposées étaient certainement assez lourdes, bien que sans doute en rapport avec la capacité des Ruthènes, qui autrement

n'auraient certainement pas acquis ce degré de bien-être qui leur valut d'être appelés « divites » par la Chambre de Szepes. Et, pour nous rapporter une fois de plus à l'opinion du rapport de la Chambre de Szepes qui fait allusion aux garde-manger bien garnis, des suzerains des colons ruthènes, nous lisons dans un rapport du domaine de Makovica que les villages ruthènes « alterum etiam censum solvebant... qui vulgari sermone « drublia » appellabantur... Is... in... aliis (quoque pagis non in pecunia, verum *culinario* juxta urbarialem limitationem, puta vitulis anseribus, gallinis, porcis, etc., aplacidari solebat ». Nous comprenons pourquoi, « chari sunt dominis terrestribus », mais il est également vrai que même s'ils gémissaient sous les lourds fardeaux qu'on leur imposait, les serfs ruthènes étaient affectueusement attachés à leurs seigneurs qui les protégeaient contre la réclamation du paiement des taxes publiques (d'Etat), faite par la Cour de Vienne.

Si nous voulons découvrir les causes finales de l'émigration des Ruthènes vers la Cis-Carpathie, nous trouverons qu'en premier lieu, en Galicie, aux xvi^e et xvii^e siècles, il y avait des luttes fréquentes, à la suite de quoi le peuple — même celui qui vivait sur les pentes des montagnes — ne jouissait que d'une quiétude relative ; tandis qu'en Cis-Carpathie, à la même époque, — excepté l'invasion des Tartares en 1565, la dévastation des Cosaques en 1606, l'invasion des Polonais en 1657 et les dégâts commis par les Allemands en 1684-8 — les Ruthènes vivant de ce côté-ci menaient une vie relativement tranquille, spécialement dans la *Verchovina*. La seconde cause fut indubitablement l'exemption du paiement des dîmes et des impôts d'Etat, tandis qu'en Galicie les Ruthènes devaient payer une rente foncière (*terragium*), tout faible qu'en pût être le montant. Et, bien que les Ruthènes hongrois payassent également des taxes militaires de différentes natures, le service de guerre était réservé exclusivement à la noblesse, les serfs — même s'ils étaient des « hospites » — n'étant pas qualifiés pour servir dans les armées. Et les Ruthènes de Hongrie n'avaient pas non plus de taxes à payer, semblables aux « bellicalia » et aux « equitalia » imposées à leurs congénères d'au-delà des frontières. Enfin (et à mon sens, ceci fut la raison la plus importante), même en sa qualité de nouvel arrivant, le Ruthène en Hongrie (et ceci dans tous les domaines) pouvait atteindre la situation de « libertinus » exempté en fait de tous les impôts et

services dus aux seigneurs féodaux — exemption généralement confirmée par les descendants du premier donateur et passant par la suite aux descendants du premier bénéficiaire. Ainsi naquit une assez nombreuse caste susceptible tout au plus d'effectuer certains services de caractère strictement « confidentiel », et ceci leur assurait une position supérieure même à celle des « agents colonisateurs » (*cholless* et *kénéze*).

Il y eut certainement des cas où cette mesure fut superflue, comme dans le comitat de Máramaros, car à partir de la période où le seigneur féodal du château de Huszt et des domaines qui en dépendent fut le roi de Hongrie, ou — plus tard — le prince de Transylvanie, nous trouvons une petite noblesse très nombreuse, dont les descendants sont restés ruthènes jusqu'à nos jours. Ces descendants ont été de nos jours transférés corps et biens hors de leur ancienne patrie où leurs ancêtres avaient vécu et étaient morts, et furent attribués à un pays dont ces ancêtres n'avaient jamais entendu parler ; *et cela contre leur volonté*. Il est possible que quelques-uns de ces descendants aient été, pour une raison ou pour une autre, arrachés de leur sol ancestral, de même que les vents d'automne chassent les feuilles sèches vers d'autres régions, mais il serait absurde d'affirmer que le sol eût changé au pied des arbres ! Nulle part nous ne trouvons des traces d'un désir quelconque de ces descendants que le sol ancestral dût cesser d'être hongrois et être-alloué à la Bohême. Leurs chants sont pleins de tristesse, et leur voix exprime une plainte, mais ils n'expriment en rien le désir de se séparer de la mère-patrie, de la Hongrie. Il est assez facile de délimiter des frontières sur la carte, mais c'est assurément un acte inintelligible à un esprit normal que de couper les liens vivants et sûrs qui datent de plusieurs siècles.

Mais revenons au sujet : on ne peut nier le fait que la situation de « libertinus » offerte aux nouveaux venus fût un nouveau privilège inespéré obtenu par les « hospites » ruthènes ; et, de ce qui a été dit plus haut, il est clair que toutes les circonstances réunies dans la situation décrite, prises dans leur ensemble, paraissaient calculées pour stimuler les Ruthènes vivant en Transcarpathie à émigrer en Cis-Carpathie, et cela d'autant plus facilement qu'ils pouvaient quitter la Hongrie quand bon leur semblait, tandis qu'ils devaient au contraire racheter leur liberté s'ils désiraient franchir les montagues et venir en Hongrie.

Ainsi vécurent, jusqu'en 1684-88, les serfs ruthènes ; les colonisateurs (*kenézes* et *balykos*) et les « libertini » dans le territoire au pied des Carpathes décrit plus haut — accroissant leur nombre, ajoutant à leurs possessions en terres et en troupeaux, troublés seulement en quatre occasions par le retentissement des guerres.

A cette époque, leurs ressources avaient énormément diminué en nombre ; la population de leurs établissements avait considérablement déchu, un grand nombre de leurs « sessions » et même de leurs villages avaient disparu ¹ ; nous avons des relations de cette époque qui prouvent ce fait regrettable : et nous voudrions nous demander immédiatement quelle fut la cause de cette destruction.

En 1685 Ilona ZRINYI avait été assiégée dans le château de Munkács par les armées autrichiennes, et le blocus de la forteresse dura jusqu'en 1688. Nous avons un mémoire établissant que dix villages appartenant au domaine de Munkács furent détruits « durant l'actuelle expédition militaire » (Liste des corvées du domaine mentionné pour l'année 1688). Il est par suite évident que les villages ruthènes de ce domaine ont subi leur destinée durant le siège de ce château ; et la liste des corvées de 1690 observe que le village de Kis-Ilosva « fut détruit en l'année 1684, quand les nobles enfermés dans le château de Munkács livrèrent aux flammes le domaine tout entier ». Nous savons en effet, par les récits contemporains, que les assiégés firent raser au sol dix villages aux alentours de Rákos, pour empêcher qu'ils ne servissent de quartier d'hiver aux armées allemandes ; mais il est tout à fait hors de question qu'ils aient « livré au feu le domaine tout entier ». Nous avons d'autre part des données positives qui nous montrent que les assiégeants allemands brûlèrent tout ce qu'ils purent ; et c'est d'autant plus probable que l'armée assiégeante était libre de ses mouvements et que la garnison de la forteresse ne pouvait pas l'empêcher de commettre ses expéditions de pillage. Cette donnée est confirmée par les rapports que nous possédons, et qui montrent que le domaine de Ungvár — qui était aux alentours — fut aussi dévasté par les armées impériales.

C'est ainsi, au cours des dévastations des armées impé-

1. P. c. Domaine de Makovica : en 1675 : 95 villages ; 924 serfs ; 2588 et 1/2 « sessions » ; en 1690 : 43 villages ; 545 serfs ; 1723 « sessions ».

riales allemandes, que les villages ruthènes de Cis-Carpathie furent détruits dans la seconde moitié du xvii^e siècle ; et la destruction fut si complète que le peuple dont la richesse s'était continuellement accrue durant la période pendant laquelle il se trouvait sous la suzeraineté des propriétaires hongrois et du Prince de Transylvanie, n'eut aucune chance de se relever lorsque ces domaines — en tant que propriété appartenant aux « rebelles » — furent transférés au pouvoir d'étrangers ou tombèrent sous le contrôle de la Trésorerie de la Cour de Vienne.

Et le vrai point de départ de la guerre d'indépendance de Rákóczy fut l'indignation ressentie par les propriétaires hongrois en voyant comment le pouvoir central autrichien plongeait de plus en plus dans la misère les paysans — leurs vassaux. Cette action, de la part de la Cour impériale, était sa vengeance envers les Ruthènes « abondant en ducats d'or », qui avaient été si dédaigneusement décrits par cette Cour en 1570.

Et c'étaient ces serfs opprimés qui se souvenant des « jours plus heureux du passé », pour reproduire les paroles des agents de la liste des corvées, eux-mêmes les valets de la Cour de Vienne, avaient allumé la guerre de l'indépendance en 1703 et demeuraient loyalement fidèles à leurs seigneurs féodaux et à Rákóczy, — attitude qui eût été incompréhensible si ces seigneurs avaient été les auteurs des dévastations des années 1684-88. C'est ainsi que le peuple ruthène devint la « gens fidelissima » du prince François II Rákóczy, et c'est pourquoi ce peuple chérit encore la mémoire de son maître de jadis, jetant un regard de regret vers la situation économique qu'il occupait alors. Nous avons le nom de 700 serfs des districts des domaines des Munkács-Szentmiklós qui servaient dans différentes armes, dans l'armée de « notre maître » le prince Rákóczy, combattant sous le commandement d'officiers français, si nombreux dans l'armée hongroise de Rákóczy (Fierville d'Herissy, d'Absac, Bonafous, Chaffan, de la Mothe, Le Maire, Damoiseau, de Rivière, Barsonville, Saint Juste, etc., etc.).

Les listes des corvées datant du xviii^e siècle nous permettent de suivre avec précision le déclin graduel de la richesse des Ruthènes vivant au pied des Carpathes. D'autres peuples aussi ont fait la guerre pour reconquérir ce qu'ils avaient construit en temps de paix et que les étrangers avaient

détruit ; mais ces autres peuples avaient généralement amélioré leur sort. Les Ruthènes seuls supportèrent par un seul acte de destruction une perte qu'ils ne purent jamais récupérer. Le résultat de la réforme agraire introduite sous Marie Thérèse en 1773 — qui visait à l'uniformité de « sessions » dans tous les domaines — était fait pour aggraver l'inimitié entre les seigneurs féodaux (dont la plupart étaient étrangers, autrichiens notamment) et leurs serfs ; car la terre exigée pour compléter les « sessions » selon la norme imposée par les nouvelles réglementations était prise sur les propriétés des seigneurs ; tandis que l'exemption des « sessions » des « libertini » et des « agents colonisateurs » était abrogée. Les « sessions » tenues par des Ruthènes furent uniformisées en dimension et en caractère ; mais cette mesure, comme on peut le deviner, ne contribua pas à augmenter leur richesse.

Le Parlement Hongrois de 1848 accepta le principe de l'abrogation du travail servile et transféra le droit de propriété des « sessions » aux vassaux, mais cette mesure ne fut mise à exécution, par suite des temps agités, que par l'édit impérial de 1851. Ainsi les serfs furent rendus maîtres de la terre qu'ils avaient obtenue en fief. Cette mesure impliquait un appauvrissement des propriétaires fonciers ; et en même temps les serfs étaient durement impressionnés par la perspective que le paiement en nature en vigueur autrefois dût être remplacé par un paiement en espèces, et ceci bien que, aucune mesure exacte n'ayant été prise pour régulariser les conditions de crédit, les serfs n'aient pas obtenu d'argent comptant.

Ayant acquis un certain degré d'indépendance en 1867, la nation hongroise et ses gouvernements (tout spécialement ceux dont fit partie Ignác DARÁNYI, ministre hongrois de l'Agriculture, durant son temps de charge) firent les efforts les plus méritoires pour alléger la misérable condition des Ruthènes vivant au pied des Carpathes — « serfs de Rákóczy » — et pour les réintégrer dans leur bien-être de naguère en accroissant le nombre de leurs têtes de bétail ; efforts qui obtinrent un succès qui leur a valu l'appréciation d'experts étrangers.

... Ici s'arrête la tâche de l'historien. Quant à leur situation actuelle — politique, économique, morale —, l'historien se trouve trop proche pour être à même de juger. Mais l'histoire réserve son jugement. Et en attendant, les élus du peuple

ruthène, leurs amis *sincères* à l'étranger, et surtout *le peuple lui-même* se chargent du reste.

ANTAL HODINKA.

(Budapest)

NOTE DE LA RÉDACTION

Le territoire des Ruthènes au sud des Carpathes fut annexé à la Tchéco-Slovaquie par la volonté des Principales Puissances Alliées et Associées aux termes du Traité de Saint-Germain, dit de minorité, signé le 10 septembre 1919. Cette union fut négociée entre M. Grégoire ZATKOVIČ, représentant plénipotentiaire du Conseil National Ruthène en Amérique et M. le Prof. MASARYK. Selon M. Zatkovič la convention fondamentale avec M. Masaryk était : *fédération avec les Tchéco-Slovaques, état entièrement autonome* entre des frontières satisfaisant les exigences ruthènes. En vue de ces engagements le Conseil National Ruthène en Amérique, se considérant comme représentant des Ruthènes de Hongrie, proclamait l'attachement à Scranton Pa., le 12 novembre 1918. Sur les péripéties des négociations et, en général, sur l'histoire préliminaire de l'autonomie ruthène voir « l'Exposé adressé au Président et au Gouvernement de la République Tchéco-Slovaque de la part du Gouverneur démissionnaire de la Russie subcarpathique, M. Grégoire Ignace Zatkovič, en date d'Užhorod, le 16 mai 1921 » ; publié par les « Informations relatives à l'organisation du territoire des Ruthènes au sud des Carpathes, présentées par les Ruthènes émigrés au Secrétaire Général de la Société des Nations », en date du 18 janvier 1922, signées par MM. A. HODINKA et J. ILLÉS-ILLYASEVICS.

D'après les stipulations du chap. II du traité sus-mentionné « la Tchéco-Slovaquie s'engage à organiser le territoire des Ruthènes au sud des Carpathes... sous la forme d'une unité autonome à l'intérieur de l'Etat tchéco-slovaque, munie de la plus large autonomie compatible avec l'unité de l'Etat tchéco-slovaque » ; « le territoire sera doté d'une Diète autonome », qui « exercera le pouvoir législatif en matière de langue, d'instruction et de religion ainsi que pour les questions d'administration locale et pour toutes les autres questions que les lois de l'Etat tchéco-slovaque lui attribueraient ». La Tchéco-Slovaquie n'a pas encore exécuté cet engagement, la Diète n'est toujours pas convoquée. Il y a un Gouverneur, nommé par le Président de la République tchéco-slovaque (actuellement M. Antoine BESZKID), il est responsable devant la Diète ruthène (non existante). Et enfin la Tchéco-Slovaquie garantit au territoire des Ruthènes une représentation équitable dans

l'Assemblée législative de la République tchéco-slovaque, à laquelle ce territoire enverra des députés élus conformément à la constitution de la République tchéco-slovaque. Toutes ces stipulations sont placées sous la garantie de la Société des Nations.

Les élections ont eu lieu en Russie subcarpathique le 16 mars 1924 pour la Chambre des Députés et le Sénat tchéco-slovaques. Le résultat en est le suivant :

Chambre des Députés. On a élu 3 députés des partis gouvernementaux (1 socialdémocrate tchèque : M. NEČAS ; 1 du « troudova partiya » [socialiste national russe] : M. le D^r A. GAGATKO ; 1 agrarien : M. le D^r J. KAMINSZKY) et 6 députés de l'opposition (4 communistes : MM. le D^r G. GÁTI, N. SZEDORJAK, I. MONDOK, E. SAFRANKO ; 1 de la Fédération autonome ruthène : M. J. KURTYÁK ; 1 du parti des autochtones [= parti hongrois] : M. le D^r E. KORLÁTH).

Sénat. On a élu 4 sénateurs, tous de l'opposition, notamment ; 2 communistes : MM. I. BODNÁR et CSEHI, 1 de la Fédération agraire autonome ruthène : M. RISKÓ, 1 du parti des autochtones (= parti hongrois) : M. F. EGRY.

De ces députés et sénateurs 6 se considèrent ruthènes (MM. Kaminszky, Mondok, Kurtyák, Szedorják, Bodnár, Riskó), 1 russe (M. Gagatko), 4 hongrois (MM. Korláth, Gáti, Csehi, Egry), 1 slovaque (M. Safranko), 1 tchèque (M. Nečas).

L'issue des élections, comme on le voit, ne fut point favorable au Gouvernement tchéco-slovaque. Ce dernier l'explique dans un mémorandum, adressé à la S. D. N.¹, de la façon suivante : ... « Cette situation dans presque tous les cas résulte non de la lutte pour des principes politiques ou des divergences de programme, mais du mécontentement provoqué par des intérêts personnels et locaux non satisfaits après l'entente politique de l'année dernière ». Sur les succès des communistes : « Ce succès électoral peut entraver sérieusement le relèvement de la Russie subcarpathique et présente un danger pour les rapports avec le Gouvernement tchéco-slovaque (1)... »

D'après la statistique officielle (recensement du 15 février 1921) la population de ce territoire se répartit comme suit : 372.503 « russes », 103.809 hongrois, 79.722 juifs, 19.766 « tchéco-slovaques », 10.337 allemands, 298 polonais, 11.427 autres, total 604.745 âmes. Selon les confessions 327.749 uniates (grecs - catholiques), 75.019 catholiques romains, 93.923 israélites, 64.703 protestants, 60.599 orthodoxes, 1.167 sans confessions, 485 autres.

Au nom de la population ruthène on a présenté à la Société des Nations plusieurs pétitions au sujet des infractions commises par le Gouvernement tchéco-slovaque aux stipulations du Traité et de non-accomplissement de ses engagements :

1. Territoire autonome des Ruthènes au sud des Carpathes. Genève, le 26 juin 1924. C. 331. M. 107. 1924. 1.

1. Le Parti Pclitique des Ruthènes de Hongrie, en date du 10 septembre 1921. Communiqué, avec la réponse du Gouvernement tchéco-slovaque, aux Membres de la Société le 30 nov. 1921. C. 491. M. 354, 1921. I. — La Commission de minorités du Conseil de la S. D. N. dans son rapport au Conseil, dit entre autres choses ce qui suit : ... « Ayant pris connaissance des observations du Gouvernement tchéco-slovaque, nous exprimons notre confiance en lui, et *notre conviction* qu'il trouvera les moyens de procéder, *dans un avenir prochain*, à la constitution du territoire des Ruthènes au sud des Carpathes, en une unité autonome à l'intérieur de l'Etat tchéco-slovaque, conformément au Traité... » (Doc. C. 107. M. 61. 1922. I. — Genève, le 8 février 1922. « Le territoire autonome des Ruthènes au sud des Carpathes »).

2. Au nom du Comité exécutif des Ruthènes émigrés, MM. le Professeur Antoine HODINKA et Joseph ILLÉS-ILLYASEVICS, ont présenté au début du mois d'octobre 1922 une pétition intitulée *Informations relatives à l'organisation du territoire des Ruthènes au sud des Carpathes, présentées par les Ruthènes émigrés, au Secrétaire Général de la Société des Nations* (le 18 janvier 1922). — Communiqué, avec la réponse du Gouvernement tchéco-slovaque (le 18 janvier 1923), aux Membres de la Société le 25 janvier 1923. C. 74. M. 30, 1923. I.

3. Les partis d'opposition en Slovaquie et en Russie subcarpathique (Parti chrétien social de Slovaquie, parti allemand du Zips, Union des partis oppositionnels, Parti des agriculteurs et petits industriels, Parti hongrois de Russie subcarpathique, Section slovaque du Parti chrétien-social, Parti hongrois du Droit) ont présenté à la S. d. N. une pétition intitulée *La situation des minorités en Slovaquie et en Russie Subcarpathique* (Losonc, en avril 1923). — Cette pétition avec les remarques du Gouvernement Tchéco-slovaque (*Mémoire du Gouvernement tchéco-slovaque*, 19 avril 1924) fut communiquée aux Membres du Conseil de la Société le 22 mai 1924. C. 190 (a). 1924. I.

4. M. B. Riskó, sénateur et M. I. KURTYÁK, député, membres et parlementaires de la Fédération agraire autonome de Ruthénie, ont présenté une pétition en date du 30 septembre 1924 au Secrétariat de la Société des Nations.

5. Le Gouvernement tchéco-slovaque a présenté le 15 septembre 1923 un memorandum à la S. d. N. au sujet de l'organisation du territoire des Ruthènes au sud des Carpathes qui fut communiqué aux Membres de la Société le 15 septembre 1923. C. 608. M. 231. 1923. I.

CHRONIQUES

L'ORGANISATION DE LA VIE SCIENTIFIQUE HONGROISE

I

La vie scientifique hongroise a déjà un passé considérable et néanmoins elle est demeurée assez inconnue aux milieux compétents de la France ¹. Les raisons de cet état de choses se laissent deviner : par suite de l'isolement linguistique, les travaux scientifiques hongrois ne parviennent à la connaissance du monde savant international que si les auteurs eux-mêmes ont soin de les lui communiquer traduits dans une langue mondiale. D'autre part, la fusion de la Hongrie avec l'Autriche ainsi que les sentiments autocratiques et germanophiles ² de la dernière dynastie ont toujours entravé l'effort des Hongrois en vue de jouer un rôle propre dans la vie des nations. Cette situation n'a guère changé en 1867, car le compromis politique assura bien l'indépendance de la politique intérieure hongroise, mais la Hongrie continua à figurer au dehors comme faisant partie de l'Autriche, parce qu'elle n'avait ni diplomatie ni armée indépendantes. La *Monarchie Austro-Hongroise* est restée l'*Autriche* tout court et même les étrangers de bonne foi n'ont eu aucune notion d'une politique ou d'une culture hongroises.

Rappelons encore une troisième circonstance défavorable : les milieux hongrois savaient fort bien que vu notre isolement linguistique la connaissance d'une langue étrangère était indispensable aux Hongrois. Les relations politiques avec l'Autriche, la dynastie de langue allemande, et le voisinage ont fait que l'allemand

1. Cf. Société des Nations. Commission de Coopération Intellectuelle : *La vie intellectuelle en Hongrie. Situation générale*. Par O. de HALECKI, 1923.

2. Nous employons ce mot dans le sens de « ami de la langue allemande ».

s'est répandu en Hongrie dans une proportion plus forte et l'on a pu parler d'une prédominance de l'influence intellectuelle allemande.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait eu en Hongrie une curiosité inlassable pour les cultures française, anglaise, italienne ou slaves ; cependant le nombre de ceux qui possèdent couramment le français ou l'anglais ou, à plus forte raison, qui sont capables de l'écrire, a été de beaucoup inférieur à celui des intellectuels sachant écrire en allemand.

Sans ces observations préliminaires il est impossible de comprendre et de juger l'organisation et les tendances actuelles de la vie scientifique hongroise.

La Hongrie a payé d'une manière atroce la défaite des armes de l'Autriche-Hongrie. Néanmoins on peut citer parmi les suites heureuses de cette catastrophe la rupture politique avec l'Autriche, car aujourd'hui la Hongrie, comme jadis au moyen-âge, joue de nouveau son rôle propre sur le théâtre international et il ne tient plus qu'à elle d'appeler l'attention de l'étranger sur son travail scientifique.

Les autorités qui dirigent la vie scientifique hongroise sont conscientes de la tâche et des possibilités qu'offre la nouvelle situation. Elles ont l'intention ferme de rapprocher, autant que possible, le monde savant et le public lettré hongrois du courant puissant de la culture française dont les productions sont indispensables à toute nation qui ne veut point perdre sa place parmi les peuples civilisés. Cela, bien entendu, sans perdre contact avec le travail de l'Allemagne que, certes, personne n'oserait mépriser et ignorer.

Le comte CUNO KLEBELSBERG qui occupe depuis tantôt trois ans le fauteuil de ministre de l'instruction publique, s'efforce d'assurer par des mesures officielles l'effet de ces tendances générales. Par la loi XI de l'année 1924 sur la réforme de l'enseignement secondaire, il vient de créer le type du *real-gymnasium* dans lequel se rangeront désormais la majorité des établissements de l'enseignement secondaire. En effet, pour 26 lycées du type classique et 21 écoles dites *réales*, on compte, d'après le nouveau classement, 71 *real-gymnasium*. Cette mesure accroît très considérablement l'importance de l'enseignement de la langue française, car à l'avenir, le français sera enseigné non seulement dans les écoles *réales*, comme par le passé, mais encore dans les *real-gymnasium* où l'enseignement du grec a été remplacé par celui des langues modernes : française, anglaise, italienne. Ainsi se trouve assurée l'expansion du français dans la société hongroise.

D'ailleurs dans ce travail en vue de répandre davantage encore

la culture française en Hongrie, le gouvernement hongrois a été honoré de la très précieuse collaboration du gouvernement français qui a fait de son côté des sacrifices importants en vue de réaliser ce programme. Depuis plusieurs années déjà il accorde des bourses d'études à une dizaine d'étudiants hongrois et le montant de ces bourses est assez élevé pour leur assurer un séjour de dix mois dans les universités de France. D'autre part, au *Collège Eötvös* (Ecole Normale Supérieure) de Budapest, des professeurs envoyés en mission par le gouvernement français, offrent leur concours à la formation des futurs professeurs, de même que des professeurs de lycée envoyés aussi par la France viennent renforcer l'enseignement de la langue et de la littérature françaises dans les nouveaux real-gymnasium. Notons aussi que dans chacune des quatre universités de Hongrie : Budapest, Pécs, Szeged, Debrecen, il y a une chaire pour l'enseignement de l'histoire de la langue et de la littérature françaises¹. Enfin des cours gratuits de langue française, organisés sous le patronage de la légation de France à Budapest, permettent à des personnes adultes d'apprendre, en dehors de l'école, les éléments de la langue française ou de perfectionner des connaissances déjà acquises.

Le plus puissant agent d'expansion du français est sans doute le livre français. Grâce à la situation économique de la France, les frais de l'édition française sont actuellement dépassés de 35 0/0 par les frais de l'édition hongroise et encore plus considérablement par ceux de l'édition allemande, dont les prix rendent momentanément le livre allemand presque inaccessible au public hongrois.

Il va sans dire que le nombre des Français qui se donneront la peine d'apprendre notre langue, sera aussi minime à l'avenir, de sorte qu'il incombe aux Hongrois de faire connaître au public français le travail de l'esprit hongrois. On verra ci-dessous les témoignages des efforts hongrois développés en ce sens. Mais pour atteindre des résultats, ces efforts devront être accompagnés du côté français d'un intérêt bienveillant, d'un effort sérieux en vue d'étudier et d'apprécier la vie hongroise.

Ce sont ces curiosités bienveillantes que nous désirons satisfaire en présentant le tableau suivant de l'organisation de la vie scientifique hongroise.

II

A la tête de la direction officielle de la vie scientifique hongroise est placé le Ministère de l'Instruction publique et des Cultes, dont

1. A Budapest, M. Alexandre ECKHARDT ; à Pécs, M. Géza BIRKÁS ; à Debrecen, M. János HANKISS ; à Szeged, M. Béla ZOLNAI.

L'organisation actuelle date de 1867. Deux sections s'occupent des affaires de ce domaine : l'une est consacrée aux universités, à l'Ecole Polytechnique et aux autres établissements d'enseignement supérieur ; l'autre s'occupe des autres problèmes de la vie scientifique : Académie hongroise des Sciences et en général sociétés scientifiques, établissements scientifiques hongrois à l'étranger, relations intellectuelles avec l'étranger, notamment avec la Société des Nations (surtout la *Commission Internationale de Coopération Intellectuelle*) et d'autres institutions : congrès scientifiques internationaux, musées et collections publiques réunis dans l'organisation de l'*Országos Magyar Gyűjteményegyetem* (Union Centrale des Collections publiques de Hongrie). Ces deux sections fonctionnent en collaboration ininterrompue bien que leurs compétences se distinguent nettement.

Cependant il y a des écoles supérieures qui sont encore aujourd'hui du ressort d'autres portefeuilles. Telle est l'Ecole des Mines et Forêts, fondée en 1783 à Selmechánya (auj. en Tchéco-Slovaquie) et hébergée depuis 1919, à Sopron, qui est administrée par le Ministère des Finances lequel dirige cependant l'enseignement en collaboration avec le Ministère de l'Agriculture.

D'autre part, l'Ecole Vétérinaire et les hautes écoles d'Agriculture, ainsi que le Musée et l'Institut Géologique sont administrés par le Ministère de l'Agriculture.

III

Dans l'organisation de la vie scientifique hongroise le rôle principal revient aux universités et aux autres écoles supérieures ¹.

La Hongrie a quatre universités : celle de Budapest, portant le nom *Budapesti Pázmány Péter Tudományegyetem*, fut fondée en 1635 par l'archevêque cardinal Péter PÁZMÁNY et comprend aujourd'hui quatre facultés : 1. une faculté de théologie catholique-romaine, maintenue depuis sa fondation ; 2. une faculté de droit et des sciences politiques ; 3. une faculté de médecine ; 4. une faculté de philosophie, dont les 51 chaires se divisent entre les lettres et les sciences sans autre subdivision.

La *Magyar Királyi Ferenc József Tudományegyetem*, de 1872 à 1918 à Kolozsvár (auj. Roumanie), de 1918 à 1920 à Budapest et à partir de 1920 à Szeged, possède également quatre facultés : 1. une faculté de droit et des sciences politiques ; 2. une

1. Cf. *La vie intellectuelle en Hongrie. Les Universités et les hautes écoles*. Par O. de HALECKI. 1924. *ibid.*

faculté de médecine ; 3. une faculté des lettres ; 4. une faculté des sciences.

La *Magyar Királyi Erzsébet Tudományegyetem*, de 1912 à 1918 à Pozsony (Presbourg, auj., en Slovaquie) de 1919 à 1920 à Budapest, depuis 1920 à Pécs, a été inaugurée avec trois facultés : 1. droit et sciences politiques ; 2. médecine ; 3. lettres. A celles-ci a été jointe dès 1923 la faculté de théologie luthérienne de Sopron et l'on projette d'instituer une faculté des sciences mathématiques, naturelles et économiques à l'aide de l'Académie d'Agriculture de Magyaróvár.

La *Magyar Királyi Tisza István Tudományegyetem* de Debrecen s'est détachée en 1912 de l'école de théologie calviniste (fondée en 1588) ; elle possède aussi quatre facultés : 1. théologie ; 2. droit et sciences politiques ; 3. médecine ; 4. lettres.

En 1919 fut fondée à Budapest la *Faculté Economique Royale Hongroise* avec quatre sections : 1. économie générale et administration publique ; 2. diplomatie ; 3. économie rurale ; 4. commerce. Cette dernière section s'occupe de la formation des professeurs d'écoles commerciales.

L'appartenance de la *Faculté Economique de Budapest* est encore problématique. Par son programme et son idée fondamentale elle a beaucoup d'affinité avec les facultés des sciences économiques et sociales allemandes, établies à Francfort en 1914 et à Cologne en 1919. Néanmoins, en considération du caractère agraire de la Hongrie, elle attache une importance toute particulière à l'enseignement agricole. Sous ce rapport elle ressemble plutôt à la *Hochschule für Bodenkultur* de Vienne.

Selon l'avis général l'isolement des différentes hautes écoles n'est pas un avantage et il serait désirable qu'elles fussent rattachées soit à l'Université de Budapest, soit à l'Ecole Polytechnique. La première de ces solutions était dans l'intention des fondateurs de la Faculté Economique. La difficulté provient de ce que par l'enseignement des sciences sociales, la Faculté Economique entre en concurrence avec la faculté de droit de l'Université.

D'autre part il est question de réunir dans une école supérieure, sous l'égide du Ministère de l'Instruction Publique, la Faculté Economique de Budapest, l'Ecole des Mines et Forêts de Sopron, l'Ecole Vétérinaire de Budapest et l'Académie d'Agriculture de Magyaróvár tout en laissant à ces écoles leur indépendance et même leur siège actuels. Le projet de rattacher l'Ecole des Mines et des Forêts à l'Ecole Polytechnique de Budapest avait échoué, faute de place, déjà avant son transfert à Sopron. Tous ces projets d'unification rencontrent cependant des difficultés un peu plus

considérables : la gêne financière et la résistance des ministres respectifs qui s'opposent à toute diminution de leurs compétences.

L'organisation de nos universités leur assure une assez grande autonomie, surtout en ce qui concerne la désignation des nouveaux professeurs, l'élection du doyen et du Conseil de l'Université et l'exercice du droit disciplinaire. L'ensemble des facultés forme une unité indivisible respectée par les autorités officielles qui ne désireraient qu'assurer les bénéfices de cette autonomie aux écoles supérieures isolées et actuellement un peu abandonnées à leur sort.

Par leur forme nos universités appartiennent au type des universités de l'Europe centrale. Cela veut dire que les universités constituent des centres de recherches scientifiques en même temps qu'elles servent l'enseignement scientifique supérieur. Ainsi le personnel enseignant de l'université a la double tâche de travailler au progrès des sciences spéciales et de donner aux élèves l'enseignement spécial que ceux-ci viennent chercher à l'université. En effet la Hongrie n'a pas d'établissements destinés expressément aux recherches scientifiques. Ses meilleures forces sont occupées dans les universités et le progrès scientifique est assuré par les travaux des professeurs d'université et des jeunes savants placés sous leur direction.

Pour ce qui est de l'enseignement pratique des universités, il suffit de jeter un coup d'œil sur les règlements concernant l'obtention des certificats d'aptitude.

Les facultés de droit et des sciences sociales confèrent aux étudiants ayant présenté un travail de diplôme et passé leurs examens d'aptitude ainsi que l'examen de docteur, un diplôme de docteur en droit et ès sciences politiques. Ce diplôme sanctionne la fin des études supérieures, mais en même temps il sert de brevet d'aptitude au service dans l'administration publique et la justice; il est même indispensable à l'exercice des fonctions d'avocat et de juge. Un petit nombre d'étudiants qui ne désirent pas obtenir le grade de docteur, peuvent passer un examen de droit ou de sciences politiques dit « d'Etat », mais cet examen, quoique d'un caractère purement pratique, doit être subi à l'université, devant un jury constitué en majorité de professeurs d'université. Notons encore que des commissions de ce genre fonctionnent aussi auprès des académies de droit de province qui perdent d'ailleurs de plus en plus de leur importance.

A la faculté de médecine les candidats ayant terminé leurs études et passé leurs examens, sont reçus docteurs et le diplôme de docteur les autorise à pratiquer. L'Etat reconnaît, sans autre, ces diplômes d'aptitude.

Par contre la différence est très marquée aux facultés des lettres et des sciences (philosophie) où les étudiants ayant achevé leurs études et présenté leur dissertation, sont autorisés à passer l'examen de docteur, mais le diplôme ainsi obtenu ne constitue qu'un certificat d'aptitude purement scientifique. Pour obtenir le diplôme d'enseignement secondaire, ils doivent passer au cours et à la fin de leurs études universitaires, devant une commission organisée en dehors de l'université, deux examens d'aptitude qui doivent être suivis, après l'année de stage, d'un troisième examen, dit « pédagogique » qui seul qualifie à l'enseignement secondaire. Le diplôme de professeur agrégé autorise toujours à enseigner au moins deux matières.

A l'École Polytechnique de Budapest, à l'École Vétérinaire et à l'École des Mines et Forêts, on trouve également cette combinaison de l'enseignement pratique et scientifique. Dans ces écoles, l'enseignement pratique domine peut-être davantage, mais l'intensité du travail scientifique de ces écoles se révèle dans les publications scientifiques des professeurs et la valeur de ces travaux a été honorée par les autorités supérieures qui leur ont accordé le droit de conférer le grade de docteur.

L'importance primordiale des universités et des écoles supérieures au point de vue du progrès intellectuel du pays a été reconnue par les autorités compétentes, par la législation et par l'opinion publique, surtout dans ces derniers temps. Jusqu'en 1912 la Hongrie n'avait que deux universités et une école polytechnique. La fondation de la seconde université en 1872 éveilla des émulations. La noble concurrence des grandes villes de province a amené la fondation de deux universités à la fois et en 1918 on résolut de fonder une seconde école polytechnique à Temesvár (aujourd'hui en Roumanie), mais l'exécution de ce projet fut empêchée par la fin désastreuse de la guerre. En outre, deux universités, une nouvelle et une ancienne, perdirent leur siège et même leur matériel depuis l'occupation du pays. (Pozsony-Presbourg, Kolozsvár). Il s'agissait donc de recommencer, de réorganiser, de reconstruire les bâtiments, cliniques, bibliothèques, etc., qu'elles ont dû laisser dans le territoire. Or l'opinion publique et les autorités compétentes étaient du même avis : il fallait supporter tous les sacrifices pour maintenir les universités exilées, bien que les intérêts proprement dits de l'enseignement supérieur eussent été satisfaits par un nombre plus réduit d'universités. Seul le maintien des facultés de médecine paraissait indispensable à l'état sanitaire du pays, ce qui est un point de vue administratif et non scientifique.

En réalité, le maintien de toutes les universités était nécessaire pour assurer la succession des générations de savants. Une ou deux universités n'assurent qu'à un ou deux spécialistes l'existence matérielle, celle des autres dépend de la durée de la vie plus ou moins longue de ce ou de ces deux professeurs. Par contre un nombre plus grand d'universités comporte au moins 4 ou 5 chaires pour chaque spécialité ; chaque chaire a son personnel adjoint et ainsi tous ceux qui désirent suivre leur penchant pour les sciences, espèrent à bon droit obtenir tôt ou tard un poste scientifique. Ces conditions favorables permettent aux jeunes talents de se faire valoir.

Telle est la signification de la politique universitaire des dernières années. En chiffres : tandis qu'en 1880 le nombre des postes scientifiques était de 293, en 1900 de 531, en 1913 de 839, en 1922-23 il monte à 1187. Sur ce nombre les universités comptaient en 1880 219 postes, en 1900 ce chiffre monte à 340, en 1913 à 470, et en 1922-23 à 734. On appréciera ces efforts à leur valeur, quand on considérera que par suite de l'isolement de la langue hongroise le savant hongrois n'a guère d'autre perspective que de se placer à l'intérieur du pays.

La seule organisation inter-universitaire, dépourvue cependant de toute qualité officielle, est l'Association pour l'Enseignement Supérieur (1910) qui compte parmi ses membres à peu près tous les professeurs d'université et d'école supérieure. Le but de cette société est de mettre au point par la voie de la discussion publique les problèmes de l'enseignement supérieur. Ses enquêtes et ses débats publics sont justement réputés par la profonde éloquence des orateurs qui ne laissent pas d'impressionner sensiblement l'opinion publique. On peut d'ailleurs suivre ces débats dans des publications officielles.

IV

En dehors des universités le travail scientifique se concentre dans les musées et dans d'autres établissements scientifiques.

Parmi les collections publiques hongroises, la plus importante et en même temps la plus ancienne est le *Musée National Hongrois* fondé non par le souverain, comme en Autriche ou dans d'autres pays, mais par le Comte François SZÉCHENYI et quelques autres généreux magnats hongrois (1802) et qui s'est développé grâce à l'esprit de sacrifice inlassable du public hongrois.

Le *Musée National Hongrois* est depuis sa fondation une collection publique nationale et scientifique. Il s'est différencié au fur

et à mesure de son développement, s'est divisé en plusieurs sections, enfin certaines parties des collections se sont rendues indépendantes, tels le Musée des Beaux-Arts et le Musée des Arts Décoratifs.

Cependant tous ces événements peuvent être considérés comme des épisodes dans l'histoire de nos musées. Par contre dans ces derniers temps la loi n° XIX de 1922, élaborée par le Comte KLEBELSBERG, a produit un changement considérable et décisif dans la vie de nos collections publiques et de notre vie scientifique en général. Cette loi établit que les collections publiques, à savoir :

1. les *Archives Nationales Hongroises* ;
2. le *Musée National Hongrois* avec ses sections : A. Bibliothèque Nationale SZÉCHENYI ; B. Cabinet des Médailles et Musée d'Archéologie ; C. Musée Zoologique ; D. Musée Botanique ; E. Musée de Minéralogie et de Paléontologie ; F. Musée Ethnographique ;
3. le *Musée National Hongrois des Beaux-Arts* ;
4. le *Musée des Arts Décoratifs*,

forment un corps autonome qui porte le nom de : *Union Centrale des Collections Publiques de Hongrie* (Országos Magyar Gyűjteményegyetem) et exerce ses droits autonomes précisés dans la loi par l'organe du Conseil de l'*Union Centrale des Collections Publiques de Hongrie*.

Ainsi une personne juridique indépendante a été constituée qui réunit dans un corps le *Musée National* et les collections naguère détachées de lui : le *Musée des Beaux-Arts* et le *Musée des Arts Décoratifs*, sans compter les *Archives Nationales*. La loi emploie pour désigner ce corps le mot « Université » (*des Collections Publiques de Hongrie*) mais, cela va sans dire, dans un sens différent de l'usage ordinaire ; le terme signifie plutôt à l'instar de l'*Université (de France)*, « totalité, ensemble ».

Le Conseil de l'*Union Centrale des Collections Publiques de Hongrie* se compose des directeurs-conservateurs des Collections publiques et des diverses sections du Musée National Hongrois d'une part, de 10 professeurs d'université ou de l'Ecole Polytechnique nommés pour une période de 5 ans par le Ministre de l'Instruction publique d'autre part, enfin de 5 experts, également choisis pour une période de 5 ans par le Ministre de l'Instruction publique, de préférence parmi ceux qui ont fait des dons considérables en faveur des collections publiques.

Lors de la formation du Conseil et pour la période du début des travaux du Conseil, le siège présidentiel est occupé par le Ministre de l'Instruction publique. L'office de vice-président gérant est occupé par les fonctionnaires principaux des musées

en alternant tous les deux ans. Le Ministre de l'Instruction publique ne désire pas d'ailleurs se réserver le siège présidentiel : il nommera en temps opportun, un président désigné par le Conseil pour la durée de cinq ans.

Le travail administratif de direction et d'organisation a lieu dans le conseil de direction et dans les conseils de section.

En organisant l'*Union Centrale des Collections Publiques de Hongrie*, le but du comte KLEBELSBERG était d'intensifier le travail des musées qui conservent dans leurs dépôts le plus riche matériel scientifique, de donner au personnel des musées une direction plus consciente de leur tâche et plus efficace dans ses effets et enfin d'assurer la position matérielle de ce personnel, ébranlée par les catastrophes politiques. On voit dès lors le parallélisme avec l'idée de l'organisation de l'enseignement supérieur.

Ce programme a été prévu dans la loi sur la création de l'*Union Centrale des Collections Publiques*. D'abord la loi déclare que le Conseil a pour tâche d'établir la sphère d'activité de chaque collection et d'assurer ainsi leur collaboration harmonieuse. Il doit prendre soin de ce que le matériel des musées, des bibliothèques et des archives entre dans le département qui lui convient au point de vue de la nature des collections.

La décision prise au sujet du programme de collection et du transfert du matériel ne peut être modifiée qu'au bout de dix ans sur la demande collective des deux conservateurs intéressés. Cette mesure empêche la concurrence dans le travail de collection et assure le placement convenable du matériel. Le Conseil établit aussi le programme des fouilles et des expéditions scientifiques et ethnographiques et prend soin de l'exécution de ce programme.

La situation économique de la Hongrie d'après guerre ne permet d'utiliser que d'assez médiocres sommes pour le travail et le développement des collections publiques. L'extension des cadres trop exigus est envisagée dans la disposition de la loi qui autorise le Conseil à discuter et à élaborer des projets concernant l'aliénation du matériel des collections par la voie de vente privée ou aux enchères. Ces projets sont à présenter au Ministre de l'Instruction publique qui décide en la matière. D'autre part la loi invite le Conseil à éveiller et à maintenir l'esprit de sacrifice public. Elle permet en outre que les fonds ainsi amassés soient manipulés séparément, à titre de fondation privée, et que les sommes accordées par l'Etat au développement de ces collections soient ajoutées à ces fonds privés. L'*Union Centrale des Collections Publiques* a le droit d'accepter des donations et des legs et ses immeubles seront inscrits

au nom de l'*Union Centrale* sur le registre des hypothèques.

Quant au personnel des collections publiques dispersé auparavant en de petits groupes de fonctionnaires, dont l'avancement était lent et difficile, la loi le groupe en une grande unité tout en le divisant en trois catégories : 1. personnel scientifique ; 2. personnel auxiliaire, technique et scientifique ; 3. personnel administratif. Les employés sont classés par le Ministre sur la proposition du Conseil qui a le droit de leur confier des missions à l'intérieur du pays et à l'étranger. Ainsi la loi assure aux employés une promotion plus rapide, les possibilités de l'avancement ayant été prévues plus largement. Si d'autre part quelqu'un se sent une vocation pour un autre domaine de la science que celui dans lequel il a travaillé jusqu'alors, et s'il est à même de mieux travailler dans une autre collection publique, son transfert peut avoir lieu sans aucune difficulté.

Quant au recrutement du personnel, la loi garantit une grande autonomie au Conseil en déclarant que seule la désignation du Conseil qualifie quelqu'un pour la nomination. Le Ministre ne se réserve que le droit de veto. Dans le conseil, la charge du rapporteur est confiée au premier fonctionnaire de l'établissement intéressé auquel est adjoint en cas de création de postes nouveaux, à titre de rapporteur, le professeur d'université dont la spécialité tient de plus près à l'occupation de l'employé à nommer. Par cette mesure les professeurs peuvent favoriser leurs élèves distingués. La désignation est réservée au Ministre dans le cas où le droit de veto du premier fonctionnaire de l'établissement intéressé a déjà été exercé à deux reprises, et qu'ainsi la désignation par le Conseil n'a pu avoir lieu.

Dans l'intérêt du travail scientifique et de la paix intérieure des instituts le Conseil a le droit de proposer au Ministre de prendre les mesures prescrites par la loi contre les fonctionnaires qui se sont avérés incapables de travail scientifique ou dont les occupations non-officielles et privées seraient incompatibles avec la charge qu'ils occupent dans l'organisme de l'*Union*. Excepté dans les cas d'incapacité ou d'incompatibilité, les employés scientifiques des instituts ne peuvent être mis à la retraite d'office qu'après 70 ans accomplis, tout comme les professeurs d'université.

La loi n° 1 de 1923 assurant à l'*Académie Hongroise des Sciences* une subvention annuelle de l'Etat, déclare aussi que les fonctionnaires en activité de l'Académie, à l'exception du Secrétaire général, des secrétaires de section, et du Bibliothécaire en chef qui remplissent des fonctions honorifiques sans rémunération, sont compris dans l'effectif de l'*Union Centrale des Collections Publiques*

de Hongrie. Par égard pour l'Académie, le Conseil de l'Union a été complété par le Secrétaire général de l'Académie et deux représentants délégués de l'Académie.

La même loi accorde à l'Union Centrale des Collections publiques et à l'Académie la protection judiciaire qui ne revient qu'aux départements (comitats) pourvus de l'autonomie, c'est-à-dire le droit de recours à la juridiction administrative, dans les cas de conflits entre elles ou avec l'Etat hongrois. Elles peuvent avoir recours aussi à la Haute Cour Administrative contre les dispositions du Ministre ou de ses fonctionnaires, si celles-ci portent préjudice à la compétence de l'Union Centrale et des organes de l'Union Centrale ou si elles constituent un acte illégal. La Haute Cour Administrative n'a dans ces cas que le droit de cassation, excepté le cas où le Ministre refuserait de liquider la subvention accordée par l'Etat en faveur de l'Académie : alors la Haute Cour Administrative peut obliger le Ministre à la liquidation du montant de la subvention.

Aux termes des règlements du Conseil de l'Union Centrale des Collections Publiques de Hongrie, fixés, selon la disposition de la loi et approuvés par le Ministre de l'Instruction publique, le Ministre a le droit d'incorporer à l'Union de nouveaux instituts établis à l'intérieur du pays ou à l'étranger. Conformément à cette disposition, le Ministre a effectivement rattaché à l'Union Centrale tout d'abord le Bureau Central bibliographique des Bibliothèques Publiques de Hongrie, qui est chargé du service des échanges internationaux, et récemment l'unique Observatoire Astronomique de l'Etat hongrois érigé à Ógyalla en 1871, grâce à la fondation Miklós KONKOLY-TUEGE ; le siège de l'Observatoire ayant été adjugé à la Tchéco-Slovaquie, celui-ci a dû être transféré et entièrement réorganisé à Budapest. De même l'Institut Historique fondé à Vienne dans le Palais de la Garde hongroise en vue des recherches historiques dans les archives de Vienne dont les fonds secrets si précieux pour l'histoire de Hongrie ont été ouverts au public dès 1918, a été ajouté à l'ancienne organisation. On projette également le rattachement des Instituts hongrois établis à Rome et à Berlin, ainsi que de l'Institut Hongrois qui doit être fondé à Paris.

On voit que l'Union Centrale qui depuis sa fondation s'est révélée une institution vivace et féconde, joue un rôle de plus en plus important dans la vie scientifique hongroise à laquelle elle prête largement la force de son existence autonome.

Dans le programme de son développement, il s'agit surtout de deux points de vue importants. D'abord le Ministre a l'intention de confier à l'Union Centrale des Collections Publiques la distribu-

tion des bourses de voyage et d'études, dont le nombre augmente de jour en jour. Ces bourses proviennent en partie de sources hongroises, d'autre part de sources étrangères, avant tout de la générosité du Gouvernement français. Le Gouvernement français a accordé en effet des bourses de voyage non seulement à des étudiants, mais encore aux savants hongrois. De même le Gouvernement italien et la Rockefeller-Foundation ont distribué des bourses pour favoriser la formation scientifique de savants hongrois à l'étranger. Pour la désignation des candidats on préférerait à la personne du Ministre l'*Union Centrale des Collections Publiques*, une institution qui est à l'abri de toute influence politique et composée de savants compétents et désintéressés. A cet effet l'Union devra former un conseil spécial qui aura le soin de désigner les boursiers, excepté le cas où le donateur stipulerait expressément qu'il ne désire pas recourir à la compétence de l'Union Centrale des Collections Publiques.

L'autre projet qui n'est encore qu'en voie d'ébauche, consisterait à assurer la situation matérielle du personnel adjoint aux chaires des facultés de droit et de philosophie de l'université. A l'heure actuelle les professeurs sont en train de perdre peu à peu ce personnel, à cause de la médiocrité des appointements qui empêchent les adjoints et chargés des cours de s'adonner avec désintéressement à leurs travaux scientifiques. Ainsi on s'occupe sérieusement du projet d'englober le personnel adjoint des universités dans le corps de l'Union Centrale des Collections Publiques ; on faciliterait de la sorte leur avancement et même leur transfert éventuel à l'effectif des instituts faisant partie de l'Union. L'avantage de cette solution est évident ; les difficultés à surmonter sont surtout de nature financière.

V

Nous devons nous occuper ici encore des sociétés scientifiques et en premier lieu, de l'*Académie Hongroise des Sciences* qui le 3 novembre 1925 fêtera le centième anniversaire de sa fondation. Elle est due, tout comme celle du Musée National Hongrois, et à l'inverse de celle des autres académies de l'Europe, non à la générosité du souverain, mais à l'initiative privée : elle a été fondée par le Comte István SZÉCHENYI (fils du fondateur du Musée National) créateur de la Hongrie moderne, au début du XIX^e siècle. Le palais de l'Académie a été construit également avec les fonds réunis grâce à la générosité du public hongrois. L'Académie Hongroise est destinée au culte des sciences et de la littérature en langue

hongroise. Elle se compose de trois sections : 1. linguistique et belles-lettres ; 2. philosophie, sciences sociales et historiques ; 3. mathématiques et sciences naturelles.

Les membres sont nationaux et étrangers. Les membres intérieurs sont élus parmi ceux qui se sont distingués, soit par des travaux originaux, soit par la protection efficace du travail scientifique. Ils sont : honoraires, réguliers ou correspondants. Les membres extérieurs sont élus parmi les savants de l'étranger qui se sont distingués par leurs travaux scientifiques, et surtout parmi ceux qui s'occupent de questions intéressant la Hongrie ou l'Académie Hongroise. Ils ont le droit de siéger à toutes les séances de l'Académie. Chaque membre est classé dans une section. La première section compte 6 membres honoraires, 12 membres réguliers, 36 membres correspondants ; la deuxième et la troisième ont chacune en plus 9 membres honoraires, 24 membres réguliers et 60 membres correspondants.

L'Académie Hongroise des Sciences s'est acquis des mérites fort considérables dans le développement de la langue et des sciences hongroises. L'expression de la reconnaissance nationale se manifeste dans la loi mentionnée ci-dessus qui a codifié la subvention annuelle et en même temps la protection assurée par la compétence de la Haute Cour Administrative dans les affaires de l'Académie. C'est aussi l'Académie qui a constitué récemment la Commission Nationale Hongroise de la Commission de Coopération Intellectuelle de la Société des Nations et qui sert ainsi d'intermédiaire entre le monde scientifique hongrois et la Commission de Coopération Intellectuelle. Une sous-commission de cette commission nationale s'est chargée d'entretenir des relations avec l'Office international des Renseignements Universitaires institué par la Société des Nations.

Les sociétés scientifiques ont été fondées après 1840 par les spécialistes de chaque science. Chaque société s'efforce naturellement d'assurer la publication de son journal scientifique à l'aide des cotisations payées par ses membres. Cependant la situation économique déplorable des intellectuels qui entretenaient ces sociétés avant la guerre, ne leur permet plus de s'imposer aujourd'hui le même sacrifice. Dès lors il a été nécessaire d'accorder à ces sociétés des subventions régulières. D'autre part, on ne saurait, sans trop d'inconvénients, charger l'Etat de tant de dépenses. Pour remédier à cet état de choses a été créée une institution importante : l'*Association des Sociétés et Institutions scientifiques* qui a groupé dans son sein les sociétés scientifiques en vue d'assurer la défense de leurs intérêts matériels.

L'organisation de cette institution est due en grande partie au Comte KLEBELSBERG qui est aussi président de la Société Historique Hongroise. Les membres de cette association sont uniquement les sociétés et institutions scientifiques (musées, instituts, etc.), les personnes physiques en sont exclues. A l'heure actuelle 43 sociétés prennent place dans cette institution qui comprend ainsi à peu près toutes les sociétés scientifiques de la Hongrie. Le but de la fondation de cette association a été en premier lieu d'assurer la publication régulière des revues et des autres publications scientifiques. Elle a acquis une imprimerie où l'impression des revues scientifiques a lieu sans profit d'éditeur. La subvention de l'Etat a été employée surtout à l'acquisition de stocks de papier et au développement de l'imprimerie. L'association s'est créé ainsi une base matérielle ; d'autre part la concentration de l'impression des revues scientifiques à la même imprimerie leur assure les avantages d'un grand trafic. Cette association a été constituée, on le voit, sous la pression de la situation économique, mais sa destination semble devoir être définitive ; de plus on peut présumer qu'elle n'arrivera au bout de son développement qu'après une certaine évolution. D'autre part le rapprochement des sociétés, quoique fondé sur une base économique, ne manquera pas d'avoir son utilité morale. Ainsi cette association jouera un rôle de plus en plus prépondérant dans la vie scientifique hongroise. En tenant compte des obstacles matériels au travail scientifique et des facteurs de production, elle s'efforcera de perfectionner l'organisation de la vie scientifique hongroise.

Les sociétés scientifiques de leur côté aspirent à entretenir les relations internationales en fournissant, dans chaque numéro de leurs revues, un résumé des articles dans une langue mondiale ; procédé adopté depuis quelque temps même dans certaines collections de publications scientifiques. Dans ces résumés, la langue française est employée de préférence, à côté de l'allemand. Il y a même une société dont la revue paraît uniquement en français : la *Revue de la Société Hongroise de Statistique*, revue trimestrielle.

Enfin les sciences historiques et philosophiques hongroises ont à leur disposition la *Revue des Etudes Hongroises et Finno-Ougriennes* qui transmet au public français les derniers résultats du travail scientifique hongrois et qui cherche à établir une collaboration des mondes savants français et hongrois.

ZOLTÁN MAGYARY.

(Budapest)

L'HISTOIRE DES IDÉES ET DE LA VIE INTELLECTUELLE EN HONGRIE

Une douzaine de savants hongrois ont fondé à Budapest en 1921 la *Société Minerva* dans le but de cultiver l'histoire de la vie intellectuelle et spirituelle hongroise et de l'histoire des idées en Hongrie.

La revue *Minerva*, organe de cette société, se propose de publier des études d'histoire et de philosophie concernant l'évolution de la vie spirituelle en Hongrie. Elle tâchera d'éclaircir les phénomènes et les problèmes de l'histoire de la politique, de la littérature, des arts et des sciences hongroises surtout là où se manifestent le choc des idées, l'évolution des idéologies et la lutte des différentes conceptions philosophiques. Elle désire étudier de près les facteurs et les forces spirituelles communes à toutes les branches des sciences historiques hongroises. Cette revue met en relief la philosophie de l'histoire selon DILTHEY, et veut faire triompher une conception idéaliste dans ces études, en opposition à une conception positiviste et matérialiste.

Les savants hongrois ont subi de cruelles épreuves pendant et après la guerre. La situation des intellectuels dans les pays vaincus est assez précaire. Mais rien ne peut ébranler leur foi dans un avenir meilleur des conditions intellectuelles, leur persévérance au travail scientifique et leur idéalisme.

La revue *Minerva* en est la preuve. Nous allons rendre compte des principaux articles de la première année [1922] en insistant sur ceux qui sont en rapport avec nos études¹.

1. Président : M. Zoltán Gombocz, professeur de linguistique hongroise à l'Université de Budapest ; vice-président : M. Bálint Hóman, professeur d'histoire hongroise à l'Université de Budapest, directeur général du Musée National Hongrois ; secrétaire : M. Tivadar Thiernemann, professeur d'allemand à l'Université de Pécs. — Adresse du secrétaire : Pécs, Université. — La 1^{re} année (1922) de la revue *Minerva* a paru sur 364 pages ; la 2^e (1923) sur 215 pages.

Tivadar THIENEMANN : **Le positivisme et les sciences historiques hongroises**, pp. 1-28.

Après un coup d'œil jeté sur l'activité scientifique en Hongrie dans la période de 1870 à 1920, M. THIENEMANN critique l'insuffisance du positivisme, tout en reconnaissant l'utilité de ses apports, et esquisse le programme de la revue *Minerva* dont le but est la réhabilitation de l'idéalisme dans les sciences historiques.

Il y a à peu près cinquante ans que l'éminent historien hongrois Gyula PAULER a signalé le triomphe décisif du positivisme dans les sciences historiques (*Századok*, 1871). On se hâta de transformer les sciences historiques dans l'esprit des sciences exactes. On traduisit les œuvres de Buckle et de Draper et la découverte de la nouvelle méthode donna lieu aux plus grandes espérances. L'orgueil habituel à toutes les tendances rationnelles envahit les âmes et fit sourire les savants, satisfaits d'avoir trouvé la vanité de l'idéalisme suranné de Hegel. La foi idéale dans les valeurs spirituelles perdit toute sa force. On admira, au lieu des œuvres d'art et de la philosophie, les grands progrès industriels et techniques. L'intérêt scientifique se dirigea vers la nature et vers la société : les sciences typiques, et principalement en l'honneur de cette époque, furent les sciences naturelles et la sociologie.

On chercha à populariser la nouvelle sagesse : le Hongrois Ferenc MENTOVICH l'explique dans son étude : *Les doctrines du matérialisme de Moleschott-Vogt-Büchner*. On s'enthousiasma pour la biologie de Darwin. Büchner et Vogt donnèrent des conférences à Budapest.

Mais les symptômes de la réaction ne manquèrent pas non plus d'apparaître. Ágost GREGUSS, professeur d'esthétique à l'Université de Budapest, s'efforça de dissiper un peu les illusions prétentieuses qui s'étaient si vite enracinées dans l'esprit contemporain. (*De l'influence du matérialisme*, 1872). Il prédit un avenir aride et attira l'attention sur le danger moral que court une nation par trop matérialiste. Sámuel BRASSAI, dans son testament littéraire (*La véritable philosophie positive*, 1895), ne paraît pas moins désolé que la science soit dépourvue de tout idéalisme.

Vers 1870, le représentant le plus marquant du positivisme conquiert les cœurs : Auguste COMTE. Gyula Pauler se plaint déjà que « l'esprit le plus universel soit resté presque inconnu en Hongrie ». Imitant l'agnosticisme de Comte, les savants hongrois bannirent l'imagination du domaine de la science. Selon la ferme conviction des historiens « avancés », l'unique devoir de l'histoire devait consister dans l'exposé empirique des données incontestables, des documents authentiques, des faits collectionnés et classifiés avec une exactitude méticuleuse. L'avantage de ce travail est indéniable. Le passé reculé devint de plus en plus compréhensible et l'importance de la connaissance des sources a pénétré

pour toujours dans l'esprit du public. Grâce à la méthode nouvelle, la philologie évolua également. Mais le gain le plus important fut l'esprit d'objectivité, l'effort de rester impartial dans les travaux historiques. Cependant conformément à ce principe, on finit par ignorer ce qui est organique dans le passé, afin de pouvoir mesurer et condenser dans un inventaire tous les matériaux. En histoire littéraire, cette tendance aboutit aux recherches concernant les thèmes, en un mot le côté matériel de l'œuvre littéraire. Les facteurs religieux et philosophiques furent exclus de l'historiographie, du moment que le positivisme les a toujours dénigrés. On prétendit, par contre, que le processus historique n'est autre chose que l'obéissance de l'humanité aux lois inexorables de la nature, et que partant, l'histoire est une science naturelle. La revue sociologique *Huszadik Század* (Le vingtième siècle) avait pour seul but de faire dominer ce système matérialiste. La linguistique passait également pour une science exacte, surtout la phonétique. L'histoire de la littérature ne jurait que par les théories positivistes de Taine, de Brunetière et d'Ernest Boyet.

« La marque spéciale du positivisme, l'exclusion de l'imagination du domaine de la science » — voilà une des principales illusions de la vie scientifique du XIX^e siècle.

La *Minerva* suit une toute autre voie, celle de l'idéalisme.

« Nous ne voulons pas nous frayer de nouveaux passages — dit M. THIENEMANN — nous voulons simplement continuer quelques grandes initiatives interrompues. Il est inutile de justifier les fermes et grandes traditions qui ont préparé la résurrection de l'idéalisme après avoir dispersé les illusions des dernières années. Aujourd'hui, l'on voit plus clairement que jadis, que ce sont toujours les facteurs spirituels qui décident de la direction de l'histoire. La *Minerva* aura pour but de chercher l'image du passé de la Hongrie à travers les phénomènes spirituels, de faire ressortir l'unité des sciences historiques ; alors on verra dans le petit fait le reflet de l'ensemble, et dans les phénomènes isolés de la vie politique économique et scientifique l'histoire indivisible du passé de la Hongrie. »

Gyula KORNIS : **Un nouveau système philosophique.** *La philosophie de M. Ákos PAULER*, pp. 29-89. Cf. le compte-rendu de M. J. NAGY sur les études philosophiques en Hongrie, *La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, 1924 [t. II], pp. 172-183.

József NAGY : **Taine et Riedl**, pp. 90-92.

M. Nagy qui a écrit depuis la publication de cet article tout un livre sur TAINE, examine ici l'influence du grand critique français sur Frigyes RIEDL, professeur récemment décédé de l'Université

de Budapest, auteur de plusieurs essais de haute valeur, et qu'on désigne habituellement comme le plus fidèle disciple du grand essayiste français en Hongrie.

Frigyes RIEDL suivit les cours de Taine à Paris avec un enthousiasme attentif. Il avait son portrait dans son cabinet de travail. C'est également lui qui a suggéré à M. József Nagy l'idée d'écrire un essai sur Taine. Or dans les œuvres de Riedl, l'on trouve quelques passages qui semblent répercuter certaines conceptions de Taine. Il parle quelquefois des « lois littéraires » ; il expose des points de vue synthétiques pour établir les tendances des époques diverses dans les œuvres littéraires ; il explique ses théories au moyen d'analogies puisées dans l'histoire naturelle. Tout cela rappelle plus ou moins le maître spinoziste.

Mais si l'on étudie à fond les méthodes de Taine et celles de Riedl, une différence considérable saute aux yeux. L'intérêt de Taine pour le monde environnant était purement métaphysique, tandis que Riedl se comporte vis-à-vis de l'univers comme un critique amateur. Taine découvrit le *tout* dans le moindre phénomène ; pour lui, l'individuel s'est submergé dans l'universel. Quel contraste entre cette impassibilité savante et la susceptibilité de Riedl envers les plus infimes détails des différences individuelles ! Tandis qu'il étudiait l'évolution de la littérature hongroise, ce qui l'intéressait en premier lieu, ce n'étaient pas les causes étrangères, mais le surplus d'origine hongroise qui s'attachait à l'élément commun. Pour Riedl, tous les faits interprètent une activité spéciale de l'esprit. Selon le grand penseur français, l'esprit n'est que le « produit » de la race, du milieu et du moment ; selon Riedl, par contre, l'esprit est une vitalité toujours active qui réagit contre toutes les influences à sa façon.

Béla ZOLNAI : La linguistique et l'histoire des idées,
pp. 93-103.

L'auteur constate un grand rapprochement des études philologiques et historiques, et y voit une tendance vers une synthèse. C'est un signe de nos temps, car les savants les plus éloignés et de diverses nationalités entreprennent la même tâche et presque tous en même temps.

M. Émile SETELE, l'éminent linguiste finnois, par exemple, en établissant le programme d'une linguistique générale, parle des trois grands devoirs du linguiste moderne : la grammaire doit être 1° descriptive, 2° génétique (c'est-à-dire historique et comparée) et 3° émotionnelle. Cette dernière discipline « étudie la langue au point de vue de sa valeur émotive, de l'impression esthétique que produit sur nous la forme linguistique » (« linguistique » veut dire ici « stylistique »). M. Setälä étudie la langue et les productions du langage en tant que source de la civilisation.

Le langage est déjà lui-même un produit de la civilisation, mais il reflète en même temps la civilisation. La civilisation d'un groupe linguistique à un moment donné peut s'exprimer par le langage. (L'Ethnologie et son objet. *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XXIX, 3 b., p. 17).

M. ZOLNAI passe en revue les travaux de ce genre de MM. BALLY, SCHUCHARDT, KLUGE et BURDACH, puis analyse à l'aide de la nouvelle méthode et surtout au point de vue sémantique le mot hongrois *ember* (homme) depuis l'époque du plus ancien monument linguistique hongrois jusqu'à nos jours. Le contenu de cette expression a changé selon les diverses tendances et conceptions des siècles et chaque nuance reflète la particularité de la vie spirituelle contemporaine.

Le Comte Paul TELEKI publie (pp. 257-269) un intéressant article concernant la synthèse et le système des cours de géographie, élaborant un vaste programme et élargissant par là les cadres de cette discipline.

Gyula SZÉKFI : **Les caractères spécifiques de la race hongroise à la lumière de l'histoire économique**, pp. 143-186 et 270-304.

L'auteur, prenant pour point de départ un chapitre de l'histoire économique de Hongrie, a écrit un essai psychologique de la race hongroise, remarquable par ses résultats, ses conclusions et inaugurant par là une nouvelle méthode dans ces sortes d'études.

Il étudie la *viticulture hongroise* des deux derniers siècles en exposant son histoire précise et richement documentée, et relève en même temps la caractéristique de la mentalité hongroise.

Son point de départ est la « Standorttheorie » de M. J. H. v. THÜNEN, selon laquelle la récolte dépend de quatre facteurs : de l'activité, de la qualité, de l'humus et des facteurs de culture.

Mais M. SZÉKFI ne se contente pas de cette formule apparemment très exacte et pourtant insuffisante, et prouve par son essai que les faits de l'histoire économique ne peuvent être expliqués uniquement par des faits matériels. Il faut aussi examiner l'influence des facteurs psychologiques, il faut rapprocher l'histoire économique de l'histoire des idées. On ne doit jamais négliger les rapports de l'histoire économique avec les propriétés héréditaires de la race.

L'idée de la *race* consiste en une formation historique ; elle n'est pas une spécialité anatomique ou psychique, mais une *puissance formatrice* dont l'évolution change de siècle en siècle. Elle est assujettie par conséquent à l'influence de tous les facteurs

qui décident les actions humaines au cours de l'histoire. Ces facteurs sont : a) le milieu (climat, conditions géographiques, etc.) ; b) la société et la culture. Mais un changement racial ne peut se produire que sous une influence durable. En général, les changements physiques ne se produisent pas aussi facilement et aussi souvent que les variations mentales.

L'auteur entend donc par attributs raciaux les caractéristiques physiques et mentales qui distinguent des autres peuples certaines communautés d'une époque historique.

Au point de vue historique les attributs raciaux sont les qualités héréditaires d'un peuple ou d'une nation qui créent ce peuple ou cette nation à un certain moment historique, indépendamment des facteurs économiques, moraux et sociaux toujours variables.

Partant, on ne peut pas parler des attributs raciaux d'une communauté basée sur le droit privé ou public : des classes ou des corporations ; ce ne sont que les tribus, les peuples, les nations qui possèdent de telles caractéristiques.

Le rôle de ces attributs est conservateur. Cette stabilité cependant empêche le développement des capacités pour les changements. Un historien moderne ne peut se contenter de la conception, pourtant si complaisante, de la théorie socialiste-matérialiste, selon laquelle l'évolution historique a une marche ascendante ; l'historien qui compte avec les attributs raciaux ne s'enthousiasme pas facilement pour ce qu'on appelle *amélioration*, *progrès*, *civilisation*, mais tâche plutôt d'éclairer l'origine, les événements précurseurs, les facteurs créateurs du phénomène qu'on croit nouveau.

Ce scepticisme est nécessaire. L'éducation collective des masses, la presse, les ordres et les prohibitions d'origine administrative, les luttes et les contraintes économiques ne peuvent pas changer dans son essence la situation d'une culture nationale. Ces transformations extérieures ne sont pas à confondre avec le changement nommé par VIERKANDL « endogène ».

Les conditions de celui-ci sont : 1° la maturité de la constitution morale et spirituelle du peuple pour le changement ; 2° la nécessité du changement qui doit être *consciente* ; 3° l'initiative des grandes personnalités, car la foule ne tend jamais au changement ; 4° les événements extérieurs.

Si on veut poursuivre chaque phase d'une évolution dans l'histoire d'un peuple, on doit étudier surtout ses forces intérieures et celui qui entreprend une tâche de ce genre, ne doit limiter en aucune façon ses matériaux.

En ce qui concerne l'histoire de Hongrie, elle montre bien peu de changements. Les Hongrois se font gloire volontiers de la stabilité de leur constitution millénaire. Les éléments de cette stabilité sont inconnus encore, car on n'a pas assez étudié jusqu'à pré-

sent le caractère spécifique des Hongrois : leur extrême résistance envers toute sorte de changements.

Les Hongrois p. e. ne sont pas un peuple commerçant ; la constatation de ce fait est un lieu commun. Quelles sont les causes de ce fait ? Certes, la politique de Vienne, défavorable au commerce, est un des plus sérieux motifs. Mais la cause principale cette singulière indifférence ne peut être trouvée qu'à l'aide de recherches psychologiques.

M. SZEKFÜ, après avoir énuméré les branches industrielles préférées par les Hongrois, choisit l'étude de la viticulture hongroise pour en obtenir les résultats psychologiques caractérisant la race magyare. La viticulture comprend aussi l'œnologie et le commerce du vin et peut fournir des données précieuses et variées concernant la mentalité des viticulteurs.

L'auteur étudie d'abord les facteurs *extérieurs*, en premier lieu, le *terrain*. Il note que le vin fut en Hongrie avant tout un article de consommation intérieure, ce n'est que subsidiairement qu'il devint un article d'exportation. L'exportation, d'ailleurs, n'alla pas sans de graves inconvénients depuis toujours.

Ces inconvénients augmentèrent encore sous le règne de Marie-Thérèse, dont la politique douanière ne favorisait que les articles autrichiens. Par contre, elle a dirigé la production de la Hongrie de façon qu'elle pût nourrir la jeune industrie autrichienne sans en être la concurrente. Elle a tout fait p. e. pour qu'on pût vendre à l'étranger les vins aigres de l'Autriche et elle a interdit l'exportation du vin hongrois par Vienne. A la fin du XVIII^e siècle l'exportation hongroise n'a pas encore dépassé l'importation. Le facteur naturel fut paralysé par les facteurs politiques et sociaux défavorables. Il s'agissait de produire des vins exceptionnellement bons pour pouvoir conquérir les marchés étrangers, malgré les droits de douane exorbitants. En outre, il fallait produire et livrer la marchandise sous une forme correspondant au goût des acheteurs étrangers.

Les Hongrois ont pensé enfin à sauver et à rétablir la réputation compromise du vin de Tokaj. Le panégyrique d'Antal SZIRMAY en est une preuve curieuse. Les seigneurs hongrois, pour faire plaisir à leurs amis étrangers, leur envoyaient du vin de Tokaj. Quelques bouteilles de ce vin exquis étaient les seuls « *hungarica* » destinés à VOLTAIRE¹, KLOPSTOCK, HERDER et GÖTTE. Un journal hebdomadaire économique de Prague écrit en 1824 que la production du vin de Tokaj est tellement minime qu'elle ne suffirait même pas aux besoins d'un seul marchand de Vienne. Ces calomnies ont excité deux honnêtes bourgeois de Kassa à tel point qu'ils

¹ 1. Le Comte Jean Fekete (1740-1803), admirateur et correspondant de Voltaire, envoya à celui-ci à plusieurs reprises des fûts de vin de Tokaj que le patriarche de Ferney apprécia à sa juste valeur (*Oeuvres complètes*, éd. Moland, vol. 45, pp. 413-4, vol. 46, p. 251.)

écrivirent en allemand tout un livre pour faire apprécier le vin fameux de Tokaj (Josef Mohl, A. G. Lasz gallner : *Das Tokajer Weingebirge und dessen Umgebungen, genannt Hegyalja*. Kaschau. 1828).

Le facteur *intérieure* ou *psychologique*, la négligence des intérêts propres furent la cause principale de la non-réussite du commerce de vin hongrois. Un pharmacien de Pétervárad, François SCHAMS, fut le premier à étudier cette question à la suite d'un concours organisé par le Comte SZÉCHENYI. Schams, dans son œuvre, souligne que l'obstacle à l'exportation consiste dans la manipulation irrationnelle et peu soignée des producteurs. Ils croient tous — dit-il — que l'essentiel, c'est la production d'une grande quantité, sans souci de la qualité. Quant aux obstacles du système douanier, on aurait dû protester contre ses prescriptions défavorables à la Hongrie, mais la nature de l'âme hongroise n'était pas portée aux démarches énergiques. Le Hongrois de ce temps-là n'avait pas l'idée de tirer profit de ses produits. Il ne considère pas le vin comme un article de commerce. Il est en relation subjective, presque personnelle avec ses produits, il n'éprouve pas la nécessité de vendre son vin, au contraire, il veut le garder pour sa propre consommation. On retrouve cette singularité chez toutes les races qui ne sont pas douées d'un penchant au capitalisme, par exemples chez les Irlandais, en général les races celtiques, chez quelques races germaniques et surtout chez les Turcs.

Néanmoins, c'est une marque spécifique des Hongrois ; leur conduite au commencement du XIX^e siècle est la preuve de leur indifférence complète pour les affaires économiques.

Pendant la période de l'absolutisme (1849-1867), un émigré hongrois, Bertalan SZEMERE, ancien Président du Conseil des Ministres de la République hongroise de 1849, a fait plusieurs tentatives pour organiser l'exportation du vin hongrois en France, plus tard en Angleterre. Il a dû vaincre, aux prix de grandes luttes, l'aversion innée des Hongrois pour le commerce ; il finit tout de même par apprendre les secrets techniques de l'exportation du vin.

En 1859, possesseur d'une recommandation de Cobden, il partit pour Londres avec une grande quantité de vin « collé » par lui-même. Mais il faillit échouer de nouveau, car dans les dépôts de douane à Londres, en débarrassant les bouteilles, il n'en trouva que 50 en bon état. Voilà un exemple du fait que le principe de la production pour le profit répugne à la mentalité hongroise, et des immenses obstacles qu'il faut vaincre, si le Hongrois veut réussir à l'étranger en qualité de négociant. — Les producteurs hongrois lui ont souvent envoyé des vins d'une qualité inférieure, sans se soucier des exigences des Anglais, qui n'acceptent jamais que les qualités les meilleures, et risquant ainsi de perdre la confiance des acheteurs.

Cependant, en 1850-60, avec l'amélioration du système douanier

au point de vue de l'exportation, la viticulture hongroise se développa mieux. Les vignobles de France et d'Espagne avaient été ravagés par des maladies ; le marché anglais fut contraint d'importer, au lieu de son madère favori, les vins plus légers du Rhin, mais en premier lieu, des vins hongrois.

Les *Borászati Lapok* (Revue de la viticulture) se plaignent encore en 1858 de la méthode rudimentaire de la plupart des vigneron ; mais la situation s'améliore peu à peu. A l'époque suivante, après 1867, quelques grands seigneurs ou membres de la noblesse : Károly Kelety, le Comte István Keglevich, Ferenc Entz, Pál Somsich, Antal Gyürky, István Molnár, Jenő Gaal, le Comte Zselénszky s'efforcèrent, à l'exemple du grand Széchenyi, d'élever méthodiquement la viticulture hongroise à un niveau européen. Le gouvernement hongrois facilita leurs travaux.

Mais tous ces progrès et tentatives sont sporadiques ; le résultat, la statistique de l'exportation n'a pas beaucoup changé. Le travail sérieux et consciencieux de deux générations est resté insuffisant, et un profond découragement se manifeste à la fin du siècle. La revue précitée constate amèrement en 1910 : « Le vigneron hongrois espère la chance avec un optimisme exagéré ; de plus, il est entêté et il croit toujours que, ce qu'il fait *more patrio*, on ne peut pas le faire mieux. »

Pour terminer son intéressante étude, M. SZÉKFI retourne à la « Standorttheorie » et établit que le troisième facteur, négligé par THÜNEN, c'est-à-dire la mentalité, est le facteur essentiel. L'évolution de la production économique est influencée surtout par la mentalité des producteurs et des commerçants.

Pour analyser la mentalité d'une nation, rien n'est plus instructif que l'étude de son évolution économique.

M. SZÉKFI, rien que par l'étude de la viticulture hongroise, a pu énumérer et expliquer certains aspects caractéristiques de l'âme hongroise. Il a même constaté que certaines qualités et certains défauts sont si généraux en Hongrie qu'on peut les retrouver dans l'âme du riche propriétaire noble de la Hegyalja aussi bien que dans celle du paysan ignorant.

János Koszó : Fessler et la philosophie historique du romantisme allemand, pp. 305-316.

FESSLER (1756-1839), historien du XVIII^e siècle, célèbre par son *Histoire de Hongrie*, écrite en allemand¹, a exercé une influence très notable sur les historiographes et les poètes hongrois. En effet il avait composé son œuvre dans un style plutôt poétique que scientifique, ce qui était fort à la mode de son temps. Non seule-

1. *Die Geschichte der Ungern, und ihrer Landsassen*. Leipzig, 1812-1825.

ment les poètes romantiques, mais même ceux de la tendance populaire au début du XIX^e siècle, ont utilisé ses récits colorés et pleins d'enthousiasme.

M. KOSZÓ analyse avec beaucoup d'érudition et de finesse cette méthode historique peu exacte, propagée surtout par le romantisme allemand, et nous fournit plusieurs révélations intéressantes sur l'influence de Herder, Schelling et Hegel en Hongrie.

Béla PUKÁNSZKY : **Dispute sur Hegel en Hongrie**, pp. 316-341.

Cet essai présente un tableau des luttes des partisans et des adversaires de Hegel en Hongrie. Quelques théologiens protestants se vouèrent passionnément à la propagation ou à la réfutation des idées de Hegel. M. PUKÁNSZKY donne les détails de cette grande dispute ; il esquisse les idées de cette école éclectique qui rêvait de créer une philosophie hongroise et nationale, ainsi que l'ont fait tous les savants et poètes du romantisme. Ce rêve ne put se réaliser, car cette philosophie n'était qu'un article d'importation. Malgré tous les efforts des éclectiques : SÁMUEL KÖTELES, SÁNDOR HETÉNYI et GUSZTÁV SZONTÁGH qui essayaient de construire cette philosophie nationale sur la base de la doctrine de KRUG (« je suis actif et je cherche l'harmonie dans toutes mes activités »), cette tendance ne représenta qu'une digue peu efficace contre les flots puissants de l'idéalisme hégélien.

Alors SZONTÁGH et d'autres attaquent ces écrivains en leur reprochant de négliger les philosophes français et anglais et de ne se soucier que des penseurs allemands. Les adversaires de HEGEL blâment de plus en plus l'esprit obscur et le style prolixe du maître. Une controverse s'engage entre deux professeurs de théologie : JÓZSEF VECSEY et LAJOS TARCZY. JÁNOS WARGA fait la chronique de cette bataille intellectuelle (*Figyelmező* 1837). En voulant défendre Hegel, il contribue à son échec en Hongrie par ses articles embrouillés et confus. VECSEY publie un questionnaire au sujet de quelques points douteux de la philosophie hégélienne, questionnaire auquel arrivent une foule de réponses. Ensuite, M. PUKÁNSZKY expose la deuxième phase de la dispute : l'antagonisme entre JÓZSEF ERDÉLYI, le premier historien de la philosophie en Hongrie et GUSZTÁV SZONTÁGH. Remarquons que la dispute sur Hegel n'a commencé en Hongrie que vers la fin d'une querelle analogue en Allemagne.

János HORVÁTH : **Une théorie de l'histoire littéraire**, pp. 817-207.

Toute histoire de la littérature est une tentative de synthèse. La synthèse ne peut se former qu'à l'aide d'un principe fondamental qui unit les matériaux. Dans toutes les histoires de littérature hongroise ce principe consiste dans la définition de l'idée de littérature. Si nous énumérons toutes les tentatives de préciser la notion de la littérature aux diverses époques, nous découvrons en même temps toutes les étapes de l'évolution littéraire. Ainsi, selon le plus ancien historien de la littérature hongroise, Pál WALLASZKY (1875), tous les œuvres écrites par des habitants de la Hongrie (y compris la Transylvanie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie et la Moldavie), œuvres écrites en n'importe quelle langue, forment la littérature hongroise.

Sámuel PÁPAY (1808) restreint ces vastes cadres en excluant de la littérature hongroises les œuvres écrites en langues étrangères, y compris le latin.

Ferenc TOLDY (1805-1875) ne considère comme littéraires que les œuvres manifestant l'esprit national.

Zsolt BEÖTHY (1848-1923) enfin opère une dernière sélection : la littérature hongroise est composée d'œuvres qui expriment l'esprit national dans une *forme artistique*.

Toutes ces restrictions successives ne sont pas les inventions arbitraires de nos historiens de la littérature. Tous ces points de vue marquent un degré de l'évolution. Chacun de ces historiens contemple le passé à l'aide de la conception littéraire de sa propre époque.

L'idée de la littérature n'est pas constante ; dès lors elle ne peut représenter le principe organisateur d'une synthèse destinée à coordonner tous les matériaux historiques de la littérature.

Rejetant ce principe arbitraire, et tous les autres systèmes semblables, même la synthèse de Beöthy qui repose sur celle de Taine, M. HORVÁTH désigne *l'évolution* comme une doctrine permettant une vue d'ensemble et une déduction chronologique, constituant un système et la vérité objective en même temps.

On ne peut pas déterminer la littérature par un axiome, car c'est une idée soumise aux changements. Mais nous en pouvons désigner les facteurs constants et définitifs. L'essence constante et immuable de la littérature, c'est la relation spirituelle entre écrivains et lecteurs par l'intermédiaire des œuvres écrites.

Une objection surgit aussitôt : la tradition orale, la poésie populaire, ne fait-elle pas partie de la littérature ? Puisque ces œuvres constituent un bien commun que chacun peut modifier et varier, elles ne sont à proprement parler littéraires qu'au moment où quelqu'un les fixe par l'écriture.

Puis, il y a des œuvres que personne n'a encore lues. Ces œuvres détruites ou inconnues ne peuvent guère figurer dans la littérature. Par contre, les œuvres longtemps latentes, l'histoire de leur succès posthume, certaines falsifications même doivent jouer un rôle dans l'histoire de la littérature, car l'idée de la littérature suppose toujours également un public.

Quels sont les facteurs variables de la littérature ? Tout d'abord les facteurs techniques.

Les moyens de publication depuis l'époque des manuscrits jusqu'à nos jours dénotent une longue évolution. Le degré de perfection des moyens techniques détermine la vie littéraire d'un endroit ou d'une époque et doit être traité dans l'histoire de la littérature. Très importante est en outre la connaissance de la formation des cénacles et les écoles littéraires et celle du public. Ils sont changeants, instables, dépendant de toutes les modifications de la vie spirituelle de leur époque.

Les interprètes de tous ces changements et de l'évolution sont les œuvres. Le total de toutes les œuvres littéraires d'une époque, dont l'actualité est reconnue par la vie littéraire, constitue la tradition littéraire de cette époque. Elle est changeante également : toutes les époques changent d'opinion sur la littérature qui leur est antérieure.

Les initiatives des grands talents trouvent leurs imitateurs, certaines formes signifient un héritage précieux et deviennent plus tard surannées ; l'exercice littéraire crée certaines acquisitions. Parmi celles-ci c'est la langue littéraire qui représente la plus grande valeur. Tels sont aussi les genres : formes nouvelles, méthodes nouvelles de la versification, etc.

Le résultat collectif de ces trois facteurs (vie littéraire ; participants ; intermédiaires) est la mentalité commune qui se forme au-dessus des inégalités individuelles et en réaction contre elles, et qui crée l'homogénéité des écrivains et des lecteurs au point de vue littéraire. Cette mentalité est d'une part le résultat actuel du passé littéraire, de l'autre un penchant héréditaire : le goût littéraire. Les différences et l'antagonisme des goûts littéraires sont la cause des combats spirituels qui divisent les diverses époques.

Le devoir de l'histoire de la littérature est de comprendre et d'interpréter ces changements. L'historien peut s'adresser à la critique contemporaine, peut consulter les données statistiques des bibliothèques, des éditeurs et des librairies, mais le plus sûr moyen d'établir le goût littéraire, c'est l'étude du style. Le style est une propriété collective et fixe au point de vue historique, le résultat commun de l'évolution de tous les facteurs de la littérature. Un autre phénomène de la mentalité commune, c'est qu'elle est consciente. La littérature consciente se contemple elle-même. Deux questions se posent : l'une concerne son étendue, l'autre le degré de cette faculté. Tout ce qu'une époque considère comme matériaux, des œuvres actuelles et de l'héritage du passé,

détermine la notion littéraire. L'émanation la plus indépendante de la conscience littéraire est la critique et l'histoire de la littérature.

Alexandre ECKHARDT : **Rose-croix hongrois**, pp. 208-223.

Cet article nous initie aux mystères de Vienne sous le règne de Marie-Thérèse. En partant de l'histoire d'un garde de corps hongrois : Alexandre BÁRÓCZI il montre l'activité des sociétés secrètes s'occupant d'alchimie et de magie qui se sont répandues en marge de la franc-maçonnerie à Vienne. Les initiés hongrois ont naturellement fondé des associations pareilles dans plusieurs villes hongroises, à Kassa, à Miskolc, etc.

Báróczy s'est occupé pendant toute sa vie solitaire de littérature occulte. Il a traduit le roman alchimique de M^{me} Gut, c'est-à-dire BEAUMONT (la polygraphe M^{me} Leprince de Beaumont) : *L'Adepte moderne ou le vrai secret des francs-maçons*, en 1810. Il a beaucoup feuilleté l'*Histoire de la philosophie hermétique* de LENGLET DU FRESNOY, comme le témoigne la préface de cette traduction.

Tivadar THIENEMANN : **Les premières traces de la libre pensée dans la Hongrie médiévale**, pp. 223-240.

L'auteur expose d'abord l'unité spirituelle du moyen-âge hongrois, puis prouve à l'aide de plusieurs passages tirés de vieux manuscrits hongrois que les premiers Hongrois qui ont transformé l'atmosphère homogène du moyen-âge par leurs pensées négatives, apparaissent dès le xv^e siècle.

La traduction hongroise de la légende de S^{te} Catherine par exemple contient une argumentation, d'origine arianiste peut-être, qui nie la Rédemption, la divinité du Christ et l'Immaculée Conception. Cette forme de la dispute entre des philosophes païens et S^{te} Catherine ne se trouve point dans les modèles étrangers de la légende.

Un autre trait caractéristique, c'est la confrontation de Platon et d'Aristote. Les savants païens s'appuient sur l'autorité d'Aristote, S^{te} Catherine les convainc par quelques paroles de Platon. Il y a en outre beaucoup d'éléments astrologiques dans la traduction hongroise, ce qui était également considéré comme tout à fait hérétique. M. Thienemann traduit ensuite le récit d'un dominicain allemand : Jean NIDER (*Myrmecia honorum sive Formicaria* 1426) racontant l'histoire d'un moine hérétique hongrois que les autorités ecclésiastiques ne purent convertir qu'avec beaucoup de peine et de menaces. Ce moine était moniste aussi bien que l'auteur de la légende de S^{te} Catherine.

Béla PUKÁNSZKY : **Schopenhauer et la poésie lyrique hongroise de la fin du XIX^e siècle**, pp. 241-251.

Un des plus intéressants chapitres de l'idéalisme hongrois est constitué par l'œuvre de trois poètes influencés par Schopenhauer : János VAJDA, Gyula REVICZKY et Jenő KOMJÁTHY. Malgré les divergences individuelles leur poésie a un trait commun : elle est l'apologie de l'idéalisme à un moment où le triomphe du matérialisme et du positivisme était incontestable. Vajda (1827-1871) proteste contre le matérialisme de l'esprit public ; Reviczky (1855-1889) contre celui qui visait à détruire la religion ; Komjáthy (1858-1895) contre la science et l'art matérialistes. Vajda est le plus pessimiste des trois ; l'idée de la disparition, du néant ne peut le consoler, car ne pouvant se représenter le Nirvâna, il craint que l'anéantissement complet, le repos éternel tant désiré ne soit qu'une illusion. — Reviczky balance entre l'éthique de Schopenhauer et le catholicisme. Il identifie l'idée de la compassion avec l'ascétisme catholique. — La poésie de Komjáthy est la profession de foi d'un prophète qui s'éloigne du morne pessimisme de son maître. M. Pukánszky analyse également les éléments panthéistes de sa poésie ainsi que sa tendance individualiste (influence de Nietzsche).

ERZSÉBET MATTYASOVSKY.

(Genève)

LES ARCHIVES MILITAIRES HONGROISES

Les Archives Militaires Hongroises furent fondées pendant la guerre mondiale, en créant progressivement la section archivale statistique, historique, puis la bibliothèque et l'atelier photographique. Les premiers cadres étaient très modestes ; ils faisaient partie de la section Ia du Ministère de la Défense Nationale. Les formations des *Honvéd* et du ban général (*Népfelkelés*) envoyaient pendant la guerre leurs documents à cette section de Ministère de la guerre, où on effectuait des copies que l'on incorporait aux archives ; les documents originaux furent envoyés à Vienne aux Archives de l'Armée Impériale et Royale.

Après les événements d'automne 1918, on réunit les différentes sections en établissant les *Archives militaires hongroises*.

La dictature du prolétariat interrompit sensiblement le développement de cette jeune institution scientifique, mais le danger passé, les travaux furent poursuivis avec élan. Le manque de personnel et de moyens augmenta encore les difficultés provoquées par la dévastation partielle des archives par l'armée roumaine en 1919.

En 1920 le gouvernement hongrois ordonna la réorganisation totale des archives militaires.

Jusqu'à la fin de la guerre mondiale, la Hongrie ne possédait aucune institution autonome cultivant les sciences militaires.

Tous les documents et les reliques des guerres menées par la Hongrie pendant mille ans, des combats presque ininterrompus soutenus pour la défense de l'Europe occidentale contre les attaques venant de l'Est, furent transportés à Vienne et déposés aux archives et musées impériaux.

Ces documents si précieux pour l'histoire de la Hongrie se trouvant encore à Vienne, la première tâche des archives militaires hongroises était la réparation de cet état de choses injuste et contraire aux intérêts légitimes de la nation hongroise.

Les traités de St-Germain et de Trianon fixent la nécessité d'un arrangement amiable entre l'Autriche et la Hongrie en vertu duquel tous les objets ayant un caractère archéologique, historique ou scientifique, qui devraient appartenir au patrimoine intellectuel

d'un de ces pays, pourront être échangés à titre de réciprocité, rapatriés dans leurs districts d'origine.

Par suite d'un accord intervenu entre les deux gouvernements, une commission hongroise recherche depuis 1920 le matériel des institutions militaires de l'ancienne monarchie à Vienne, en ce qui concerne l'histoire militaire de la Hongrie.

Grâce aux travaux attentifs effectués par la commission viennoise dans la plupart de ces collections, les recherches ont fait des progrès remarquables, de sorte que le gouvernement hongrois a pu formuler en 1923 déjà ses désirs exacts au sujet de la restitution. En même temps commençaient les négociations concernant la restitution des objets ayant un caractère historique ou archéologique, négociations prévues par les traités.

Malgré les graves difficultés imprévues qui se présentaient et se présentent encore durant ces négociations, la nation hongroise espère fermement que ses désirs légitimes se réaliseront le plus tôt possible et que les témoins de son passé héroïque et glorieux lui seront enfin restitués.

Le 1^{er} juillet 1922 les Archives d'histoire militaires furent subordonnées au Ministère de l'Intérieur, puis le 1^{er} novembre au Ministère de l'Instruction publique. En même temps le Musée d'Histoire Militaire en fut séparé et forme à présent une institution particulière.

L'organisation des *Archives Militaires Hongroises* est maintenant la suivante :

Direction générale.

1^{er} bureau. Archives de la guerre mondiale, enregistrant et conservant les documents de la guerre 1914-1918 ; le bureau donne aussi des renseignements aux intéressés.

1^{re} section. Enregistrement et manipulation des documents de la guerre mondiale. La section s'occupe des documents des hauts commandements, des commandements des armées des corps d'armées, des divisions, régiments etc. jusqu'aux compagnies etc., concernant les *opérations de guerre*.

2^e section. Cette section s'occupe des documents des formations militaires n'ayant appartenu pendant la grande guerre à aucun groupe d'armée. Elle garde d'ailleurs les documents n'ayant pas un intérêt directement militaire. P. e. l'écroulement des empires centraux, les révolutions, la résurrection nationale, etc.

3^e section. Ordres de bataille des armées, etc. Situations journalières sur tous les fronts. Répartition et emploi des troupes. Evidence des cartes géographiques et des photographies de la grande guerre.

4^e section. La collection et l'évidence des propositions pour les distinctions militaires de la guerre mondiale. L'évidence des

membres de l'ordre militaire de Marie-Thérèse et la conservation des « species facti. »

II^e Bureau. Le matériel de ce bureau, qui s'occupe des documents d'avant-guerre, se divise en *trois sections* :

La *première* est formée des anciennes archives du IV^e corps d'armée impériale et royale. La plupart des documents concernant les opérations militaires furent transportés à Vienne aux archives militaires.

La *seconde* s'occupe des documents envoyés par les bureaux militaires et civils.

La *troisième* recueille et range le matériel venant de Vienne aux archives militaires. La deuxième et troisième section sont encore en voie de formation.

Le *III^e bureau* prépare des publications stratégiques et tactiques pour les revues militaires, fondées sur les documents déjà collectionnés et s'occupe de l'évidence systématique des publications hongroises et étrangères ayant un intérêt pour l'étude de l'histoire militaire hongroise.

Après avoir complété les sources historiques, le bureau aura la tâche de rédiger l'histoire des troupes hongroises qui ont participé aux luttes de 1914-1918.

Le *IV^e Bureau* comprend la bibliothèque. L'entrée en est libre à tous les intéressés, militaires et civils. Elle acquiert les livres et les revues hongrois et étrangers qui ont une valeur certaine pour les études militaires, ou un rapport étroit avec l'art militaire.

V^e Bureau. Rédaction de la revue mensuelle *Magyar Katonai Közlöny* (Revue militaire hongroise) et — en liaison avec l'Académie hongroise des Sciences — de la revue trimestrielle *Hadtörténelmi Közlemények* (Revue d'histoire militaire). Le bureau travaille à l'histoire de l'armée nationale hongroise, répand des éditions populaires patriotiques, prépare des cartes et croquis pour les différentes publications, fait la collection des photographies de la guerre mondiale et des autres photos militaires. Son atelier photographique exécute des photographies pour les besoins officiels.

On peut ainsi par ce bref résumé, qui ne comprend que les grandes lignes, se rendre compte de l'histoire et de l'organisation actuelle des archives militaires hongroises. La plupart de leurs membres ne se contentent pas d'effectuer ces travaux officiels, mais s'occupent aussi, hors de leur service, d'études sérieuses. Plusieurs d'entre eux ont enrichi la littérature militaire hongroise de nouveaux livres et de précieuses études.

NOTES ET DOCUMENTS

RONSARDIANA

1. *Encore les origines danubiennes de Pierre de Ronsard.*

Nous recevons une brochure de M. Jean de BONNEFON : *Pierre de Ronsard, Gentilhomme du Danube, Aumônier du Roi, Poète de France*. (Paris, Soc. des Éditions, 31 p.,) qui apporte les résultats de ses curieuses investigations dans les archives de France au sujet des origines problématiques du prince des poètes.

Personnellement nous sommes fort reconnaissant à M. de Bonnefon de nous avoir donné cette publication. Nous y trouvons confirmation de l'hypothèse que nous avons formulée ici-même (cf. *Revue des Ét. Hongr. et Fou.* 1924, [t. 2] p. 186) et réfutation des légendes dont nous avons relevé l'absurdité.

En effet M. Jean de Bonnefon montre, une fois de plus, comment une certaine imagination romantico-politique fait naître des légendes qui deviennent facilement des dogmes historiques en Roumanie. Une étymologie généalogique fabriquée par des historiens improvisés donne naissance à un poème romantique où l'ancêtre de Ronsard figure comme un Roumain francophile avant la lettre et à partir de là, tout le monde en Roumanie croit à l'origine roumaine de Ronsard.

Néanmoins M. de Bonnefon ne rejette pas les origines danubiennes de Ronsard. Il semble plutôt ajouter foi à une note manuscrite qu'il a trouvée lui-même à la Bibliothèque Nationale et qui parle d'un certain « *Baudouin Ronsard, de Bulgarie, capitaine de Hongrois qu'il amena en France au roy Philippe de Valoys contre les Angloys* ». Malheureusement M. Jean de Bonnefon s'abstient de

nous indiquer la date et l'origine de cette note qui représente l'ancêtre de Ronsard en tête de combattants hongrois. En attendant d'établir la valeur historique de cette notice nous devons l'enregistrer sous bénéfice d'inventaire. Le fait ne serait pas impossible en lui-même : la période où la tradition de famille de Ronsard place l'exode balkanique de l'ancêtre est l'époque où la puissance des rois de Hongrie s'étendait sur les confins de la Bulgarie et de la Roumanie d'aujourd'hui. Nous avons rappelé aussi dans notre dernier article que les rois de Hongrie avaient engagé à leur service un grand nombre de chevaliers et de gens de guerre étrangers, parmi lesquels de nombreux Français. Il ne faut donc pas, tout en maintenant la tradition de la famille de Ronsard, nier l'origine berrichonne ou bourguignonne de la famille puisque l'ancêtre pouvait être le descendant d'un Français au service des rois de Hongrie.

M. Jean de Bonnefon publie aussi dans sa brochure un document du plus haut intérêt. Ce document déclare un certain Guillaume de Ronçart, de Billy et Johanne sa femme affranchis de toute servitude en raison des services signalés qu'ils ont rendus au père et aux prédécesseurs de Philippe de Valois. Nous rencontrons donc dans cette pièce un Ronçart, contemporain de Philippe de Valois.

Cependant il serait difficile d'admettre, même hypothétiquement avec M. de Bonnefon, que le Guillaume de Ronçart de ce document soit identique à l'ancêtre de la tradition. La lettre d'affranchissement fait clairement allusion à des services rendus au père et aux *prédécesseurs* de Philippe de Valois. Or les vers autobiographiques de Ronsard parlent de secours prêté à Philippe de Valois lui-même. M. Jean de Bonnefon devra donc reconnaître quand même, — la pièce qu'il cite en est une preuve, — que la famille des Ronsard est française et autochtone¹.

D'autre part, M. René Sorg, dans son livre récemment publié : *Cassandre ou le secret de Ronsard*, riche en idées et en suggestions, vient à la rescousse pour poser encore une fois sa thèse sur l'origine tchéco-germanique de Ronsard. Il y rappelle l'héroïque amitié qui unit Jean de Bohême à Philippe de Valois, le nom german de Ronsard « Rosshart », les écussons ornant la cheminée de la Possonnière parmi lesquels il croit reconnaître les armes de la

1. Nous constatons avec plaisir que les renseignements fantastiques sur les armes parlantes de Ronsard que nous avons cités d'après le journal *Uj Nemzedék* qui les a attribués à M. J. de Bonnefon, sont des inventions arbitraires, dont l'illustre écrivain français ne saurait être responsable.

maison de Luxembourg, dynastie régnante en Bohême, et les vers où Ronsard semble dire qu'il est d'origine germanique.

Je me permets de douter de la justesse des conclusions de M. René Sorg. Pour toute réfutation je renvoie aux arguments que j'ai apportés ici-même. A ce propos je ne mentionne qu'un fait : « aucune illustre famille morave ne porte le nom de Rosshart », dit M. R. Sorg lui-même et j'ajoute : personne dans le monde germanique, ni seigneur ni roturier, n'a jamais porté un nom pareil. D'ailleurs toute théorie qui se base sur l'étymologie du nom de Ronsard pour expliquer son origine étrangère est erronée, car elle manque de fondement scientifique : la linguistique contredira toujours les hypothèses de cette nature.

2. Un exemplaire curieux des ŒUVRES de Ronsard.

A la Staatsbibliothek (ci-devant Hofbibliothek) de Vienne on conserve un exemplaire de l'édition collective de 1584 des *Œuvres* de Pierre de RONSARD (Cote : 24339-D).

Cet exemplaire peut avoir un certain intérêt pour les ronsardisants : en effet une inscription manuscrite sur la page de titre atteste que cet exemplaire appartenait à Jean-Antoine de Baïf. Voici cette note écrite en haut de la page :

12^a Decembris 1586. JANUS ANTONIUS BAIFIUS GRATISSIMO ANIMO ACCEPIT.

Un peu plus bas on lit le distique suivant :

*Ronsardus vario cecinit qui plura furore
Ingenio fudit dum nimis arte caret.*

Il n'est pas tout à fait certain que le distique soit de la même main que la première inscription dessinée avec soin, en grandes majuscules ; écrit en minuscules, il n'offre pas assez de lettres pour le comparer à la première inscription.

Que penser maintenant de cet exemplaire ? Malheureusement je n'ai pas sous la main l'écriture de J.-A. de Baïf pour contrôler mon assertion, mais il me paraît hors de doute que ces annotations viennent de Baïf lui-même.

Ronsard était mort en 1585, donc il ne pouvait être le donateur du livre. L'on serait plutôt tenté de croire que le volume a été donné à Baïf soit par l'exécuteur testamentaire de Ronsard, soit plutôt par l'éditeur G. Buon.

La réserve avec laquelle le distique élogieux est formulé, révèle aussi l'ami jaloux et soupçonneux du grand poète. Ses querelles réitérées avec le prince des poètes de son temps, dont il n'a jamais cessé de briguer la place, l'ont rendu assez lucide sur l'inégalité de l'inspiration de Ronsard (*vario furore*) et d'autre part sur les négligences de son style (*dum nimis arte caret*).

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Budapest.)

AMIEL ET PETŐFI

Henri-Frédéric AMIEL, auteur immortel du *Journal intime*, note en date du 27 février 1880 ce qui suit :

« Traduit douze à quatorze petites poésies de PETŐFI. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'Orient, du Mazepa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! Quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un Centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe ¹. »

Ce n'étaient pas ses premières traductions de PETŐFI. On en trouve deux dans son recueil publié en 1876 : « *Les étrangères*. Poésies traduites de diverses littératures ». Ce sont *Mon premier-né* (Fiam születésére) et *Les nuages* (A felhők). Quatre de ses traductions de Petőfi furent publiées dans les *Annales du Petőfi-Múzeum* (réd. par M. Zoltán Ferenczi, Kolozsvár), année 1888. Ce sont : *Les amis* (Voltak barátaim), *Le printemps* (Mi kék az ég), *Inquiétude* (Szivem, te árva rabmadár), *Jamais il ne fut* (Sohasem volt az szerelmes).

Il a également traduit l'un des plus beaux et des plus populaires morceaux de Petőfi : *Szülőföldemen* (Dans mon pays natal) : Cette traduction a paru dans le IV^e volume de l'*Anthologie du XIX^e siècle*, éditée par la librairie Lemerre, Paris, 1880 (pp. 382-384). Dans ce volume cette traduction est donnée par erreur comme une poésie originale d'Amiel ². Nous devons à M. Bernard BOUVIER, en même temps que l'édition nouvelle, conforme au texte original, augmentée de fragments du *Journal intime*, la découverte d'une traduction jusqu'alors inconnue : *La Feuille tremble* (Reszket a bokor, mert...) que M. Bouvier a présentée ici-même aux lecteurs de cette revue ³.

1. *Fragments d'un journal intime*. Édition nouvelle par Bernard Bouvier. Crès, Paris, 1922, t. III, p. 300.

2. Antoine Radó, *Henri-Frédéric Amiel et Petőfi*. Revue de Hongrie, 15 avril 1923, pp. 178-181.

3. *Une traduction inédite d'Amiel*. Revue des études hongroises, 1923 [t. I], pp. 113-116. — La traduction porte la date du 6 octobre 1877.

Cette fois-ci c'est encore M. Bouvier qui nous a enrichis du texte de cinq (ou plus exactement : quatre) traductions de Petőfi par Amiel, tombées dans l'oubli. Je dis : « plutôt quatre », puisque la première d'entre elles n'est en somme qu'une version remaniée de la traduction de *Szülőföldemen*, donnée dans *l'Anthologie* de Lemerre, comme un morceau original d'Amiel, sous le titre de *Grillon de Mai*. Ces traductions ont paru dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880, pp. 373-375). Nous les reproduisons très fidèlement et faisons suivre le *Grillon de Mai* du texte de la première version (qui du moins nous semble l'être), parue dans *l'Anthologie*, d'après l'article déjà cité de M. Antoine RADÓ. On connaît ainsi, des « douze à quatorze petites poésies » traduites vers le 27 février 1880, huit pièces. Nous serons bien reconnaissant à celui qui nous révélera les trois (ou cinq) restantes.

GRILLON DE MAI [*Szülőföldemen*] ¹.

Ici fut mon doux berceau,
Voilà bien la vaste plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau.
Je reconnais la fontaine,
Témoin de mes premiers jeux.
Ta maison, de cris joyeux,
O ma nourrice, était si pleine.
Il me semble entendre encor
Résonner ta chansonnette :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Il fallut trop tôt partir.
C'était dans ma tendre enfance,
Et je ne puis revenir
Hélas ! qu'à l'âge où l'on pense.
Et vingt ans, vingt ans ont fui !...
Que de soupirs, d'espérances !
Que d'échecs et de souffrances !
Et que de trouble aujourd'hui !
J'étais mieux chez ma Nanette.
Le temps s'envole, il a tort :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

1. Version de *l'Anthologie Lemerre*.

Dans ce lieu fut mon berceau.
Voilà bien la verte plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau ;
Je reconnais la fontaine,
Témoin de mes premiers jeux.
Nourrice de bruits joyeux
Ta maison lors était pleine.
Il me semble entendre encor
Résonner la chansonnette :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Que d'épreuves, de souffrances !
Que de regrets aujourd'hui !
O nourrice ! nourricette ;
Le temps s'envole, il a tort :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Mais on m'ôte de tes bras
Encore en ma tendre enfance,
Et je ne reviens, hélas !
Qu'à l'âge triste où l'on pense.
Oui, vingt ans, vingt ans ont fui...
Que de désirs, d'espérances !

Gais compagnons d'autrefois,
Qui restâtes au village,
Étonnés à mon visage,
Reconnaissez-vous ma voix ?
Rien ne dure. Autres nous sommes...
Mon esprit, comme un oiseau,
Sautant de branche en rameau,
Se souvient des lieux, des hommes
De tout un passé qui dort
Au fond d'une ombre discrète :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Gais compagnons d'autrefois,
 Existez-vous ? Au village
 Reconnaitrai-je un visage ?
 Reconnaitra-t-on ma voix ?
 Rien ne dure. Autres nous sommes :
 Mon esprit comme l'oiseau
 Sautant de branche en rameau,
 Se souvient des lieux des hommes,
 De tout un passé qui dort
 Au fond d'une ombre discrète :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Je me revois jeune enfant,
 Bondissant à droite, à gauche ;
 Tout glorieux je chevauche
 Dans un flageolet soufflant.
 Mon petit cheval de race
 (Qui n'est autre qu'un bâton),
 Aux accents du mirliton,
 Piaffe et ne tient plus en place :
 « C'est l'heure, allez boire ! Encor !
 « Hop, retour. La paille est prête. »
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

Mais le jour s'est effacé
 Et du soir tinte la cloche ;
 De la maison se rapproche
 Le centaure harassé.
 Sur ses genoux ma nourrice
 M'attire tout sommeillant,
 Puis murmure d'un ton lent
 La cantilène propice.
 Dans ses bras l'enfant s'endort
 Et confusément répète :
Grillon de mai, grillon d'or.
Grillon dans l'herbette.

LE CSIKOS [Pusztán születtem...]

Enfant de la *Pousta*, je n'ai ni toit ni clos.
 Un cheval dans ma main, c'est mieux qu'un sol avare.
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Une selle à quoi bon ? je monte à cru le dos
 Du coursier qui se cabre et vainement s'effare.
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Ma chemise est bien faite et mes caleçons beaux.
 Rose les a brodés. Petite perle rare,
 Tu seras femme d'un csikos
 Dans la vaste plaine magyare.

Je me vois enfantelet,
 Bondissant à droite, à gauche.
 Tout glorieux je chevauche
 En jouant du flageolet.
 Mon petit cheval de race
 Qui n'est qu'un gros bâton.
 Aux accents du mirliton
 Piaffe, et ne tient plus en place.
 C'est l'heure : allez boire ! Encor !
 Retour ! La litière est prête :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette !

Mais le jour s'est effacé,
 Et du soir tinte la cloche.
 De la maison se rapproche
 Le cavalier fort lassé.
 Sur ses genoux la nourrice
 L'attire tout sommeillant,
 Et d'un ton bien doux, bien lent,
 Chante le refrain propice.
 Dans ses bras l'enfant s'endort,
 Et confusément répète :
Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette.

LE PRINTEMPS [Mi kék az ég !]

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
 Sous le ciel, sur les prés, l'âme de l'air palpite.
 L'alouette là-bas, jetant sa note, invite
 Le soleil qui lui darde un long regard de feu.
 Rayonnant est l'azur, la campagne est en fête.
 Qui rend le ciel si bleu ? qui fait les prés si verts ?
 C'est le printemps ; et moi, je suis, je suis si bête
 Que je demeure assis à griffonner des vers.

Traduit de *Petőfi-Sandor*.

Par H.-Fréd. AMIEL.

Genève, mars 1880 ¹.

AU DANUBE [A Dunán]

Puissant fleuve, ton sein est déchiré souvent
 Par le soc du navire ou l'éperon du vent.
 L'entamure est profonde et non pas dangereuse :
 Autres sont les sillons que la passion creuse.
 Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau,
 Ta blessure guérit : tout est bien de nouveau.
 Mais quand le cœur de l'homme une fois se déchire,
 Rien ne le guérit plus et sa blessure empire.

LA PERLE [A bánat ? egy nagy óceán] ²

Qu'est-ce que la douleur ? Un océan amer.
 Qu'est-ce que le plaisir ? Une perle de l'onde.
 J'ai plongé, j'ai conquis le joyau de la mer ;
 Mais il a, de ma main, glissé comme un éclair
 Pour retomber dans l'eau profonde.

D'après PÉTOFI.

H. F. A.

1. Cf. la date de sa remarque sur les traductions de Petőfi dans le *Journal intime* (« 27 février 1880 »).

2. Traduction très libre.

LA COMMISSION POUR ASSURER LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE DES UNIVERSITÉS HONGROISES

*Deuxième année de l'activité de la Commission fondée en vue d'assurer le travail scientifique dans les Universités hongroises*¹ (1^{er} juillet 1923-30 juin 1924), par le D^r Emile DE GRÓSZ, professeur de clinique ophtalmologique à l'Université, vice-président, directeur de la Commission.

La Société de l'Enseignement supérieur qui réunit les professeurs de huit Hautes Ecoles², a fondé le 17 juin 1922, sous la présidence du comte Albert APPONYI une Commission dont le but est d'assurer le travail scientifique des Universités hongroises. Au cours de la première année de l'activité de cette commission (1922-1923) nous avons eu à notre disposition 6.000.000 couronnes hongroises, dont 4.000.000 cour. hongr. étaient fournies par l'Association des Caisses d'Épargne et des Banques, 1.000.000 cour. hongr. par la Société Hongroise, 1.000.000 cour. hongr. par l'État hongrois et par l'étranger 210 cour. suédoises³. (100 Couronnes hongroises avaient à cette époque la valeur de francs suisses 0.23).

Nous avons versé cette somme pour acquérir des instruments et des livres scientifiques, pour encourager les publications des œuvres scientifiques des jeunes savants et pour compléter les prix des Universités.

Pendant l'année qui vient de s'écouler nous avons dû compter presque exclusivement sur nos propres forces et sur nos propres

1. Extrait du rapport.

2. Université Royale Hongroise Pierre Pázmány de Budapest (1635); Université Royale Hongroise François Joseph de Szeged (1872); Université Royale Hongroise Elisabeth de Pécs (1912); Université Royale Hongroise Tisza István Debrecen (1912); Université Joseph des Sciences Techniques de Budapest (1872); École supérieure Vétérinaire de Budapest (1851); École Supérieure des Mines et des Forêts de Sopron (1763); Faculté des Sciences économiques de l'Université de Budapest (1920).

3. Voir Rapport sur l'activité de la Commission fondée en vue d'assurer le travail scientifique dans les Universités Hongroises par la Société de l'Enseignement supérieur en Hongrie pendant la première année de sa fondation (juillet 1922 à juin 1923).

ressources. La Société Hongroise a donné 210 millions de couronnes hongroises (l'Association des Fabricants, Association des Caisses d'Épargne et de Banques etc.); le Gouvernement hongrois 15 millions de couronnes hongroises; de l'étranger la Société Hongroise de Hollande a fait parvenir 1 1/2 millions de couronnes hongroises (100 cour. hongr. ont en ce moment la valeur de francs suisses 0.0067).

Dans l'année budgétaire écoulée la Commission a consacré 54 millions de cour. hong. à seconder les travaux scientifiques des laboratoires des Universités, 27 millions de cour. hong. à l'achat de livres et de périodiques scientifiques étrangers pour les bibliothèques des Universités, 4 millions de cour. hong. à compléter les prix des Universités, 2 1/2 millions de cour. hong. à aider les Sociétés scientifiques et 35 millions de cour. hong. à aider des jeunes savants dans leurs travaux scientifiques, 6 1/2 millions de cour. hong. pour les bourses de voyages.

Le reste est réservé pour l'action de l'automne.

Notre œuvre est complétée par l'activité de la sous-commission de médecine, fonctionnant sous la présidence du Professeur Baron KORÁNYI. Un mécène qui veut rester anonyme a mis à la disposition de cette commission 12 millions de cour. hong. (valeur de juin 1923) pour les bourses, afin de faciliter les travaux scientifiques de six jeunes médecins pendant deux années.

L'État hongrois et le public hongrois s'efforcent avec la plus grande énergie de maintenir le niveau de culture du pays.

Au milieu des difficultés matérielles auxquelles l'œuvre de la reconstruction financière de la Hongrie accule l'économie privée, nous avons besoin d'une aide encore plus puissante de la part du public hongrois et étranger afin de pouvoir procurer les livres et les périodiques scientifiques aux Universités et de rendre possible les recherches scientifiques de la jeune génération.

En outre, notre Commission s'occupera de l'échange des professeurs et des assistants et des bourses de voyages.

La Première Société Nationale de Caisse d'Épargne de Budapest (Deák Ferenc-utca 5) est chargée du maniement des dons arrivés à l'adresse de la Commission pour assurer le travail scientifique des Universités hongroises. Le Bureau de la Commission se trouve à la 1^{re} Clinique Ophthalmologique de l'Université Royale Hongroise Pierre Pázmány à Budapest, VIII. Rue Marie 39, (Prof. Emile de Grósz, vice-président, directeur de la Commission).

LETTRES DE MUSICIENS HONGROIS

La Bibliothèque du Musée National Hongrois vient de publier, par les soins du bibliothécaire, M. Kálmán Isoz, le catalogue des manuscrits de musique, dont le premier tome comprend les lettres de musiciens ¹. Vu les difficultés financières qui ont suivi la guerre, ce tome n'a pu paraître qu'en trois fascicules, dont le premier date de 1921, le deuxième de 1923 et le dernier de 1924.

Nous avons sous les yeux un catalogue descriptif, où chaque lettre est indiquée par le nom de l'auteur, celui du destinataire, la date, le début et la fin, et un bref sommaire du contenu (dans la forme des « regesta »). Dans les conditions actuelles, on ne peut plus songer à publier intégralement la correspondance ; d'où la nécessité des régestes extraits par un musicologue, et fournissant, au lecteur qui désire traiter un sujet spécial de l'Histoire de la musique, les renseignements dont il a besoin.

Cette collection de manuscrits de musique à la Bibliothèque du Musée est de formation assez récente. Elle débuta par l'achat des manuscrits de Ferenc ERKEL, ce qui obligea de séparer les manuscrits de musique et les lettres de musiciens de la grande Collection des Manuscrits. La profusion des lettres de musiciens nécessita la division du catalogue en trois parties : 1° Lettres écrites par FR. ERKEL ; 2° lettres adressées à FR. ERKEL ; 3° lettres de musiciens.

Dans cette collection, qui a pour but de recueillir en premier lieu les manuscrits relatifs à la culture musicale en Hongrie, nous trouvons des pièces de tout premier ordre, à côté des textes de peu d'importance : cette inégalité s'explique par le fait que les dons et les achats se font en bloc et ne permettent pas de choisir selon la valeur historique. Il résulte du caractère de cette collection que l'on accorde une attention particulière aux pièces qui ont trait à la Hongrie et dont plusieurs ont une valeur interna-

1. Lettres de musiciens. VI^e Tome du Catalogue de la Bibliothèque du Musée National Hongrois. Manuscrits de Musique, 1^{re} partie. — Publié par le D^r Kálmán Isoz. Budapest, 1924. Imprim. Stéphanéum, xvi + 392 p.

tionale. Le Musée possède néanmoins plusieurs manuscrits qui ne se rapportent pas à la Hongrie. Afin de mieux faire connaître la valeur du catalogue, nous donnons ici un extrait de l'Avant-propos.

Les lettres décrites au catalogue datent de la fin du xviii^e siècle et vont jusqu'à la fin du xix^e. Bien que leur nombre soit relativement peu élevé (1149 numéros), elles nous offrent non seulement des données intéressantes sur l'histoire extérieure de la musique dans notre pays, mais elles projettent aussi quelque lumière sur les causes des luttes et des tristesses de la vie des artistes, qui sont cachées aux yeux de leurs contemporains. Le culte des arts, et notamment celui de la musique (car nous entendons sous ce terme « musique » une activité digne du titre d'Art) exige une existence sociale paisible et ininterrompue, et aussi le bien-être général, car la musique a besoin, d'ordinaire, d'un public nombreux, capable de comprendre et de goûter l'interprétation — par plusieurs personnes, généralement — des œuvres d'un compositeur. La musique est donc un art qui a ses racines dans la vie d'une agglomération humaine : c'est par excellence un art urbain. Le fait que quelques grands seigneurs possédaient un théâtre et organisaient des concerts dans leur château ne prouve qu'une chose : c'est qu'ils avaient la possibilité de se permettre, durant leurs villégiatures, le luxe de ne pas abandonner les plaisirs de la capitale. La vie musicale en Hongrie est aussi le résultat de la civilisation citadine, et elle se développe parallèlement à l'épanouissement des villes jumelles de Pest et de Bude.

Les sept lettres de HAYDN, écrites d'Eszerháza aux éditeurs Artaria et C^{ie}, à Vienne prouvent — en dehors des intéressants détails qu'on y trouve — que Haydn représentait auprès du prince Esterházy la civilisation musicale d'une capitale (Vienne) et qu'il n'exerça pas une influence directe sur notre développement musical, mais bien une influence indirecte, grâce à ses œuvres qui furent vendues, dès leur publication, chez les marchands de Musique de Pest.

La lettre adressée par BEETHOVEN à Joseph Varena est d'un grand intérêt pour la Hongrie et spécialement pour notre capitale : le grand musicien y promet quelques-unes de ses compositions pour un concert de bienfaisance. Il s'explique en ces termes : « Vous allez recevoir la musique pour « Les Ruines d'Athènes » et « une grande ouverture pour — le premier bienfaiteur de la Hongrie — toutes les deux appartenant à deux pièces que j'ai écrites pour les Hongrois à l'occasion de l'ouverture de leur nouveau théâtre ».

C'est une question purement hongroise que traite André BARTAY, ancien directeur du Théâtre National, dans sa lettre du 8 mars 1847, adressée à Joseph Pokorny, directeur des théâtres impériaux à Vienne, et où il offre son mélodrame « Le peuple d'Árpád », après lequel on pourrait mettre en scène son opéra, dont le premier acte avait été appris au Théâtre National, lorsque un différend survenu entre le directeur et l'intendant, Comte Ráday, força Bartay à reprendre sa pièce. Bartay estime qu'un opéra de sujet hongrois et de musique hongroise doit obtenir à Vienne un succès moral et matériel.

Pendant deux générations, la vie musicale en Hongrie s'est cristallisée autour de deux noms, ceux d'ERKEL et de LISZT. Le premier exerça davantage d'influence dans la capitale ; le second fut le plus important par son art et par ses relations internationales. Tous deux ont servi la cause hongroise. Il importe de souligner ce fait, car, en ce qui concerne Liszt, à l'étranger on cherche souvent à le disputer à la Hongrie.

Ferenc ERKEL commença sa carrière comme pianiste. Bientôt il excella comme chef d'orchestre. Mais c'est à cause de ses opéras que son nom reste inscrit en lettres d'or dans l'histoire de la musique.

Des lettres autographes d'Erkel, nous n'en possédons que quelques-unes. Il en existe peu d'ailleurs, car la correspondance était le point faible de cet éminent musicien. Si Erkel écrivait peu de lettres, il en recevait en revanche beaucoup, car il était peu d'artistes de renom qui n'eussent eu à traiter avec lui, en sa qualité de premier chef d'orchestre du Théâtre National, de Président de la Société Philharmonique et de compositeur d'opéras. Désirée Artôt, Minnie Hanck, Marie Wilt, François Stéger, etc., ne font que réclamer dans leurs lettres les airs des opéras d'Erkel, afin de les présenter au public des concerts. Il s'agit surtout du grand air de *Hunyady László*, — appelé *Air de La Grange* parce qu'il avait été écrit spécialement pour cette grande cantatrice — ou de l'air de *La Scène au bord du fleuve Tisza*, de l'opéra *Bánk Bán*.

Nous ne pouvons guère comprendre, de nos jours, pourquoi les opéras d'Erkel, qui valaient à leur époque les opéras à la mode, ne se sont pas répandus en dehors de la Hongrie. Mais il nous semble qu'il y a des causes multiples. D'abord les sujets de ces opéras sont tirés de l'histoire de Hongrie, et ces sujets sont si spécifiquement nôtres qu'ils demeurent inaccessibles à l'étranger. Dans les opéras historiques, les grands opéras, le sujet tiré de l'histoire n'est, dans la règle, que le cadre choisi pour un argument lyrique (ainsi les *Huguenots*, *Un ballo di Maschera*, etc.).

Dans les livrets de *Hunyady* et du *Bánk bán*, la partie essentielle est précisément l'histoire ; la partie lyrique est secondaire. Un autre obstacle important provient du caractère hongrois, un peu contemplatif, du compositeur, qui ne chercha pas à faire valoir son œuvre... Et encore un obstacle : la médiocrité de ses ressources, qui ne lui permettaient pas de faire copier les partitions à plusieurs exemplaires, pour les envoyer aux directeurs de théâtre. Rien de plus difficile, d'ailleurs, que d'obtenir d'Erkel la permission de représenter une œuvre de lui, et surtout rien de plus compliqué que de recevoir les partitions de ses opéras. Liszt, généreux patron de la beauté, réclama le 19 septembre 1856, pour le théâtre de Weimar, la partition du *Hunyady* pour piano, avec texte allemand. Sans réponse, il réitère sa demande le 21 novembre. Erkel ne se hâte point. Lors de la première du *Barbier de Bagdad*, de Cornélius, l'intendance de Dingelstedt provoque le scandale qui amena Liszt à se retirer du théâtre et qui le décida à quitter Weimar. De la sorte, il ne put plus rien faire en faveur de la représentation d'*Hunyady*. Les efforts du noble exilé Bertalan SZEMERE et de sa femme à Paris, n'eurent pas plus de succès. Ils s'occupèrent de cette affaire pendant plusieurs années. En 1863, à la fin d'octobre, Szemere demande d'urgence la partition, car La Grange ne reste à Paris que jusqu'à la fin de l'année. Il fallut plus d'un an pour gagner la bienveillance de l'intendant. La fille de Szemere traduisit le livret en prose française. Les Szemere demandèrent une partition pour piano avec texte, mais, à en juger par la correspondance, ils ne reçurent qu'une réduction imprimée pour piano, car le 14 décembre 1864 ils réclamaient une partition « complète » pour piano ; le sous-intendant Doucet remit l'opéra au Théâtre Lyrique. Malheureusement le résultat fut négatif. Plus tard, les agences de théâtre firent des offres pour la représentation, mais elles n'obtinrent pas le consentement d'Erkel. Les lettres de Marie Wilt sont des plus intéressantes. Elle réclame énergiquement, à plusieurs reprises, les airs d'Elisabeth (*Hunyady*) et ceux de Melinda (*Bánk bán*) pour les chanter dans ses concerts. « C'est pour la quatrième fois, écrite le 28 juin 1882, que je vous prie de m'envoyer immédiatement l'air d'Elisabeth ». Elle le reçoit enfin, et s'empresse d'écrire une lettre adoucie, commençant par un quatrain qui a à peu près ce sens : « Dieu soit loué — Je suis calmée — L'air est là — J'apprends déjà ».

Les amis d'Erkel — notamment Ferenc DOPPLER, ancien chef d'orchestre au Théâtre National, puis, en cette même qualité, à l'Opéra impérial de Vienne — s'efforcèrent de faire monter un de

ses opéras à Vienne, à l'Opéra impérial. Vains efforts. Chose curieuse : malgré son laisser-aller, source de tant de difficultés, Erkel aurait vu volontiers une de ses œuvres représentées sur une scène étrangère.

Ce qui nous l'indique, c'est la lettre écrite à Doppler après la première de l'opéra *Brankovics*, lettre où il fait mention d'une traduction éventuelle de son livret, afin qu'une de ses œuvres puisse être jouée à l'étranger. En Hongrie, les théâtres de province étaient en général trop pauvres pour pouvoir monter un grand opéra historique. C'est à Kolozsvár, capitale de la Transylvanie, et à Debrecen que l'on a représenté *Hunyady* et *Bánk bán* du vivant d'Erkel.

Le génie musical le plus extraordinaire, Liszt, n'a pas manqué non plus de travailler au développement musical de la Hongrie. Laissant de côté l'importance de ses premiers concerts en Hongrie, nous nous bornerons à extraire quelques passages de ses lettres conservées au Musée National. La lettre la plus ancienne est datée du 4/16 janvier 1847, de Jassy, et adressée au baron Seidlitz. Rappelant son voyage en Hongrie, Liszt s'écrie : « Quelque endurci et racorni que vous me sachiez à l'endroit de mes succès », ce séjour m'a persuadé « que parmi les artistes d'aujourd'hui je suis le seul qui s'enorgueillisse à bon droit de sa fière patrie », et que son vœu est « qu'un jour la Hongrie s'enorgueillisse de lui ». Ce vœu c'est accompli, et nous nous enorgueillissons de lui *hodie et in sæcula sæculorum*.

Il n'y avait pas de projet méritoire auquel Liszt n'apportât son aide. Mais il y eut malheureusement chez nous des gens qui ne surent pas comprendre la grandeur de l'homme et du musicien. On attaquait sa musique — et il faut pardonner à celui qui attaque les innovations par conviction — mais on attaquait aussi son patriotisme — et c'est impardonnable. Ces gens ne pouvaient pas comprendre que Liszt ne pût être ni politicien, ni agent à l'étranger. Il était artiste. Il l'affirme nettement dans sa lettre à Jules Lang, datée de Budapest, le 25 novembre 1877, dans laquelle, lui rappelant qu'il ne s'occupe jamais des choses qu'il ne comprend pas, il finit par lui dire : « Mon attitude est entièrement éloignée de la politique et ne s'attache qu'à la musique ». Et, avec son art, il a mieux servi la Hongrie que maints articles — inspirés, nous voulons le croire, du plus pur patriotisme — écrits par des politiciens oubliés. Les compositions de Liszt survivent. Nous ne voulons pas citer ses pièces hongroises par excellence, comme les *Rhapsodies*, mais nous songeons ici à des morceaux comme par exemple *La Marche des Mages*, de l'oratorio *Le Christ*, qui reflète son âme

hongroise mieux que quelques-unes de ses œuvres prétendues hongroises. Il est vrai que son labeur immense contribua au triomphe d'un nouveau genre musical (Berlioz, Liszt, Wagner) qu'on appelle la nouvelle école germanique. C'est en s'appuyant sur ce fait qu'une partie des érudits allemands (Hugo Riemann fait une louable exception) veulent nous ôter Liszt, qui pourtant ne cessa jamais d'exprimer son patriotisme. Ne mentionnons qu'une de ces occasions, celle où il fit présent au Musée National de ses objets les plus précieux (entre autres la couronne d'or de la ville de Pest, le sabre d'honneur, etc). Il écrivit à l'éminent directeur Ferenc PULSZKY : « Leur but est d'attester la sympathie et la générosité nationales envers un compatriote, fier d'employer ses faibles talents d'artiste au service de la Hongrie ; et, en outre, d'encourager les artistes en général dans la voie du dévouement à la patrie ». Cette lettre date de quelques jours après les fêtes inoubliables organisées en l'honneur de Liszt à l'occasion du cinquantième anniversaire de son premier concert à Budapest. Schubert, l'éminent éditeur de musique de Leipzig, était présent à ces fêtes. C'est encore sous leur impression qu'il invita ÁBRÁNYI père à collaborer à un ouvrage sur Liszt, où il dit : « Si les Hongrois contemplant avec fierté leur Ferenc, c'est aussi le maître qui contemple dans un même sentiment son fidèle peuple hongrois ».

Quelques mécènes voulurent fonder une Académie de musique, et Liszt, cédant au sentiment de « dévouement envers la patrie », accepta d'en être le président. Son but était de créer une institution modèle, que toute l'Europe aurait pu imiter ; il ne voulait pas y faire des artistes-machines, mais y former au contraire des artistes pleins d'âme et nourris dans le culte de la beauté. S'il ne parvint pas à réaliser son plan, la faute n'en fut pas à lui, mais aux circonstances et à l'incompétence des hauts fonctionnaires dans tout ce qui touche à l'art. C'est à l'occasion de la fondation de l'Académie de Musique que se renouvelèrent les attaques au sujet du patriotisme de Liszt, oubliées depuis l'époque de la publication du fameux livre *Des Bohémiens*. Liszt jugeait superflu de se justifier publiquement, mais il ne put contenir ses sentiments en écrivant de Weimar, le 7 mai 1873, au sujet de l'Académie de Musique, à son ami le baron Augustz à Szekszárd : « On m'accordera bien que malgré ma regrettable ignorance de la langue hongroise, je reste magyar du berceau à la tombe, de cœur et d'esprit ; c'est pourquoi je voudrais encourager sérieusement le développement de la musique hongroise ».

On ne saurait imaginer notre existence musicale sans les noms d'Erkel et de Liszt. Mais il fallait bien posséder, en dehors de ces

deux foyers d'énergie, un nombre important de musiciens qui animassent eux aussi le monde musical. Mentionnons tout d'abord les deux fils d'Erkel, Sándor et Gyula. Le second fut un chef d'orchestre de mérite et un instrumentateur de tout premier ordre. On ne saurait énumérer les pièces qui lui doivent leur harmonie orchestrale. Nous devons regretter que malgré son talent de compositeur il n'ait pu figurer sur la scène. Il composa en effet une *Suite* dont il n'autorisa l'exécution par l'orchestre philharmonique qu'après la mort de son père. Son frère Sándor fut directeur et premier chef d'orchestre de l'Opéra. Musicien très doué et dirigeant de premier ordre, comme personne n'est prophète en son pays, Sándor Erkel eut des ennuis à l'Opéra de Budapest et dut accepter la place de chef d'orchestre à l'Opéra de Berlin. Il est naturel qu'on ait voulu le retenir, et le ministre dut recourir à l'entremise de l'ambassadeur László de Szögyény-Marich pour obtenir l'annulation du contrat. Sándor Erkel avait aussi un talent de compositeur. L'ouverture en *la* majeur d'un opéra de jeunesse a été souvent jouée, et nous révèle un talent qui aurait pu et dû enrichir notre littérature musicale d'œuvres remarquables.

Un fait étrange mais assez caractéristique a été l'apparition des musiciens naturalistes, musiciens de grand talent qui n'ont pas eu malheureusement l'occasion ou la possibilité d'apprendre la partie technique de la musique. Par suite, cédant à leur tempérament, ils ont composé des chansons populaires, mais ils ne sont parvenus ni à créer une forme de lied artistique, ni à écrire des œuvres développées. Un représentant caractéristique de cette tendance est Benjámín EGRESSY, auquel nous sommes redevables de chansons populaires et patriotiques, que l'on chante encore aujourd'hui. De son côté, Kálmán de SIMONFFY, propriétaire à Abony, près de Szolnok n'étudia pas non plus sérieusement la musique, mais il composa de nombreuses chansons lyriques qui devinrent de véritables chansons populaires, de sorte que le peuple, apportant à ces mélodies des paroles nouvelles, les chante de nos jours sans savoir qui en est le compositeur. Aussi bien, Simonffy recourait à l'obligeance de ses amis, Ábrányi père et Gustave SZÉNYFY surtout, pour harmoniser ses mélodies. Szényfy recommanda fréquemment à Simonffy de faire des études musicales. Szényfy, maître de musique, travaille toute la journée pour nourrir sa famille, et la nuit il cherche la solution de questions importantes, comme par exemple celle de l'esthétique propre à la musique hongroise. Il a élaboré, de plus, des recueils de chansons populaires. La tâche était trop vaste, et trop prématurée. Peut être même les questions que Szényfy étudiait n'ont-elles pas été bien posées.

La correspondance de Simonffy, de Vachott, de Szénfy traite de la chanson populaire. Georges Scharitzer nous donne dans ses lettres une description du travail artistique de la Société de Musique ecclésiastique de Pozsony (Presbourg). Rien de plus intéressant que la lettre de Berlioz sur La Marche Hongroise de Rákóczi, qu'il introduisit dans la *Damnation de Faust*, ou la lettre de Richard Wagner, dans laquelle il fait mention de son ami hongrois Hans Richter, à Pest, qui lui annonça la fondation d'une Société Wagner. Jules Massenet recommande à la bienveillance de Sándor Erkel deux de ses élèves, nommés Marty et Pierné, qui visitent la capitale hongroise. « Ce sont deux compositeurs de grand talent », dignes de l'amitié d'Erkel. Saint-Saëns communique le programme de son concert de Budapest à Gustave Lewy et le prie d'y inviter Liszt. Nous pourrions énumérer encore une quantité de lettres intéressantes se rapportant aux compositions, jouées à Budapest, de Brahms, Dvorák, Goldmark, Rendano, etc. Bornons-nous à constater que ce catalogue ne doit pas être considéré comme une simple liste de lettres de musiciens, mais aussi comme un auxiliaire précieux et digne de foi pour l'histoire de la musique en Hongrie au XIX^e siècle.

COMPTE-RENDUS CRITIQUES

Les langues du monde. Par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. Avec 18 cartes linguistiques hors texte. Paris, 1924. Librairie ancienne, Edouard Champion. 8°. xvi-811 p. Prix : 95 francs. — Collection linguistique. Publiée par la Société de Linguistique de Paris. — xvi.

Quelques linguistes français groupés autour de M. A. MEILLET dans la Société de linguistique de Paris ont entrepris le travail difficile « de donner une idée de la répartition des langues dans le monde, en tenant compte de l'histoire de ces langues. » Un ouvrage collectif de cette nature manque forcément d'unité. En effet, les divers domaines — comme M. A. Meillet le fait remarquer lui-même dans l'Avant-propos — sont très inégalement étudiés. Pour tel groupe de langues on a une grammaire comparée minutieusement établie ; dans un autre cas les travaux préliminaires, même pour une simple description, font défaut. D'autre part les collaborateurs ont des habitudes d'esprit différentes ; leur manière de traiter le sujet n'est pas la même et les rédacteurs ont eu raison de ne pas les avoir contraints de travailler sur un schéma préconçu.

Dans l'Introduction (1-17) M. A. Meillet expose avec sa maîtrise habituelle quelques notions fondamentales : classification morphologique et classification généalogique des langues, parenté des langues et des groupes de langues, emprunt, innovation de vocabulaire, types d'extension linguistique, dialectes, langues spéciales etc.

On trouve parmi les collaborateurs les noms les plus connus du monde linguistique français : J. VENDRYES (Langues indo-européennes 19-79), M. COHEN (Langues chamito-sémitiques 81-151), C. AUTRAN (Langues propres de l'Asie antérieure ancienne 273-318), G. FERRAND (Langues malayo-polynésiennes 405-459), M. DELAROSSE (Langues du Soudan et de la Guinée 463-561), P. RIVET (Langues américaines 597-712) etc. Je ne signale qu'en passant ces

articles, qui échappent à ma compétence et je ne m'arrête que sur deux mémoires du recueil, qui intéressent les lecteurs de notre Revue de plus près : celui de M. Aurélien SAUVAGEOT sur les langues finno-ougriennes et samoyèdes (153-183) et celui de M. J. DENY sur les langues turques, mongoles et tongouzes (185-243).

M. Aurélien SAUVAGEOT, le seul finno-ougrisant français depuis la mort du regretté Robert GAUTHIOT, fut chargé par les rédacteurs du recueil de donner au grand public (en premier lieu au public français) dans les cadres d'un court exposé une idée claire du type linguistique ouralien. La tâche de M. Sauvageot n'était pas facile et à Paris les conditions matérielles pour un travail de cette nature étaient plutôt défavorables. Son outillage bibliographique devait visiblement souffrir des lacunes considérables. Il est vrai qu'il avait à sa disposition le petit manuel classique de M. J. SZINNYEI (*Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft*, 1910¹, 1922² = *Magyar Nyelvhasonlítás*, 1896¹, 1903², 1905³, 1909⁴, 1915⁵, 1920⁶). Mais il ne pouvait pas consulter les grands périodiques hongrois (*Nyelvtudományi Közlemények* 1862 — ; *Magyar Nyelvőr* 1872 — ; *Magyar Nyelv* 1905 — ; *Keleti Szemle* 1900 — etc.), ni la littérature linguistique hongroise parue pendant et après la guerre. L'obligation dans laquelle il se trouvait de recourir pour certains détails à la monographie un peu vieillie de Zs. SIMONYI (*Die ungarische Sprache*, Strassburg, 1907) devait l'amener nécessairement à concevoir d'une manière erronée certains détails de l'histoire du hongrois.

En dépit de ces difficultés matérielles l'exposé de M. A. Sauvageot, tel qu'il se présente, a produit sur moi une excellente impression. Le plan de son exposé (Classification. Le type linguistique initial. Les langues de civilisation) est clair et l'auteur a le mérite incontestable de donner dans quelques pages une idée très précise du type finno-ougrien et du type samoyède.

Mais tout en approuvant dans l'ensemble son exposé et sa manière de voir, je désirerai attirer ici l'attention de notre confrère sur quelques détails qui, à mon avis, manquent de la précision nécessaire ou à propos desquels je ne partage pas la théorie dont il se fait l'interprète.

P. 156 la classification des dialectes lapons proposée par l'auteur ne me semble pas très heureuse. Il distingue 5 dialectes : celui parlé en Norvège, celui qui se parle en Suède, celui qui se parle en Suède également dans la région de Lulea, celui parlé en Finlande à Inari et celui de Kola, en Russie. Mais le lapon de Lulea, n'est qu'un sous-dialecte du groupe suédois (v. *Aeimä*, *Lapin kieli* ja

kirjallisuus, Tietosanakirja V, 552. Szinnyi, Fgr. Sprachw. ² 17). P. 157 nous lisons : « Le hongrois est de toutes les langues finno-ougriennes celle qui est le plus anciennement attestée. Outre quelques mots isolés... dans un document de l'abbaye de Tihany l'on possède une oraison du XIII^e siècle... » Les premiers mots hongrois (surtout des noms propres) se trouvent dans les 38. et 40. chapitres du livre politique de CONSTANTIN PORPHYROGÈNE (De administrando imperio ; 949-52) et dans la charte de fondation du monastère des nonnes grecques de Veszprémvölgy (sous S^t Etienne, 1000-1 ; ce n'est que sa rénovation de l'an 1109 qui nous est parvenue). La charte de fondation de l'abbaye de Tihany (1055) n'est que la première d'une longue série de chartes et de documents latins qui contiennent des expressions et des mots hongrois isolés (voir Gy. ZOLNAI : Lexicon vocabulorum Hungaricorum in diplomatibus aliisque scriptis quae reperiri possunt veterum. Budapest, 1902-6). P. 161-2 il est question des deux thèmes du pluriel hongrois : *hajó-k, háza-k* ~ *hajó-i, háza-i* ; le suffixe thématique *i* marque la pluralité de la possession. Depuis l'œuvre classique de BUDENZ (Az ugor nyelvek összehasonlító alak-tana, Budapest, 1884-1894 = Morphologie comparée des langues finno-ougriennes) on a comparé ces dernières formes aux pluriels avec le suffixe **i* des autres langues finno-ougriennes : fi. *solmu-i* « nœuds », *lintu-i* « oiseau », lp. *namai* « noms » etc. Mais tout récemment M. János MELICH dans un mémoire d'une riche documentation (Magyar Nyelv XIV, 230 et suiv.) a contesté la justesse de cette identification. En vieux hongrois la pluralité de la possession n'était nullement marquée : *házunk, fiunk* signifiaient à la fois « notre maison » et « nos maisons », « notre fils » et « nos fils. » L'élément *i* des formes modernes : *házaink, fiaink* n'a rien à faire avec le suffixe de pluriel du finnois et du lapon ; ce n'est qu'une variante du suffixe possessif de la troisième personne, qui n'appartenait primitivement qu'à trois mots : *többi, egyebi, kettei*, et qui s'est introduite peu à peu dans les autres formes et a reçu, par une adaptation relativement récente, sa fonction actuelle. Il est vrai que M. Szinnyi (M. Nyelvhas. ⁶ 102) s'est prononcé contre cette théorie, mais j'avoue que les arguments de M. Melich me paraissent convaincants. P. 167-70, le problème de la conjugaison objective. Ici l'auteur s'est inspiré d'un article de M. H. WINKLER (Samojedisch u. Finnisch, Finnischugrische Forschungen XIII [1913], 120), dont les résultats ne sont pas tous irréprochables. On sait que parmi les langues finno-ougriennes le mordve et le groupe ougrien (hongrois, vogoule, ostiak) distinguent deux types de conjugaison : la c. objective et la c. subjective. On emploie la

forme objective du verbe, quand l'objet de la phrase et logiquement et grammaticalement est déterminé ; la forme subjective, quand l'objet de la phrase est indéterminé (p. ex. hongrois *embert várók* « j'attends un homme », ~ *várom az embert* « j'attends l'homme »). M. Sauvageot suppose, si je le comprends bien, que cette opposition des deux conjugaisons date de l'époque finno-ougrienne, voire ouralienne. Je ne saurais me ranger à son avis. La conjugaison objective du mordve d'une part et celle des langues ougriennes de l'autre sont visiblement les résultats d'évolutions parallèles. La différence de leur structure morphologique est trop évidente. Quant aux formes objectives du verbe ougrien, après les articles de MM. THOMSEN (*A magyar tárgyias ragozásról néhány megjegyzés.* = Quelques remarques sur la conjugaison objective du hongrois, *Magyar Nyelvőr* XLII, 26), SIMONYI (*A tárgyias ragozás eredetibb alakja.* = La forme primitive de la conjugaison objective, *Magyar Nyelvőr* XLII, 1), FOKOS (*A vogul-osztják tárgyias igeragozásról* = La conjugaison objective du vogoule et de l'ostiak, *Nyelvtudományi Közlemények* XL, 386) et surtout la monographie de M. MELICH (*A magyar tárgyias igeragozás* = La conjugaison objective du hongrois, Budapest, 1914) on ne saurait plus douter que la forme objective du verbe ougrien se compose de deux éléments : de la base verbale (ou verbo-nominale) et du pronom personnel, qui indique la personne du sujet. L'élément *j*, qu'on ne trouve que dans la 3^e personne du singulier du présent, dans les trois personnes du pluriel des thèmes à voyelle vélaire (*adja; adjuk, adjátok, adják*) et dans la 1^{re} personne du pluriel des thèmes à voyelle palatale (*kérjük*), n'est pas un indice pronominal pour marquer la personne de l'objet (comme Simonyi, *Die ungarische Sprache* 352, H. Winkler, *Finnisch-ugrische Forschungen* XIII, 131, 135 le supposent). Dans le vieux hongrois et dans quelques dialectes modernes on a des formes : *adë, aduk. kérük* etc. ; et ce sont là les formes primitives. Les formes avec *j* : *adja, adjuk, kérjük* etc. s'expliquent par l'influence de l'impératif (*adjam, adjad, adja, adjuk* etc. ; *j* est le suffixe modal), influence qui continue encore de nos jours. P. 177 je lis : « Sorti du voisinage des Ossètes auxquels il doit : *gâzdâg* « riche » (ossète *gazdag*), *kârd* « couteau » (ossète : *kard*) etc., il a reçu ensuite des mots turcs, et d'abord sous une forme tchouvache. » Je remplacerai les exemples *gazdag* et *kard* plutôt par *asszony* (vieux hongrois *aszin*) « dame » et *hid* (vieux hongrois *héd*) « pont », dont l'origine ossète est incontestable (< ossète *âsin* « Herrin », *vad-asin* « Herrin der Winde » ; *ged, gid* « Brücke », Ws. Miller, *Die Sprache der Osseten* 16, 20). Par contre

il est bien invraisemblable que hongr. *gazdag* (vieux hongr. *kazdag* !) ait rien à faire, malgré l'identité des significations, avec ossète *γāzdug, qāzdyg* (ce sont les formes correctes, voir Miller, o. c. 25), cf. Asbóth. *Nyelvtudományi Közlemények* XXXIII, 470 et suiv., XXXIV, 105. Quant à hongr. *kard*, H. Jacobsohn, *Arier u. Ugrofinnen* 203 s'est prononcé contre l'hypothèse d'une origine ossète. P. 178. M. Sauvageot parle de l'influence proto-bulgare (qui est d'ailleurs antérieure à l'influence ossète), slave, italienne et latine, mais il ne mentionne ni les emprunts germaniques du hongrois (l'influence germanique commence déjà au XI^e siècle, p. ex. hongr. *polgár*, vieux-hongrois *purgár* < vieux-haut-all. *purgári*, hongr. *szekrény* < vieux-haut-all. *scrīni* etc., voir Thienemann, *Die deutschen Lehnwörter der ungarischen Sprache*, *Ungarische Jahrbücher* II, 91, 97), ni les emprunts vieux-français (v. J. Melich, *A magyar nyelv ófrancia jövevényszavai*, *Magyar Nyelv* X [1914], 358). P. 176 je lis : « Le nom de l'or : ostiak *sorña, sorñi*, vogoule *sureñ* rappelle le vieux persan *zarānu, zāranya*. » Les reflexes réguliers de zd. *zaranya-* sont : zyr. votk. *zarñi*, vog. *tariñ, tarñi* « cuivre », hong. *arany* (perm. z- ∼ vog. t- ∼ hong. O = fgr.*s-), tandis que les mots vogoules et ostiaks cités par l'auteur sont probablement empruntés au zyrène.

En attendant la seconde édition, je me permets de corriger quelques fautes d'impression, que je ne trouve pas sur la liste des errata : p. 153 l. 14 du bas au lieu de *sinzā* (tchér.) lire *šindžā* (tchér.) ; p. 159 l. 9 du haut au lieu de vog. ostk. *ānep* lire vog. *ānəp*, ostk. *ōntep* (voir FUF. XIII, 227) ; p. 160 l. 3 du haut au lieu de nom. *lanka* à gén. *langan* lire nom. *lanka* à gén. *lannan* ; p. 160 l. 5 du bas au lieu de *d'öker* lire *d'ökər* ; p. 161 l. 1 du haut au lieu de *honu* lire *hossu* ; p. 162 l. 9 du haut au lieu de *seg* « ongle », *segäk* « ongles » lire *seg* « clou », *segäk* « clous » ; p. 162 l. 13 du bas au lieu de *ampig* lire *āmpič* ; p. 164 l. 15 du haut au lieu de *töld'äk ālätt* « sous le chêne » lire « sous les chênes » ; p. 165 l. 15 du haut au lieu de *nimiä* lire *miniä* ; p. 165 l. 10 du bas au lieu de *koira-mi* lire *koira-ni* ; p. 169 l. 17 du bas au lieu de *kāpyök* lire *kāpyäk* ; p. 173 l. 11 du haut au lieu de ostiak : *kur-* lire votiak : *kur-* ; p. 173 l. 2, 6 du bas au lieu de *lextemästä, lextämä, lextä-* lire *lähtemästä, lähtemä, lähte-* ; p. 176 l. 15 du bas au lieu de fi. *met-* lire fi. *mete-* ; p. 177 l. 9 du haut au lieu de fi. *malta, kives* lire fi. *malka, kirves* ; p. 177 l. 4 du bas au lieu de *pukana* lire *pakana* ; p. 178 l. 16 du bas au lieu de *soc de charrue* lire *fer de charrue, coutre* ; p. 178 l. 12 au lieu de *poyāñ* lire *pogāñ* ; p. 178 l. 8 du bas au lieu de *dēs mā* lire *dēž mā* ou *dež mā* ; p. 182 l. 4 du haut au lieu de *kö* lire *kő*.

L'auteur des trois exposés suivants (langues turques, langues mongoles, langues tongouzés, p. 185-243) est M. J. DENY, l'éminent osmanisant, dont on apprécie à bon droit *La grammaire turque* (1921) si richement documentée.

En passant sous silence ces deux derniers (dans une autre revue j'aurai l'occasion d'y revenir), j'essaie de caractériser l'impression générale qu'a produite sur moi le premier exposé de l'auteur. Je commence par constater que tous les détails linguistiques et historiques communiqués par l'auteur sont, autant qu'ils n'échappent pas à mon contrôle, très exacts ; ce n'est que le plan général de l'exposé, qui pourrait peut-être donner prise à la critique. En le lisant, j'ai cru remarquer une légère tendance, involontaire, j'en conviens, à identifier le problème türk avec le problème osmanli. Ce sont les dialectes du turc commun (= *köztörök*, *gemeintürkisch* ; je veux désigner par ce terme tous les dialectes turcs sauf le tchouvache et le yakoute), qui l'intéressent en premier lieu ; l'importance du tchouvache et du yakoute pour la grammaire comparée des langues turques n'est pas assez mise en relief.

Dans le premier chapitre, après avoir donné l'étymologie du nom de peuple *türk*, l'auteur nous renseigne sur la distribution géographique des langues turques. Il est à regretter qu'il n'ait pas complété le tableau géographique et statistique des dialectes vivants par la liste des peuples et des tribus turcs qui ont joué dans le passé un rôle si important dans l'histoire et la civilisation de l'Asie centrale et de l'Europe orientale. Il est vrai que dans les autres chapitres les Oghouz, les Petchénègues, les Bulgares, les Ouïgours etc. sont mentionnés en passant (voir p. 187, 203, 216), mais je cherche en vain, p. ex., le nom des Khazars, dont le royaume demi-civilisé établi dans la Russie méridionale a exercé pendant si longtemps une sorte d'hégémonie sur les tribus voisines (hongrois, slaves etc.). Je ne saurais douter non plus du caractère turc des Huns. Il suffit de renvoyer aux noms propres hunniques, qui nous sont parvenus : *Οἰβάρσος* (= *oi-bars* « Luchs » Bang, Keleti Szemle XVII, 114 ou *ai bars* « Mond-Panther » Gombocz, Magyar Nyelv XII, 281, Houtsma, Gloss. 34) ; *Attila* (dimin. gothique du turc *ata*) ; les trois fils d'Attila : *Ellak* Jord. (= turc *Elük*, *Ilük*, voir Magyar Nyelv XI, 436), *Ἐρνάκ* Prisc. (= turc *Ernök*, *Irnök*, dimin. de *er*, *ir*), *Δεγγεζίχ* Prisc. (= turc *tängiz* etc. « la mer ») ; le nom hunnique d'une tribu inconnue : *Ἀζατζίροι* (= *aḡač-iri* « Waldmänner » Marquart, Streifz. 41,

Houtsma l. c. 2, 49) etc. Quant aux Avars, M. Deny p. 187 adhère à la théorie de M. PELLIOU (Journ. As. 1920, p. 143), selon laquelle les Avars, que les Chinois appellent usuellement Jouanjouan, sont apparentés aux Tatars, et comme ces derniers, de langue mongole. Sans vouloir entrer dans les détails, je renvoie à mon article (A pannóniai avarok nyelvéről, Magyar Nyelv XII, 97 et suiv.), dans lequel j'ai essayé de réunir les arguments linguistiques qui prouvent, à mon avis, le caractère turc des Avars de Bajan. Dans le chapitre intitulé *Classification des dialectes turcs*, l'auteur se contente de donner, avec une légère modification celle de MELIORANSKI qui est elle-même un résumé de la classification de RADLOFF (Phonetik der nördlichen Türkssprachen. 1883, p. 280 et suiv.): 1. dialectes orientaux; 2. d. occidentaux; 3. d. de l'Asie centrale; 4. d. du Sud. Tous ces dialectes sont relativement peu différenciés. Quant au tchouvache et au yakoute, l'auteur se contente d'ajouter: « Deux dialectes cependant forment exception à cet égard, c'est le yakoute et le tchouvache. Leur isolement leur a permis d'évoluer en s'écartant du type turc commun » (p. 203). En réalité, à ce que je vois, il n'y a que trois types linguistiques turcs: le yakoute, le tchouvache et le turc commun. Il suffira de renvoyer aux traitements différents du *j- turc initial: yak. *s-* ~ tchouv. *ś-* ~ turc commun *j-* (*d'-*, *ž-* etc.), p. ex. yak. *symnaγas* « weich », *symnā-* « weich werden » Böhtl. ~ tchouv. *śemže* id. Paas. ~ vieux turc *jymšak* etc.; yak. *sūs* « cent » ~ tchouv. *śar* ~ osm. etc. *jüz*; yak. *samyr* « pluie » ~ tchouv. *śāmār* id. Paas. ~ ouïg. osm. etc. *jaγmur*. Ou bien on pourrait citer le traitement du *-d- (?-δ-) intervocalique et préconsonantique: yak. *-t-* ~ tchouv. *-r-* ~ turc commun *-d-* (la dentale sonore est encore conservée dans le kök-türk, l'ouïgour et dans le parler des ouriankhais ou soïotes; le changement $\delta > j$, *i* est d'une date relativement récente; au XI^e siècle le son interdental était encore largement employé, voir NyK. XLV. 118), p. ex. yak. *ataχ* « pied » ~ tchouv. *ura* ~ ouïg. *adak* etc.; yak. *γt-* « envoyer » ~ tchouv. *jar-* ~ ouïg. *γd-*, koïb. *ys-* etc.

P. 204 il est question de l'harmonie vocalique des langues turques. A l'exposé très clair de M. Deny on pourrait peut-être ajouter que le turc initial ne connaissait probablement que l'harmonie palatovélair des voyelles, tandis que l'harmonie labiale-illabiale qu'on trouve dans l'osmanli, dans le yakoute etc., est le résultat d'un développement relativement récent, dans la plupart des cas d'une délabialisation. Pour ne citer qu'un seul exemple, en face des formes modernes *bilir*, *ölür*, *alır*, *bulur*, dans lesquelles l'harmonie labiale-illabiale est parfaite, nous avons en vieil-osmanli

bilür, virür, gelür, kalur, jatur, varur (Iskendername, XIV^e siècle), dans le dictionnaire de Bernardino (Rome, 1665) *bilür, kalur, gelür*, de Meninski (1680) *bilür, gelür* (à côté de *gelür*), voir NyK. XXXIV, 158 ; on retrouve les mêmes formes dans le Codex Cumanicus : *alurmen* « sumo », *kalurmen* « remaneo », *bilurmen* (lire *bilürmen*), « scio », *erur* (lire *erür*) « est », etc. ; dans le Kut. Bil. (*bilür, kälür*..), dans les inscriptions de l'Orkhon : *barur, alur, bärür* etc., v. Radloff, *Inscr. N. f.* 419, Gombocz, NyK. XLIV, 410 et suiv.

A la fin de l'exposé on trouve cette remarque : « On trouvera une liste des principaux ouvrages concernant le turc en tête de la *Gamm. turque* que nous avons publiée en 1920 chez Ernest Leroux ». Malheureusement cette bibliographie, si riche qu'elle soit, n'est que la liste « des ouvrages cités dans le texte ». Du point de vue de la turcologie et de la grammaire comparée des langues turques elle est très inégale et présente des lacunes considérables. Je pourrais citer au hasard la grammaire et les textes tchouvaches de BUDENZ (1862-3), le dictionnaire tchouvache de ZOLOTNICKIJ (1875), de NIKOLSKIJ (1901) et de PAASONEN (Budapest, 1908), les textes tchouvaches de MÉSZÁROS (1909, 1912, I-II), le *Vergl. Wörterbuch* de RADLOFF, qu'on y chercherait en vain.

* * *

Les critiques que je viens de formuler ci-dessus iraient bien au-delà de ma pensée si elles faisaient oublier au lecteur les mérites très réels de l'énorme ouvrage dont je n'ai pu présenter à notre public que deux chapitres isolés.

Tel qu'il est, ce livre sur « les langues du monde » est une preuve magistrale qui atteste le labeur auquel s'est livrée durant ces dernières années l'école linguistique française, ou plutôt l'école de M. MEILLET. C'est lui qui en effet a créé et animé le groupe des linguistes dont il présente aujourd'hui au public du monde entier le résultat d'un bel effort collectif. Il y a vingt ans une prouesse semblable eût été impossible en France.

ZOLTÁN GOMBOCZ.

(Budapest.)

Histoire de la littérature française illustrée. Publiée sous la direction de MM. Joseph BÉDIER et Paul HAZARD. Paris, [1923]. Larousse, in-4°, t. I. 322 p., t. II. : 348 p.

Point n'est besoin de louer ici cette belle et riche synthèse de l'histoire de la littérature française. Nous l'avons lue avec les yeux d'un Hongrois (aurions-nous pu faire autrement?). Or, voici nos remarques :

Les auteurs des différentes parties de cet ouvrage s'occupent quelquefois de l'influence que la littérature française a exercée à l'étranger, soit à propos des écrivains, soit à propos des idées générales, de certaines époques etc. Ainsi dans le chap. final de la partie traitant du moyen-âge (« conclusion sur les lettres françaises en moyen-âge : leur influence sur la littérature des autres nations ») on lit ceci (p. 124) : « Dans le reste de l'Europe et jusqu'en Bohême, en Hongrie, en Grèce, notre littérature a exercé le même attrait, sans qu'on puisse expliquer ce prodigieux succès par une extension de notre langue ». Ces trois noms de pays sont-ils choisis au hasard? On sait qu'en Grèce le rayonnement des choses françaises était plus général, plus profond qu'en Hongrie, mais beaucoup moins en Bohême. Evidemment, on ne pourra pas expliquer ce succès par une extension de la langue française, surtout en Hongrie (l'extension de la langue française fut en général plutôt une conséquence qu'une cause du prestige de la France intellectuelle et politique à l'extérieur). Quant à la Hongrie constatons qu'à côté d'autres manifestations de l'influence française (vie ecclésiastique ; orthographe hongroise ; usages de chancellerie ; mots d'emprunt ; architecture) l'influence littéraire proprement dite était plutôt accessoire ; tout ce qu'on sait jusqu'à présent c'est que les premières chroniques (*Gesta Ungarorum* du temps de S^t-Ladislas ; *Chronique* de l'ANONYME du XII^e s.) révèlent une influence incontestable de l'Université de Paris dont le chroniqueur ANONYME fut un élève ; en effet, chez ce dernier on remarque cette influence dans le style et dans la recherche d'une présentation artistique.

En parlant des visiteurs de Voltaire, patriarche de Ferney, (t. II. p. 104), on note que « certains viennent exprès de fort loin ». Le Comte Jean Fekete est sans aucun doute celui qui vient du plus loin. Ce gentilhomme hongrois aurait peut-être mérité une mention spéciale.

Lorsqu'on dresse le bilan du XVIII^e (enrichissement de l'esprit français, l'influence de la France au dehors, p. 148), on cite dans

la bibliographie la bonne thèse d'IGNACE KOXY (Paris, 1902) et, dans le texte même, on dit ceci : « En Hongrie, une école littéraire d'inspiration française se fonde à partir de 1772 ». Cette phrase ne rend que très imparfaitement compte de la profondeur, de l'intensité et de la qualité de la répercussion des lettres françaises (idées, formes, sujets, courants) aux bords du Danube et de l'étendue de la propagation de la langue française parmi les Hongrois de ce siècle.

Et enfin dans un chapitre final (l'extension des lettres françaises) la Hongrie est également mentionnée (p. 317) : «.. dans combien de nations très diverses, le Portugal, la Pologne, la Hongrie, la Grèce, ne rencontre-t-on pas des lettrés, des savants, des critiques, des romanciers, qui adoptent le français comme truchement, non seulement pour chercher au delà des frontières de leur pays une plus large audience, mais par un juste sentiment de profondes affinités spirituelles ».

Voilà les passages où il est question de la Hongrie. Il n'y a pas lieu d'en être mécontent. Nous aurions néanmoins espéré (et ceci peut s'appliquer également à d'autres littératures) qu'on fît plus de cas des relations et des influences réelles et spécifiques en parlant des écrivains et des écoles. En parlant de Descartes on aurait pu faire mention de APÁCZAI CSERI, en traitant de la littérature épistolaire (Marana, Bussy-Rabutin, M^{me} de Sévigné) de MIKES, nommer, à propos de Victor Hugo et des autres romantiques, leurs adeptes hongrois, mentionner André ADY après avoir parlé du symbolisme français. Mais nous n'insistons pas. Nous espérons seulement que dans la deuxième édition (que nous souhaitons prochaine) l'éminent « comparatiste » qu'est M. HAZARD voudra bien utiliser ces quelques remarques et suggestions d'origine hongroise.

(B)

(Genève)

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE

1922

— R. : Les rapports de Michel Károlyi avec la France et le Bolchévisme. *Revue de Hongrie*. 15 mai, (XV^e année. Tome XXVI) pp. 145-149.

— R. : L'Italie, la Pologne et la Hongrie. *Revue de Hongrie*. 15 avril. (XV^e année. Tome XXVI), pp. 112-115.

— R. : M. X. Nitti et « La Supériorité de la Culture Hongroise ». *Revue de Hongrie*. 15 février, (XV^e année. Tome XXVI) pp. 54-56.

— Rastignac : L'Armistice de Padoue et la Convention de Belgrade. (Contribution à l'histoire de la trahison de Károlyi). *Revue de Hongrie*. 15 août (XV^e année. Tome XXVII), pp. 66-72.

— Recueil des Grieffs de la Minorité Hongroise de Roumanie dérivant de la violation du Traité conclu à Paris le 9 décembre 1919 entre les Principales Puissances Alliées et Associées et la Roumanie au sujet de la Protection des Minorités. I. (1919-1922). [Budapest]. Publié par l'Association Hongroise-Sicule pour la Société des Nations, 8^e, 134 p.

— *Revue d'Histoire Ecclésiastique*. Avril-juillet. — Chronique. Hongrie, par A. Pataky, sur les publications récentes d'histoire religieuse en Hongrie. — Dans la riche *Bibliographie* qui consacre des sections spéciales aux divers pays du monde, la Hongrie semble être complètement oubliée.

— Le sort de la Hongrie méridionale désannexée. I. Mémoire du parti Hongrois de Yougoslavie à M. Pachitch. Publié par la *Société Littéraire Saint-Gérard*, Budapest, 8^e, 60 p.

— Le testament de l'ex-empereur Charles. *Europe nouvelle* 5 : 778-780, 24 juin.

— La vie sociale. Le Congrès du Conseil syndical hongrois. *Revue Internationale du Travail*. Vol. V. (N^o 3 mars), pp. 492-493.

1923¹

ADY (André). — Abd-el-Kader. Nouvelle. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 25 janvier.

ADY (André). — Cléopâtre Gutberger. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 18 janvier.

ADY (André). — Beni et Lenci. Nouvelle. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 4 février.

AMBRUS (Zoltán). — La vraie patience de Grisélidis. Traduction de L. J. Fóthy et Georges Depaquis, *L'Écho du Danube*, juillet.

ANGYAL (David). — Le comte Etienne Széchenyi à Döbling. *Revue de Hongrie*, 15 mars (t. XXVIII), pp. 97-115 ; 15 avril, pp. 149-164 ; 15 mai, pp. 197-205.

APPONYI (le Comte Albert). — La situation. *Kelet Népe*. XV^e année. n^{os} 1-2. Janvier-février, pp. 1-5.

APPONYI (Albert). — Hongrie (La Hongrie au printemps de 1923). *La Revue de Genève*. N^o 34. Avril. pp. 515-521.

ARANY (Jean). — Les Bardes de Wales (Poèmes). *Le Pays du Danube*, 3^e année. N^o 4. Avril. pp. 49-50.

BARTOK (Béla) et KODALY (Zoltán). — Les Hongrois de Transylvanie. Chansons populaires. Publiées par — Edition de la Société de Littérature populaire. Budapest. En dépôt chez Rózsavölgyi et C^{ie}, éditeurs de musique, Budapest, IV. Szervita-tér 5. 212 p.

Cf. Ed. Combe, *Musique populaire hongroise*, Semaine littéraire (Genève). 30 août 1924.

BARTOKY (Joseph). — Une nuit en 1526. Nouvelle. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 6 janvier.

BARTOKY (Joseph). — Mauvais présage. Nouvelle. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 15 février.

BARTOKY (Joseph). — Fables. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Écho du Danube*, 18 février.

BASCHMAKOFF (Alexandre). — Séquestre et liquidation des biens ennemis dans les territoires transférés, particulièrement en ce qui concerne l'ancien Empire d'Autriche-Hongrie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. *Journal du droit international*, pp. 26-45 (t. 50).

BAULER (Jean). — Un nouveau danger pour la Paix européenne. Textes et documents recueillis et publiés par —. Berne, librairie Payot et C^{ie} 8^o, 46 p.

Pamphlet sorti des officines de la propagande roumaine. — Cf. l'article. « Cinq ans après Trianon. M. Jean Bauler et l'irrédentisme », signé « Intérim », dans le *Courrier de Genève*, du 5 février 1924.

1. Les articles de la 1^{re} année [1923] de la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* ne sont pas compris dans cette bibliographie.

BECQUIERS (Jean). — La Petite-Entente et les forces militaires de la Hongrie. *Les Pays du Danube*, 3^e année, N° 5, Mai, pp. 70-71.

BENDA (Eugène). — Les deux Femmes. Nouvelle. Adaptation française de G. M. Assaudy. *L'Écho du Danube*, 21 janvier.

BENDA (Eugène). — Les deux vieux. Nouvelle. Traduction de M. G. M. Assaudy. *L'Écho du Danube*, 1 février.

BENDA (Eugène). — Le Miracle. Nouvelle. Traduction de G. M. Assaudy. *L'Écho du Danube*, 2 mars.

BERZEVICZY (Albert). — La question du désarmement et la Société des Nations. *Revue de Hongrie* (XVI^e a.), 15 octobre, pp. 97-106.

BIDOU (Henri). — Chronique dramatique. Les théâtres à Budapest. Une nouvelle pièce (Le moulin rouge) de M. Franz Molnár. *Journal des Débats*, éd. hebdom., 19 octobre, pp. 665-7.

BOHAC (Ant.). — Critique magyare du recensement de la population en Tchéco-Slovaquie. *Bulletin statistique de la République Tchéco-Slovaque*. Prague, décembre, pp. 213-221.

BONNEFON (Jean de). — Sur les grandes routes. La manière allemande et l'autre, à propos d'une lettre inédite (sur la Hongrie). *Le Gaulois*, 11 octobre.

BONNEFON (J. de). — Sur les grandes routes. Pour l'impératrice errante (Zita). *Le Gaulois*, 30 juin.

BOSSAN (Michel). — Lettre de Hongrie. *Revue contemporaine*, avril.

BOUBÉE (J.). — Le mouvement religieux hors de France. Tchéco-Slovaquie, L'Eglise après quatre ans de lutte. *Etudes*, 20 janvier.

BOUBÉE (Joseph). — Le mouvement religieux hors de France. — Hongrie. Le « cours chrétien » et le danger protestant. *Etudes*, 5 octobre.

Reproduit en partie, sous titre « Le cours chrétien en Hongrie et le danger protestant ». *La Semaine littéraire* (Genève), 8 décembre, p. 588.

BREUIL (H. abbé). — Notes de voyage paléolithique en Europe centrale, I. Les industries paléolithiques en Hongrie, *L'Anthropologie*, pp. 323-46 (t. 33).

BUDAY (Ladislas). — La sphère d'activité de la statistique. *Revue de la Société hongroise de statistique* (Budapest), 1^{re} a. pp. 77-88 et 116-135.

CHARMANT (Oscar). — Mémoire présenté au nom de S. M. l'Impératrice et Reine Zita à LL. EE. MM. les ambassadeurs des Hautes Puissances Alliées. Laval, impr. Barneoud. Paris, 8^e, 62 p.

CHASEUIL (Jean de). — La Hongrie et notre politique dans l'Europe Centrale. *Le Correspondant*, 25 janvier, pp. 291-316.

CHMELAR (Joseph). — Tchéco-Slovaquie (Nos rapports avec la Hongrie). *La Revue de Genève*, N° 38, août, pp. 246-253.

CONSTANTINESCO (N. A.). — Un journal de la campagne de Hongrie en 1717-18. *Mélange de l'Ecole roumaine en France*. Bucarest-Paris. Gamber, in-8, 183 p.

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (A. de). — Haydn chez les Esterházy. *La Croix*, 23-24 avril, 14-15 mai.

CSASZAR (Elemér). — Le développement de la littérature hongroise. *Les Pays du Danube*. III^e année, avril, mai, juin, juillet, pp. 51-54, 94-96, 121-125, 135-137.

DALNOKI-KOVATS (Eugène). — La formation de la cherté de la vie en Hongrie depuis 1914. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. Budapest. I^e année. N^o 2, pp. 67-76.

DAMI (Aldo). — En Hongrie : Situation universitaire et économique. *Journal de Genève*, 23 avril.

DAMI (Aldo). — En Europe Centrale. *Courrier de Genève*, 7 juillet 1923.

Réimprimé dans la *Revue de Hongrie*, 15 janvier 1924, pp. 1-22.

DAMI (Aldo). — De cinq vérités au moins, et de quelques autres. *Les Pays du Danube*. III^e année. N^o 7. juillet, pp. 129-134.

DAMI (Aldo). — La Hongrie actuelle. *Courrier de Genève*. 21 et 27 juillet, 4 et 10 août, 10 septembre.

Réimprimé dans la *Revue de Hongrie*, 15 janvier 1924, pp. 1-22.

DAMI (Aldo). — La locomotive autrichienne ou à la recherche de l'enfance. *La Semaine Littéraire* (Genève), 18 août, pp. 391-395.

Pus:ta. On ne passe plus par Presbourg.

DEHÉRAIN (H.). — La mission du Baron de Tott et de Pierre Ruffin auprès du Khan de Crimée, de 1707 à 1769. *Revue de l'histoire des colonies françaises*. I^{er} trimestre, pp. 1-32.

Ce « baron de Tott » [recte : Tóth] était Hongrois.

DOBROVITS (Alexandre de). — La fondation de la Société Hongroise de Statistique. *Revue de la Société Hongroise de Statistique* I^{re} année. N^o 1. janvier-mars. pp. 44-47.

DOMINOIS (F.). — Budapest et la construction de l'Europe Danubienne. *Europe nouvelle*, 6 janvier, 6-18.

DRÉHR (Emérie). — La Hongrie mutilée — une crise économique de l'Europe. *Revue de Hongrie*. XVI^e année, août-septembre, pp. 59-74.

DUVERNOIS (Albert). — La ruine des Hongrois en Transylvanie. *Les Pays du Danube*. III^e année. N^o 6, juin. pp. 100-102.

EISENMANN (Louis). — La noblesse hongroise et l'abolition des droits féodaux en 1848. *La Révolution de 1848*, mars-avril, pp. 7-18.

D'après le livre posthume d'Ervin Szabó, *Luttes sociales et luttes de partis dans la Révolution hongroise de 1848-49*. Vienne, 1922 (en hongrois).

EISENMANN (Louis), BOURGEOIS (Emile), FOURNOL (Etienne), BOUNIOLS (Gaston), LORIN (Henri), etc. — Les problèmes de l'Europe centrale. (Conférences organisées par la Société des anciens élèves et élèves de l'École libre des sciences politiques). Avec une carte hors-texte. — Paris, *Alcan*, in-8, VIII-204 p.

L. Eisenmann : Le problème historique. — E. Bourgeois : Les nouvelles frontières. — E. Fournol : Les problèmes politiques. — G. Bouniols : Les problèmes économiques et financiers. — H. Lorin : La France et la nouvelle Europe centrale.

EISENMANN (Louis). — Pourquoi l'Autriche-Hongrie a disparu. *Politica* (revue mensuelle), Paris, septembre, pp. 543-54.

EISENMANN (Louis). — La nouvelle Europe Centrale. *Politica*, octobre, pp. 607-622, novembre, pp. 659-675.

A l'égard de la Tchéco-Slovaquie : éloges, pour la Hongrie : critiques.

EISENMANN (Louis). — Le voyage du comte Bethlen. *Europe Nouvelle*, 19 mai, p. 617-9.

EISENMANN (Louis). — L'emprunt hongrois. *Europe Nouvelle*, 8 décembre.

ENZLER (Bernard). — Un centenaire en Hongrie. *Les Pays du Danube*, 3^e année. N° 5, mai, p. 80-83.

FARKASFALVI (Alexandre). — La statistique industrielle de la Hongrie. *Revue de la Société hongroise de Statistique*, octobre-novembre, pp. 162-173.

FELCOURT (Etienne de). — La réforme agraire en Europe Centrale. *Revue économique internationale*, 25 juillet (15^e année, vol. III), pp. 37-56. Hongrie, p. 45-48.

FENYOE (Max). — L'orientation de notre politique extérieure. *Revue de Hongrie*, 15 février, 15 mars. (t. XXVIII). pp. 69-75, 116-120.

FENYOE (Maximilien). — La question du crédit valorisé. *Revue de Hongrie*, t. XXIX, juin-juillet, p. 16-18.

[**FERENCZI (Imre)**]. — Le chômage des travailleurs intellectuels, Association Internationale pour la lutte contre le chômage. Luxembourg 9-11 septembre. *Assemblée Générale. Rapport général*, 8^e. 40 p.

Touche aussi la situation des travailleurs intellectuels hongrois.

FIDEL (Camille). — Trieste et Fiume, ports de transit de l'Europe centrale. *Revue politique et parlementaire*, 10 décembre, pp. 401-428. (t. 107, 30^e année).

FIDEL (Camille). — Lettres de l'Europe centrale. Une enquête sur l'établissement de relations commerciales avec les colonies françaises. III. La Hongrie. Paris, éd. de la *Société des Etudes coloniales*, in-8^e, 16 p.

FODOR (François). — La rectification des frontières hongro-roumaines du point de vue de la géographie et des communications. *Les Pays du Danube*, 3^e année. N° 4 avril, pp. 45-48.

FODOR (François). — Annuaire Est-Européen, 1923-4. II^e année. Rédigé par —. 8^o, 634 p. — Budapest, Oriens, S. A. d'éditions et de librairie internat.

Hongrie, pp. 163-233.

FOELDES (Béla). — La protection des droits des minorités et la statistique des nationalités. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*, 1^{re} année. N^o 1, janvier-mars, pp. 5-17.

FOLEY (C.). — Un aventurier prussien du XVIII^e siècle. Trenck. *L'Echo de Paris*. 26 juillet.

GARDONYI (Géza). — Les Coccinelles. Traduction de L. J. Fóti et Georges Delaquais. *L'Écho du Danube*. Juin.

GILLE (J.). — Un nouveau livre de mémoires. L'agonie de l'Empire austro-hongrois vue par le prince Windischgrætz. *L'Eclair*. 13 septembre.

GRATZ (Gustave). — Les causes de la guerre mondiale et la Hongrie. *Revue de Hongrie* (XVI^e année. T. XXIX), juin-juillet, p. 1-9.

GRAUX (Lucien Dr). — Histoire des violations du Traité de Paix. I.III. Paris, Crès, [1923].

Hongrie, pp. 422-8.

GROSZ (Emile, le Dr). — La vie intellectuelle en Hongrie. *Revue de Hongrie* (XVI^e année. T. XXIX), juin-juillet, p. 19-23.

GYARFAS (E. de). — L'Eglise catholique en Transylvanie. Conférence, faite à Paris, dans la Conférence Olivaint le 24 mai 1905. Avec une préface par Mgr. Gustave Charles de Majláth, évêque de Transylvanie. Imprimerie Elisabeth S. A. Diciosánmártin [Dicsőszentmárton], 20 p.

HALPHEN (Louis). — La place de l'Asie dans l'histoire du monde. *Revue historique*. 48^e a. pp. 1-13.

L'auteur naturellement n'est pas au courant des récentes recherches quant à l'origine du peuple hongrois et de son histoire jusqu'à l'arrivée dans sa patrie actuelle.

HEVESY (André de). — L'agonie d'un Empire. L'Autriche-Hongrie. Mœurs et politique. Paris, Perrin, in-16, 281 p.

HINAUX (Colonel). — Géolier d'Empereur (à propos du deuxième anniversaire de la tentative de l'Empereur Charles d'Autriche). *Revue hebdomadaire*. 20 octobre.

HOUSE. — Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919. Histoire de la Conférence de la Paix par les délégués américains, publiée par le Col. House, commissaire plénipotentiaire des Etats-Unis et Charles Seymour, professeur d'histoire à l'Université de Yale. Traduction française par Louis-Paul Alaux (Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale.) Payot, Paris, 364 p.

(P. 80-98. Ch. Seymour : La fin d'un empire : Les débris de l'Autriche-Hongrie. P. 165-183. Manley O. Hudson : La protection des minorités).

IORGA (N.). — Les plus anciennes chroniques hongroises et le passé des Roumains. II. Epoque angevine. *Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique.* T. X. Bucarest, pp. 1-21.

IORGA (N.). — Le nouvel an en Orient européen. *Revue bleue*, 3 février.

IORGA (N.). — Les nationalités en Transylvanie roumaine. *Revue de Genève*, février, n° 32, pp. 229-237.

IORGA (N.). — Etudes roumaines. I. Influences étrangères sur la nation roumaine. Leçons faites à la Sorbonne. 96 p. Paris.

IORGA (N.). — Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen-âge. *Vie universitaire.* Mars.

ISTRATI (N.). — Renseignements statistiques sur les populations de la Transylvanie, du Banat et des autres nouveaux territoires, en 1920, comparés avec les données antérieures, et sur le mouvement annuel de ces populations en 1920, 1921 et 1922. *Correspondance économique*, Bucarest, pp. 26-30.

JAKAB (Edmond). — Huba et Tünde. Conte populaire. Traduction de M. G. Assaudy. *L'Echo du Danube*, 9 février.

JAKAB (Edmond). — La ruchée émigre. Traduction de G. M. Assaudy. *L'Echo du Danube*, 28 février.

JAKAB (Edmond). — L'Oasis dans le désert. Traduction de M. Assaudy, *L'Echo du Danube*, 29 mars.

JAKAB (Edmond). — Monsieur le Préfet est mort ! Nouvelle. Traduction de M. G. Assaudy. *L'Echo du Danube*, 19 juillet.

KALLAY (Tibor de). — Exposé adressé à la Commission des Réparations par le Ministre des Finances Roy. Hongrois le 4 mai 1923 ; les chiffres corrigés selon la situation à la fin d'août 1923. 4°. 67 p.

KARINTHY (Frédéric). — Mes expériences de physique. Traduction de M^{me} G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 25 novembre.

KENDE (Gabriel de). — Roumanie (Les Roumains de Transylvanie). *La Revue de Genève*. N° 38. Août. pp. 238-246.

Il s'agit plutôt des Hongrois de Roumanie.

KENEDY (Géza). — Italiens et Hongrois. *Revue de Hongrie*, janvier. (16. vol.) pp. 24-31.

KNOB (Alexandre). — Notes économiques. *Revue de Hongrie*, 15 mai. pp. 240-244.

KODALY (Zoltán). — Les sonates de Béla Bartók. *La Revue Musicale*. 1^{er} juin, pp. 174-5 (Chroniques et notes).

KODALY (Zoltán). — La musique française en Hongrie. *La Revue musicale*, 1^{er} février. p. 80-81.

KODALY (Zoltán) et BARTOK (Béla). — Chansons populaires. Voir *Bartók*.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

ECKHARDT (Alexandre). Le <i>Contrat social</i> en Hongrie	117
HODINKA (Antal). L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au Sud des Carpathes.	244
ISOZ (Kálmán). Le manuscrit original du <i>Rakoczy</i> de Berlioz.	5
MÁLYUSZ (Elemér). La formation d'un comitat dans la Hongrie historique	18
MELICH (János). Pozsony, Presbourg, Bratislava.	138
RÁCZ (Lajos). J.-J. Rousseau et la Hongrie.	31
SAUVAGEOT (Aurélien). L'origine du peuple hongrois II.	106
TRONCHON (Henri). Helvétius (De l'Esprit), jugé par un Voltairien de Hongrie.	89
WICHMANN (Yrjö). Zyriènes et Voliaks	233

CHRONIQUES

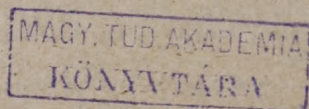
CSÁSZÁR (Elemér). Les trois dernières années de la poésie dramati- que hongroise (1919-1922)	39
HÓMAN (Bálint). Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois	156
MAGYARY (Zoltán). L'organisation de la vie scientifique hongroise.	276
MATTYASOVSKY (Erzsébet). L'histoire des idées et de la vie intel- lectuelle en Hongrie	291
NAGY (József). Les études philosophiques en Hongrie.	172
*** Les Archives Militaires Hongroises	305

NOTES ET DOCUMENTS

Amiel et Petőfi.	312
Appel en faveur du travail intellectuel en Hongrie (H. BERGSON).	184
La Commission pour assurer le travail scientifique des Univer- sités hongroises	316
Deux poèmes français d'Abraham Barcsai (Artur WEBER)	196
André Dudits, humaniste hongrois (E.)	202
Les études finno-ougriennes en France (A. SAUVAGEOT).	58
Etudiants hongrois à l'Académie de Lausanne (Z. BARANYAI)	60
Les Hongrois dans la <i>Chanson de Roland</i> (Géza BIRKÁS)	192
*** Lettres de musiciens hongrois.	318
La logique de P. de la Ramée en Hongrie (Lajos RÁCZ).	199
Les origines danubiennes de Ronsard (Alexandre ECKHARDT).	186
Un témoin ignoré de la Révolution française: le Baron de Trenck (Alexandre ECKHARDT).	49
Ronsardiana (Alexandre ECKHARDT)	308

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BARTÓK (B.). KODÁLY (Z.). Chansons populaires hongroise (Frank CHOISY)	214
BÉDIER-HAZARD. Histoire de la littérature française illustrée (B.)	334
CLÈRE (H.). Le Chef de Sainte Elisabeth de Hongrie (E.)	231
EISENMANN (L.). La Hongrie contemporaine (Gy. MISKOLCZY)	211
FODOR (F.). Annuaire Est-Européen (1923-1924). (A. D.)	65
GOLL (I.). Les cinq continents (B.)	230
IORGA. Réponses à M. IORGA (Gy. MISKOLCZY, D. PAIS)	203
MARGUTTI (I.). La tragédie des Habsbourg.	232
MEILLET-COHEN. Les Langues du monde (Z. GOMBOCZ).	326
RUYSSEN (Th.). Les minorités nationales d'Europe et la guerre mondiale (A. D.)	224
SERBAN (N.). Pierre Loti.	229
Société des Nations : La vie intellectuelle en Hongrie (A. D.)	66
Revue des Revues : Corvina ; Cultura ; Bulletin de l'Institut pour l'Etude de l'Europe sud-orientale	72
Bibliographie française de la Hongrie (1922, 1923).	80, 337



- AUDIAT (PIERRE). **La biographie de l'œuvre littéraire.** Esquisse d'une méthode critique. — La méthode. — La recherche de l'idée génératrice. — La reconstitution du plan et ses illusions. — L'invention du style et ses problèmes. In-8° raisin, 275 p. 25 fr.
Prix Paul Flat de l'Académie française (3.000 fr.).
- RROQUA (GOMTE DE). **Le Maréchal de Monluc. Sa famille et son temps.** In-8° carré, 310 p., avec 6 pl. hors texte. 18 fr.
- CHARLIER (GUSTAVE). **Ronsard et la Belgique.** In-8°. 30 p. 4 fr.
- CHATEAUBRIAND. **Correspondance générale,** publiée par L. THOMAS :
 Tome V. In-8°, 296 p. sous carton 20 fr.
Déjà paru : Tomes I (avec un portrait inédit), II, III (avec un portrait inédit), IV (avec un portrait inédit). Chaque 20 fr.
 L'édition formera environ 8 vol. in-8° auxquels on souscrit.
 Il reste quelques exemplaires sur *Hollande*, à 40 fr. le vol.
- Classiques de l'Histoire de France au moyen âge,** publiés sous la direction de LOUIS HALPHEN.
 N° 5. — **Philippe de Comynes. Mémoires,** éditées par Joseph CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, avec la collaboration du chanoine G. DURVILLE, conservateur du musée Dobrée ; t. II. Petit in-8°, 351 p. Prix : 17 fr. 50, broché, et 20 fr. 50, relié (pour les souscripteurs à la collection, 14 fr. et 17 fr.).
Déjà paru : Tome I (1464-1474). xxxvi-257 p. (1924). Prix : broché . . . 15 fr.
 relié 18 fr.
- Classiques français du moyen âge,** publiés sous la direction de M. MARIO ROQUES.
 N° 40. — **Robert de Clari. La conquête de Constantinople,** éditée par PH. LAUER. xvi-129 p. 6 fr. 50
 N° 42. — **Les chansons de Guilhelm de Cabestanh,** éditées par ARTHUR LANGFORS. In-8°, xviii-79 p. 7 fr.
 N° 43. — **Lettres françaises du XIII^e siècle. Jean Sarasin. Lettre à Nicolas Arode (1249 ?),** éditée par ALFRED FOULET. xi-24 p. 2 fr. 25
 N° 46. — **Les poésies de Jausbert de Puycibot,** éditées par WILLIAM P. SHEPARD. xviii-94 p. 7 fr.
 N° 47. — **Proverbes français antérieurs au XV^e siècle,** édités par JOSEPH MORAWSKI. xxiii-145 p. 9 fr.
 N° 48. **Jean Bodel. Le jeu de saint Nicolas,** édité par ALFRED JEANROY. xvi-93 p. 5 fr.
- GERMINY (MARC DE). **Les Brigandages maritimes de l'Angleterre.** 3 vol. in-12 de xxii-327, 236, 315 p. Les 3 volumes ensemble 30 fr.
 Tome I. *Sous le règne de Louis XV.*
 Tome II. *Sous le règne de Louis XVI.*
 Tome III. *Sous la Révolution et le Premier Empire.*
 Remarquable ouvrage d'une grande documentation.
- KERBY (WILLIAM MOSELEY). **The life, Diplomatic career and literary activity of Nicolas-Germain Léonard (1744-1793)** In-8°, xx-475 p. 45 fr.
 La première monographie complète consacrée au poète et romancier créole.
- KOCZOROWSKI (ST-P.). **Louise Labé. Etude littéraire.** In-8°, 56 p. 7 fr. 50
- MICARD (ETIENNE). **Un écrivain académique au XVIII^e siècle : Antoine-Léonard Thomas (1732-1785).** In-8° raisin, 306 p. et un portrait. 15 fr.
Prix Monthyon, Académie française.
- NOAILLES (MARQUIS DE). **Le comte Molé, 1781-1855. Sa vie, ses mémoires.**
 T. IV. In-8° carré, 480 p. 25 fr.
Rappel : Tomes I à III, chaque 25 fr.

V. BUSNELLI

DIDEROT ET L'ITALIE

In-8°, 350 p. 30 fr.

PIERRE CHAMPION

RONSARD ET SON TEMPS

1 vol. in-8° raisin de xviii-508 p. avec 24 phototypies hors texte. 60 fr.

Il a été tiré 50 exemplaires sur Arches, à 200 fr.

Conçu sur le plan du **François Villon**, aujourd'hui si recherché et présenté sous le même aspect, ce **Ronsard** est appelé au même succès

Le Grand Prix Broquette-Gonin (10.000 fr.) a été décerné par l'Académie française de 1923 à M Pierre Champion pour l'ensemble de son œuvre historique et littéraire.

VICTOR GIRAUD

PASSIONS ET ROMANS D'AUTREFOIS

La Jeune Captive — Madame de Duras — Lucile de Chateaubriand
Les Amours de René — L'Occitaniennne

Un vol. in-8° couronne, 250 pages, sous couverture romantique, tiré par Audin et C^{ie}, à 1.500 exemplaires sur vélin teinté. 15 fr.

Il a été tiré en plus 50 exemplaires de luxe sur Madagascar des papeteries d'Annonay 60 fr.

LES JEUNES FILLES AU XVIII^e SIÈCLE

Par le comte A. de LUPPÉ

TOME I : Les Jeunes filles à la fin du XVIII^e siècle. In-8°. 256 p.

TOME II : Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand (1761-1766). Avec une introduction et des notes. In-8° de xviii-380 p., avec une phototypie hors texte.

Ensemble, 2 vol. 40 fr.

A. MOREL-FATIO

Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

4^e série, in-8°, 490 p. 20 fr.

2^e série, 1906. 12 fr.

PIERRE TRAHARD

LA JEUNESSE DE PROSPER MÉRIMÉE

(1803-1834)

2 vol. in-8° 60 fr.

